



MOUNT UNION COLLEGE
LIBRARY

Book No. 849.31-M161e

Accession No. 28424

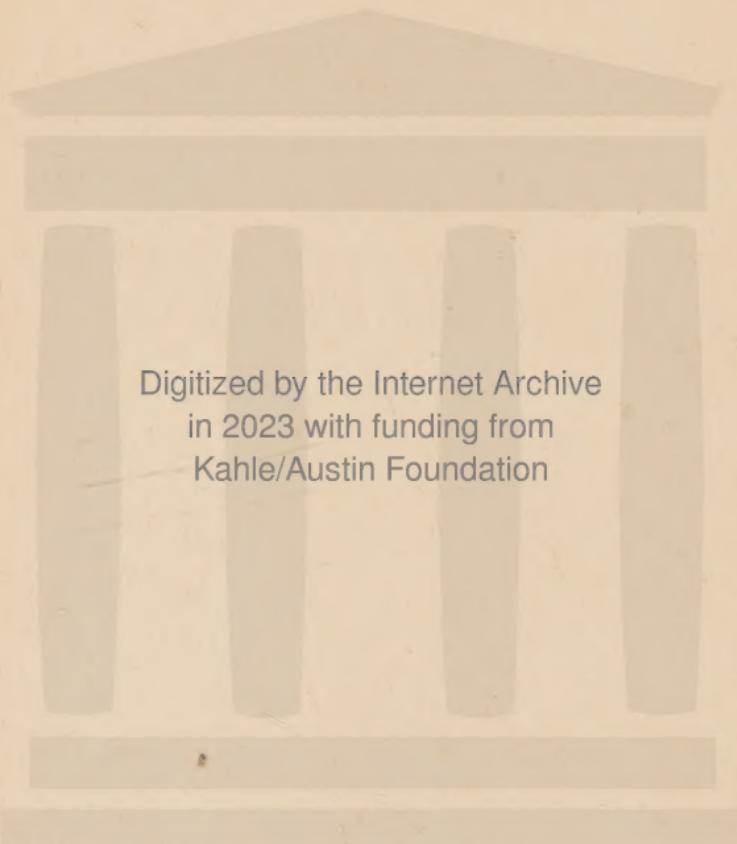
Gift of Carnegie Corporation

Fund



ESSAIS
DE
MONTAIGNE

TOME QUATRIÈME



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
Kahle/Austin Foundation

ESSAIS DE MONTAIGNE

NOUVELLE ÉDITION
AVEC DES NOTES CHOISIES

DANS TOUS LES COMMENTATEURS
ET LA TRADUCTION

DE TOUTES LES CITATIONS QUE RENFERME LE TEXTE

Par M. J.-V. LECLERC

TOME QUATRIÈME



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

894.31
M 161e

1925
MGE

28424

ESSAIS DE MONTAIGNE

LIVRE TROISIÈME (*Suite.*)

CHAPITRE VI DES COCHES

Il est bien aysé à verisier que les grands aucteurs, escrivants des causes, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment estre vrayes, mais de celles encores qu'ils ne croyent pas, pourveu qu'elles ayent quelque invention et beaulté : ils disent assez véritablement et utilement, s'ils disent ingenieusement. Nous ne pouvons nous asseurer de la maistresse cause ; nous en entassons plusieurs, pour veoir si, par rencontre, elle se trouvera en ce nombre,

Namque unam dicere causam
Non satis est, verum plures, unde una tamen sit¹.

Me demandez vous d'où vient cette coustume de benir ceulx qui esternuent ? Nous produisons trois sortes de vents : celuy qui sort par embas est trop sale : celuy qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise : le troisiesme est l'esternuement ; et parce qu'il vient de la teste, et est sans blasme, nous luy faisons cet honneste recueil. Ne vous

1. Ce n'est pas assez de nommer une seule cause ; il en faut indiquer plusieurs quoiqu'il n'y en ait qu'une seule de véritable. LUCRÈCE VI, 704.

mocquez pas de cette subtilité; elle est, dict on, d'Aristote.

Il me semble avoir veu en Plutarque¹ (qui est, de touts les aucteurs que je cognosse, celuy qui a le mieulx meslé l'art à la nature, et le jugement à la science, rendant la cause du soublevement d'estomach qui advient à ceulx qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte, aprez avoir trouvé quelque raison par laquelle il prouve que la crainte peult produire un tel effect. Moy, qui y suis fort subiect, sc̄ais bien que cette cause ne me touche pas : et le sc̄ais, non par argument, mais par necessaire experiance. Sans alleguer ce qu'on m'a dict, qu'il en arrive de mesme souvent aux bestes, et specialement aux pourceaux, hors de toute apprehension de dangier; et ce qu'un mien cognoissant m'a tesmoigné de soy, qu'y estant fort subiect, l'envie de vomir luy estoit passee, deux ou trois fois, se trouvant pressé de frayeur en grande tormente, comme à cet ancien, *pejus vexabar quam ut periculum mihi succurreret*² : je n'eus jamais peur sur l'eau, comme je n'ay aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de justes, si la mort l'est), qui m'ayt troublé ou esbloui. Elle naist par fois de faulte de jugement, comme de faulte de cuer. Touts les dangiers que j'ay veu, ç'a esté les yeux ouverts, la veue libre, saine et entiere : encores fault il du courage à crainte. Il me servit aultrefois, au prix d'auttres, pour conduire et tenir en ordre ma fuyte, qu'elle feust, sinon sans crainte, toutesfois sans effroy et sans estonnement : elle estoit esmeue, mais non pas estourdie ny esperdue. Les grandes ames vont bien plus oultre, et representent des fuytes, non rassises seulement et saines, mais fieres : disons celle qu'Alcibiades recite de Socrates, son compaignon d'armes : « Je le trouvay, dict il³, aprez la roupte⁴ de

1. Dans le traité intitulé *les Causes naturelles*, c. 11 de la traduction d'Amyot. C.

2. J'étois trop malade pour songer au péril. SÉNÈQUE, *Epist.*, 53.

3. Dans Platon, *Banquet*, p. 1206 de l'édition de Francfort, 1602, C.

4. *La déroute*.

« nostre armee, luy et Lachez, des derniers entre les
 « fuyants; et le consideray tout à mon ayse, et en
 « seureté; car j'estois sur un bon cheval, et luy à
 « pied, et avions ainsi combattu. Je remarquay pre-
 « mierement, combien il montroit d'avisement et de
 « resolution, au prix de Lachez : et puis, la braverie
 « de son marcher, nullement different du sien ordi-
 « naire; sa veue ferme et reglee, considerant et jugeant
 « ce qui se passoit autour de luy; regardant tantost
 « les uns, tantost les aultres, amis et ennemis, d'une
 « façon qui encourageoit les uns, et signifioit aux
 « aultres qu'il estoit pour vendre bien cher son sang
 « et sa vie à qui essayeroit de la luy oster; et se sau-
 « verent ainsi : car volontiers on n'attaque pas ceulx-ci,
 « on court aprez les effrayez. » Voylà le tesmoignage
 de ce grand capitaine, qui nous apprend, ce que nous
 essayons touts les jours, qu'il n'est rien qui nous jecte
 tant aux dangiers, qu'une faim inconsideree de nous en
 mettre hors : *quo timoris minus est, eo minus ferme periculi est*¹. Nostre peuple a tort de dire : « Celuy là
 craint la mort, » quand il veult exprimer qu'il y songe,
 et qu'il la preveoid. La prevoyance convient egale-
 ment à ce qui nous touche en bien et en mal : consi-
 derer et juger le dangier est aulcunement le rebours
 de s'en estonner. Je ne me sens pas assez fort pour
 soubtenir le coup et l'impuosité de cette passion de
 la peur, ny d'autre vehemente : si j'en estois un coup
 vaincu et atterré, je ne m'en releverois jamais bien
 entier : qui auroit faict perdre pied à mon ame, ne la
 remettoit jamais droicte en sa place; elle se retaste
 et recherche trop vifvement et profondement, et,
 pourtant ne lairrois jamais ressoudre et consolider
 la playe qui l'auroit percee. Il m'a bien prins qu'aul-
 cune maladie ne me l'ayt encores desmise : à chasque
 charge qui me vient, je me presente et oppose en mon
 hault appareil; ainsi, la premiere qui m'emporteroit
 me mettroit sans ressource. Je n'en fois point à deux :

1. Pour l'ordinaire, moins il y a de crainte, moins il y a de danger.
 TITE-LIVE, XXII, 5.

par quelque endroict que le ravage faulsast ma levee¹, me voylà ouvert, et noyé sans remedie. Epicurus dict, que le sage ne peult jamais passer à un estat contraire : j'ay quelque opinion de l'envers de cette sentence, Que qui aura esté une fois bien fol ne sera nulle aultre fois bien sage. Dieu me donne le froid selon la robbe, et me donne les passions selon le moyen que j'ay de les soubtenir : nature m'ayant descouvert d'un costé, m'a couvert de l'autre; m'ayant desarmé de force, m'a armé d'insensibilité, et d'une apprehension reglee, ou mousse.

Or, je ne puis souffrir longtemps (et les souffrois plus difficilement en jeunesse) ny coche, ny lictiere, ny bateau, et hais toute aultre voicture que de cheval, et en la ville et aux champs : mais je puis souffrir la lictiere moins qu'un coche; et par mesme raison, plus ayseement une agitation rude sur l'eau, d'où se produict la peur, que le mouvement qui se sent en temps calme. Par cette legiere secousse que les avirons donnent, desrobant le vaisseau soubs nous, je me sens brouiller, je ne scais comment, la teste et l'estomach; comme je ne puis souffrir soubs moy un siege tremblant. Quand la voile ou le cours de l'eau nous emporte egualement, ou qu'on nous toue², cette agitation unie ne me blece aulcunement : c'est un remuement interrompu qui m'offense; et plus, quand il est languissant. Je ne scaurois aultrement peindre sa forme. Les medecins m'ont ordonné de me presser et cengler d'une serviette le bas du ventre, pour remedier à cet accident; ce que je n'ay point essayé, ayant accusumé de luicter les defaults qui sont en moy, et les dompter par moy mesme.

Si j'en avois la memoire suffisamment informee, je ne plaindrois mon temps à dire icy l'infinie varieté que les histoires nous presentent de l'usage des coches au service de la guerre; divers, selon les nations, selon les siecles; de grand effect, ce me semble, et

1. C'est-à-dire rompit la digue, la chaussée qui me couvre. C.

2. Ou qu'on nous remorque, comme on parle plus communément aujourd'hui. C.

necessité : si que c'est merveille que nous en ayons perdu toute cognoissance. J'en diray seulement cecy, que tout freschement, du temps de nos peres, les Hongres les meirent tresutillement en besongne contre les Turcs; en chascun y ayant un rondellier¹ et un mousquetaire, et nombre de harquebuses rengees, prestes et chargees, le tout couvert d'une pavesade², à la mode d'une galliote. Ils faisoient front, à leur bataille, de trois mille tels coches; et, aprez que le canon avoit joué, les faisoient tirer, et avaller aux ennemis cette salve avant que de taster le reste, qui n'estoit pas un legier advancement; ou descochoient lesdits coches dans leurs escadrons, pour les rompre et y faire jour; oultre le secours qu'ils en pouvoient prendre, pour flanquer en lieux chatouilleux les troupes marchant à la campagne, ou à couvrir un logis³ à la haste, et le fortifier. De mon temps, un gentilhomme, en l'une de nos frontieres, impos⁴ de sa personne, et ne trouvant cheval capable de son poids, ayant une querelle, marchoit par païs en coche, de mesme cette peincture⁵, et s'en trouvoit tresbien. Mais laissons ces coches guerriers.

Comme si leur neantise⁶ n'estoit assez cogneue à meilleures enseignes, les derniers roys de nostre premiere race marchoient par païs en un charriot mené de quatre bœufs. Marc Antoine feut le premier qui se feit mener à Rome, et une garse menestriere⁷ quand et luy, par des lions attelez à un coche. Helio-gabalus en feit depuis autant, se disant Cybele, la mere des dieux; et aussi par des tigres, contrefaisant

1. Soldat armé d'une *rondelle* ou *rondache*, espèce de bouclier, ainsi nommé parce qu'il est rond. *Rondelle*, *parma orbicularis*, dit Nicot; et *rondellier*, celui qui s'en sert à la guerre, *parmatus*. C.

2. Ou *pavoisade*, comme l'écrit Nicot. *Pavoisade d'une galère*, dit-il, c'est le grand nombre de pavois qui sont ez deux costez de la *galere*, pour couvrir et defendre ceulx qui rament. De *pavois*, qui signifie un *bouclier*, on a fait *pavoisade*. C.

3. *Un logement, un poste, une position.*

4. *Impotent, peu dispos.* E. J.

5. *Semblable à ceux que je viens de décrire.* C.

6. *Comme si la fainéantise de nos rois, etc.* E. J.

7. *La comédienne Cythériss.*

le dieu Bacchus : il attela aussi par fois deux cerfs à son coche; et une aultre fois quatre chiens; et encores quatre garses nues, se faisant traïsner par elles, en pompe, tout nud. L'empereur Firmus feit mener son coche à des austrechues de merveilleuse grandeur, de maniere qu'il sembloit plus voler que rouler.

L'estrangeté de ces inventions me met en teste cette aultre fantasie : Que c'est une espece de pusillanimité aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à faire valoir, et paroistre, par depenses excessives : ce seroit chose excusable en païs estrangier; mais parmy ses subjects, où il peult tout, il tire de sa dignité le plus extreme degré d'honneur où il puisse arriver : Comme à un gentilhomme, il me semble qu'il est superflu de se vestir curieusement en son privé; sa maison, son train, sa cuisine, respondent assez de luy. Le conseil qu'Isocrates donne à son royaume ne me semble sans raison : « Qu'il soit splendide en meubles et ustensiles, d'autant que c'est une depense de duree qui passe jusques à ses successeurs; et qu'il fuye toutes magnificences qui s'escoulent incontinent et de l'usage et de la memoire. » J'aymois à me parer quand j'estois cadet, à faulte d'autre parure; et me seoit bien : il en est sur qui les belles robes pleurent. Nous avons des contes merveilleux de la frugalité de nos roys autour de leurs personnes, et en leurs dons; grands roys en credit, en valeur, et en fortune. Demosthenes combat à oultrance la loy de sa ville qui assignoit les deniers publicques aux pompes des jeux et de leurs festes; il veult que leur grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien equippez, et bonnes armées bien fournies : et a lon raison d'accuser Theophrastus, qui establit, en son livre des richesses, un avis contraire, et maintient telle nature de despense estre le vray fruit de l'opulence : ce sont plaisirs, dict Aristote, qui ne touchent que la plus basse commune; qui s'esvanouissent de la souvenance aussitost qu'on en est rassasié; et desquels nul homme judicieux et grave ne peult faire estime. L'employe me sembleroit bien plus royale, comme plus utile, juste et durable,

en ports, en havres, fortifications et murs, en bastiments sumptueux, en eglises, hospitaux, colleges, reformation de rues et chemins : en quoy le pape Gregoire treiziesme lairra sa memoire recommandable à long temps¹; et en quoy nostre royne Catherine² tesmoigneroit à longues annees sa liberalité naturelle et munificence, si ses moyens suffisoient à son affection : la fortune m'a faict grand desplaisir d'interrompre la belle structure du pont neuf de nostre grande ville, et m'oster l'espoir, avant mourir, d'en veoir en train le service.

Oultre ce, il semble aux subjects, spectateurs de ces triumphes, qu'on leur faict montre de leurs propres richesses, et qu'on les festoye à leurs despens : car les peuples presument volontiers des roys, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doibvent prendre soing de nous apprester en abondance tout ce qu'il nous fault, mais qu'ils n'y doibvent aulcunement toucher de leur part; et pourtant³ l'empereur Galba, ayant prins plaisir à un musicien pendant son souper, se feit porter sa boëte, et luy donna en sa main une poignee d'escus qu'il y pescha, avecques ces paroles : « Ce n'est pas du publicque, c'est du mien. » Tant y a, qu'il advient le plus souvent que le peuple a raison; et qu'on repaist ses yeulx de ce dequoy il avoit à paistre son ventre.

La liberalité mesme n'est pas bien en son lustre en main souveraine; les privez y ont plus de droict :

1. *Voyage de Montaigne*, t. I, p. 288 : « C'est un tresbeau vieillard, d'une moyenne taille et droicte, le visage plein de majesté, une longue barbe blanche, aagé lors de plus de quatre vingts ans, le plus sain pour son aage, et vigoureux, qu'il est possible de desirer, sans goutte, sans cholicque, sans mal d'estomach, et sans aulcune subjection; d'une nature doufce, peu se passionnant des affaires du monde; grand bastisseur, et en cela il lairra à Rome et ailleurs un singulier honneur à sa memoire... Il est tresmagnifique en bastiments publiques et reformation des rues de cette ville... » Tel est le portrait de Grégoire XIII, fait par Montaigne, qui venoit de lui baiser les pieds, le 29 décembre 1580. J. V. L.

2. C'est Catherine de Médicis, mère de François II, de Charles IX et de Henri III.

3. *Et c'est pour cela que, etc.*

car, à le prendre exactement, un royst n'a rien proprement sien, il se doit soy mesme à aultruy : la jurisdiction ne se donne point en faveur du juridicant, c'est en faveur du juridicié; on faict un superieur, non jamais pour son proufit, ains pour le proufit de l'inferieur : et un medecin pour le malade, non pour soy; toute magistrature, comme toute art, jecte sa fin hors d'elle, *nulla ars in se versatur*¹: parquoy les gouverneurs de l'enfance des princes, qui se picquent à leur imprimer cette vertu de largesse, et les preschent de ne sçavoir rien refuser, et n'estimer rien si bien employé que ce qu'ils donneront (instruction que j'ay veu en mon temps fort en credit), ou ils regardent plus à leur proufit qu'à celuy de leur maistre, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aysé d'imprimer la liberalité en celuy qui a de quoy y fournir autant qu'il veult, aux despens d'aultruy; et son estimation se reglant, non à la mesure du present, mais à la mesure des moyens de celuy qui l'exerce, elle vient à estre vaine en mains si puissantes : ils se treuvent prodigues, avant qu'ils soient liberaux : pourtant² elle est peu de recommendation, au prix d'autres vertus royales, et la seule, comme disoit le tyran Dionysius, qui se comporte bien avecque la tyrannie mesme. Je luy³ apprendrois plutost ce verset du laboureur ancien : Τῇ χειρὶ δεῖ σπείρειν, ἀλλὰ μὴ βλω τῷ θυλάκῳ, « qu'il fault, à qui en veult retirer fruct, semer de la main, non pas verser du sac : » il fault espandre le grain, non pas le respandre : et qu'ayant à donner, ou, pour mieulx dire, à payer et rendre à tant de gents selon qu'ils ont deservy, il en doibt

1. Nul art n'est renfermé en lui-même. CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.*, V, 6.

2. C'est pourquois.

3. J'apprendrois plutôt à un roi ce verset, ou proverbe. Montaigne le traduit après l'avoir cité. Il l'a tiré d'un petit traité de PLUTARQUE, intitulé *Si les Athéniens ont été plus excellents en armes qu'en lettres*, c. 4, où Corinne s'en sert pour faire sentir à Pindare qu'il avoit entassé trop de fables dans une de ses poésies, lui disant, dans la traduction d'Amyot, qu'il falloit semer avec la main, et non pas à pleine poche. Cf.

estre loyal et avisé dispensateur. Si la liberalité d'un prince est sans discretion et sans mesure, je l'aime mieulx avare.

La vertu royale semble consister le plus en la justice; et de toutes les parties de la justice, celle là remarque mieulx les roys, qui accompagne la liberalité : car ils l'ont particulierement reservee à leur charge; là où toute aultre justice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'aultruy. L'immoderee largesse est un moyen foible à leur acquerir bienvueillance; car elle rebute plus de gents qu'elle n'en pratique¹ : *Quo in plures usus sis, minus in multos uti possis...* *Quid autem est stultius, quam, quod libenter facias, curare ut id diutius facere non possis?*² et, si elle est employee sans respect du merite, faict vergongne à qui la receoit, et se receoit sans grace. Des tyrans ont esté sacrificez à la haine du peuple par les mains de ceulx mesme qu'ils avoient iniquement advancez : telle maniere d'hommes estimants asseurer la possession des biens indeuement receus, s'ils montrent avoir à mespris et haine celuy duquel ils les tenoient, et se rallient au jugement et opinion commune en cela.

Les subjects d'un prince excessif en dons se rendent excessifs en demandes; ils se taillent, non à la raison, mais à l'exemple. Il y a certes souvent de quoy rougir de nostre impudence; nous sommes surpayez selon justice, quand la recompense eguale nostre service; car n'en debvons nous rien à nos princes d'obligation naturelle? S'il porte nostre despense, il fait trop; c'est assez qu'il l'ayde : le surplus s'appelle bienfaict, lequel ne se peult exiger; car le nom mesme de la Liberalité sonne Liberté. A nostre mode, ce n'est jamais faict; le receu ne se met plus en compte; on n'aime la liberalité que future : parquoy plus un prince s'espouse en donnant, plus il s'appauvit d'amis. Comment assouviroit il les envies qui croissent à mesure qu'elles

1. Gagne. C.

2. On peut d'autant moins l'exercer qu'on l'a déjà plus exercée... Quelle folie de se mettre dans l'impuissance de faire longtemps ce qu'on fait avec plaisir! CICÉRON, *de Offic.*, II, 15.

se remplissent ? Qui a sa pensee à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a prins : la convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate.

L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu, pour servir, aux roys de ce temps, de touche à recognoistre leurs dons bien ou mal employez, et leur faire veoir combien cet empereur les assenoit¹ plus heureusement qu'ils ne font, par où ils sont reduicts à faire leurs emprunts, aprez, sur les subjects incogneus, et plustost sur ceulx à qui ils ont faict du mal que sur ceulx à qui ils ont faict du bien, et n'en receoivent aydes où il y aye rien de gratuit que le nom. Crœsus luy reprochoit sa largesse, et calculoit à combien se monteroit son thresor, s'il eust eu les mains plus restreintes. Il eut envie de justifier sa liberalité; et, despeschant de toutes parts vers les grands de son estat qu'il avoit particulierement advancez, pria chascun de le secourir d'autant d'argent qu'il pourroit, à une sienne necessité, et le luy envoyer par declaration. Quand touts ces bordereaux luy feurent apportez, chascun de ses amis n'estimants pas que ce feust assez faire de luy en offrir seulement autant qu'il en avoit receu de sa munificence, y en meslant du sien propre beaucoup, il se trouva que cette somme se montoit bien plus que ne disoit l'espargne de Crœsus. Sur quoy Cyrus : « Je ne suis pas moins amoureux des richesses que les aultres princes; et en suis plustost plus mesnagier : vous veoyez à combien peu de mise j'ay acquis le thresor inestimable de tant d'amis, et combien ils me sont plus fideles thresoriers, que ne seroient des hommes mercenaires, sans obligation, sans affection; et ma chevance mieulx logee qu'en des coffres appellants sur moy la haine, l'envie et le mespris des aultres princes.

Les empereurs tiroient excuse à la superfluité de leurs jeux et montres publicques, de ce que leur auctorité despendoit aulcunement (au moins par apparence), de la volonté du peuple romain, lequel avoit de tout temps accoustumé d'estre flatté par telle

^{1.} *Les plaçoit. C.*

sorte de spectacle et d'excez. Mais c'estoient particuliers qui avoient nourri cette coustume de gratifier leurs concitoyens et compagnons, principalement sur leur bourse, par telle profusion et magnificence; elle eut tout aultre goust, quand ce feurent les maistres qui veinrent à l'imiter : *pecuniarum translatio a justis dominis ad alienos non debet liberalis videri*¹. Philippus, de ce que son fils essayoit par presents de gaigner la volonté des Macedoniens, l'en tansa par une lettre, en cette maniere : « Quoy ! as tu envie que tes subjects te tiennent pour leur boursier, non pour leur roy ? Veux tu les practiquer ? pratique les des bienfaicts de ta vertu, non des bienfaicts de ton coffre. »

C'estoit pourtant une belle chose, d'aller faire appoter et planter, en la place aux arenes, une grande quantité de gros arbres, touts branchus et touts verts, representants une grande forest ombrageuse, despartie en belle symmetrie; et, le premier jour, jecter là dedans mille austreches, mille cerfs, mille sangliers, et mille daims, les abandonnant à piller au peuple; le lendemain, faire assommer en sa presence cent gros lions, cent leopards, et trois cents ours; et, pour le troisième jour, faire combattre à oultrance trois cents paires de gladiateurs, comme feit l'empereur Probus. C'estoit aussi belle chose, à veoir ces grands amphithéatres encroustez de marbre au dehors, labouré d'ouvrages et statues, le dedans reluisant de rares enrichissements,

Balteus en gemmis, en illita porticus auro^{*} :

touts les costez de ce grand vuide remplis et environnez, depuis le fonds jusques au comble, de soixante

1. Le don qu'on fait à des étrangers, d'un argent qu'on a pris aux légitimes propriétaires, ne doit point passer pour libéralité. CICÉRON, *de Offic.*, I, 14.

2. Vois-tu la ceinture du théâtre ornée de pierres précieuses, et le portique tout couvert d'or? CALPURNIUS, *Eclog.*, VII, intitulée *Templum*, v. 47.

ou quatre vingts rengs d'eschelons, aussi de marbre, couverts de carreaux,

Exeat, inquit,
Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,
Cujus res legi non sufficit¹;

où se peussent renger cent mille hommes assis à leur ayse : et la place du fonds, où les jeux se jouoient, la faire premierement, par art, entr'ouvrir et fendre en crevasses representant des antres qui vomissoient les bestes destinees au spectacle; et puis, secondement, l'inonder d'une mer profonde, qui charoit force monstres marins, chargée de vaisseaux armez, à representer une battaille navalle; et, tiercement, l'aplanir et asseicher de nouveau, pour le combat des gladiateurs; et, pour la quatriesme façon, la sabler de vermillon et de storax, au lieu d'arene, pour y dresser un festin solenne à tout ce nombre infiny de peuple, le dernier acte d'un seul jour.

Quoties nos descendantis arenæ
Vidimus in partes, ruptaque voragine terræ
Emersisse feras, et eisdem sæpe latebris
Aurea cum croceo creverunt arbuta libro!...
Nec solum nobis silvestria cernere monstra
Contigit; æquoreos ego cum certantibus ursis
Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum,
Sed deformè pecus².

Quelquesfois on y a faict naistre une haulte montaigne pleine de fructiers et arbres verdoyants, rendant par son faiste un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vifve fontaine : quelquesfois on y promena un grand navire, qui s'ouvroit et desprenoit de soy mesme,

1. Si vous avez quelque pudeur, quittez, dit-on, les carreaux destinés aux chevaliers, vous qui n'avez pas les biens fixés par la loi. JUVÉNAL, *Sat.*, III, 153.

2. Combien de fois n'avons-nous pas vu une partie de l'airénè s'abaisser, et des bêtes féroces sortir tout à coup d'un abîme, d'où s'élevoit ensuite un bocage d'arbres dorés?... J'ai vu dans l'amphithéâtre, non-seulement les monstres des forêts, mais aussi des phoques parmi les ours, et le hideux troupeau des chevaux marins. CALPURNIUS, *Eclog.*, VII, 64.

et, aprez avoir vomy de son ventre quatre ou cinq cents bestes à combat, se resserroit et s'esvanouïssoit, sans ayde : aultresfois, du bas de cette place, ils fai- soient eslancer des surgeons et filets d'eau qui rejail- lissoient contremont, et, à cette haulteur infinie, alloient arrouasant et embaumant cette infinie mul- titude. Pour se couvrir de l'injure du temps, ils fai- soient tendre cette immense capacité, tantost de voiles de pourpre labourez à l'aiguille; tantost de soie ou d'une aultre couleur, et les advanceoient et retroient en un moment, comme il leur venoit en fantasie :

Quamvis non modico caleant spectacula sole,
Vela reducuntur, quum venit Hermogenes¹.

Les rets aussi qu'on mettoit au devant du peuple, pour le deffendre de la violence de ces bestes eslancees, estoient tissus d'or :

Auro quoque torta refulgent
Retia².

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excez, c'est où l'invention et la nouveauté fournit d'admiration, non pas la despense : en ces vanitez mesme, nous descouvrons combien ces siecles estoient fertiles d'aultres esprits que ne sont les nostres. Il va de cette sorte de fertilité, comme il faict de toutes aultres productions de la nature : ce n'est pas à dire qu'elle y ayt lors employé son dernier effort : nous n'allons point; nous rodons plustost, et tournevirois ça et là; nous nous promenons sur nos pas. Je crainds que nostre cognoissance soit foible en tous sens; nous ne veoyons ny gueres loing, ny gueres arriere; elle embrasse peu, et vit peu; courte et en estendue de temps, et en estendue de matiere :

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles

1. Quoiqu'un soleil brûlant darde ses rayons sur l'amphithéâtre, on retire les voiles dès qu'Hermogène vient à paroître. MARTIAL XII, 29, 15. — Cet Hermogène étoit un grand voleur. C.

2. CALPURNIUS, Eclog., VII, 53. Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

Urgentur, ignotique longa
Nocte¹.

Et supera bellum Thebanum, et funera Trojæ,
Multi alias alii quoque res cecinere poetæ² :

et la narration de Solon, sur ce qu'il avoit appris des presbtres d'Aegypte, de la longue vie de leur estat, et maniere d'apprendre et conserver les histoires estrangieres, ne me semble tesmoignage de refus en cette consideration. *Si interminatam in omnes partes magnitudinem regionum vidерemus et temporum, in quam se injiciens animus et intendens, ita late longeque peregrinatur, ut nullam oram ultimi videat, in qua possit insistere : in hac immensitate... infinita vis innumerablem appareret formarum*³. Quand tout ce qui est venu, par rapport, du passé jusques à nous, seroit vray, et seroit sceu par quelqu'un, ce seroit moins que rien, au prix de ce qui est ignoré. Et de cette mesme image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chestifve et raccourcie est la cognoscance des plus curieux? non seulement des evenemens particuliers, que fortune rend souvent exemplaires et poisants, mais de l'estat des grandes polices et nations, il nous en eschappe cent fois plus qu'il n'en vient à nostre science : nous nous escrions du miracle de l'invention de nostre artillerie, de nostre impression; d'autres hommes, un aultre bout du monde, à la Chine, en jouissoient mille ans auparavant. Si nous veoyions autant du monde comme nous n'en veoyons

1. Il y a eu des héros avant Agamemnon; mais, ensevelis dans une nuit éternelle, ils ne font pas aujourd'hui répandre de larmes. HORACE, *Carm.*, IV, 9, 25.

2. Avant la guerre de Thèbes et la ruine de Troie, d'autres poëtes avoient chanté d'autres événements. LUCRÈCE, V, 327. — Ces paroles ont un sens différent dans l'original. C.

3. Si nous pouvions voir l'étendue infinie des régions et des siècles, où l'esprit peut à son gré se promener de toutes parts, sans rencontrer un terme qui borne sa vue, nous découvririons une quantité innombrable de formes dans cette immensité. CICÉRON, *de Nat. deor.*, I, 20: — *Et temporum est une addition de Montaigne;* et, au lieu de *appareret formarum*, il y a *volitat atomorum*. On voit qu'il s'agit de tout autre chose dans le texte de Cicéron. C.

pas, nous appercevrons, comme il est à croire, une perpetuelle multiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul et de rare, eu esgard à nature, ouy bien eu esgard à nostre cognoissance, qui est un miserable fondement de nos regles, et qui nous represente volontiers une tresfaulse image des choses. Comme vainement nous concluons aujourd'huy l'inclination et la decrepitude du monde, par les arguments que nous tirons de nostre propre foiblesse et decadence;

Jamque adeo est affecta ætas, effœtaque tellus¹ :

ainsi vainement concluoit cettuy là² sa naissance et jeunesse, par la vigueur qu'il veoyoit aux esprits de son temps, abondants en nouvelletez et inventions de divers arts :

Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recensque
 Natura est mundi, neque pridem exordia cepit :
 Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
 Nunc etiam augescunt; nunc addita navigiis sunt
 Multa³.

Nostre monde vient d'en trouver un aultre (et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres, puisque les daimons, les Sibylles, et nous, avons ignoré cettuy cy jusqu'à cette heure?) non moins grand, plain et membru, que luy; toutesfois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ny lettres, ny poids, ny mesures, ny vestemens, ny bleds, ny vignes; il estoit encors tout nud, au giron, et ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien de nostre fin, et ce poëte de la jeunesse de son siecle, cet aultre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre

1. Les hommes n'ont plus la même vigueur, ni la terre son ancienne fertilité. LUCRÈCE, II, 1151.

2. Le poëte *Lucrèce*, auteur du vers précédent. C.

3. La nature n'est pas ancienne, à mon avis; le monde ne fait que de naître : aussi voyons-nous que plusieurs arts se perfectionnent, et qu'on rend tous les jours celui de la navigation plus complet. LUCRÈCE, V, 331.

en sortira : l'univers tumbera en paralysie; l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur. Bien crainds je que nous aurons tresfort hasté sa declinaison et sa ruyne par nostre contagion; et que nous luy aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'estoit un monde enfant; si ne l'avons nous pas fouetté et soubmis à nostre discipline par l'avantage de nostre valeur et forces naturelles, ny ne l'avons practiqué¹ par nostre justice et bonté, ny subjugué par nostre magnanimité. La pluspart de leurs responses, et des negociations faictes avecques eulx, tesmoignent qu'ils ne nous debvoient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence : l'espouventable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce roy où tous les arbres, les fructs et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, estoient excellemment formees en or, comme en son cabinet tous les animaulx qui naissoient en son estat et en ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en pierrierie, en plume, en cotton, en la peincture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie. Mais quant à la devotion, obser-vance des loix, bonté, liberalité, loyauté, franchise, il nous a bien servy de n'en avoir pas tant qu'eulx : ils se sont perdus par cet advantage, et vendus et trahis eux mesmes.

Quant à là hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrois pas d'opposer les exemples que je trouverois parmi eulx aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux memoires de nostre monde pardeçà. Car pour ceulx qui les ont subjuguez, qu'ils ostent les ruses et bastelages dequoy ils se sont servis à les piper, et le juste estonnement qu'apportoit à ces nations là de veoir arriver si inopineement des gens barbus, divers en langage, en religion, en forme et en contenance; d'un endroict du monde si esloingné, et où ils n'avoient jamais sceu qu'il y eust habitation quelconque, montez sur des grands monstres inco-

1. Gagné. C.

gneus, contre ceulx qui n'avoient non seulement jamais veu de cheval, mais beste quelconque duicte à porter et soubtenir homme ny aultre charge; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme trenchante et resplendissante, contre ceulx qui, pour le miracle de la lueur d'un mirouer ou d'un coulteau, alloient eschangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avoient ny science, ny matiere par où tout à loysir ils sceussent percer nostre acier; adjoustez y les foulldres et tonnerres de nos pieces et harquebuses, capables de troubler Cesar mesme, qui l'en eust surprins autant inexperimenté et à cett'heure, contre des peuples nuds, si ce n'est où l'invention estoit arrivee de quelque tissu de cotton, sans aultres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bastons et boucliers de bois; des peuples surprins, soubs couleur d'amitié et de bonne foy, par la curiosité de veoir des choses estrangieres et incognues : ostez, dis je, aux conque-rants cette disparité, vous leur ostez toute l'occasion de tant de victoires. Quand je regarde cette ardeur indomptable de quoy tant de milliers d'hommes, femmes et enfants, se presentent et rejectent à tant de fois aux dangiers inevitables, pour la deffense de leurs dieux et de leur liberté; cette genereuse obstination de souffrir toutes extremitez et difficultez, et la mort, plus volontiers que de se soubmettre à la domination de ceulx de qui ils ont esté si honteusement abusez, et aulcuns choisissants plustost de se laisser defaillir par faim et par jesusne, estants prins' que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, si vilement victorieuses : je preveois que, à qui les eust attaquez pair à pair, et d'armes, et d'experience, et de nombre, il y eust faict aussi dangereux, et plus, qu'en aultre guerre que nous veoyons.

Que n'est tombee soubs Alexandre, ou soubs ces anciens Grecs et Romains, une si noble conquête; et une si grande mutation et alteration de tant d'empires et de peuples, soubs des mains qui eussent doulement poly et desfriché ce qu'il y avoit de sauvage, et eussent conforté et promeu les bonnes semences que nature y avoit produict; meslant non seulement à

la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent esté nécessaires, mais aussi meslant les vertus grecques et romaines aux originelles du païs ! Quelle reparation eust ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et deportements nostres, qui se sont presentez par delà, eussent appellé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu, et eussent dressé, entre eux et nous, une fraternelle société et intelligence ! Combien il eust esté aysé de faire son proufit d'ames si neufves, si affamees d'apprentissage, ayant, pour la plus part, de si beaux commencements naturels ! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexperiencie, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui meit jamais à tel prix le service de la mercadence¹ et de la traficque ? tant de villes rasees, tant de nations exterminatees, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle partie du monde bouleversee, pour la negociation des perles et du poivre ? Mechaniques victoires ! Jamais l'ambition, jamais les inimitiez publicques, ne poulsèrent les hommes, les uns contre les aultres, à si horribles hostilitez et calamitez si miserables.

En costoyant la mer à la queste de leurs mines, aulcuns Espaignols prindrent terre en une contree fertile et plaisante, fort habitee; et feirent à ce peuple leurs remonstrances accoustumees : « Qu'ils estoient gents paisibles, venants de loingtains voyages, envoyuez de la part du roy de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, representant Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes : Que s'ils vouloient luy estre tributaires, ils seroient tresbenignement traitez : » Leur demandoient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoing de quelque medecine; leur remonstroient, au demourant, la creance d'un seul Dieu, et la verité de nostre religion, laquelle ils leur conseilloient d'ac-

1. *Du commerce.* E. J.

cepter; y adjoustants quelques menaces. La response feut telle : « Que quant à estre paisibles, ils n'en portoient pas la mine, s'ils l'estoient : Quant à leur roy, puisqu'il demandoit, il debvoit estre indigent et neces-siteux; et celuy qui luy avoit faict cette distribution, homme aimant dissention, d'aller donner à un ciers chose qui n'estoit pas sienne, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs : Quant aux vivres qu'ils leur en fourniroient : D'or, ils en avoient peu, et que c'estoit chose qu'ils mettoient en null' estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie, là où tout leur soing regardoit seulement à la passer heureusement et plaisamment; pourtant ce qu'ils en pourroient trouver, sauf ce qui estoit employé au ser-vice de leurs dieux, qu'ils le prinssent hardiement : Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu; mais qu'ils ne vouloient changer leur religion, s'en estant si utilement servis si longtemps; et qu'ils n'avoient accoustumé prendre conseil que de leurs amis et cognoissants : Quant aux menaces, c'estoit signe de faulte de jugement, d'aller menaceant ceulx desquels la nature et les moyens estoient incogneus : Ainsi, qu'ils se despeschassent promptement de vuidier leur terre; car ils n'estoient pas accoustumez de prendre en bonne part les honestetez et remontrances de gents armez et estrangiers : aultrement, qu'on feroit d'eulx comme de ces aultres, leur montrant les testes d'aulcuns hommes justiciez autour de leur ville. » Voylà un exemple de la balbucie¹ de cette enfance. Mais tant y a, que ny en ce lieu là, ny en plusieurs aultres où les Espaignols ne trouverent les marchandises qu'ils cherchoient, ils ne feirent arrest ny entreprinse, quelque aultre commodité qu'il y eust : tesmoing mes Cannibales².

Des deux les plus puissants monarques de ce monde là, et à l'avventure de cettuy cy, roys de tant de roys

1. *Du balbutiemment.* E. J.

2. C'est peut-être une allusion au chapitre *des Cannibales*, liv. I, c. 30. Montaigne le termine ainsi : « Tout cela ne va pas trop mal; mais quoi! ils ne portent point de hault de chausses. »

les derniers qu'ils en chassèrent : celuy du Peru, ayant été pris en une bataille, et mis à une rencon si excessifve, qu'elle surpassé toute creance; et celle là fidellement payee, et avoir donné, par sa conversation, signe d'un courage franc, liberal et constant, et d'un entendement net et bien composé, il print envie aux vainqueurs, aprez en avoir tiré un million trois cent vingt cinq mille cinq cents poisant d'or, oultre l'argent, et aultres choses qui ne monterent pas moins (si que leurs chevaux n'allioient plus ferrez que d'or massif), de veoir encores, au prix de quelque desloyauté que ce feust, quel pouvait estre les reste des thresors de ce roy, et jouir librement de ce qu'il avoit resserré. On luy apposta une faulse accusation et preuve, Qu'il desseignoit de faire soublever ses provinces pour se remettre en liberté : sur quoy, par beau jugement de ceulx mesme qui lui avoient dressé cette trahison, on le condamna à estre pendu et estranglé publicquement, luy ayant faict racheter le torment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on luy donna au supplice mesme; accident horrible et inouï, qu'il souffrit pourtant sans se desmentir ny de contenance, ny de parole, d'une forme et gravité vrayement royale. Et puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si estrange, on contrefeit un grand dueil de sa mort, et luy ordonna on des sumptueuses funerailles.

L'autre, roy de Mexico¹, ayant long temps deffendu sa ville assiegee, et montré en ce siege tout ce que peult et la souffrance et la perseverance, si onques prince et peuple le montra; et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avecques capitulation d'estre traicté en roy : aussi ne leur feit il rien veoir en la prison indigne de ce tiltre : ne trouvant point, aprez cette victoire, tout l'or qu'ils s'estoient promis; quand ils eurent tout remué et tout fouillé ils se meirent à en chercher des nouvelles par les plus aspres gehennes dequoy ils se peurent adviser sur les prisonniers qu'ils tenoient; mais pour n'avoir rien prou-

1. Guatimozin.

fité, trouvant des courages plus forts que leurs torments, ils en veinrent enfin à telle rage, que, contre leur foy et contre tout droict des gents, ils condamnerent le roy mesme, et l'un des principaulx seigneurs de sa court, à la gehenne en presence l'un de l'autre. Ce seigneur, se trouvant force de la douleur, environné de braziers ardents, tourna sur la fin piteusement sa veue vers son maistre, comme pour luy demander mercy de ce qu'il n'en pouvoit plus : le roy, plantant fierement et rigoreusement les yeulx sur luy, pour reproche de sa lascheté et pusillanimité, luy dict seulement ces mots d'une voix rude et ferme : « Et moy, suis je dans un baing ? suis je pas plus à mon ayse que toy ? » Celuy là soudain aprez succomba aux douleurs, et mourut sur la place. Le roy, à demy rosty, feut emporté de là, non tant par pitié (car quelle pitié toucha jamais des ames si barbares, qui, pour la doubteuse information de quelque vase d'or à piller, feissent griller devant leur's yeulx un homme, non qu'un roy¹ si grand et en fortune et en merite), mais ce feut que sa constance rendoit de plus en plus honteuse leur cruaute. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entreprins de se delivrer, par armes d'une si longue captivité et subjection : où il feit sa fin digne d'un magnanime prince.

A une autre fois, ils meirent brusler pour un coup, en mesme feu, quatre cents soixante hommes tous vifs : les quatre cents, du commun peuple; les soixante, des principaux seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eulx mesmes ces narrations; car ils ne les advouent pas seulement, ils s'en vantent et les preschent. Seroit ce pour tesmognage de leur justice, ou zele envers la religion ? certes, ce sont voies trop diverses, et ennemis d'une si saincte fin. S'ils se feussent proposé d'estendre nostre foy, ils eussent consideré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes; et se feussent trop contentez des meurtres que la necessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment

^{1.} *Disons plus, un roi si grand, etc.*

une boucherie, comme sur des bestes sauvages, universelle, autant que le fer et le feu y ont peu atteindre; n'en ayant conservé, par leur desseing, qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs minieres : si que plusieurs des chefs ont esté punis à mort, sur les lieux de leur conqueste, par ordonnance des roys de Castille, justement offensez de l'horreur de leurs deportements, et quasi touts desestimez et mal voulus¹. Dieu a meritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbez par la mer en les transportant, ou par les guerres intestines dequoy ils se sont mangez entre eux : et la plus part s'enterrerent sur les lieux, sans aulcun fruct de leur victoire.

Quant à ce que la recepte, et entre les mains d'un prince mesnagier et prudent², respond si peu à l'espérance qu'on en donna à ses predecesseurs, et à cette premiere abondance de richesses qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car encores qu'on en retire beaucoup, nous veoyons que ce n'est rien, au prix de ce qui s'en debvoit attendre), c'est que l'usage de la monnoye estoit entierement incogneu, et que par consequent leur or se trouva tout assemblé, n'estant en aultre service que de montre et de parade, comme un meuble reservé de pere en fils par plusieurs puissants roys qui espuisoient tousjours leurs mines, pour faire ce grand monceau de vases et statues à l'ornement de leurs palais et de leurs temples : au lieu que nostre or est tout en employte³ et en commerce; nous le menuisons et alterons en mille formes, l'espandons et dispersons. Imaginons que nos roys amoncellassent ainsi tout l'or qu'ils pourroient trouver en plusieurs siecles, et le gardassent immobile.

Ceulx du royaume de Mexico estoient aulcunement plus civilisez, et plus artistes que n'estoient les aultres

1. *Et hals.* E. J.

2. Philippe II.

3. *En emplettes, en achat, en trafic.* — *Employte ou emplette,* dépense en achat de marchandises. *Sumtus in emendas merces, impensa pecunia emendis mercibus.* MONET.

nations de là. Aussi jugeoient ils, ainsi que nous, que l'univers feust proche de sa fin; et en preindrent pour signe la desolation que nous y apportasmes. Ils croyoient que l'estre du monde se despart en cinq aages, et en la vie de cinq soleils consecutifs, desquels les quatre avoient desja fourni leur temps, et que celuy qui leur esclairoit estoit le cinquiesme. Le premier perit avecques toutes les aultres creatures, par universelle inondation d'eaux : le second, par la cheute du ciel sur nous, qui estouffa toute chose vivante; auquel aage ils assignent les geants, et en feirent veoir aux Espaignols des ossements, à la proportion desquels la stature des hommes revenoit à vingt paulmes de hauteur : le troisiesme, par feu qui embrasa et consuma tout : le quatriesme, par une esmotion d'air et de vent, qui abattit jusques à plusieurs montaignes; les hommes n'en moururent point, mais ils feurent changez en magots : quelles impressions ne souffre la lascheté de l'humaine creance! Aprez la mort de ce quatriesme soleil, le monde feut vingt cinq ans en perpetuelles tenebres; au quinziesme desquels, feut créé un homme et une femme qui refeirent l'humaine race : dix ans aprez, à certain de leurs jours, le soleil parut nouvellement créé; et commence, depuis, le compte de leurs années par ce jour là : le troisiesme jour de sa creation, moururent les dieux anciens; les nouveaux sont nays, depuis, du jour à la journee. Ce qu'ils estiment de la maniere que ce dernier soleil perira, mon aucteur n'en a rien apprins; mais leur nombre de ce quatriesme changement rencontre à cette grande conjonction des astres, qui produisit il y a huict cents tant d'ans, selon que les astrologiens estiment, plusieurs grandes alterations et nouvelletez au monde.

Quant à la pompe et magnificence, par où je suis entré en ce propos, ny Grece, ny Rome, ny Aegypte, ne peult, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aulcun de ses ouvrages au chemin qui se veoid au Peru, dressé par les roys du païs, depuis la ville de Quito jusques à celle de Cusco (il y a trois cents lieues), droict, uny, large de vingt cinq pas, pavé, revestu de

costé et d'autre de belles et haultes murailles, et le long d'icelles, par le dedans, deux ruisseaux perennes¹ bordez de beaux arbres qu'ils nomment *Molly*. Où ils ont trouvé des montaignes et rochiers, ils les ont taillez et aplaniſ, et comblé les fondrieres de pierre et de chaux. Au chef² de chāſque journee, il y a de beaux palais, fournis de vivres, de vesteſments et d'armes, tant pour les voyageurs, que pour les armées qui ont à y passer. En l'estimation de cet ouvrage, j'ay compté la difficulté, qui est particulierement conſiderable en ce lieu là; ils ne bastisſoient point de moindres pierrès que de dix pieds en carré; ils n'avoient aultre moyen de charier qu'à force de bras, en traſnant leur charge; et pás seulement l'art d'eschaffaulder n'y ſçachants aultre finesſe que de haulſer autant de terre contre leur bastiment, comme il s'esleve, pour reſter aprez.

Retumbons à nos coches. En leur place, et de toute aultre voiture, ils se faisoient porter par les hommes, et sur les espaules. Ce dernier roy du Peru, le jour qu'il feut prins, estoit ainsi porté sur des brancars d'or, et assis dans une chaize d'or, au milieu de sa battaille. Autant qu'on tuoit de ces porteurs pour le faire cheoir à bas (car on le vouloit prendre vif), autant d'autres, et à l'envy, prenoient là place des morts : de façon qu'on ne le peult oncques abbatte, quelque meurtre qu'on feist de ces gentz là; jusques à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps, et l'avalla³ par terre.

1. *D'eaux vives, qui voulent toujours.* E. J.

2. *Au bout, à la fin de chaque journée. Chef pour bout, dit Nicot au chef de la vallée, in extrema valle. C.*

3. *Le mit à val, le renversa.*

CHAPITRE VII

DE L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR

Puisque nous ne la pouvons aveindré, vengeons nous à en mesdire : si n'est ce pas entierement mesdire de quelque chose, d'y trouver des defaults : il s'en treuve en toutes choses, pour belles et desirables qu'elles soyent. En general, elle a cet evident avantage, qu'elle se ravalle quand il luy plaist, et qu'à peu prez elle a le chois de l'une et l'autre condition : car on ne tumbe pas de toute haulteur; il en est plus, desquelles on peult descendre sans tumber. Bien me semble il que nous la faisons trop valoir; et trop valoir aussi la resolution de ceulx que nous avons où veu ou où dire l'avoir mesprisee, ou s'en estre desmis de leur propre desseing : son essence n'est pas si evidemment commode, qu'on ne la puisse refuser sans miracle. Je treuvé l'effort bien difficile à la souffrance des maulx; mais au contentement d'une mediocre mesure de fortune, et fuyte de la grandeur, j'y treuve fort peu d'affaire : c'est une vertu, ce me semble, où moy, qui ne suis qu'un oyson, arriverois sans beaucoup de contention; que doibvent faire ceulx qui mettroient écores en consideration la gloire qui accompagne ce refus, auquel il peult escheoir plus d'ambition qu'au desir mesme et jouissance de la grandeur? d'autant que l'ambition ne se conduit jamais mieulx selon soy, que par une voye esgaree¹ et inusitee.

J'aiguise mon courage vers la patience; je l'assoiblis vers le desir : autant ay je à souhaiter qu'un aultre, et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscrétion; mais pourtant, si ne m'est il jamais advenu de souhaiter ny empire ny royaute, ny l'eminence de

1. *Détournée. C.*

ces haultes fortunes et commanderesses : je ne vise pas de costé là; je m'aime trop. Quand je pense à croistre, c'est bassement, d'une accroissance constrainte et couarde, proprement pour moy, en resolution, en prudence, en santé, en beauté, et en richesse encores; mais ce credit, cette auctorité si puissante, foule mon imagination, et, tout à l'opposite de l'autre¹, m'aimerois à l'aventure mieulx deuxiesme ou troisiesme à Perigueux, que premier à Paris; au moins, sans mentir, mieulx troisiesme à Paris, que premier en charge. Je ne veulx ny debattre avecques un huisier de porte, miserable incogneu²; ny faire fendre, en adoration, les presses où je passe. Je suis duict à un estage moyen, comme par mon sort, aussi par mon goust; et ay montré, en la conduicte de ma vie et de mes entreprinses, que j'ay plustost fuy, qu'autrement³, d'enjamber par dessus le degré de fortune auquel Dieu logea ma naissance : toute constitution naturelle est pareillement juste et aysee. J'ay ainsi l'ame poltronne, que je ne mesure pas la bonne fortune selon sa haulteur; je la mesure selon sa facilité.

Mais si je n'ay point le cœur gros assez, je l'ay à l'équipollent⁴ ouvert, et qui m'ordonne de publier hardiemment sa foiblesse. Qui me donneroit à conferer la vie de L. Thorius Balbus, galant homme, beau, sçavant, sain, entendu et abondant en toute sorte de commoditez et plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'ame bien preparee contre la mort, la superstition, les douleurs, et aultres encombriens⁵ de l'humaine nécessité, mourant enfin en bataille, les armes en la main, pour la deffense de son païs, d'une part; et d'autre part, la vie de M. Regulus, ainsi grande et haultaine que chascun la cognoist, et sa fin admirable; l'une sans nom, sans dignité; l'autre exemplaire et glorieuse à merveilles : j'en dirois certes

1. De Jules César.

2. Sous-entendez *comme un*.

3. *Que désiré.*

4. *Par équivalent, en revanche, en récompense.* C.

5. *Encombremens, misères.* E. J.

ce qu'en dict Cicero¹, si je sçavois aussi bien dire que luy. Mais s'il me les falloit coucher sur la mienne², je dirois aussi que la premiere est autant selon ma portee, et selon mon desir que je conforme à ma portee, comme la seconde est loing au delà : qu'à cette cy je ne puis³ advenir³, que par veneration; j'adviendrois volontiers à l'autre, par usage.

Retournons à nostre grandeur temporelle, d'où nous sommes partis. Je suis desgousté de maistrise, et actifve et passifve. Otanez, l'un des sept qui avoient droict de pretendre au royaume de Perse, print un party que j'eusse prins volontiers : c'est qu'il quita à ses compaignons son droict d'y pouvoir arriver par eslection, ou par sort, pourveu que luy et les siens vecussent en cet empire hors de toute subjection et maistrise, sauf celles des loix antiques, et y eussent toute liberté qui ne porteroit prejudice à icelles : impatient de commander, comme d'estre commandé.

Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roy. J'excuse plus de leurs faultes qu'on ne faict communement, en consideration de l'horrible poids de leur charge, qui m'estonne : il est difficile de garder mesure à une puissance si desmesuree; si est ce que c'est, envers ceulx mesme qui sont de moins excellente nature, une singuliere incitation à la vertu, d'estre logé en tel lieu où vous ne faciez aucun bien qui ne soit mis en registre et en compte; et où le moindre bienfaire porte sur tant de gents, et où vostre suffisance, comme celle des prescheurs, s'adresse principalement au peuple, juge peu exact, facile à piper, facile à contenter. Il est peu de choses ausquelles nous puissions donner le jugement sincere, parce qu'il en est peu ausquelles, en quelque façon, nous n'ayons particulier interest.

1. Cicéron, de qui Montaigne a emprunté ce parallèle entre Thorius et Régulus, donne hautement la préférence à Régulus. *De Finib. bon. et mal.*, II, 20. C.

2. Comparer à la mienne. E. J.

3. Advenir a ici le même sens d'*atteindre* que le mot *aveindre*, au commencement de ce chapitre, et vient également du latin *advenire*. E. J.

ESSAIS DE MONTAIGNE

La superiorité et inferiorité, la maistrise et la subjection, sont obligées à une naturelle envie et contestation; il fault qu'elles s'entrepillent perpetuellement. Je ne crois ni l'une, ni l'autre, des droicts de sa compaigne : laissons en dire à la raison, qui est inflexible et impassible, quand nous en pourrons finir¹. Je feuilletois, il n'y a pas un mois, deux livres escossois², se combattants sur ce subject : le populaire rend le roy de pire condition qu'un charretier; le monarchique le loge quelques brasses audessus de Dieu, en puissance et souveraineté.

Or, l'incommodité de la grandeur, que j'ay prins icy à remarquer par quelque occasion qui vient de m'en advertir, est cette cy : Il n'est, à l'avventure, rien plus plaisant au commerce des hommes que les essays que nous faisons les uns contre les aultres, par jalousie d'honneur et de valeur, soit aux exercices du corps ou de l'esprit; ausquels la grandeur souveraine n'a aulcune vraye part. A la verité, il m'a semblé souvent qu'à force de respect on y traicte les princes desdaigneusement et injurieusement; car, ce dequoy je m'offensois infiniment en mon enfance, que ceulx qui s'exerceoient avecques moy espargnassent de s'y employer à bon escient, pour me trouver indigne contre qui ils s'efforceassent, c'est ce qu'on veoid leur advenir touts les jours, chascun se trouvant indigne de s'efforcer contre eulx : si on recognoist qu'ils ayent tant soit peu d'affection à la victoire, il n'est celuy qui ne se travaille à la leur prester, et qui n'aime mieulx trahir sa gloire que d'offenser la leur : on n'y emploie qu'autant d'effort qu'il en fault pour servir à leur honneur. Quelle part ont ils à la meslee, en laquelle chascun est pour eulx? Il me semble veoir ces paladins du temps passé, se presentants aux joustes et aux combats avecques des corps et des armes à faees³. Brisson, courant contre Alexandre, se feignit en la course : Alexandre l'en tansa; mais il luy en debvoit faire

1. *Quand nous pourrons en disposer.*

2. *Deux livres d'auteurs écossais. E. J.*

3. *Des armes fées, enchantées.*

donner le fouet. Pour cette consideration, Carneades disoit : « que les enfants des princes n'apprennent rien à droict, qu'à manier des chevaux; d'autant qu'en tout aultre exercice, chascun flechit soubs eulx, et leur donne gaigné : mais un cheval, qui n'est ny flateur ny courtisan, verse le fils du roy par terre, comme il feroit le fils d'un crocheteur. »

Homere a esté contraint de consentir que Venus feust blecee au combat de Troye, une si doulce saincte¹: et si delicate, pour luy donner du courage et de la hardiesse; qualitez qui ne tumbent aulcunement en ceulx qui sont exempts de dangier: qn faict courroucer, craindre, fuyr les dieux, s'enjalouser, se douloir, et se passionner, pour les honnorer des vertus qui se bastissent entre nous de ces imperfections. Qui ne participe au hazard et difficulté, ne peult pretendre interest à l'honneur et plaisir qui suyt les actions hazardeuses. C'est pitié de pouvoir tant, qu'il advienne que toutes choses vous cedent: vostre fortune rejete trop loing de vous la societé et la compaignie; elle vous plante trop à l'escart. Cette aysance et lasche facilité de faire tout baisser soubs soy, est ennemie de toute sorte de plaisir: c'est glisser, cela; ce n'est pas aller: c'est dormir; ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompagné d'omnipotence, vous l'abysmez: il fault qu'il vous demande, par aulmosne, de l'empeschement et de la resistance; son estre et son bien est en indigence.

Leurs bonnes qualitez² sont mortes et perdues; car elles ne se sentent que par comparaison, et on les en met hors: ils ont peu de cognoissance de la vraye louange, estants battus d'une si continue approbation et uniforme. Ont ils affaire au plus sot de leurs subjects? ils n'ont aulcun moyen de prendre advantage sur luy: en disant, « C'est pource qu'il est mon roy, » il luy semble avoir assez dict qu'il a presté la main à se laisser vaincre. Cette qualité estouffe et consomme les aultres qualitez vrayes et essentielles, elles sont

1. Déesse.

2. Les bonnes qualités des princes.

nfoncées dans la royaute; et ne leur laisse¹, à eux faire valoir, que les actions qui la touchent directement et qui luy servent, les offices de leur charge : c'est tant estre roy, qu'il n'est que par là. Cette lueur estrangiere qui l'environne, le cache et nous le desroble; nostre veue s'y rompt et s'y dissipe, estant remplie et arrestee par cette forte lumiere. Le senat ordonna le prix d'eloquence à Tibere : il le refusa, n'estimant pas que d'un jugement si peu libre, quand bien il eust esté veritable, il s'en peust ressentir.

Comme on leur cede touts avantages d'honneur, aussi conforte lon et auctorise les defaults et vices qu'ils ont, non seulement par approbation, mais aussi par imitation. Chascun des suyvants d'Alexandre portoit, comme luy, la teste à costé²; et les flatteurs de Dionysius s'entreheurtoient en sa presence, pouloient et versoient ce qui se rencontroit à leurs pieds, pour dire qu'ils avoient la veue aussi courte que luy. Les greveures³ ont aussi parfois servy de recommandation et faveur : j'en ay veu la surdité en affectation; et parce que le maistre haïssoit sa femme, Plutarque a veu les courtisans repudier les leurs qu'ils aimoient : qui plus est, la paillardise s'en est veue en credit, et toute dissolution, comme aussi la desloyauté, les blasphemes, la cruaute, comme l'heresie, comme la superstition, l'irreligion, la mollesse, et pis, si pis il y a; par un exemple encores plus dangereux que celuy des flateurs de Mithridates, qui, d'autant que leur maistre pretendoit à l'honneur de bon medecin, luy portoient à inciser et cauteriser leurs membres; car ces aultres souffrent cauteriser leur ame, partie plus delicate et plus noble.

Mais pourachever par où j'ay commencé, Adrian l'empereur debattant avecques le philosoph Favonius de l'interpretation de quelque mot, Favonius luy en quita bientost la victoire : ses amis se plai-

1. *Cette qualité, dis-je, ne laisse aux rois, pour se faire valoir, que les actions qui la touchent et l'intéressent directement: savoir : les offices de leur charge. C.*

2. *De côté.*

3. *Les hernies. du mot latin gravedo. C.*

gnants à luy : « Vous vous mocquez, feit il; vouldriez vous qu'il ne feust pas plus sçavant que moy, luy qui commandé à trente legions? » Auguste escrivit des vers contre Asinius Pollio : « Et moy, dict Pollio, je me tais; ce n'est pas sagesse d'escrire à l'envy de celuy qui peult proscrire : » et avoient raison; car Dionysius, pour ne pouvoir egualer Philoxenus en la poesie, et Platon en discours, en condamna l'un aux carrieres, et envoya vendre l'autre esclave en l'isle d'Aegine.

CHAPITRE VIII

DE L'ART DE CONFERER

C'est un usage de nostre justice d'en condamner aulcuns pour l'advertissement des aultres. De les condamner, parce qu'ils ont failly, ce seroit bestise, comme dict Platon, car ce qui est faict ne se peult desfaire; mais c'est à fin qu'ils ne faillett plus de mesme, ou qu'on fuye l'exemple de leur faulte : on ne corrige pas celuy qu'on pend; on corrige les aultres par luy. Je fois de mesme : mes erreurs sont tantost naturelles et incorrigibles; mais ce que les honnestes hommes proufifent au public en se faisant imiter, je le proufiteray à l'avventure à me faire eviter;

Nonne vides, Albi ut male vivat filius? utque
Barrus inops? magnum documentum, ne patriam rem
Perdere quis velit¹;

publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre. Les parties que j'estime le plus en moy, tirent plus d'honneur de m'accuser que de me recommander : voylà pourquoj'y retumbe, et m'y arreste plus souvent. Mais quand tout est compté, on ne parle jamais de soy, sans perte : les propres condamnations sont tousjours accrues; les louanges, mescrues. Il en peult estre aulcuns de ma complexion, qui m'instruis mieux par contrariété que par similitude, et par fuyte que par suyte : à cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton, quand il dict « que les sages ont plus à apprendre des fols, que les fols des sages; » et cet ancien joueur de

1. Voyez-vous le fils d'Albius? qu'il a de peine à vivre! Voyez-vous la misère de Barrus! Exemples qui nous apprennent à ne pas dissiper notre patrimoine. HORACE, *Sat.*, I, 4, 109.

lyre, que Pausanias recite avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouïr un mauvais sonneur, qui logeoit vis à vis de luy, où ils apprinssent à haïr ses desaccords et faulses mesures : l'horreur de la cruauté me rejete plus avant en la clemence, qu'aucun patron de clemence ne me sçauroit attirer; un bon escuyer ne redresse pas tant mon assiette, comme faict un procureur, ou un venitien, à cheval; et une mauvaise façon de langage reforme mieulx la mienne, que ne faict la bonne. Touts les jours, la sotte contenance d'un aultre m'advertis et m'advise : ce qui point, touche et esveille mieulx que ce qui plaist. Ce temps est propre à nous amender à reculons; par disconvenance plus que par convenance; par difference, que par accord. Estant peu apprins par les bons exemples, je me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire. Je me suis efforcé de me rendre autant agreable, comme j'en veoyois de fascheux; aussi ferme, que j'en veoyois de mols; aussi doulx, que j'en veoyois d'aspres; aussi bon, que j'en veoyois de meschants : mais je me proposois des mesures invincibles.

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est, à mon gré, la conference : j'en treuve l'usage plus doulx que d'aucune aultre action de nostre vie; et c'est la raison pourquoi, si j'estoys asture forcé de choisir, je consentirois plustost, ce crois je, de perdre la veue, que l'ouïr ou le parler. Les Atheniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet exercice en leurs academies : de nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs. L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : là où la conference apprend, et exerce, en un coup. Si je confere avecques une ame forte et un roide jousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes : la jalouse, la gloire, la contention, me poulsent et rehauisent au dessus de moy mesme; et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Mais comme nostre esprit se fortifie

par la communication des esprits vigoreux et reglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continual commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là; je sçais par assez d'experience combien en vault l'aulne. J'aime à contester et à discourir; mais c'est avecques peu d'hommes, et pour moy : car de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, je treuve que c'est un mestier tresmes-seant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité; mais de ne la pouvoir supporter, et s'en despiter et ronger, comme il m'avient, c'est une aultre sorte de maladie qui ne doit gueres à la sottise en importunité; et est ce qu'à present je veulx accuser du mien. J'entre en conference et en dispute avecques grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion treuve en moy le terrain mal propre à y penetrer et y poulser de haultes racines : nulles propositions m'estonnent, nulle creance me blece, quelque contrarieté qu'elle aye à la mienne; il n'est si frivole et si extravagante fantasie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous aultres, qui privons nostre jugement du droit de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses; et si nous n'y prestons le juge-ment, nous y prestons aysement l'aureille. Où l'un plat est vuide du tout en la balance, je laisse vaciller l'autre soubs les songes d'une vieille; et me semble estre excusable si j'accepte plustost le nombre impair : le jeudi, au prix du vendredy; si je n'aime mieulx douziesme ou quatorziesme, que treiziesme, à table; si je veois plus volontiers un lievre costoyant que traversant mon chemin, quand je voyage; et donne plustost le pied gauche que le droit à chausser. Toutes telles ravasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute : pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encores sont, en poids, les opinions vul-gaires et casuelles aultre chose que rien, en nature; et qui ne s'y laisse aller jusque là, tumbe à l'adven-

ture au vice de l'opiniastreté, pour eviter celuy de la superstition.

Les contradictions doncques des jugements ne m'offensent ny m'alterent; elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction; il s'y fauldroit presenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conference, non de regence. A chasque opposition, on ne regarde pas si elle est juste; mais, à tort ou à droict, comment on s'en desfera: au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirois estre rudement heurté par mes amis: « Tu es un sot; tu resves. » J'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement; que les mots aillent où va la pensee: il nous fault fortifier l'ouïe, et la durcir contre cette tendreur du son ceremonieux des paroles. J'aime une société et familiarité forte et virile; une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et aux esgratigneures sanglantes: elle n'est pas assez vigoreuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisee et artiste, si elle craint le hurt¹, et a ses allures contrainctes: *Neque enim disputationi, sine reprehensione potest*². Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere; je m'avance vers celuy qui me contredit, qui m'instruit: la cause de la vérité debvroit estre la cause commune à l'un et à l'autre. Que respondra il? la passion du courroux luy a desja frappé le jugement: le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure la decision de nos disputes; qu'il y eust une marque materielle de nos pertes, à fin que nous en teinssions estat; et que mon valet me peust dire: « Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois, d'avoir esté ignorant et opiniastre. » Je festoye et caresse la vérité en quelque main que je la treuve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que je la veois approcher;

1. *Le heurt*, c'est-à-dire *le choc*. E. J.

2. Car il n'y a pas de discussion sans contradiction. CICÉRON, de *Finibus bonis et malis*, I, 8.

et, pourveu qu'on n'y procede point d'une trongne¹ trop imperieusement magistrale, je prends plaisir à estre reprins, et m'accommode aux accusateurs, souvent plus par raison de civilité que par raison d'amendement, aimant à gratifier et à nourrir la liberté de m'advertir, par la facilité de ceder; ouy, à mes despens.

Toutefois il est, certes, malaysé d'y attirer les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'estre; et parlent toujours avec dissimulation en presence les uns des aultres. Je prends si grand plaisir d'estre jugé et cogneau, qu'il m'est comme indifferent en quelle des deux formes je le sois; mon imagination se contredit elle mesme si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un aultre le face, veu principalement que je ne donne à sa reprehension que l'auctorité que je veulx : mais je romps paille avec celuy qui se tient si hault à la main, comme j'en cognois quelqu'un qui plaint son advertisement s'il n'en est creu, et prend à injure si on estrive² à le suivre. Ce que Socrates recueilloit³, toujours riant, les contradictions qu'on faisoit à son discours, on pourroit dire que sa force en estoit cause; et que l'avantage ayant à tumber certainement de son costé, il les acceptoit comme matiere de nouvelle victoire. Mais nous veoyons, au rebours, qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si delicat, que l'opinion de la preeminence et le desdaing de l'adversaire; et que par raison, c'est au foible plutost d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rabillettent. Je cherche, à la verité, plus la frequentation de ceulx qui me gourment, que de ceulx qui me craignent : c'est un plaisir fade et nuisible, d'avoir affaire à gents qui nous admirent et facent place. Antisthenes commanda à ses enfants « de ne sçavoir jamais gré ni grace à homme qui les louast. » Je me sens bien plus fier de la victoire que je gaigne sur moy, quand, en l'ardeur mesme du

1. *D'une trogne, c'est-à-dire d'une mine arrogante et trop, etc.* E. J.

2. *Si l'on refuse, si l'on fait difficulté de le suivre.* C.

3. *Accueilloit, recevoit.* C.

combat, je me fois plier soubs la force de la raison de mon adversaire, que je ne me sens gré de la victoire que je gaigne sur luy par sa foiblesse : enfin, je receoiois et advoue toute sorte d'attainctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient; mais je suis par trop impatient de celles qui se donnent sans forme. Il me chault peu de la matiere, et me sont les opinions unes, et la victoire du subject à peu prez indifferente. Tout un jour je contesteray paisiblement, si la conduite du debat se suyt avecques ordre : ce n'est pas tant la force et la subtilité que je demande, comme l'ordre; l'ordre qui se veoid touts les jours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, jamais entre nous : s'ils se destracquent, c'est en incivilité : si faisons nous bien : mais leur tumulte et impatience ne les desvoye pas de leur theme¹, leur propos suyt son cours; s'ils previennent l'un l'autre, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. On respond tous-jours trop bien pour moy, si on respond à ce que je dis; mais, quand la dispute est troublee et desreglee, je quite la chose, et m'attache à la forme avecques despit et indiscretion; et me jecte à une façon de debattre, testue, malicieuse et imperieuse, de quoy j'ay à rougir aprez. Il est impossible de traicter de bonne foy avecques un sot; mon jugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maistre si impetueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes debvroient estre dessendues et punies comme d'autres crimes verbaux: quel vice n'esveillent elles et n'amonceillent, tousjours regies et commandees par la cholere? Nous entrons en inimitié, premiere-ment contre les raisons; et puis, contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire : et chascun contredisant et estant contradict, il en advient que le fruct du disputer, c'est perdre et aneantir la verité. Ainsi Platon, en sa Republique², prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nays. A quoy faire vous mettez vous en voye de queste ce

1. *Du sujet de leur dispute.* C.

2. Livre VII, vers la fin. C,

qui est, avecques celuy qui n'a ny pas, ni alleure qui vaille? On ne faict point tort au subject, quand on le quite pour veoir du moyen de le traicter; je ne dis pas moyen scholastique et artiste; je dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera ce enfin? l'un va en orient, l'autre en occident; ils perdent le principal, et l'escartent dans la presse des incidents : au bout d'une heure de tempeste, ils ne sçavent ce qu'ils cherchent; l'un est bas, l'autre hault, l'autre costier¹; qui se prend à un mot et une similitude; qui ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suyvre, non pas à vous; qui, se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dez l'entree et confond le propos, ou, sur l'effort du debat, se mutine à se taire tout plat, par une ignorance despite, affectant un orgueilleux mespris, ou une sottement modeste fuyte de contention : pourveu que cettuy cy frappe, il ne luy chault; combien il se descouvre; l'autre compte ses mots, et les poise pour raisons; celuy là n'y emploie que l'avantage de sa voix et de ses poumons; en voylà un qui conclut contre soy mesme; et cettuy cy qui vous assourdit de prefaces et digressions inutiles; cet autre s'arme de pures injures et cherche une querelle d'Allemaigne, pour se desfaire de la societe et conference d'un esprit qui presse le sien; ce dernier ne veoid rien en la raison, mais il vous tient assiegé sur la cloture dialectique de ses clauses, et sur les formules de son art.

Or, qui n'entre en desfiance des sciences, et n'est en doute s'il s'en peult tirer quelque solide fruct au besoing de la vie, à considerer l'usage que nous en avons? *nihil sanantibus litteris*². Qui a pris de l'entendement en la logique? où sont ses belles promesses? *nec ad melius vivendum, nec ad commodius disserendum*³. Veoid on plus de barbouillage au caquet des haren-

1. *L'autre à côté. C.*

2. De ces lettres qui ne guérissent de rien. SÉNÈQUE, *Epist.*, 59.

3. Elle n'enseigne ni à mieux vivre, ni à mieux raisonner. CICÉRON, *de Finibus*, I, 19. — C'est ce qu'Épicure pensoit de la dialectique des stoïciens, au rapport de Cicéron. C.

gieres, qu'aux disputes publicques des hommes de cette profession? J'aimerois mieulx que mon fils apprinst aux tavernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie. Ayez un maistre ez arts, conferez avecques luy; que ne nous faict il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorants comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre? que ne nous domine il et persuade comme il veult? un homme si advantageux en matiere et en conduicte, pourquoy mesle il à son escrime les injures, l'indiscretion, et la rage? Qu'il oste son chapperon, sa robbe, et son latin; qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout crud : vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble de cette implication et entrelaceure du langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe-passe; leur soupplesse combat et force nos sens, mais elle n'esbranle aulcunement nostre creance : hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil; pour estre plus sçavants, ils n'en sont pas moins ineptes. J'aime et honnore le sçavoir, autant que ceulx qui l'ont; et, en son vray usage, c'est le plus noble et puissant acquest des hommes; mais en ceulx là (et il en est un nombre infiny de ce genre) qui en estableissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur memoire, *sub aliena umbra latentes*¹, et ne peuvent rien que par livre; je le hais, si je l'ose dire, un peu plus que la bestise. En mon païs, et de mon temps, la doctrine amende assez les bourses, nullement les ames : si elle les rencontre mousses, elle les aggrave et suffoque, masse crue et indigeste; si desliees, elle les purifie volontiers, clarifie, et subtilise jusques à l'exinanition. C'est chose de qualité à peu prez indifferente; tresutile accessoire à une ame bien nee, pernicieux à une aultre ame, et dommageable; ou plustost, chose de tresprecieux

1. Qui se tapissent sous l'ombre estrangiere. SÉNÈQUE, *Epist.* 33.
— Cette traduction est de Montaigne, et se trouve à la marge de son exemplaire.

usage, qui ne se laisse pas posseder à vil prix : en quelque main c'est un sceptre; en quelque autre, une marotte.

Mais suyvons. Quelle plus grande victoire attendez vous, que d'apprendre à vostre ennemy qu'il ne vous peult combattre? Quand vous gaignez l'avantage de vostre proposition, c'est la verité qui gaigne, quand vous gaignez l'avantage de l'ordre et de la conduite, c'est vous qui gaignez. Il m'est avis qu'en Platon et en Xenophon Socrates dispute plus en faveur des disputants qu'en faveur de la dispute, et pour instruire Euthydemus et Protagoras de la cognoissance de leur impertinence, plus que de l'impertinence de leur art : il empoigne la premiere matière, comme celuy qui a une fin plus utile que de l'esclaircir; à sçavoir, esclaircir les esprits qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse est proprement de nostre gibbier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment; de faillir à la prinse, c'est autre chose : car nous sommes nayz à quester¹ la verité; il appartient de la posseder, à une plus grande puissance; elle n'est pas, comme disoit Democritus, cachée dans le fond des abysses, mais plustost eslevee en haulteur infinie en la cognoissance divine. Le monde n'est qu'une eschole d'inquisition : ce n'est pas à qui mettra dedans, mais à qui fera les plus belles courses. Autant peult faire le sot celuy qui dict vray, que celuy qui dict fauls; car nous sommes sur la maniere, non sur la matière, du dire. Mon humeur est de regarder autant à la forme qu'à la substance, autant à l'advocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on feist; et touts les jours m'amuse à lire en des auteurs, sans soing de leur science, y cherchant leur façon, non leur subject : tout ainsi que je poursuys la communication de quelque esprit fameux, non afin qu'il m'enseigne, mais afin que je le cognoisse, et que le cognoissant, s'il le vault, je l'imité. Tout homme peult dire véritablement; mais dire ordonneement, prudemment, et suffisamment, peu d'hommes le peu-

1. Quester, dit Nicot, c'est chercher avec soin et diligence, C.

vent : par ainsi la faulseté qui vient d'ignorance ne m'offense point; c'est l'ineptie. J'ay rompu plusieurs marchez qui m'estoient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceulx avecques qui je marchandois. Je ne m'esmeus pas une fois l'an des faultes de ceulx sur lesquels j'ay puissance; mais, sur le poinct de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et deffenses assieres et brutales, nous sommes touts les jours à nous en prendre à la gorge : ils n'entendent ny ce qui se dict ny pour quoy, et respondent de mesme; c'est pour desesperer. Je ne sens heurter rudement ma teste que par une aultre teste ; et entre plutost en composition avecques le vice de mes gents, qu'avecques leur temerité, leur importunité, et leur sottise : qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soient capables de faire; vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté : mais d'une souche, il n'y a ny qu'esperer, ni que jouir qui vaille.

Or quoy, si je prends les choses aultrement qu'elles ne sont? Il peult estre : et pourtant¹ j'accuse mon impatience, et tiens, premierement, qu'elle est egalelement vicieuse en celuy qui a droict, comme en celuy qui a tort; car c'est tousjours une aigreur tyran-nique, de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne; et puis, qu'il n'est, à la verité, point de plus grande fadeze et plus constante, que de s'esmouvoir et picquer des fadezes du monde, ny plus heteroclite; car elle nous formalise principalement contre nous; et ce philosophe du temps passé² n'eust jamais eu faulte d'occasion à ses pleurs, tant qu'il se feust consideré. Myson, l'un des sept sages, d'une humeur timonienne et democritienne, interrogé, De quoy il rioit tout seul : « De ce mesme que je ris tout seul, » respondit il. Combien de sottises dis je et responds je touts les jours, selon moy; et volontiers doncques combien plus frequentes, selon aultruy? si je m'en mords les levres, qu'en doibvent faire les aultres? Somme, il fault vivre entre les

1. Et c'est pourquot.

2. Héraclite.

vivants, et laisser la riviere courre soubs le pont, sans nostre soing, ou, à tout le moins, sans nostre alteration. De vray, pourquoy, sans nous esmouvoir, rencontrons nous quelqu'un qui ayt le corps tortu et mal basty, et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé, sans nous mettre en cholere? cette vicieuse aspreté tient plus au juge qu'à la faulte. Ayons tousjours en la bouche ce mot de Platon : « Ce que je treuve mal sain, n'est ce pas pour estre moy mesme mal sain? ne suis je pas moy mesme en couple? mon advertisement se peult il pas renverser contre moy? » Sage et divin refrain, qui fouette la plus universelle et commune erreur des hommes. Non seulement les reproches que nous faisons les uns aux aultres, mais nos raisons aussi et nos arguments et matieres controverses¹, sont ordinairement retorquables à nous, et nous enferrons de nos armes : de quoy l'ancienneté m'a laissé assez de graves exemples. Ce feut ingenieusement dict et bien à propos, par celuy qui l'inventa :

Stercus cuique suum bene olet²;

Nos yeulx ne veoyent rien en derriere : cent fois le jour, nous nous mocquons de nous sur le subject de nostre voysin; et detestons en d'aultres les defaults qui sont en nous plus clairement, et les admirons, d'une merveilleuse impudence et inadvertence. Encores hier je feus à mesme de veoir un homme d'entendement et gentil personnage se mocquant, aussi plaisamment que justement, de l'inepte façon d'un aultre qui rompt la teste à tout le monde du registre de ses genealogies et alliances, plus de moitié faulses (ceulx là se jectent plus volontiers sur tels sots propos, qui ont leurs qualitez plus doubtueuses et moins seures); et luy, s'il eust reculé sur soy, se feust trouvé non gueres moins intemperant et ennuyeux à semer et faire valoir la prerogative de la race de sa femme. Oh! importune presumption, de laquelle la femme se veoid armee par

1. *Matières controversées, ou de controverse.* C.

2. Chacun aime l'odeur de son fumier. *Proverbe latin.*

les mains de son mary mesme ! S'il entendoit du latin, il luy fauldroit dire :

Agesis ! hæc non insanit satis sua sponte; instiga¹.

Je n'entends pas que nul n'accuse, qui ne soit net (car nul n'accuseroit), voire ny net en mesme sorte de tache : mais j'entends que nostre jugement, chargeant sur un aultre, duquel pour lors il est question, ne nous espargne pas, d'une interne et severe jurisdiction. C'est office de charité, que qui ne peult oster un vice en soy cherche ce neantmoins à l'oster en aultruy, où il peult avoir moins maligne et revesche semence : ny ne me semble response à propos, à celuy qui m'advertis de ma faulte, dire qu'elle est aussi en luy. Quoy pour cela ? tousjors l'advertissement est vray et utile. Si nous avions bon nez, nostre ordure nous debvroit plus puir, d'autant qu'elle est nostre : et Socrates est d'avvis que qui se trouveroit coupable, et son fils, et un estrangier, de quelque violence et injure, debvroit commencer par soy à se presenter à la condamnation de la justice, et implorer, pour se purger, le secours de la main du bourreau; secondelement pour son fils, et dernierement pour l'estrangier : si ce précepte prend le ton un peu trop hault, au moins² se doibt il presenter le premier à la punition de sa propre conscience.

Les sens sont nos propres et premiers juges, qui n'apperceoivent les choses que par les accidents externes : et n'est pas merveille, si, en toutes les pieces du service de nostre societé, il y a un si perpetuel et universel meslange de ceremonies et apparences superficielles ; si que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est tousjors à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceulx qui nous ont voulu bastir, ces années passees, un exercice de religion si contemplatif et immateriel, ne s'estonnent point s'il s'en treuve qui pensent qu'elle feust eschappée et

1. Courage ! elle n'est pas assez folle d'elle-même; irrite encore sa folie. TÉRENCE, *Andr.*, acte IV, sc. II, v. 9.

2. *Au moins qui se trouve coupable, doit-il se présenter.* C.

fondue entre leurs doigts, si elle ne tenoit parmy nous comme marque, tiltre, et instrument de division et de part, plus que par soy mesme. Comme en la conference, la gravité, la robbe, et la fortune de celuy qui parle, donnent souvent credit à des propos vains et ineptes : il n'est pas à presumer qu'un monsieur si suivy, si redoubté, n'aye au dedans quelque suffisance aultre que populaire; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si desdaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet aultre qui le salue de si loing, et que personne n'employe. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gents là, se considerent et mettent en compte; chascun s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabbaissent à la conference commune, et qu'on leur presente aultre chose qu'approbation et reverence, ils vous assomment de l'auctorité de leur experience; ils ont ouï, ils ont veu, ils ont faict : vous estes accablé d'exemples. Je leur dirois volontiers que le fruct de l'experience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses practiques, et se souvenir qu'il a guary quatre empestez et trois goutteux, s'il ne scait de cet usage tirer de quoy former son juge-
ment, et ne nous scait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art : comme en un concert d'instruments, on n'oyt pas un luth, une espinette, et la fleute; on oyt une harmonie en globe, l'assemblage et le fruct de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production de leur entendement de les faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les fault poiser et assortir; et les fault avoir digerees et alambiquees, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne feut jamais tant d'historiens; bon est il tousjours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables, du magasin de leur memoire; grande partie, certes, au secours de la vie : mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces recitateurs et recueilleurs sont louables eux mesmes.

Je hais toute sorte de tyrannie, et la parliere, et

l'effectuelle; je me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent nostre jugement par les sens; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les aultres :

Rarus enim ferme sensus communis in illa
Fortuna¹:

A l'aventure les estime lon et apperceoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus, et se montrent plus : ils ne respondent point au faix qu'ils ont prins. Il fault qu'il y ayt plus de vigueur et de pouvoir au porteur qu'en la charge : celuy qui n'a pas remply sa force, il vous laisse deviner s'il a encores de la force au delà, et s'il a esté essayé jusques à son dernier poinet; celuy qui succombe à sa charge, il descouvre sa mesure et la foiblesse de ses espaules : c'est pourquoy on veoid tant d'ineptes ames entre les scavantes, et plus que d'aultres; il s'en feust fait des bons hommes de mesnage, bons marchands, bons artisans; leur vigueur naturelle estoit taillee à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessous : pour estaler et distribuer cette riche et puissante matiere, pour l'employer et s'en ayder, leur engin n'a ny assez de vigueur, ny assez de maniement : elle ne peult qu'en une forte nature; or elles sont bien rares : et les foibles, dict Socrates, corrompent la dignité de la philosophie, en la maniant; elle paroist et inutile et vicieuse, quand elle est mal estuyee². Voylà comment ils se gastent et affolent³.

Humani qualis simulator simius orias,
Quem puer arridens pretioso stamine serum
Velavit, nudasque nates ac terga reliquit,
Ludibrium mensis⁴.

1. Le sens commun est assez rare dans cette haute fortune.
JUVÉNAL, VIII, 73.

2. *En mauvais étui.* E. J.

3. Se nuisent à eux mêmes. — *Affoler, Lædere, debilitare.* NICOT.

4. Tel ce singe, imitateur de l'homme, qu'un enfant couvre, en riant, d'un précieux tissu de soie; mais il lui laisse le derrière nu,

A ceulx pareillement qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons; ils sont bien loing au dessous de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus : comme ils promettent plus, ils doibvent aussi plus.

Et pourtant leur est le silence, non seulement conte-nance de respect et gravité, mais encores souvent de proufilt et de mesnage : car Megabyzus, estant allé veoir Apelles en son ouvrouer¹, feut longtemps sans mot dire; et puis commencea à discourir de ses ouvrages : dont il receut cette rude reprimande : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes chaisnes et de ta pompe; mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas jusques aux garçons de ma boutique qui ne te mesprisen. » Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment de la peincture : il debvoit maintenir, muet, cette externe et presumptifve suffisance. A combien de sottes ames, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne, de tiltre de prudence et de capacité !

Les dignitez, les charges, se donnent necessairement plus par fortune que par merite; et a lon tort souvent de s'en prendre aux roys : au rebours, c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur, y ayant si peu d'adresse :

Principis est virtus maxima, nosse suos² :

car la nature ne leur a pas donné la veue qui se puisse estendre à tant de peuples, pour en discerner la precel-lence, et percer nos poictrines, où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur : il fault qu'ils nous trient par conjecture et à tastons; par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple;

et l'expose ainsi à la risée des convives. CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 303.

1. *Ouvoir*, ou *atelier*.

2. Le premier mérite d'un prince est de bien connoître ceux qu'il doit s'attacher. MARTIAL, VIII, 15.

tresfoibles arguments. Qui pourroit trouver moyen qu'on en peust juger par justice, et choisir les hommes par raison, establiroit, de ce seul traict, une parfaicte forme de police.

« Ouy mais, il a mené à poinct ce grand affaire. » C'est dire quelque chose; mais ce n'est pas assez dire : car cette sentence est justement receue, « Qu'il ne fault pas juger les conseils par les evenemens¹. » Les Carthaginois punissoient les mauvais avis de leurs capitaines, encores qu'ils feussent corrigez par une heureuse issue : et le peuple romain a souvent refusé le triumphe à des grandes et tresutiles victoires, parce que la conduite du chef ne respondeoit point à son bonheur. On s'apperceoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peult en toutes choses, et qui prend plaisir à rabbattre nostre presumption, n'ayant peu faire les malhabiles, sages, elle les faict heureux, à l'envy de la vertu; et se mesle volontiers à favoriser les executions où la trame est plus purement sienne : d'où il se veoid tous les jours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de tresgrandes besongnes et publicques et privees; et, comme Siramnez le Persien respondit à ceulx qui s'estonnoient comment ses affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages, « Qu'il estoit seul maistre de ses propos, mais du succez de ses affaires c'estoit la fortune, » ceulx cy peuvent respondre de mesme, mais d'un contraire biais. La pluspart des choses du monde se font par elles mesmes²;

Fata viam inveniunt³;

l'issue auctorise souvent une tresinepte conduite : nostre entremise n'est quasi qu'une routine, et, plus communement, consideration d'usage et d'exemple, que de raison. Estonné de la grandeur de l'affaire,

1. Careat successibus opto,
Quisquis ab eventu facta notanda putat.

OVIDE, Hérold., II, 85.

2. *Il mondo si governa da se stesso*, disoit un pape, Urbain VIII, si je ne me trompe. C.

3. Les destins s'ouvrent la route. VIRGILE, Enéide, III, 395

j'ay aultrefois sceu, par ceulx qui l'avoient mené à fin, leurs motifs et leur addresse; je n'y ay trouvé que des avis vulgaires : et les plus vulgaires et usitez sont aussi peultestre les plus seurs et plus commodes à la pratique, sinon à la montre. Quoy, si les plus plattes raisons sont les mieulx assises; les plus basses et lasches, et les plus battues, se couchent mieulx aux affaires? Pour conserver l'auctorité du conseil des roys, il n'est pas besoing que les personnes prophanes y participent, et y veoyent plus avant que de la premiere barriere : il se doibt reverer à credit et en bloc, qui en veult nourrir la reputation. Ma consultation esbauche un peu la matiere, et la considere legierement par ses premiers visages : le fort et principal de la besongne, j'ay accoustumé de le resigner au ciel.

Permitte divis cetera¹.

L'heur et le malheur sont, à mon gré, deux souveraines puissances : c'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le roolle de la fortune; et vaine est l'entreprise de celuy qui presume d'embrasser et causes et consequences, et mener par la main le progrez de son faict; vaine sur tout aux deliberations guerrieres. Il ne feut jamais plus de circonspection et prudence militaire, qu'il s'en veoid par fois entre nous : seroit ce qu'on craind de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce jeu? Je dis plus, que nostre sagesse mesme et consultation suyt, pour la pluspart, la conduicte du hazard : ma volonté et mon discours se remue tantost d'un air, tantost d'un aultre; et y a plusieurs de ces mouvements qui se gouvernent sans moy : ma raison a des impulsions et agitations journalieres et casuelles :

Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dum nubila ventus agebat,
Concipiunt².

1. Abandonnez le reste aux dieux. HORACE, *Od.*, I, 9, 9.

2. La disposition de l'âme varie sans cesse : maintenant une passion l'agit, que le vent change, une autre l'entraînera. VIRGILE, *Géorg.*, I, 420.

Qu'on regarde qui sont les plus puissants aux villes, et qui font mieux leurs besongnes; on trouvera, ordinairement, que ce sont les moins habiles: il est advenu aux femmelettes, aux enfants, et aux insensez, de commander des grands estats, à l'egal des plus suffisants princes; et y rencontrent (dict Thucydides) plus ordinairement les grossiers que les subtils: nous attribuons les effects de leur bonne fortune à leur prudence;

Ut quisque fortuna utitur,
Ita præcellet; atque exinde sapere illum omnes dicimus¹:

par quoy je dis bien, en toutes façons, que les evenemens sont maigres tesmoings de nostre prix et capacité.

Or j'estoys sur ce poinct, qu'il ne fault que veoir un homme eslevé en dignité: quand nous l'aurions cogneu, trois jours devant, homme de peu, il coule insensiblement, en nos opinions, une image de grandeur de suffisance²; et nous persuadons que, croissant de train et de credit, il est creu de merite: nous jugeons de luy, non selon sa valeur, mais à la mode des jectons, selon la prerogative de son reng. Que la chance tourne aussi, qu'il retumbe et se mesle à la presse, chascun s'enquiert avecques admiration de la cause qui l'avoit guindé si hault: « Est ce luy? faict on; N'y sçavoit il aultre chose quand il y estoit? Les princes se contentent ils de si peu? Nous estions vrayement en bonnes mains! » C'est chose que j'ay veu souvent de mon temps: voire, et le masque des grandeurs qu'on represente aux comedies nous touche aulcunement, et nous pipe. Ce que j'adore moi mesme aux roys, c'est la foule de leurs adorateurs: toute inclination et soubmission leur est due, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas ducite à se courber et flechir, ce sont mes genoux. Melanthius, interrogé ce

1. Un homme ne s'élève qu'à la faveur de la fortune, et dès lors tout le monde vante son habileté. PLAUTE, *Pseudol.*, II, 3, 13.

2. De grande suffisance, de grande habileté. C.

qu'il luy sembloit de la tragedie de Dionysius : « Je ne l'ay, dict il, point veue, tant elle est offusquée de langage : » aussi la pluspart de ceulx qui jugent les discours des grands debvroient dire : « Je n'ay point entendu son propos, tant il estoit offusqué de gravité, de grandeur, et de majesté. » Antisthenes suadoit un jour aux Atheniens qu'ils commandassent que leurs asnes feussent aussi bien employez au labourage des terres, comme estoient les chevaux : sur quoy il luy feut respondu que cet animal n'estoit pas nay à un tel service : « C'est tout un, repliqua il; il n'y va que de vostre ordonnance; car les plus ignorants et incapables hommes que vous employez aux commandements de vos guerres ne laissent pas d'en devenir incontinent tresdignes, parce que vous les y employez : » à quoy touche l'usage de tant de peuples qui canonizent le roy qu'ils ont faict d'entre eux, et ne se contentent point de l'honnerer, s'ils ne l'adorent. Ceulx de Mexico, depuis que les ceremonies de son sacre sont parachevees, n'osent plus le regarder au visage; ains, comme s'ils l'avoient deifié par sa royaute, entre les serments qu'ils luy font jurer de maintenir leur religion, leurs loix, leurs libertez, d'estre vaillant, juste, et debonnaire, il jure aussi de faire marcher le soleil en sa lumiere accountumee, esgoutter les nues en temps opportun, courir aux rivieres leurs cours, et faire porter à la terre toutes choses necessaires à son peuple.

Je suis divers à cette façon commune; et me desfie plus de la suffisance quand je la veois accompagnée de grandeur de fortune et de recommendation populaire : il nous fault prendre garde combien c'est de parler à son heure, de choisir son poinct, de rompre le propos, ou le changer, d'une auctorité magistrale, de se deffendre des oppositions d'aultruy par un mouvement de teste, un soubris, ou un silence, devant une assistance qui tremble de reverence et de respect. Un homme de monstrueuse fortune, venant mesler son avis à certain legier propos, qui se demenoit tout laschement en sa table, commencea justement ainsi : « Ce ne peult estre qu'un menteur ou ignorant

qui dira aultrement que, » etc. Suyvez cette poincte philosophique, un poignard à la main.

Voicy un aultre advertisement, duquel je tire grand usage : c'est Qu'aux disputes et conferences, touts les mots qui nous semblent bons ne doibvent pas incontinent estre acceptez. La pluspart des hommes sont riches d'une suffisance estrangiere; il peult bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne response et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte, à l'avventure se pourra il verifier par moy mesme. Il n'y fault point tousjours ceder¹, quelque verité ou beauté qu'elle ayt : ou il la fault combattre à escient, ou se tirer arriere, soubs couleur de ne l'entendre pas, pour taster de toutes parts comment elle est logee en son aucteur. Il peult advenir que nous nous enserrons, et aydons au coup, oultre sa portee. J'ay aultrefois employé, à la nécessité et presse du combat, des revirades² qui ont faict faulsee oultre mon desseing et mon esperance : je ne les donnois qu'en nombre, on les recevoit en poids. Tout ainsi comme, quand je debats contre un homme vigoreux, je me plais d'anticiper ses conclusions; je luy oste la peine de s'interpreter, j'essaye de prevenir son imagination imparfaicte encores et naissante; l'ordre et la pertinence de son entendement m'avertit et menace de loing : de ces aultres je fais tout le rebours; il ne fault rien entendre que par eux, ny rien presupposer. S'ils jugent en paroles universelles, « Cecy est bon, Cela ne l'est pas, » et qu'ils rencontrent; voyez si c'est la fortune qui rencontre pour eux : qu'ils circonscrivent et restreignent un peu

1. Dans l'édition de 1588, fol. 412, la phrase que l'on va lire suivait immédiatement celle qui, trois lignes plus haut, finit par *sans en cognoistre la force*. Le sens n'étoit pas interrompu. A. D.

2. Des répliques, des ripostes qui ont porté coup au delà de mon intention et de mon espérance. — *Revirade* est un mot tout à fait inusité, et qui n'a peut-être jamais été français. Je le crois purement gascon. Le peuple du Languedoc s'en sert fort communément encore. C. — L'ACADEMIE donne *revirade* comme terme du jeu de trictrac. On s'en sert aussi à la paume. J. V. L.

leur sentence; pour quoy c'est; par où c'est. Ces jugemens universels, que je veois si ordinaires, ne disent rien; ce sont gents qui saluent tout un peuple en foule et en troupe: ceulx qui en ont vraye cognosance, le saluent et remarquent nommeement et particulierement; mais c'est une hazardeuse entreprinse: d'où j'ay veu, plus souvent que touts les jours, advenir que les esprits foiblement fondez, voulants faire les ingenieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le poinct de la beauté, arrestent leur admiration, d'un si mauvais chois, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'aucteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est seure, « Voylà qui est beau! » ayant ouï une entiere page de Virgile; par là se sauvent les fins: mais d'entreprendre à le suyvre par espaulettes¹, et, de jugement exprez et trié, vouloir remarquer par où un bon aucteur se surmonte, poisant les mots, les phrases, les inventions, et ses diverses vertus, l'une aprez l'autre: ostez vous de là. *Videndum est, non modo quid quisque loquatur, sed etiam quid quisque sentiat, atque etiam qua de causa quisque sentiat*². J'oyss jurnellement dire à des sots des mots non sots; ils disent une bonne chose: sçachons jusques où ils la cognissent; veoyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot et cette belle raison, qu'ils ne possedent pas; ils ne l'ont qu'en garde: ils l'auront produicte à l'avventure et à tastons: nous la leur mettons en credit et en prix. Vous leur prestez la main; à quoy faire? ils ne vous en sçavent nul gré, et en deviennent plus ineptes: ne les secondez pas, laissez les aller; ils manieront cette matiere comme gents qui ont peur de s'eschaulder; ils n'osent luy changer d'assiette et de jour, ny l'enfoncer: croulez³ la tant soit peu; elle leur eschappe; ils vous la quittent, toute forte et belle qu'elle est:

1. *Par parcelles, en détail.*

2. Il faut non-seulement écouter ce que chacun dit, mais examiner encore ce que chacun pense, et pourquoi il le pense. CICÉRON, *de Officis*, I, 41.

3. *Remuez-la.* E. J.

ce sont belles armes; mais elles sont mal emmanchees. Combien de fois en ay je veu l'experience! Or, si vous venez à les esclaircir et confirmer, ils vous saisissent et desrobbent incontinent cet advantage de vostre interpretation : « C'estoit ce que je voulois dire : voilà justement ma conception; si je ne l'ay ainsi exprimé, ce n'est que faute de langue. Soufflez. Il fault employer la malice mesme, à corriger cette fiere bestise. Le dogme d'Hegesias, « qu'il ne fault ny haïr ny accuser, ains instruire, » a de la raison ailleurs : mais ici c'est injustice et inhumanité de secourir et redresser celuy qui n'en a que faire, et qui en vault moins. J'aime à les laisser embourber et empestrer encores plus qu'ils ne sont, et si avant, s'il est possible, qu'enfin ils se recognoissent.

La sottise et desreglement de sens n'est pas chose guarissable par un traict d'advertissement : et pouvons proprement dire de cette reparation ce que Cyrus respond à celuy qui le presse d'enhorter son ost¹, sur le poinct d'une bataille : « Que les hommes ne se rendent pas courageux et belliqueux sur le champ par une bonne harangue; non plus qu'on ne devient incontinent musicien, pour ouïr une bonne chanson. » Ce sont apprentissages qui ont à estre faits avant la main, par longue et constante institution. Nous debvons ce soing aux nostres, et cette assiduité de correction et d'instruction; mais d'aller prescher le premier passant, et regenter l'ignorance ou ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel je veulx grand mal. Rarement le fois je, aux propos mesme qui se passent avecques moy; et quite plustost tout, que de venir à ces instructions reculees et magistrales; mon humeur n'est propre non plus à parler qu'à escrire pour les principiants²: mais aux choses qui se disent en commun, ou entre aultres, pour faulses et absurdes que je les juge, je ne me jecte jamais à la traverse, ny de parole ny de signe.

Au demourant, rien ne me despite tant en la sottise,

1. *D'enhorter, d'encourager son armée.* E. J.

2. *Pour les commerçants.* E. J.

que de quoy elle se plaist plus que aucune raison ne se peult raisonnablement plaire. C'est malheur, que la prudence vous deffend de vous satisfaire et fier de vous, et vous renvoie tousjours mal content et craintif; là où l'opiniastreté et la temerité remplissent leurs hostes d'esjouissance et d'asseurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les aultres hommes par dessus l'espaule, s'en retournants tousjours du combat pleins de gloire et d'alaigresse; et, le plus souvent encores, cette oltrecuidance de langage et gayeté de visage leur donne gaigné, à l'endroict de l'assistance, qui est communement foible et incapable de bien juger et discerner les vrais avantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure preuve de bestise : est il rien certain, resolu, desdaigneux, contemplatif, grave, serieux, comme l'asne?

Pouvons nous pas mesler au tiltre de la conference et communication, les devis poinctus et coupez que l'alaigresse et la privauté introduict entre les amis, gaussants et gaudissants plaisamment et vifvement les uns les aultres? exercice auquel ma gayeté naturelle me rend assez propre; et, s'il n'est aussi tendu et serieux que cet autre exercice que je viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingenieux, ny moins proufitable, comme il sembloit à Lycurgus. Pour mon regard, j'y apporte plus de liberté que d'esprit, et y ay plus d'heur que d'invention : mais je suis parfaict en la souffrance; car j'endure la revanche, non seulement aspre, mais indiscrete aussi, sans alteration : et à la charge qu'on me faict, si je n'ay de quoy repartir brusquement sur le champ, je ne vois pas¹ m'amusant à suyvre cette poincte, d'une contestation ennuyeuse et lasche, tirant à l'opiniastreté; je la laisse passer, et, baissant joyeusement les aureilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure : n'est pas marchand qui tousjours gaigne. La pluspart changent de visage et de voix où la force leur fault; et, par une importune cholere, au lieu de se venger, accusent leur foiblesse ensemble et leur impatience.

1. Je ne vais pas. E. J.

En cette gaillardise, nous pinceons par fois des chordes secrètes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offense; et nous entradvertissons utilement de nos defaults.

Il y a d'autres jeux de main, indiscrets et aspres, à la françoise, que je hais mortellement; j'ai la peau tendre et sensible : j'en ay veu, en ma vie, enterrer deux princes de nostre sang royal. Il faict laid se battre en s'esbattant.

Au reste, quand je veulx juger de quelqu'un, je luy demande combien il se contente de soy; jusques où son parler ou son esprict lui plaist. Je veulx eviter ces belles excuses, « Je le feis en me jouant;

Ablatum mediis opus est incudibus istud¹;

Je n'y feus pas une heure; Je ne l'ay reveu depuis. » Or, dis je, laissons doncques ces pieces; donnez m'en une qui vous represente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure : et puis, que trouvez vous le plus beau en vostre ouvrage? est ce ou cette partie, ou cette cy? là grace, ou la matiere, ou l'invention, ou le jugement, ou la science? Car ordinairement je m'apperceoiois qu'on fault autant à juger de sa propre besongne, que de celle d'aultruy, non seulement pour l'affection qu'on y mesle, mais pour n'avoir la suffisance de la cognostre et distinguer : l'ouvrage, de sa propre force et fortune, peult seconder l'ouvrier, et le devancer oultre son invention et cognoscance. Pour moy, je ne juge la valeur d'autre besongne plus obscurement que de la mienne, et loge les Essais tantost bas, tantost hault, fort inconstamment et doubteusement. Il y a plusieurs livres utiles, à raison de leurs subjects, desquels l'aucteur ne tire aulcune recommendation; et des bons livres, comme des bons ouvrages, qui font honte à l'ouvrier. J'escriray la façon de nos convives et de nos vestemens, et l'escriray de mauvaise grace; je publieray les edicts de mon temps, et les lettres des princes qui passent ez

1. Cet ouvrage, imparfait encore, a été retiré du métier. OVIDE, *Trist.*, I, 6, 29.

mains publiques; je feray un abbregé sur un bon livre (et tout abbregé sur un bon livre est un sot abbregé), lequel livre viendra à se perdre, et choses semblables : la postérité retirera utilité singuliere de telles compositions; moy, quel honneur, si ce n'est de ma bonne fortune? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

Quand je leus Philippe de Comines, il y a plusieurs années, tresbon aucteur certes, j'y remarquay ce mot pour non vulgaire : « Qu'il se fault bien garder de faire tant de service à son maistre, qu'on l'empesche d'en trouver la juste recompense : » je debvois louer l'invention, non pas luy¹; je la rencontray en Tacitus, il n'y a pas long temps : *Beneficia eo usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur*²: et Seneque vigoreusement : *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult esse cui reddat*³: et Cicero, d'un biais plus lasche : *Qui se non putat satisfacere, amicus esse nullo modo potest*⁴. Le subject, selon qu'il est, peult faire trouver un homme sçavant et memorieux⁵; mais, pour juger en luy les parties plus siennes et plus dignes, la force et beauté de son ame, il fault sçavoir ce qui est sien, et ce qui ne l'est point : et, en ce qui n'est pas sien, combien on luy doibt, en consideration du choix, disposition, ornement, et langage qu'il a fourny. Quoy, s'il a emprunté la matiere, et empiré la forme, comme

1. Mais Comines lui-même, III, 12, ne s'attribue pas ce mot; car il déclare qu'il le tient de *son maistre* (Louis XI), qui lui *en allegua son aucteur, et de qui il le tenoit*. C.

2. Les bienfaits sont agréables tant que l'on croit pouvoir s'acquitter; mais lorsqu'ils deviennent trop grands, loin de les reconnoître, on les paye de haine. TACITE, *Annal.*, IV, 18.

3. Celui qui trouve honteux de ne pas rendre, voudroit qu'il n'y eût plus personne à qui il fût obligé. SÉNÈQUE, *Epist.*, 81.

4. Celui qui ne croit pas être quitte envers vous, ne sauroit être votre ami. Q. CICÉRON, *de Petitione consulatus*, c. 9.

5. Que le mot de *mémorieux*, qui se trouve dans Cotgrave, ait été forgé par Montaigne, ou usité de son temps, l'usage l'a entièrement rejeté, sans nous donner un équivalent. *Homo*, dit Cicéron (*de Leg.*, I, 7), *animal acutum, memor*. Montaigne pouvoit rendre ce dernier mot latin par un seul mot françois; nous ne saurions le faire aujourd'hui. C.

il advient souvent ! Nousaultres, qui avons peu de pratique avecques les livres, sommes en cette peine, que quand nous veoyons quelque belle invention en un poète nouveau, quelque fort argument en un prescheur, nous n'osons pourtant les en louer, que nous n'ayons prins instruction, de quelque sçavant, si cette piece leur est propre, ou si elle est estrangiere : jusques lors je me tiens tousjors sur mes gardes.

Je viens de courre d'un fil l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient gueres; il y a vingt ans que je ne meis en livre une heure de suite); et l'ay faict à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre, que pour une constante forme de suffisance et bonté qui se veoid en plusieurs freres qu'ils sont. Je ne sache point d'auteur qui mesle à un registre publicque tant de consideration des mœurs et inclinations particulières : et me semble le rebours de ce qu'il luy semble à luy, Qu'ayant specialement à suyvre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extremes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommeement leur cruaute produisit en leurs subjects, il avoit une matiere plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des batailles et agitations universelles; si que souvent je le treuve sterile, courant par dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile : les mouvements publicques despendent plus de la conduite de la fortune; les privez, de la nostre. C'est plustost un jugement, que deduction d'histoire; il y a plus de preceptes que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre; il est si plein de sentences, qu'il y en a à tort et à droict; c'est une pepiniere de discours ethiques et politiques, pour la provision et ornement de ceulx qui tiennent quelque reng au maniement du monde. Il plaide tousjors par raisons solides et vigoreuses, d'une façon poinctue et subtile, suyvant le style affecté du siecle; ils aimoient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoient de la poincte et subtilité aux choses,

ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Seneque : il me semble plus charnu ; Seneque plus aigu. Son service est plus propre à un estat trouble et malade, comme est le nostre present ; vous diriez souvent qu'il nous peinct, et qu'il nous pince.

Ceulx qui doubtent de sa foy, s'accusent assez de huy vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines, et pend du bon party aux affaires romaines. Je me plains un peu toutesfois de quoy il a jugé de Pompeius plus aigrement que ne porte l'avis des gents de bien qui ont vescu et traicté avecques luy; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla, sinon d'autant qu'il estoit plus couvert. On n'a pas exempté d'ambition son intention au gouvernement des affaires, ny de vengeance; et ont craint ses amis mesmes que la victoire l'eust emporté oultre les bornes de la raison, mais non pas jusques à une mesure si effrenee : il n'y a rien, en sa vie, qui nous ayt menacé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encores ne fault il pas contrepoiser le souspeçon à l'evidence : ainsi je ne l'en crois pas. Que ses narrations soyent naïfves et droictes, il se pourroit, à l'avventure, argumenter de cecy mesme, Qu'elles ne s'appliquent pas tousjours exactement aux conclusions de ses jugements, lesquels il suyt selon la pente qu'il y a prinse, souvent oultre la matiere qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoing d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré la vraye : cela, c'est son malheur, non pas son default.

J'ay principalement consideré son jugement, et n'en suis pas bien esclaircy par tout : comme ces mots de la lettre que Tibere, vieil et malade, envoyoit au senat, « Que vous eschiray je, messieurs, ou comment vous eschiray je, ou que ne vous eschiray je point, en ce temps ? les dieux et les deesses me perdent pirement que je ne me sens touts les jours perir, si je le sc̄ais ! » je n'apperceois pas pourquoy il les applique si certainement à un poignant remors qui tormentte la conscience de Tibere; au moins lors que j'estois à mesme, je ne le veis point.

Cela m'a semblé aussi un peu lasche qu'ayant eu à dire qu'il avoit exercé certain honorable magistrat à Rome, il s'aille excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dict : ce traict me semble bas de poil, pour une ame de sa sorte; car le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faulte de cœur : un jugement roide et haultain, et qui juge sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose estrangiere; et tesmoigne franchement de luy, comme de chose tierce. Il fault passer par dessus ces regles populaires de la civilité, en faveur de la verité et de la liberté. J'ose non seulement parler de moy, mais parler seulement de moy : je fourvoye quand j'escris d'autre chose, et me desrobbé à mon subject. Je ne m'aime pas si indiscretement, et ne suis si attaché et meslé à moy, que je ne me puisse distinguer et considerer à quartier, comme un voysin, comme un arbre : c'est pareillement faillir de ne veoir pas jusques où on vault, ou d'en dire plus qu'on n'en veoid. Nous debvons plus d'amour à Dieu qu'à nous, et le cognoissons moins; et si en parlons tout nostre saoul.

Si ces escripts rapportent aucune chose de ses conditions, c'estoit un grand personnage, droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et genereuse. On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se roidirent de froid, et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurerent attachees et mortes, s'estant desparties des bras. J'ay accoustumé, en telles choses, de plier sous l'auctorité de si grands tesmoings.

Ce qu'il dict aussi, que Vespasian, par la faveur du dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle, en luy oignant les yeulx de sa salive, et je ne scais quel aultre miracle, il le faict par l'exemple et debvoir de touts bons historiens. Ils tiennent registre des evenemens d'importance : parmy les accidents publicques, sont aussi les bruits et opinions populaires. C'est leur roolle de reciter les communes creances, non pas de les regler; cette part touche les theologiens,

et les philosophes directeurs des consciences : pourtant tressagement, ce sien compaignon, et grand homme comme luy : *E quidem plura transcribo, quam credo ; nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere, quæ accepi*¹ : et l'autre : *Hæc neque affirmare, neque refellere operæ pretium est... ; famæ rerum standum est*². Et escrivant en un siecle auquel la creance des prodiges commenceoit à diminuer, il dict ne vouloir pourtant laisser d'inserer en ses annales, et donner pied à chose receue de tant de gents de bien, et avecques si grande reverence de l'antiquité : c'est tresbien dict. Qu'ils nous rendent l'histoire, plus selon qu'ils receoivent, que selon qu'ils estiment. Moy qui suis roy de la matiere que je traicte, et qui n'en doibs compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout : je hazarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me desfie, et certaines finesse verbales de quoy je secoue les aureilles; mais je les laisse courir à l'avventure. Je veois qu'on s'honore de pareilles choses; ce n'est pas à moy seul d'en juger. Je me presente debout et couché; le devant et le derriere; à droicte et à gauche, et en tous mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas tousjours pareils en application et en goust.

Voylà ce que la memoire m'en presente en gros, et assez incertainement : touts jugements en gros sont lasches et imparfaicts.

1. J'en dis plus que je n'en crois; mais, comme je n'ai garde d'assurer les choses dont je doute, aussi ne puis-je pas supprimer celles que j'ai apprises. QUINTE-CURCE, IX, 1.

2. Je ne dois pas me mettre en peine d'affirmer ni de réfuter ces choses...; il faut s'en tenir à la renommée. TITE-LIVE, I, *Præfat.*, et VIII, 6.

CHAPITRE IX

DE LA VANITÉ

Il n'en est, à l'aventure, aucune plus expresse que d'en escrire si vainement. Ce que la Divinité nous en a si divinement exprimé¹ debvroit estre soigneusement et continuellement medité par les gents d'entendement. Qui ne veoid que j'ay prins une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'iray autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde? Je ne puis tenir registre de ma vie par mes actions; fortune les met trop bas : je le tiens par mes fantasies. Si ay je veu un gentilhomme qui ne communiquoit sa vie que par les operations de son ventre : vous veoyiez chez lui, en montre, un ordre de bassins² de sept ou huict jours : c'estoit son estude, ses discours; tout aultre propos luy puoit. Ce sont icy, un peu plus civillement, des excrements d'un vieil esprit, dur tantost, tantost lasche, et tousjours indigeste. Et quand seray je à bout de representer une continue agitation et mutation de mes pensees, en quelque matiere qu'elles tumbent, puisque Diomedes³ remplit six mille livres du seul subject de la grammaire? Que doibt produire le babil, puisque le begayement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes! Tant de paroles pour les paroles seules! O Pythagoras, que n'esconjurias tu cette tempeste! On accusoit un Galba, du temps passé, de ce qu'il vivoit oyseuse-

1. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* Eccles., I, 2. J. V. L.

2. *Vases de nuit.* E. J.

3. Montaigne paroît prendre ici *Diomède* pour *Didyme*, à qui SÉNÈQUE, *Epist.* 88, attribue, non pas six mille, mais quatre mille ouvrages. On ne voit pas que le grammairien Diomède, dont il reste des recherches sur la langue et la versification latine, en trois livres, ait été aussi fécond que ce Grec d'Alexandrie. J. V. L.

ment : il respondit que « chascun debvoit rendre raison de ses actions, non pas de son sejour¹. » Il se trompoit ; car la justice a cognoissance et animadversion aussi sur ceulx qui choment.

Mais il y debvroit avoir quelque coercion des loix contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et faineants ; on banniroit des mains de nostre peuple, et moy, et cent aultres. Ce n'est pas mocquerie : l'escrivaillerie semble estre quelque symptome d'un siecle desbordé : quand escrivismes nous tant, que depuis que nous sommes en trouble ? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne ? Oltre ce, que l'affinement des esprits, ce n'en est pas l'assagissement², en une police : cet embesognement³ oisif naist de ce que chascun se prend laschement à l'office de sa vacation, et s'en desbauche. La corruption du siecle se faict par la contribution particuliere de chascun de nous : les uns y conferent la trahison, les aultres l'injustice, l'irreligion, la tyrannie, l'avarice, la crauté, selon qu'ils sont plus puissants : les plus foibles y apportent la sottise, la vanité, l'oisiveté, desquels je suis. Il semble que ce soit la saison des choses vaines, quand les dommageables nous present : en un temps où le meschamment faire est si commun, de ne faire qu'inutilement il est comme louable. Je me console que je seray des derniers sur qui il fauldra mettre la main : ce pendant qu'on pourvoiera aux plus pressants, j'auray loy⁴ de m'amender ; car il me semble que ce seroit contre raison de poursuyvre les menus inconvenients, quand les grands nous infestent. Et le medecin Philotimus, à un qui luy presentoit le doigt à panser, auquel il recognoisoit, au visage et à l'haleine, un ulcere aux poulmens : « Mon

1. *De son oisiveté, de son repos.* Ce mot est de l'empereur Galba, et il est singulier que Montaigne le cite comme étant d'un homme inconnu. Voy. SYÉTONE, *Galba*, c. 9, C.

2. *Ce n'est pas ce qui les rend sages, dans un gouvernement.* E. J.

3. *Cette besogne ou occupation oisive naît de ce que chacun se livre lâchement aux devoirs de sa place.* E. J.

4. *J'aurai le loisir, la faculté de, etc.*

amy, fait il, ce n'est pas à cette heure le temps de t'amuser à tes ongles. »

Je veis pourtant sur ce propos, il y a quelques années, qu'un personnage de qui j'ay la memoire en recommendation singuliere, au milieu de nos grands maulx, qu'il n'y avoit ny loy, ny justice, ny magistrat qui feist son office, non plus qu'à cette heure, alla publier je ne sçais quelles chestifves reformations sur les habillements, la cuisine, et la chicane. Ce sont amusoiries dequoy on paist un peuple malmené, pour dire qu'on ne l'a pas du tout mis en oubly. Ces aultres font de mesme, qui s'arrestent à deffendre, à toute instance, des formes de parler, les danses et les jeux, à un peuple abandonné à toute sorte de vices exscrables. Il n'est pas temps de se laver et descrasser, quand on est attaint d'une bonne sieuvre : c'est à faire aux seuls Spartiates, de se mettre à se peigner et testonner¹ sur le poinct qu'ils se vont precipiter à quelque extreme hasard de leur vie.

Quant à moy, j'ay cette aultre pire coustume, que si j'ay un escarpin de travers, je laisse encores de travers et ma chemise et ma cape : je desdaigne de m'amender à deiny. Quand je suis en mauvais estat, je m'acharne au mal; je m'abandonne par desespoir, et me laisse aller vers la cheute, et jecte, comme lon dict, le manche aprez la coignee; je m'obstine à l'empirement, et ne m'estime plus digne de mon soing : ou tout bien, ou tout mal. Ce m'est faveur que la desolation de cet estat se rencontre à la desolation de mon aage : je souffre plus volontiers que mes maulx en soient rechargez, que si mes biens en eussent esté troublez. Les paroles que j'exprime au malheur sont paroles de despit : mon courage se herisse, au lieu de s'applatir; et, au rebours des aultres, je me treuve plus devot en la bonne qu'en la mauvaise fortune, suvant le precepte de Xenophon, sinon suvant sa raison; et fois plus volontiers les doulx yeulx au ciel pour le remercier, que pour le requerir. J'ay plus de soing d'augmenter la santé, quand elle me rit, que je n'ay

1. Et à se friser les cheveux avec soin. E. J.

de la remettre, quand je l'ai escartee : les prosperitez me servent de discipline et d'instruction; comme aux aultres, les adversitez et les verges. Comme si la bonne fortune estoit incompatible avecques la bonne conscience, les hommes ne se rendent gents de bien qu'en la mauvaise. Le bonheur m'est un singulier aiguillon à la moderation et modestie : la priere me gaigne, la menace me rebute; la faveur me ploye, la crainte me roidit.

Parmy les conditions humaines, cette cy est assez commune, de nous plaire plus des choses estrangieres que des nostres, et d'aimer le remuement et le changement;

*Ipsa dies ideo nos grato perluit haustu,
Quod permutatis Hora recurrit equis¹ :*

j'en tiens ma part. Ceulx qui suyvent l'autre extremité, de s'agreer en eux mesmes; d'estimer ce qu'ils tiennent, au dessus du reste; et de ne recognoistre aucune forme plus belle que celle qu'ils veoyent; s'ils ne sont plus advisez que nous, ils sont à la verité plus heureux : je n'envie point leur sagesse, mais ouy leur bonne fortune.

Cette humeur avide des choses nouvelles et inconnues ayde bien à nourrir en moy le desir de voyager; mais assez d'autres circonstances y conferent : je me destourne volontiers du gouvernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, feust ce dans une grange, et à estre obeï des siens; mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant : et puis, il est, par necessité, meslé de plusieurs pensements fascheux; tantost l'indigence et l'oppression de vostre peuple, tantost la querelle d'entre vos voysins, tantost l'usurpation qu'ils font sur vous, vous afflige;

*Aut verberatæ grandine vineæ,
Fundusque mendax, arbore nunc aquas*

1. La lumière même du jour ne nous plaît que parce que les Heures ont changé de coursiers. *Fragm. de PÉTRONE*, p. 678.

Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas¹ :

et qu'à peine, en six mois, envoyera Dieu une saison de quoys vostre receveur se contente bien à plain; et que si elle sert aux vignes, elle ne nuise aux prez :

Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbræ, gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant² :

joinct le soulier neuf et bien formé, de cet homme du temps passé, qui vous blece le pied³; et que l'estranger n'entend pas combien il vous couste, et combien vous prestez⁴ à maintenir l'apparence de cet ordre qu'on veoid en vostre famille, et qu'à l'aventure l'achetez vous trop cher.

Je me suis prins tard au mesnage : ceulx que nature avoit fait naistre avant moy m'en ont deschargé long-temps; j'avois desja prins un aultre ply, plus selon ma complexion. Toutesfois de ce que j'en ay veu, c'est une occupation plus empeschante que difficile : qui-conque est capable d'autre chose, le sera bien ayseement de celle là. Si je cherchois à m'enrichir, cette voye me sembleroit trop longue : j'eusse servy les roys, traficque plus fertile que toute aultre. Puisque je ne

1. Tantôt vos vignes sont frappées de la grêle; tantôt vos terres, trahissant votre espérance, accusent ou les pluies, ou les chaleurs trop vives, ou les hivers trop rigoureux. HORACE, *Od.*, III, 1, 29.

2. Ou le soleil brûle de ses feux les productions de la terre; ou les pluies soudaines, les gelées piquantes, les détruisent; ou les vents impétueux les emportent dans leurs tourbillons. LUCRÈCE, V, 216.

3. Montaigne, je crois, veut parler ici de sa femme, et il n'en parle jamais qu'à demi-mot; mais l'endroit de PLUTARQUE auquel il fait allusion (*Vie de Paul Emile*, c. 3 de la version d'Amyot) laissera entendre ce qu'il ne dit pas : « Un Romain ayant repudié sa femme, ses amis l'en tanserent, en lui demandant, Que trouves-tu à redire en elle? n'est-elle pas femme de bien de son corps? n'est-elle pas belle? ne porte-t-elle pas de beaux enfants? Et lui, estendant son pied, leur montra son soulier, et leur répondit: Ce soulier n'est-il pas beau? n'est-il pas bien fait? n'est-il pas tout neuf? toutesfois il n'y a personne de vous qui sçache où il me blesse le pied. » J. V. L.

4. *Et tous les sacrifices que vous faittes pour, etc.* E. J.

pretends acquerir que la reputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformement au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal qui vaille, et que je ne cherche qu'à passer; je le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention. Au pis aller, courez tousjours, par retrenchement de despense, devant la pauvreté : c'est à quoy je m'attends¹, et de me reformer, avant qu'elle m'y force. J'ai establi au demourant, en mon ame, assez de degrez à me passer de moins que ce que j'ay; je dis, passer avecques contentement : *non æstimatione census, verum victu atque cultu, terminatur pecuniæ modus*². Mon vray besoing n'occupe pas si justement tout mon avoir, que, sans venir au vif, fortune n'ayt où mordre sur moy. Ma presence, toute ignorante et desdaigneuse qu'elle est, preste grande espaule à mes affaires domestiques : je m'y emploie, mais despiteusement; jointc que j'ay cela chez moy, que pour brusler à part la chandelle par mon bout, l'autre bout ne s'espargne de rien.

Les voyages ne me blecent que par la despense, qui est grande et oultre mes forces, ayant accoustumé d'y estre avecques equipage non necessaire seulement, mais encores honneste : il me les en fault faire d'autant plus courts et moins frequents; et n'y emploie que l'escume et ma reserve, temporisant et differant, selon qu'elle vient. Je ne veulx pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos; au rebours, j'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'autre. La fortune m'a aydé en cecy, que, puisque ma principale profession en cette vie estoit de la vivre mollement, et plustost laschement qu'affaireusement, elle m'a osté le besoing de multiplier en richesses, pour pourveoir à la multitude de mes heritiers. Pour un³, s'il n'a assez de ce dequoy j'ay eu si plantureusement assez, à son dam; son imprudence ne meritera pas que je luy en

1. Latinisme, pour, *c'est à quoi je suis attentif.*

2. Ce n'est point par les revenus de chacun, mais par ses besoins qu'il faut estimer sa fortune. CICÉRON, *Paradox.*, VI, 3.

3. On sait que Montaigne n'avoit qu'une fille pour héritière. E. J.

desire dadvantage. Et chascun, selon l'exemple de Phocion¹, pourveoid suffisamment à ses enfants, qui leur pourveoid, en tant qu'ils ne luy sont dissemblables. Nullement serois je d'advis du faict de Crates : il laissa son argent chez un banquier, avecques cette condition : « Si ses enfants estoient des sots, qu'il le leur donnast ; s'ils estoient habiles, qu'il le distribuast aux plus sots du peuple : » comme si les sots, pour estre moins capables de s'en passer, estoient plus capables d'user des richesses !

Tant y a que le dommage qui vient de mon absence ne me semble point meriter, pendant que j'auray de quoy le porter, que je refuse d'accepter les occasions qui se presentent de me distraire de cette assistance penible.

Il y a tousjours quelque piece qui va de travers : les negoces, tantost d'une maison, tantost d'une aultre, vous tirassent ; vous esclairez toutes choses de trop prez ; vostre perspicacité vous nuict icy, comme si faict elle assez ailleurs. Je me desrobbe aux occasions de me fascher, et me destourne de la cognosance des choses qui vont mal : et si ne puis tant faire, qu'à toute heure je ne heurte chez moy en quelque rencontre qui me desplaise ; et les friponneries qu'on me cache le plus, sont celles que je sçais le mieulx : il en est que, pour faire moins mal, il fault ayder soy mesme à cacher. Vaines poinctures ; vaines par fois, mais tousjours poinctures. Les plus menus et graisles empeschements sont les plus perceants : et comme les petites lettres lassent plus les yeulx, aussi nous picquent plus les petits affaires. La tourbe des menus maulx offense plus que la violence d'un, pour grand qu'il soit. A mesure que ces espines domestiques sont drues et desliees, elles nous mordent plus aigu et sans

1. Montaigne fait allusion à la réponse que Phocion fit aux envoyés de Philippe, qui, pour l'engager à accepter les présents de ce roi, lui représentoient que ses enfants étant pauvres ne pourroient pas soutenir la gloire de leur père. « S'ils me ressemblent, dit-il, mon petit bien de campagne doit suffire à leur fortune, comme il a suffi à la mienne; sinon, je ne veux pas, à mes dépens, nourrir et augmenter leur dissolution. » CORNÉLIUS NÉPOS, *Phoc.*, c. 1. C.

menaces, nous surprenant facilement à l'impourveu. Je ne suis pas philosophe : les maulx me foulent selon qu'ils poisen, et poisen selon la forme, comme selon la matiere, et souvent plus : j'en ay plus de perspicacité que le vulgaire, si j'y ay plus de patience; enfin, s'ils ne me blecent, ils me pesent. C'est chose tendre que la vie, et aysee à troubler. Depuis que j'ay le visage tourné vers le chagrin, *nemo enim resistit sibi, quum cœperit impelli*¹, pour sotte cause qui m'y ayt porté, j'irrite l'humeur de ce costé là; qui se nourrit aprez et s'exaspere, de son propre bransle, attirant et emmoncellant une matiere sur aultre de quoy se paistre :

Stillicidi casus lapidem cavat² :

ces ordinaires gouttieres me mangent et m'ulcerent. Les inconvenients ordinaires ne sont jamais legiers : ils sont continuels et irreparables, nommeement quand ils naissent des membres du mesnage, continuels et inseparables. Quand je considere mes affaires de loing et en gros, je treuve, soit pour n'en avoir memoire gueres exacte, qu'ils sont allez jusques à cette heure en prosperant, oultre mes comptes et mes raisons : j'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a; leur bonheur me trahit. Mais suis je au dedans de la besongne, veois je marcher toutes ces parcelles,

Tum vero in curas animum diducimus omnes³ :

mille choses m'y donnent à desirer et craindre. De les abandonner du tout, il m'est tresfacile; de m'y prendre sans m'en peiner, tresdifficile. C'est pitié, d'estre en lieu où tout ce que vous veoyez vous embesongne et vous concerne : et me semble jouïr plus

1. La première impulsion reçue, on ne peut plus résister. SÉNÈQUE,
Epist. 13.

2. L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

Ces deux vers de Quinault, dans l'opéra d'*Atys*, acte IV, sc. v, traduisent le demi-vers de LUCRÈCE, I, 314. C.

3. Alors mon âme se partage entre mille soucis. VIRGILE, *Enéide*, V, 720.

gayement les plaisirs d'une maison estrangiere, et y apporter le goust plus libre et pur. Diogenes respondit selon moy, à celuy qui luy demanda quelle sorte de vin il trouvoit le meilleur : « L'estrangier, » feit il¹.

Mon pere aimoit à bastir Montaigne, où il estoit nay; et, en toute cette police d'affaires domestiques, j'aime à me servir de son exemple et de ses regles; et y attacheray mes successeurs autant que je pourray. Si je pouvois mieulx pour luy, je le ferois : je me glorifie que sa volonté s'exerce encors et agisse par moy. Ja Dieu me permette que je laisse faillir entre mes mains aucune image de vie que je puisse rendre à un si bon pere ! Ce que je me suis meslé d'achever quelque vieux pan de mur, et de renger quelque piece de bastiment mal dolé², c'a esté certes regardant plus à son intention qu'à mon contentement : et accuse ma faineance³ de n'avoir passé oultre à parfaire les beaux commencements qu'il a laissez en sa maison, d'autant plus que je suis en grands termes d'en estre le dernier possesseur de ma race, et d'y porter la derniere main. Car, quant à mon application particuliere, ny ce plaisir de bastir, qu'on dict estre si attrayant, ny la chasse, ny les jardins, ny ces aultres plaisirs de la vie retiree, ne me peuvent beaucoup amuser : c'est chose dequoy je me veulx mal, comme de toutes aultres opinions qui me sont incommodes; je ne me soulcie pas tant de les avoir vigoreuses et doctes, comme je me soulcie de les avoir aysees et commodes à la vie; elles sont bien assez vrayes et saines, si elles sont utiles et agreables. Ceulx qui, m'oyants dire mon insuffisance aux occupations du mesnage, me viennent souffler aux aureilles que c'est desdaing, et que je laisse de sçavoir les instruments du labourage, ses saisons, son ordre, comment on faict mes vins, comme on ente, et de sçavoir le nom et la forme des herbes et des fructs, et l'apprest des viandes dequoy je vis, le nom et le prix des estoffes dequoy je

1. DIOGÈNE LAERCE, VI, 54. C.

2. *Mal poli, mal construit.* E. J.

3. *Faineance et faineantise* sont synonymes dans Cotgrave. C.

m'habille, pour avoir à cœur quelque plus haulte science, ils me font mourir : cela, c'est sottise, et plustost bestise que gloire; je m'aimerois mieulx bon escuyer que bon logicien :

Quin tu aliquid saltem potius, quorum indiget usus,
· Viminibus mollique paras detexere junco¹?

Nous empeschons nos pensees du general et des causes et conduictes universelles, qui se conduisent tresbien sans nous ; et laissons en arriere nostre faict, et Michel, qui nous touche encores de plus prez que l'homme. Or, j'arreste bien chez moy le plus ordinairement ; mais je vouldrois m'y plaire plus qu'ailleurs :

Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris, et viarum,
Militiaeque²!

je ne scais si j'en viendray à bout. Je vouldrois qu'au lieu de quelque aultre piece de sa succession, mon pere m'eust resigné cette passionnee amour qu'en ses vieux ans il portoit à son mesnage; il estoit bien heureux de ramener ses desirs à sa fortune, et de se scavoir plaire de ce qu'il avoit : la philosophie politique aura bel accuser la bassesse et sterilité de mon occupation, si j'en puis une fois prendre le goust comme luy. Je suis de cet avis, Que la plus honnorable vacation est de servir au public et estre utile à beaucoup; *fructus enim ingenii et virtutis, omnisque præstantiæ, tum maximus capitur, quum in proximum quemque confertur*³ : pour mon regard, je m'en despars; partie par conscience (car par où je veois le poids qui touche telles vacations, je veois aussi le peu de moyen que j'ai d'y fournir; et Platon, maistre ouvrier en tout

1. Pourquoi ne pas s'occuper plutôt à quelque chose d'utile ? à faire des paniers d'osier ou des corbeilles de jonec ? VIRGILE, *Eclog.*, II, 71.

2. Après tant de voyages, de fatigues et de combats, puissé-je, dans ma vieillesse, y trouver un doux repos ! HORACE, *Od.*, II, 6, 6.

3. Nous ne jouissons jamais mieux des fruits du génie, de la vertu, et de toute espèce de supériorité, qu'en les partageant avec ceux qui nous touchent de plus près. CICÉRON, *de Amicit.*, c. 19.

gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir), partie par poltronerie. Je me contente de jouir le monde sans m'en empresser; de vivre une vie seulement excusable, et qui seulement ne poise ny à moy ny à aultruy.

Jamais homme ne se laissa aller plus plainement et plus laschement au soing et gouvernement d'un tiers, que je ferois, si j'avois à qui. L'un de mes souhaits, pour cette heure, ce seroit de trouver un gendre qui sceust appaster commodement mes vieux ans, et les endormir; entre les mains de qui je deposasse, en toute souveraineté, la conduicte et usage de mes biens; qu'il en feist ce que j'en fois, et gaignast sur moy ce que j'y gaigne, pourveu qu'il y apportast un courage vrayement recognoissant et amy. Mais quoy! nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfants est incogneue.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et sans contreroole; aussi bien me tromperoit il en comptant: et si ce n'est un diable, je l'oblige à bien faire, par une si abandonnee confiance. *Multi fallere docuerunt, dum timent falli; et aliis jus peccandi, suspicando, fecerunt*¹. La plus commune seureté que je prends de mes gents, c'est la mescognoissance: je ne presume les vices qu'aprez que je les ay veus; et m'en fie plus aux jeunes, que j'estime moins gastez par mauvais exemple. J'oys plus volontiers dire, au bout de deux mois, que j'ay despendu quatre cents escus, que d'avoir les aureilles battues touts les soirs, de trois, cinq, sept: si ay je esté desrobbé aussi peu qu'un aultre, de cette sorte de larrecin. Il est vray que je preste la main à l'ignorance; je nourris, à escient, aulcunement trouble et incertaine la science de mon argent: jusques à certaine mesure, je suis content d'en pouvoir doubter. Il fault laisser un peu de place à la desloyauté ou imprudence de vostre valet: s'il nous en reste en gros de quoy faire nostre effect, cet excez

1. Bien des gens ont eux-mêmes enseigné à les tromper, en craignant d'être trompés : la défiance autorise l'infidélité. SÉNÈQUE, *Epist. 3.*

de la liberalité de la fortune, laissons le un peu plus courre à sa mercy : la portion du glanneur. Aprez tout, je ne prise pas tant la foy de mes gents, comme je mesprise leur injure¹. Oh ! le vilain et sot estude, d'estudier son argent, se plaire à le manier, poiser, et recompter ! c'est par là que l'avarice faict ses approches.

Depuis dixhuict ans que je gouverne des biens, je n'ay sceu gaigner sur moy de veoir ny tiltres ny mes principaulx affaires qui ont necessairement à passer par ma science et par mon soing. Ce n'est pas un mespris philosophique des choses transitoires et mondaines ; je n'ay pas le goust si espuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent : mais certes c'est paresse et négligence inexcusable et puerile. Que ne ferois je plutost, que de lire un contract ? et plutost, que d'aller secouant ces paperasses poudreuses, serf de mes negoces², ou, encores pis, de ceulx d'aultruy, comme font tant de gents à prix d'argent ? Je n'ay rien cher que le soulcy et la peine ; et ne cherche qu'à m'anonicalir et avachir. J'estois, ce crois je, plus propre à vivre de la fortune d'aultruy, s'il se pouvoit sans obligation et sans servitude : et si ne sçais, à l'examiner de prez, si, selon mon humeur et mon sort, ce que j'ay à souffrir des affaires, et des serviteurs, et des domestiques, n'a point plus d'abjection, d'importunité et d'aigreur, que n'auroit la suitte d'un homme, nay plus grand que moy, qui me guidast un peu à mon ayse : *servitus obedientia est fracti animi et abjecti, arbitrio carentis suo*³. Crates fait pis, qui se jecta en la franchise de la pauvreté, pour se desfaire des indignitez et cures⁴ de la maison. Cela ne ferois je pas ; je hais la pauvreté à pair de la douleur : mais ouy bien, changer cette sorte de vie à une aultre moins brave et moins affaireuse.

1. *Comme je me soucie peu du tort qu'ils peuvent me faire. — Injure* signifie ici *tort* ; c'est l'expression latine, *injuria*.

2. *Esclave de mes affaires.*

3. L'esclavage est la sujexion d'un esprit lâche et foible, qui n'est point maître de sa propre volonté. CICÉRON, *Paradox.*, V, 1.

4. *Et soins.* C.

Absent, je me despouille de touts tels pensements ; et sentirois moins lors la ruyne d'une tour, que je ne fois, present, la cheute d'une ardoise. Mon ame se desmesle bien ayseement à part ; mais, en presence, elle souffre, comme celle d'un vigneron : une rene de travers à mon cheval, un bout d'estriviere qui batte ma jambe, me tiendront tout un jour en eschec. J'esleve assez mon courage à l'encontre des inconveniens ; les yeulx, je ne puis.

Sensus ! o superi, sensus¹ !

Je suis, chez moy, respondant de tout ce qui va mal. Peu de maistres (je parle de ceulx de moyenne condition, comme est la mienne), et, s'il en est, ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second, qu'il ne leur reste bonne part de la charge. Cela oste volontiers quelque chose de ma façon au traictement des survenants ; et en ay peu arrester quelqu'un, par adventure, plus par ma cuisine que par ma grâce, comme font les fascheux : et oste beaucoup du plaisir que je debvrois prendre chez moy de la visitation et assemblee de mes amis. La plus sotte contenance d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le veoir empesché du train de sa police, parler à l'aureille d'un valet, en menacer un aultre des yeulx ; elle doibt couler insensiblement, et representer un cours ordinaire : et treuve laid qu'on entretienne ses hostes du traictement qu'on leur faict, autant à l'excuser qu'à le vanter. J'aime l'ordre et la netteté,

Et cantharus et lanx
Ostendunt mihi me²,

au prix de l'abondance ; et regarde chez moy exactement à la nécessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez aultruy, si un plat se verse, vous n'en faites que rire : vous dormez, ce pendant que monsieur renge avecques son maistre d'hostel son faict pour vostre

1. Les sens ! ô dieux, les sens !

2. J'aime à pouvoir me mirer dans les plats et dans les verres.
HORACE, Epist., I, 5, 23.

traictement du lendemain. J'en parle selon moy; ne laissant pas, en general, d'estimer combien c'est un doulx amusement, à certaines natures, qu'un mesnage paisible, prospere, conduit par un ordre reglé; et ne voulant attacher à la chose mes propres erreurs et inconvenients, ny desdire Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chascun, « Faire ses particuliers affaires sans injustice. »

Quand je voyage, je n'ay à penser qu'à moy, et à l'employte de mon argent; cela se dispose d'un seul precepte : il est requis trop de parties à amasser; je n'y entends rien. A despendre¹, je m'y entends un peu, et à donner jour à ma despense, qui est de vray son principal usage : mais je m'y attends² trop ambitieusement; qui la rend ineguale et difforme, et en oultre immoderee en l'un et l'autre visage : si elle paroist, si elle sert, je m'y laisse indiscrettement aller; et me resserre autant indiscrettement, si elle ne luit, et si elle ne me rit. Qui que ce soit, ou art, ou nature, qui nous imprime cette condition de vivre par la relation à aultruy, nous faict beaucoup plus de mal que de bien : nous nous defraudons³ de nos propres utilitez pour former les apparences à l'opinion commune; il ne nous chault pas tant quel soit nostre estre en nous et en effect, comme quel il soit en la cognoissance publique : les biens mesmes de l'esprit et la sagesse nous semblent sans fruct, si elle n'est inouïe que de nous, si elle ne se produict à la veue et approbation estrangiere. Il y en a de qui l'or coule à gros bouillons par des lieux soubterrains, imperceptiblement; d'autres l'estendent tout en lames et en feuilles : si qu'aux uns les liards valent escus, aux aultres le rebours; le monde estimant l'employte et la valeur, selon la montre. Tout soing curieux autour des richesses sent à l'avarice : leur dispensation mesme, et la liberalité trop ordonnee et artificielle, elles ne valent pas une

1. *A dépenser.* E. J.

2. *Je m'y applique.*

3. *Nous nous frustrons de,* etc. E. J.

advertence¹, et solicitude penible : qui veult faire sa despense juste, la faict estroicte et contraincte. La garde ou l'employte sont, de soy, choses indifferentes, et ne prennent couleur de bien ou de mal, que selon l'application de nostre volonté².

L'autre cause qui me convie à ces promenades, c'est la disconvenance aux mœurs presentes de nostre estat. Je me consolerois ayseement de cette corruption, pour le regard de l'interest publicque;

Pejoraque sæcula ferri
Temporibus, quorum sceleri non invenit ipsa
Nomen, et a nullo posuit natura metallo³;

mais pour le mien, non : j'en suis en particulier trop pressé; car, en mon voisnage, nous sommes tantost, par la longue licence de ces guerres civiles, envieillis en une forme d'estat si debordee,

Quippe ubi fas versum atque nefas⁴,
qu'à la verité c'est merveille qu'elle se puisse maintenir :

Armati terram exercent, semperque recentes
Convectare juvat prædas, et vivere rapto⁵.

Enfin je veois, par nostre exemple, que la société des hommes se tient et se coud, à quelque prix que ce soit;

1. Une surveillance, une attention. C.

2. La substance de tous ces aveux de Montaigne, sur son indifférence pour sa fortune, se trouve dans un mot de lui, dont Ménage avoit conservé la tradition (*Menagiana*). Montaigne, en son livre de dépense, mettoit : *Item, pour mon humeur paresseuse, mille livres.* C'est, du moins, ce qu'il dit lui-même à peu près, liv. II, c. 17 : « Au chapitre de mes mises, je loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir. » Si le mot cité par Ménage est vrai, on voit ce que coûtoit cette nonchalance, probablement *année commune*. J. V. L.

3. Je supporterois ce siècle pire que le siècle de fer, dans lequel les noms manquent aux crimes, et que la nature ne peut désigner par un nouveau métal. JUVÉNAL, *Sat.*, XIII, 28.

4. Où le juste et l'injuste sont confondus. VIRGILE, *Géorg.*, I, 504.

5. On laboure tout armé; on n'aime qu'à vivre de butin, et à faire tous les jours de nouveaux brigandages. VIRGILE, *Enéide*, VII, 748.

en quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent et se rengent en se remuant et s'entassant : comme des corps mal unis, qu'on empoche sans ordre, treuvent d'eulx mesmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmy les aultres, souvent mieulx que l'art ne les eust sceu disposer. Le roy Philippus feit un amas des plus meschants hommes et incorrigibles qu'il peut trouver, et les logea touts en une ville qu'il leur feit bastir, qui en portoit le nom¹ : j'estime qu'ils dresserent, des vices mesmes, une contexture politique entre eux, et une commode et juste societé.

— Je veois, non une action, ou trois, ou cent, mais des mœurs, en usage commun et receu, si farouches, en inhumanité surtout et desloyauté, qui est pour moy la pire espece des vices, que je n'ay point le courage de les concevoir sans horreur; et les admire, quasi autant que je les deteste : l'exercice de ces meschancetez insignes porte marque de vigueur et force d'ame, autant que d'erreur et desreglement.) La nécessité compose les hommes et les assemble : cette couture fortuite se forme aprez en loix; car il en a esté d'aussi sauvages qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps avecques autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote scauroient faire : et certes toutes ces descriptions de police, feinctes par art, se treuvent ridicules et ineptes à mettre en pratique.

Ces grandes et longues altercations, de la meilleure forme de societé, et des regles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit : comme il se treuve ez arts plusieurs subjects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aucune vie hors de là. Telle peincture de police seroit de mise en un nouveau monde; mais nous prenons un monde desja fait et formé à certaines coutumes; nous ne l'engendrons pas, comme Pyrrha, ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loy² de le redresser et renger

1. Πονηρόπολις, *ville des méchants*. PLINE, *Hist. Nat.*, IV, 2; PLUTARQUE, *de la Curiosité*, c. 10 de la version d'Amyot. J. V. L.

2. Loisir, liberté, faculté. E. J.

de nouveau, nous ne pouvons gueres le tordre de son accountumé ply, que nous ne rompions tout. On demandoit à Solon s'il avoit estably les meilleures loix qu'il avoit peu aux Atheniens : « Ouy bien, respondit il, de celles qu'ils eussent receues. » Varro s'excuse de pareil air : « Que s'il avoit tout de nouveau à escrire de la religion, il diroit ce qu'il en croid; mais, estant desja receue et formee, il en dira selon l'usage plus que selon nature. »

Non par opinion, mais en verité, l'excellente et meilleure police est, à chascune nation, celle soubs laquelle elle s'est maintenue : sa forme et commodité essentielle despends de l'usage. Nous nous desplaisions volontiers de la condition presente; mais je tiens pourtant que d'aller desirant le commandement de peu, en un estat populaire; ou en la monarchie, une aultre espece de gouvernement, c'est vice et folie.

Aime l'estat, tel que tu le veois estre :
 S'il est royal, aime la royauté;
 S'il est de peu, ou bien communauté,
 Aime l' aussi; car Dieu t'y a faict naistre.

Ainsi en parloit le bon monsieur de Pibrac, que nous venons de perdre¹; un esprit si gentil, les opinions si saines, les mœurs si doulces. Cette perte, et celle qu'en mesme temps nous avons faicte de monsieur de Foix², sont pertes importantes à nostre couronne. Je ne scāis s'il reste à la France de quoy substituer une aultre couple pareille à ces deux Gascons, en sincerité et en suffisance, pour le conseil de nos roys. C'estoient ames diversement belles, et certes, selon le siecle, rares et belles, chascune en sa forme : mais qui les avoit logees en cet aage, si disconvenables et si disproportionnees à nostre corruption et à nos tempestes?

Rien ne presse un estat, que l'innovation; le chan-

1. Guy du Faur, seigneur de Pibrac, l'auteur des *Quatrains contenant preceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme* mourut le 27 de mai 1584, à l'âge de cinquante-cinq ans.

2. Conseiller du roi en son conseil privé, et qui fut ambassadeur de France à Venise. C'est à lui que Montaigne dédia, en 1570, les Vers françois de La Boëtie. Voyez la lettre IX de cette édition. J. V. L.

gement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque piece se desmanche, on peult l'estayer; on peult s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloingne trop de nos commencements et principes : mais d'entreprendre à refondre une si grande masse, et à changer les fondemens d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceulx qui, pour descrasser, effacent; qui veulent amender les defaults particuliers par une confusion universelle, et guarir les maladies par la mort; *non tam commutandarum, quam evertendarum rerum cupidi*¹. Le monde est inepte à se guarir; il est si impatient de ce qui le presse, qu'il ne vise qu'à s'en desfaire, sans regarder à quel prix. Nous veoyons, par mille exemples, qu'il se guarit ordinairement à ses despens. La descharge du mal present n'est pas guarison, s'il n'y a, en general, amendement de condition : la fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair; ce n'est que l'acheminement de sa cure : il regarde au delà, d'y faire renaistre la naturelle, et rendre la partie à son deu estre². Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le masche³, il demeure court; car le bien ne succede pas necessairement au mal; un autre mal luy peult succeder, et pire : comme il adveint aux tueurs de Cesar, qui jecterent la chose publicque à tel point, qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez. A plusieurs depuis, jusques à nos siecles, il est advenu de mesme : les François mes contemporanees⁴ sçavent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations esbranlent l'estat, et le desordonnent.

Qui viseroit droict à la guarison, et en consulteroit avant toute œuvre, se refroidiroit volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce proceder, par un exemple insigne. Ses concitoyens estoient mutinez contre leurs magistrats : luy, personnage de

1. Qui cherchent moins à changer le gouvernement qu'à le détruire. CICÉRON, *de Offic.*, II, 1.

2. *A son état de santé et de force.* E. J.

3. *Ce qui le ronge, ce qui le fait souffrir.* C.

4. *Mes contemporains.* B.

grande auctorité en la ville de Capoue, trouva un jour moyen d'enfermer le senat dans le palais; et, convoquant le peuple en la place, leur dict, Que le jour estoit venu auquel, en pleine liberté, ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoient si long temps oppressez, lesquels il tenoit à sa mercy, seuls et desarmez : feut d'avis qu'au sort on les tirast hors, l'un aprez l'autre, et de chascun on ordonnast particulierement, faisant sur le champ executer ce qui en seroit decreté; pourveu aussi que tout d'un train ils 'advisassent d'establir quelque homme de bien en la place du condamné, à fin qu'elle ne demeurast vuide d'officier. Ils n'eurent pas plustost ouï le nom d'un senateur, qu'il s'esleva un cry de mescontentement universel à l'encontre de luy : « Je veois bien, dict Pacuvius, il fault desmettre cettuy cy; c'est un meschant : ayons en un bon en change. » Ce feut un prompt silence; tout le monde se trouvant bien empesché au chois. Au premier plus effronté, qui dict le sien voylà un consentement de voix encores plus grand à refuser celuy là : cent imperfections et justes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'estant eschauffees, il adveint encores pis du second senateur, et du tiers : autant de discorde à l'eslection, que de convenance à la desmission. S'estant inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se desrobbber peu à peu de l'assemblee, rapportant chascun cette resolution en son ame, « Que le plus vieil et mieulx cogneu mal est tousjours plus supportable que le mal recent et inexperimenté¹. »

Pour nous veoir bien piteusement agitez (car que n'avons nous faict?)

Eheu! cicatricum et sceleris pudet,
 Fratrumque : quid nos dura refugimus
 Aetas? quid intactum nefasti
 Liquimus? unde manus juvenus
 Metu deorum continuit? quibus
 Pepercit aris²?

1. Tout ce récit est emprunté de TITE-LIVE, XXIII, 3, etc.

2. Hélas! nos cicatrices, nos guerres parricides, nous couvrent de honte! Barbares que nous sommes, quels forfaits avons-nous

je ne vois pas soudain me resolvant¹ :

Ipsa si velit Salus,
Servare prorsus non potest hanc familiam².

nous ne sommes pas pourtant, à l'aventuré, à nostre dernier periode. La conservation des estats est chose qui vraysemblablement surpassé nostre intelligence : c'est, comme dict Platon³, chose puissante, et de difficile dissolution, qu'une civile police; elle dure souvent contre des maladies mortelles et intestines, contre l'injure des loix injustes, contre la tyrannie, contre le desbordement et ignorance des magistrats, licence et sedition des peuples. En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au dessus de nous, et regardons vers ceulx qui sont mieulx : mesurons nous à ce qui est au dessous; il n'en est point de si miserable qui ne treuve mille exemples où se consoler. C'est nostre vice, que nous veoyons plus mal volontiers ce qui est dessus nous, que volontiers ce qui est dessous. Si disoit Solon, « Qui dresseroit un tas de touts les maulx ensemble, qu'il n'est aucun qui n'choisist plutost de remporter avecques soy les maulx qu'il a, que de venir à division legitime, avecques tous les aultres hommes, de ce tas de maulx, et en prendre sa quote part. » Nostre police se porte mal : il en a esté pourtant de plus malades, sans mourir. Les dieux s'esbattent de nous à la pelotte, et nous agitent à toutes mains :

Enimvero dii nos homines quasi pilas habent⁴.

Les astres ont fatalement destiné l'estat de Rome

craint de commettre? où n'avons-nous point porté nos attentats? est-il une chose sainte que n'ait profanée notre jeunesse? est-il un autel qu'elle ait respecté? HORACE, *Od.*, I, 35, 33.

1. *Je ne vais pas soudain dire d'un ton résolu et décisif.* E. J.

2. Non, quand la déesse *Salus* voudroit elle-même sauver cette famille, elle n'en viendroit pas à bout. TÉRENCE, *Adelph.*, acte IV, sc. VII, v. 43.

3. *République*, VIII, 2; édit. de Henri Estienne, t. II, p. 546. J. V. L.

4. Paroles de Plaute, dans le prologue des *Captifs*, v. 22, et dont Montaigne rend fort bien le sens avant que de les citer. C.

pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre : il comprend en soy toutes les formes et adventures qui touchent un estat; tout ce que l'ordre y peult, et le trouble, et l'heur, et le malheur. Qui se doit desesperer de sa condition, veoyant les secousses et mouvements dequoy celuy là feut agité, et qu'il supporta? Si l'estendue de la domination est la santé d'un estat (dequoy je ne suis aulcunement d'avvis, et me plaist Isocrates qui instruit Nicocles non d'en-vier les princes qui ont des dominations larges, mais qui sçavent bien conserver celles qui leur sont escheues) celuy là ne feut jamais si sain, que quand il feut le plus malade. La pire de ses formes luy feut la plus fortunee : à peine recognoist on l'image d'aucune police soubs les premiers empereurs; c'est la plus horrible et la plus espesse confusion qu'on puisse concevoir; toutesfois il la supporta, et y dura, conservant non pas une monarchie resserree en ses limites, mais tant de nations si diverses, si esloingnees, si mal affectionnees, si desordonneement commandees et injustement conquises :

Nec gentibus ullis

Commodat in populum, terræ pelagique potentem,
Invidiam fortuna suam¹.

Tout ce qui bransle ne tumbe pas. La contexture d'un si grand corps tient à plus d'un clou; il tient mesme par son antiquité : comme les vieux bastiments aus-quelz l'aage a desrobbé le pied, sans crouste et sans ciment, qui pourtant vivent et se soubtiennent en eur propre poids,

Nec jam validis radicibus hærens,
Pondere tuta suo est².

D'avantage, ce n'est pas bien procedé de reconnoistre seulement le flanc et le fossé, pour juger de

1. Et la fortune n'a voulu confier à aucune nation le soin de sa haine contre les maîtres du monde. LUCAIN, I, 82.

2. Il ne tient plus à la terre que par de foibles racines; son poids seul l'y attache encore. LUCAIN, I, 138. — C'est d'un arbre qu'il s'agit dans Lucain.

la seureté d'une place; il fault veoir par où on y peult venir, en quel estat est l'assaillant : peu de vaisseaux fondent de leur propre poids, et sans violence estrangiere. Or tournons les yeulx partout; tout croule autour de nous : en touts les grands estats, soit de chrestienté, soit d'ailleurs, que nous cognoissons, regardez y, vous y trouverez une evidente menace de changement et de ruyne :

Et sua sunt illis incommoda, parque per omnes
Tempestas¹.

Les astrologues ont beau jeu à nous advertir, comme ils font, de grandes alterations et mutations prochaines: leurs divinations sont presentes et palpables, il ne fault pas aller au ciel pour cela. Nous n'avons pas seulement à tirer consolation de cette societé universelle de mal et de menace, mais encores quelque esperance pour la duree de nostre estat; d'autant que naturellement rien ne tumbe là où tout tumbe : la maladie universelle est la santé particulière; la conformité est qualité ennemie à la dissolution. Pour moy, je n'en entre point au desespoir, et me semble y veoir des routes à nous sauver :

Deus hæc fortasse benigna
Reducet in sedem vice².

Qui sçait si Dieu vouldra qu'il en advienne comme des corps qui se purgent et remettent en meilleur estat par longues et griefves maladies, lesquelles leur rendent une santé plus entiere et plus nette que celle qu'elles leur avoient osté? Ce qui me poise le plus, c'est qu'à compter les symptomes de nostre mal, j'en veois autant de naturels, et de ceulx que le ciel nous envoye et proprement siens, que de ceulx que nostre desreglement et l'imprudence humaine y conferent : il semble

1. Ils ont aussi leurs infirmités, et un pareil orage les menace tous. — Dans quelques éditions de Montaigne, on a donné mal à propos ce vers à Virgile. Coste le croit d'un auteur moderne, et il pourroit bien avoir raison. N.

2. Peut-être un dieu, par un retour favorable, nous rendra-t-il notre premier état. HORACE, *Epod.*, XIII, 7.

que les astres mesmes ordonnent que nous avons assez duré, et oultre les termes ordinaires. Et cecy aussi me poise, que le plus voysin mal qui nous menace, ce n'est pas alteration en la masse entiere et solide, mais sa dissipation et divulsion : l'extreme de nos craintes.

Encores en ces ravasseries icy crainds je la trahison de ma memoire, que, par inadvertence, elle m'aye faict enregistrer une chose deux fois. Je hais à me recognoistre; et ne retaste jamais qu'envy¹ ce qui m'est une fois eschappé. Or, je n'apporte icy rien de nouvel apprentissage; ce sont imaginations communes : les ayant à l'aventure conçues cent fois, j'ay peur de les avoir desja enroollees. La redicte est par tout ennuyeuse, feust ce dans Homere; mais elle est ruyneuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagiere. Je me desplais de l'inculcation², voire aux choses utiles, comme en Seneque; et l'usage de son eschole stoïque me desplaist, de redire sur chasque matiere, tout au long et au large, les principes et presuppositions qui servent en general, et realleguer tousjours de nouveau les arguments et raisons communes et universelles.

Ma memoire s'empire cruellement touts les jours;

Pocula Lethæos ut si ducentia somnos
Arente fauce traxerim³.

Il fauldra doresnavant (car, Dieu mercy, jusques à cette heure, il n'en est pas advenu de faulte) qu'au lieu que les aultres cherchent temps et occasion de penser à ce qu'ils ont à dire, je fuye à me preparer, de peur de m'attacher à quelque obligation de laquelle j'aye à despender. L'estre tenu et obligé me fourvoye, et le despender d'un si foible instrument qu'est ma memoire. Je ne lis jamais cette histoire, que je ne m'en offense d'un ressentiment propre et naturel :

1. *Qu'à regret, à contre-cœur. C.*

2. *Je n'aime pas à inculquer, à rebattre souvent, même les choses utiles. E. J.*

3. *Comme si, brûlant de soif, j'eusse bu à longs traits au fleuve assoupiissant du Léthé. HORACE, Epop., XIV, 3.*

Lyncestes, accusé de conjuration contre Alexandre, le jour qu'il feut mené en la presence de l'armee, suyvant la coustume, pour estre ouï en ses deffenses, avoit en sa teste une harangue estudiee, de laquelle, tout hesitant et begayant, il prononcea quelques paroles. Comme il se troubloit de plus en plus, ce pendant qu'il luicte avecques sa memoire et qu'il la retaste, le voylà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui luy estoient plus voysins, le tenants pour convaincu : son estonnement et son silence leur servit de confession; ayant eu en prison tant de loisir de se preparer, ce n'est plus, à leur avis, la memoire qui luy manque; c'est la conscience qui luy bride la langue et luy oste la force. Vrayement c'est bien dict : le lieu estonne, l'assistance, l'exspectation, lors mesme qu'il n'y va que de l'ambition de bien dire; que peult on faire, quand c'est une harangue qui porte la vie en consequence?

Pour moy, cela mesme, que je sois lié à ce que j'ay à dire, sert à m'en desprendre. Quand je me suis commis et assigné¹ entierement à ma memoire, je prends si fort sur elle, que je l'accable; elle s'effraye de sa charge. Autant que je m'en rapporte à elle, je me mets hors de moy, jusques à essayer ma contenance²; et me suis veu quelque jour en peine de celer la servitude en laquelle j'estois entravé : là où mon desseing est de representer, en parlant, une profonde nonchalance d'accent et de visage, et des mouvements fortuites et impremeditez, comme naissants des occasions presentes, aimant aussi cher ne rien dire qui vaille, que de montrer estre venu préparé pour bien dire; chose messeante, sur tout à gents de ma profession, et chose de trop grande obligation à qui ne peult beaucoup tenir. L'apprest donne plus à esperer qu'il ne porte : on se met souvent sottement en pourpoinct, pour ne saulter pas mieulx qu'en saye³ : *nihil est his,*

1. *Confié et livré à, etc.* E. J.

2. *Comme un homme qui ne sait quelle contenance tenir.* C.

3. *Sagum, espèce de casaque militaire.* C'est la blouse gauloise.
J. V. L.

*qui placere volunt, tam adversarium, quam exspectatio*¹. Ils ont laissé, par escript, de l'orateur Curio, que quand il proposoit la distribution des pieces de son oraison, en trois, ou en quatre, ou le nombre de ses arguments ou raisons, il luy advenoit volontiers, ou d'en oublier quelqu'un, ou d'y en adjouster un ou deux de plus. J'ay tousjours bien evité de tumber en cet inconvenient, ayant haï ces promesses et prescriptions, non seulement pour la desfiance de ma memoire, mais aussi pour ce que cette forme retire trop à l'artiste : *simpliciora militares decent*². Baste³, que je me suis meshuy promis de ne prendre plus la charge de parler en lieu de respect : car, quant à parler en lisant son escript, oultre ce qu'il est tresinepte, il est de grand desadvantage à ceulx qui, par nature, pouvoient quelque chose en l'action : et de me jecter à la mercy de mon invention presente, encores moins : je l'ay lourde et trouble, qui ne sçauroit fournir aux soudaines necessitez et importantes.

Laisse, lecteur, courir encores ce coup d'essay, et ce troisiesme alongeail du reste des pieces de ma peinture. J'adjouste, mais je ne corrige pas⁴. Premiere-ment, parce que celuy qui a hypothequé au monde son ouvrage, je treuve apparence qu'il n'y aye plus de droict : qu'il die, s'il peult, mieulx ailleurs et ne corrompe la besongne qu'il a vendue. De telles gents, il ne fauldroit rien acheter qu'aprez leur mort. Qu'ils y pensent bien, avant que de se produire : qui les haste? Mon livres est toujours un, sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveller, à fin que l'acheteur ne

1. Rien n'est plus contraire à ceux qui veulent plaire, que de faire beaucoup attendre d'eux. CICÉRON, *Acādem.*, II, 4.

2. La simplicité va bien aux guerriers. QUINTILIEN, *Inst. Orat.*, XI, 1.

3. *Il suffit, ou c'est assez que je me suis désormais promis.* E. J.

4. On croiroit, à entendre ici Montaigne, qu'il ne corrigeoit jamais ses ouvrages. Quand les innombrables variantes des *Essais* ne prouveroient pas le contraire, nous pourrions le réfuter par son propre aveu : « En mes escripts mesmes, dit-il (liv. II, c. 12), je ne retrouve pas toujours l'air de ma première imagination : je ne sçay ce que j'ai voulu dire; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier, qui valoit mieulx. » J. V. L.

s'en aille les mains du tout vuides, je me donne loy d'y attacher, comme ce n'est qu'une marqueterie mal joincte, quelque embleme¹ supernumeraire; ce ne sont que surpoids qui ne condamment point la premiere forme, mais donnent quelque prix particulier à chascune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse : de là toutesfois il adviendra facilement qu'il s'y mesle quelque transposition de chronologie, mes contes prénants place selon leur opportunité, non tousjours selon leur aage.

Secondement, à cause que, pour mon regard, je crainds de perdre au change : mon entendement ne va pas tousjors avant, il va à reculons aussi; je ne me desfie gueres moins de mes fantasies, pour estre secondes ou tierces, que premières, ou présentes, ou passées : nous nous corrigeons aussi sottement souvent, comme nous corrigeons les aultres. Je suis envieilly de nombre d'ans depuis mes premières publications, qui feurent l'an mil cinq cents quatre vingts : mais je fois double que je sois assagi d'un poulce. Moy, asture, et moy, tantost, sommes bien deux; quand meilleur, je n'en puis rien dire. Il feroit bel estre vieil, si nous ne marchions que vers l'amendement : c'est un mouvement d'yvrongne, titubant, vertigineux, informe; ou des jons que l'air manie casuellement selon soy. Antiochus avoit vigoreusement escript en faveur de l'Academie; il print sur ses vieux ans un aultre parti : lequel des deux je suyvisse, seroit ce pas tousjors suyvre Antiochus? Aprez avoir estably le double, vouloir establir la certitude des opinions humaines, estoit ce pas establir le double, non la certitude, et promettre, qui luy eust donné encores un aage à durer, qu'il estoit tousjors en termes de nouvelle agitation, non tant meilleure, qu'autre²?

1. *Quelque ornement surnuméraire, quelque pièce de rapport; dans le sens grec et latin de ce mot, qui se disoit également et des figurines adaptées à un vase précieux : scaphia cum emblematis, CICÉRON, in Verr., IV, 17; et des pièces d'une mosaïque, emblema vermiculatum, LUCILIUS.*

2. *Non pas tant meilleure que différente; ou non pas meilleure, mais différente.* E. J.

La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que je n'esperois : mais ce que je crainds le plus, c'est de saouler; j'aimerois mieulx poindre, que lasser, comme a faict un sçavant homme de mon temps. La louange est tousjours plaisante, de qui, et pour quoy elle vienne : si fault il, pour s'en agreer justement, estre informé de sa cause; les imperfections mesme ont leur moyen de se recommander : l'estimation vulgaire et commune se veoid peu heureuse en rencontre; et, de mon temps, je suis trompé si les pires escripts ne sont ceulx qui ont gaigné le dessus du vent populaire. Certes, je rends graces à des honestes hommes qui daignent prendre en bonne part mes foibles efforts : il n'est lieu où les faultes de la façon paroissent tant, qu'en une matiere qui de soy n'a point de recommendation. Ne te prends point à moy, lecteur, de celles qui se coulent icy par la fanfasie ou inadvertence d'autrui; chasque main, chasque ouvrier y apporte les siennes : je ne me mesle, ny d'orthographe (et ordonne seulement qu'ils suyvent l'ancienne), ny de la punctuation; je suis peu expert en l'un et en l'autre. Où ils rompent du tout le sens, je m'en donne peu de peine, car au moins ils me deschargent : mais où ils en substituent un fauls, comme ils font si souvent, et me destournent à leur conception, ils me ruynent. Toutefois, quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honneste homme la doibt refuser pour mienne. Qui cognoistra combien je suis peu laborieux, combien je suis fait à ma mode, croira facilement que je redicterois plus volontiers encors autant d'*Essais*, que de m'assujettir à resuyvre ceulx cy pour cette puerile correction.

Je disois doncques tantost, qu'estant planté en la plus profonde miniere de ce nouveau metal¹, non seulement je suis privé de grande familiarité avecques gentz d'autres mœurs que les miennes, et d'autres opinions, par lesquelles ils tiennent ensemble d'un nœud², qui commande tout autre nœud; mais encors

1. *Au milieu de ce que ce siècle a de plus corrompu.* C.

2. *Celul de la religion.* C.

je ne suis pas sans hazard parmy ceulx à qui tout est egualement loisible, et desquels la pluspart ne peult meshuy empirer son marché vers nostre justice; d'où naist l'extreme degré de licence. Comptant toutes les particulières circonstances qui me regardent, je ne treuve homme des nostres à qui la deffense des loix couste, et en gaing cessant, et en dommage emergeant¹, disent les clercs, plus qu'à moy : et tels font bien les braves de leur chaleur et aspreté, qui font beaucoup moins que moy, en juste balance. Comme maison de tout temps libre, de grand abord, et officieuse à chascun (car je ne me suis jamais laissé induire d'en faire un util de guerre, laquelle je vois chercher plus volontiers où elle est le plus esloingnee de mon voysinage), ma maison a merité assez d'affection populaire, et seroit bien malaysé de me gourmander sur mon fumier; et j'estime à un merveilleux chef d'œuvre et exemplaire, qu'elle soit encors vierge de sang et de sac, soubs un si long orage, tant de changements et agitations voysines : car, à dire vray, il estoit possible, à un homme de ma complexion, d'eschapper à une forme constante et continue, quelle qu'elle feust; mais les invasions et incursions contraires, et alternations et vicissitudes de la fortune, autour de moy, ont jusqu'à cette heure plus exasperé qu'amolly l'humeur du pays, et me rechargent de dangiers et difficultez invincibles.

J'eschappe : mais il me desplaist que ce soit plus par fortune, voire et par ma prudence, que par justice; et me desplaist d'estre hors la protection des loix, et soubs aultre sauvegarde que la leur. Comme les choses sont, je vis, plus qu'à demy, de la faveur d'aultruy; qui est une rude obligation. Je ne veulx debvoir ma seureté, ny à la bonté et benignité des grands, qui s'agreent de ma legalité et liberté, ny à la facilité des mœurs de mes predecesseurs, et miennes; car quoy, si j'estois aultre? Si mes deportemens et la franchise de ma conversation obligent mes voysins, ou la parenté; c'est cruaute qu'ils s'en puissent

1. *Et sans profit, et avec perte : lucre.* E. J.

acquiter en me laissant vivre, et qu'ils puissent dire : « Nous luy condonrons la libre continuation du service divin en la chapelle de sa maison, toutes les eglises d'autour estants par nous desertees; et luy condonrons l'usage de ses biens et sa vie, comme il conserve nos femmes et nos bœufs au besoing. » De longue main chez moy, nous avons part à la louange de Lycurgus Athenien, qui estoit general depositaire et gardien des bourses de ses concitoyens. Or, je tiens qu'il fault vivre par droict, et par auctorité, non par recompense, ni par grace. Combien de galants hommes ont mieulx aimé perdre la vie, que la debvoir ! Je fuys à me soubmettre à toute sorte d'obligation, mais sur tout à celle qui m'attache par debvoir d'honneur. Je ne treuve rien si cher, que ce qui m'est donné, et ce pour quoy ma volonté demeure hypothecée par tiltre de gratitude; et receois plus volontiers les offices qui sont à vendre : je crois bien; pour ceulx cy, je ne donne que de l'argent; pour les aultres, je me donne moy mesme.

Le nœud qui me tient par la loy d'honesteté me semble bien plus pressant et plus poissant, que n'est celuy de la contraincte civile; on me garrotte plus doucement par un notaire, que par moy : n'est-ce pas raison, que ma conscience soit beaucoup plus engagee à ce en quoy on s'est simplement fié d'elle ? Ailleurs, ma foy ne doibt rien, car on ne luy a rien presté : qu'on s'ayde de la fiance et asseurance qu'on a prise hors de moy. J'aimerois bien plus cher rompre la prison d'une muraille et des loix, que de ma parole. Je suis delicat à l'observation de mes promesses, jusques à la superstition; et les fois en touts subjects volontiers incertaines et conditionnelles. A celles qui sont de nul poids, je donne poids de la jalousie de ma regle; elle me gehenne et charge de son propre interest; ouy, ez entreprinses toutes miennes et libres, si j'en dis le poinct, il me semble que je me le prescris, et que le donner à la science d'aultruy, c'est le preordonner à soy; il me semble que je le promets, quand je le dis : ainsi j'esvente peu mes propositions. La condamnation que je fois de moy est plus vifve et plus roide

que n'est celle des juges, qui ne me prennent que par le visage de l'obligation commune; l'estreince de ma conscience¹, plus serree et plus severe. Je suys laschement les debvoirs ausquels on m'entraisneroit si je n'y allois : *hoc ipsum ita justum est, quod recte fit, si est voluntarium*². Si l'action n'a quelque splendeur de liberté, elle n'a point de grace ni d'honneur :

Quod me jus cogit, vix voluntate impetrent³ :

où la nécessité me tire, j'aime à lascher la volonté; *quia quidquid imperio cogitur, exigenti magis, quam præstanti, acceptum refertur*⁴. J'en sc̄ais qui suyvent cet air jusques à l'injustice; donnent plustost qu'ils ne rendent; prestent plustost qu'ils ne payent; font plus escharsement⁵ bien à celuy à qui ils en sont tenus. Je ne vois⁶ pas là, mais je touche contre.

J'aime tant à me descharger et desobliger, que j'ay par fois compté à proufit les ingratitudes, offenses et indignitez que j'avois receu de ceulx à qui, ou par nature, ou par accident, j'avois quelque debvoir d'amitié; prenant cette occasion de leur faulte, pour autant d'acquit et descharge de ma dette. Encores que je continue à leur payer les offices apparents de la raison publique, je treuve grande espargne pourtant à faire par justice ce que je faisois par affection, et à me soulager un peu de l'attention et solicitude de ma volonté au dedans; *est prudentis sustinere, ut currum, sic impetum benevolentiae*⁷, laquelle j'ay trop

1. C'est-à-dire, *l'obligation que ma conscience m'impose*.

2. L'action la plus juste n'est juste qu'autant qu'elle est volontaire. CICÉRON, *de Offic.*, I, 9.

3. Je ne fais guère volontairement les choses auxquelles m'oblige le devoir, TÉRENCE, *Adelph.*, acte III, sc. v, v. 44. — Il y a dans Térence : *Quod vos jus cogit, vix voluntate impetret*.

4. Parce que, dans les choses qu'une autorité supérieure ordonne, on sait plus de gré à celui qui commande qu'à celui qui exécute, VALÈRE MAXIME, II, 2, 6.

5. *Plus chicement*. — Le mot employé par Montaigne est pris de l'italien *scarso*.

6. *Je ne vais pas jusque-là, mais j'en approche un peu*. C.

7. Il est prudent de retenir, comme un char qui s'emporte, le premier essor de l'amitié. CICÉRON, *de Amicit.*, c. 17.

urgente et pressante où je m'addonne, au moins pour un homme qui ne veult estre aulcunement en presse : et me sert cette mesnagerie, de quelque consolation aux imperfections de ceulx qui me touchent; je suis bien desplaisant¹ qu'ils en vaillent moins, mais tant y a que j'en espargne aussi quelque chose de mon application et engagement envers eulx. J'approuve celuy qui aime moins son enfant, d'autant qu'il est ou teigneux, ou bossu, et non seulement quand il est malicieux, mais aussi quand il est malheureux et mal nay (Dieu mesme en a rabattu cela de son prix et estimation naturelle); pourveu qu'il se porte en ce refroidissement avecques moderation et justice exacte : en moy, la proximité n'allege pas les defaults, elle les agrava plusstost.

Aprez tout, selon que je m'entends en la science du bienfaict et de recognoissance, qui est une subtile science et de grand usage, je ne veois personne plus libre et moins endebté que je suis jusques à cette heure. Ce que je doibs, je le doibs simplement aux obligations communes et naturelles : il n'en est point qui soit plus nettement quite d'ailleurs;

Nec sunt mihi nota potentum
Munera².

Les princes me donnent prou³, s'ils ne m'ostent rien; et me font assez de bien quand ils ne me font point de mal : c'est tout ce que j'en demande. Oh ! combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il luy a pleu que j'aye receu immediatement de sa grace tout ce que j'ay ! qu'il a retenu particulierement à soy toute ma debte ! Com bien je supplie instamment sa saincte misericorde, que jamais je ne doibve un essentiel grammercy à personne ! Bien heureuse franchise qui m'a conduict si loing ! Qu'ell'acheve ! J'essaye à n'avoir exprez besoing de nul; *in me omnis spes est mihi*⁴ : c'est chose

1. Je suis bien fâché. E. J.

2. Les présents des grands me sont inconnus. VIRGILE, *Enéide*, XII, 519.

3. Beaucoup. E. J.

4. Toutes mes espérances sont en moi. TÉRENCE, *Adelph.*, act. III,

que chascun peult en soy, mais plus facilement ceux que Dieu a mis à l'abry des necessitez naturelles et urgentes. Il faict bien piteux et hazardeux despendre d'un aultre. Nous mesmes, qui est la plus juste adresse et la plus seure, ne nous sommes pas assez asseurez. Je n'ay rien mien, que moy; et si en est la possession, en partie, manque¹ et empruntee. Je me cultive, et en courage, qui est le plus fort, et encores en fortune², pour y trouver de quoy me satisfaire, quand ailleurs tout m'abandonneroit. Eleus Hippias³ ne se fournit pas seulement de science, pour, au giron des Muses, se pouvoir joyeusement escarter de toute aultre compagnie au besoing; ny seulement de la cognoissance de la philosophie, pour apprendre à son ame de se contenter d'elle, et se passer virilement des commoditez qui luy viennent du dehors, quand le sort l'ordonne: il feut si curieux d'apprendre encores à faire sa cuisine, et son poil, ses robes, ses souliers, ses bragues⁴, pour se fonder en soy⁵ autant qu'il pourroit, et soubstraire au secours estrangier. On jouît bien plus librement et plus gayement des biens empruntez, quand ce n'est pas une jouissance obligeé et contraincte par le besoing; et qu'on a, et en sa volonté, et en sa fortune, la force et les moyens de s'en passer. Je me cognois bien; mais il m'est malaysé d'imaginer nulle si pure liberalité de personne envers moy, nulle hospitalité si franche et gratuite qui ne me semblast disgraciee, tyannique, et teincte de reproche, si la nécessité m'y avoit enchevestré. Comme le donner est qualité ambitieuse et de prerogative, aussi est l'accepter qualité de soubmission: tesmoing l'injurieux et querelleux refus que Bajazet feit des presents que Temir⁶ lui

sc. v, v. 9. — Il y a dans le texte, *In te spes omnis, Hegio, nobis sita est.*

1. Défectueuse.

2. Je me cultive, je m'exerce, et du côté du courage, etc., et du côté de la fortune. E. J.

3. Ou plutôt, *Hippias d'Elis*. Voyez CICÉRON, *de Oratore*, III, 32.

4. Ses hauts-de-chausses, braccæ. E. J.

5. Pour ne faire fond que sur lui, n'avoir besoin que de lui. E. J.

6. Tîmûr, ou Tamerlan. E. J.

envoyoit : et ceulx qu'on offrit, de la part de l'empereur Solymen, à l'empereur de Calicut, le meirent en si grand despit, que non seulement il les refusa rude-ment, disant que ny luy ny ses predecesseurs n'avoient accoustumé de prendre, et que c'estoit leur office de donner ; mais, en oultre, feit mettre en un cul de fosse les ambassadeurs envoyez à cet effect. Quand Thetis, dict Aristote, flatte Jupiter ; quand les Lacedemoniens flattent les Atheniens, ils ne vont pas leur refreshis-sant la memoire des biens qu'ils leur ont faicts, qui est tousjours odieuse, mais la memoire des bienfaicts qu'ils ont receus d'eulx. Ceulx que je veois si familie-rement employer tout chascun et s'y engager, ne le feroient pas, s'ils savouroient comme moy la doulceur d'une pure liberté, et s'ils poisoient, autant que doibt poiser à un sage homme, l'engageure d'une obliga-tion : elle se paye à l'avventure quelquesfois, mais elle ne se dissoult jamais. Cruel garrotage à qui aime affranchir les coudees de sa liberté en touts sens ! Mes cognoissants, et au dessus et au dessous de moy, sçavent s'ils en ont jamais veu de moins solicitant, requerant, suppliant, ny moins chargeant sur aultruy. Si je le suis au delà de tout exemple moderne, ce n'est pas grande merveille, tant de pieces de mes mœurs y contribuant ; un peu de flerté naturelle, l'impatience du refus, contraction¹ de mes desirs et desseings, inhabileté à toute sorte d'affaires, et, mes qualitez plus favories, l'oysifveté, la franchise : par tout cela, j'ay prins à haine mortelle d'estre tenu ny à aultre, ny par aultre, que moy. J'employe bien vifvement tout ce que je puis à m'en passer, avant que j'employe la beneficence d'un aultre, en quelque, ou legiere, ou poisante, occasion ou besoing que ce soit. Mes amis m'importunent estrangement quand ils me requierent de requerir un tiers : et ne me semble gueres moins de coust, desengager celuy qui me doibt, usant de luy, que m'engager envers celuy qui ne me doibt rien.

1. *L'exiguité, le peu d'étendue de mes désirs et de mes projets.* Ce mot est purement latin. CICÉRON, *Part. orat.*, c. 6 : *Obscurum fit aut longitudine, aut contractione orationis.* J. V. L.

Cette condition ostee, et cett'aultre, Qu'ils ne vueillent de moy chose negocieuse et soulcieuse (car j'ay denoncé à tout soing guerre capitale), je suis commo-dement facile et prest au besoing de chascun. Mais j'ay encores plus fuy à recevoir, que je n'ay cherché à donner; aussi est il bien plus aysé, selon Aristote. Ma fortune m'a peu permis de bien faire à aultruy; et ce peu qu'elle m'en a permis, elle l'a assez maigrement logé. Si elle m'eust faict naistre pour tenir quelque reng entre les hommes, j'eusse esté ambitieux de me faire aimer, non de me faire craindre ou admirer : l'exprimerai je plus insolemment ? j'eusse autant regardé au plaisir qu'au proufiter. Cyrus, tressagement, et par la bouche d'un tresbon capitaine et meilleur philosophie encores, estime sa bonté et ses bienfaicts loing au delà de sa vaillance et belliqueuses con-questes : et le premier Scipion, par tout où il se veult faire valoir, poise sa debonnaireté et humanité au dessus de sa hardiesse et de ses victoires; et a tous-jours en la bouche ce glorieux mot, « Qu'il a laissé aux ennemis autant à l'aimer, qu'aux amis. » Je veulx doncques dire que, s'il fault ainsi debvoir quelque chose, ce doibt estre à plus legitime tiltre que celuy dequoy je parle, auquel la loy de cette miserable guerre m'engage; et non d'un si gros debte comme celuy de ma totale conservation : il m'accable.

Je me suis couché mille fois chez moy, imaginant qu'on me trahiroit et assommeroit cette nuict là; composant avecques la fortune, que ce feust sans effroy et sans langueur : et me suis escrié, aprez mon patenostre,

Impius hæc tam culta novalia miles habebit¹ »

Quel remede? c'est le lieu de ma naissance et de la plus part de mes ancestres; ils y ont mis leur affection et leur nom. Nous nous durcissons à tout ce que nous accoustumons²; et, à une miserable condition comme

1. Ces terres, si bien cultivées, seront-elles donc la proie d'un soldat barbare? VIRGILE, Eclog., I, 71.

2. A tout ce que nous tourrons en coutume. — Qui n'a point accus-tumé quelque chose, insuetus alicui rei. NICOT. C.

est la nostre, c'a esté un tresfavorable present de nature que l'accoustumance, qui endort nostre sentiment à la souffrance de plusieurs maulx. Les guerres civiles ont cela de pire que les aultres guerres, de nous mettre chascun en eschauguette¹ en sa propre maison :

Quam miserum, porta vitam muroque tueri,
Vixque suæ tutum viribus esse domus² !

C'est grande extremité d'estre pressé jusques dans son mesnage et repos domestique. Le lieu où je me tiens est toujours le premier et le dernier à la batterie de nos troubles, et où la paix n'a jamais son visage entier :

Tum quoque, quum pax est, trepidant formidine belli³.

Quoties pacem fortuna laceſſit,
Hac iter est bellis... Melius, fortuna, dediſſes
Orbe ſub Eoo ſedem, gelidaque ſub Arcto,
Errantesque domos⁴.

Je tire, par fois, le moyen de me fermer contre ces considerations, de la nonchalance et lascheté : elles nous menent aussi auſcunement à la resolution. Il m'advent souvent d'imaginer avecques quelque plaisir les dangers mortels, et les attendre : je me plonge, la teste baſſee, stupidement dans la mort, sans la considerer et recognoître, comme dans une profondeur muette et obscure qui m'engloutit d'un sault, et m'estouffe en un instant d'un puissant ſommeil, plein d'insipidité et indolence. Et en ces morts courtes et violentes, la conſequence que j'en preveois me donne plus de consolation, que l'effect, de trouble.

1. *En vedette, en sentinelles.* — *Eschauguette*, dit Nicot, c'est la tourelle où est assise la guette, c'est-à-dire, celuy qui est estable pour faire le guet, speculator. C.

2. Qu'il est triste d'avoir besoin d'une porte et d'une muraille pour protéger sa vie, et d'être à peine en sûreté dans sa propre maison ! OVIDE, *Trist.*, IV, 1, 69.

3. Même lorsque nous sommes en paix, nous ne cessons de redouter la guerre. OVIDE, *Trist.*, III, 10, 67.

4. Toutes les fois que la fortune a rompu la paix, c'est ici le chemin de la guerre... pourquoi le sort ne nous a-t-il pas fait habiter des cabanes errantes, sous le char brûlant du Soleil, ou sous les astres glacés de l'Ourse ? LUCAIN, I, 255 et 56, 251.

Ils disent, Comme la vie n'est pas la meilleure pour estre longue, que la mort est la meilleure pour n'estre pas longue. Je ne m'estrangle pas tant de l'estre mort, comme j'entre en confidence avecques le mourir. Je m'enveloppe et me tapis en cet orage, qui me doibt ayeugler et ravir de furie, d'une charge prompte et insensible. Encores s'il advenoit, comme disent aulcuns jardiniers, que les roses et violettes naissent plus odoriferantes prez des aulx et des oignons, d'autant qu'ils succent et tirent à eulx ce qu'il y a de mauvaise odeur en la terre; aussi que ces depravees natures humassent tout le venin de mon air et du climat, et m'en rendissent d'autant meilleur et plus pur, par leur voisnage, que je ne perdisse pas tout ! Cela n'est pas : mais de cecy il en peult estre quelque chose, Que la bonté est plus belle et plus attrayante quand elle est rare; et que la contrariété et diversité roduit et resserre en soy le bienfaire, et l'enflamme par la jalouzie de l'opposition et par la gloire. Les voleurs, de leur grace, ne m'en veulent pas particulierement : ne fois je pas moy à eulx¹ : il m'en faudroit à trop de gents. Pareilles consciences logent soubs diverses sortes de robbes; pareille cruauté, desloyauté, volerie; et d'autant pire, qu'elle est plus lasche, plus seure et plus obscure soubs l'ombre des loix. Je hais moins l'injure professe, que traistresse; guerriere, que pacifique et juridique. Nostre sieuvre est survenue en un corps qu'elle n'a de gueres empiré : le feu y estoit, la flamme s'y est prinse : le bruit est plus grand; le mal, de peu. Je responds ordinairement à ceulx qui me demandent raison de mes voyages : « Que je scias bien ce que je fuys, mais non pas ce je cherche. » Si on me dict que parmy les estrangiers il y peult avoir aussi peu de santé, et que leurs moeurs ne valent pas mieulx que les nostres, je responds premierement, qu'il est malaysé,

Tam multæ scelerum facies² !

1. *Je ne leur en veux pas non plus ; il me faudroit en vouloir à trop de gens.* J. V. L.

2. Tant le crime s'est multiplié parmi nous ! VIRGILE, *Géorg.*, I, 506.

secondelement, que c'est tousjours gaing, de changer un mauvais estat à un estat incertain; et, que les maulx d'aultruy ne nous doibvent pas poindre comme les nostres.

Je ne veulx pas oublier cecy, Que je ne me mutine jamais tant contre la France, que je ne regarde Paris de bon oeil : elle¹ a mon cœur dez mon enfance : et m'en est advenu, comme des choses excellentes; plus j'ay veu, depuis, d'autres villes belles, plus la beauté de cette cy peult et gaigne sur mon affection : je l'aime par elle mesme, et plus en son estre seul, que rechargee de pompe estrangiere : je l'aime tendrement, jusques à ses verrues et à ses taches : je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en felicité de son assiette; mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commoditez; la gloire de la France, et l'un des plus nobles ornements du monde. Dieu en chasse loing nos divisions ! Entiere et unie, je la treuve deffendue de toute aultre violence : je l'avise, que de touts les partis, le pire sera celuy qui la mettra en discorde; et ne crainds pour elle, qu'elle mesme; et crainds pour elle, autant certes que pour aultre piece de cet estat. Tant qu'elle durera, je n'auray faulte de retraicte où rendre mes abbois; suffisante à me faire perdre le regret de tout' aultre retraicte.

Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'avventure non sans quelque excez, j'estime touts les hommes mes compatriotes; et embrasse un Polonois comme un François, postposant² cette liaison nationale à l'universelle et commune. Je ne suis gueres feru³ de la douleur d'un air naturel : les cognosciences toutes neufves et toutes miennes me semblent bien valoir ces aultres communes et fortuites cognosciences du voysinage; les amitiez pures de nostre acquest emportent ordinairement celles ausquelles la communication du climat, ou du sang, nous joignent. Nature nous a mis

1. *Cette ville.* E. J.

2. *Subordonnant, estimant inférieure.* J. V. L.

3. *Frappé.* E. J.

au monde libres et desliez, nous nous emprisonnons en certains destroicts, comme les roys de Perse, qui s'obligoient de ne boire jamais aultre eau que celle du fleuve de Choaspez, renonceoient, par sottise, à leur droict d'usage en toutes les aultres eaux, et asseichoient, pour leur regard, tout le reste du monde. Ce que Socrates fait sur sa fin, d'estimer une sentence d'exil pire qu'une sentence de mort contre soy, je ne seray, à mon avis, jamais ny si cassé, ny si estroictement habitué en mon païs, que je le feisse : ces vies celestes ont assez d'images que j'embrasse par estimation plus que par affection; et en ont aussi de si eslevees et extraordinaires, que, par estimation mesme, je ne les puis embrasser, d'autant que je ne les puis concevoir : cette humeur feut bien tendre à un homme qui jugeoit le monde sa ville; il est vrai qu'il desdaignoit les peregrinations, et n'avoit gueres mis le pied hors le territoire d'Attique. Quoy¹? qu'il plaignoit l'argent de ses amis à desengager sa vie; et qu'il refusa de sortir de prison par l'entremise d'aultruy, pour ne desobeir aux lois en un temps qu'elles estoient d'ailleurs si fort corrompues. Ces exemples sont de la premiere espece pour moy; de la seconde, sont d'aultres que je pourrois trouver en ce mesme personnage: plusieurs de ces rares exemples surpassent la force de mon action, mais aulcuns surpassent encores la force de mon jugement.

Oultre ces raisons, le voyager me semble un exercice proufitable : l'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses incognues et nouvelles; et je ne scache point meilleure eschole, comme j'ay dict souvent, à faconner la vie, que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'aultres vies, fantasies et usances, et luy faire gouster une si perpetuelle varieté de formes de nostre nature. Le corps n'y est ny oisif, ny travallé; et cette moderee agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans des-

1. C'est la tournure latine, *Quid, quod...?* On peut la développer ainsi : *Que dirai-je du sentiment qui lui fit épargner l'argent de ses amis prêts à payer sa délivrance, et refuser?* etc. J. V. L.

monter, tout choliqueux que je suis, et sans m'y
ennuyer, huict et dix heures, 184 24

Vires ultra sortemque senectæ¹ :

nulle saison m'est ennemie, que le chauld aspre d'un soleil poignant; car les ombrelles, dequoy, depuis les anciens Romains², l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne deschargent la teste. Je vouldrois sçavoir quelle industrie c'estoit aux Perses, si ancienement, et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frez et des umbrages à leur poste³, comme dict Xenophon. J'aime les pluyes et les crottes, comme les cannes. La mutation d'air et de climat ne me touche point; tout ciel m'est un; je ne suis battu que des alterations internes que je produis en moy; et celles là m'arrivent moins en voyageant. Je suis mal aysé à esbranler; mais estant avoyé⁴, je vois tant qu'on veult : j'estrive⁵ autant aux petites entreprisnes qu'aux grandes, et à m'equiper pour faire une journee et visiter un voisin, que pour un juste voyage. J'ay apprins à faire mes journees, à l'espaignole, d'une traicte; grandes et raisonnables journees : et, aux extremes chaleurs, les passe de nuict, du soleil couchant jusques au levant. L'autre façon, de repaire en chemin, en tumulte et haste, pour la disnee, nommeement aux courts jours, est incommode. Mes chevaux en valent mieulx : jamais cheval ne m'a failly, qui a sceu faire avecques moy la premiere journee. Je les abbruve partout; et regarde seulement qu'ils ayent assez de chemin de reste, pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loysir à ceulx qui me

1. Au delà des forces et de la santé d'un vieillard. VIRGILE,
Enéide, VI, 114.

2. MARTIAL, XIV, 28, Umbella :

Accipe quæ nimios vincant umbracula soles.
Sit licet et ventus, te tua vela tegent.

JUVÉNAL, IX, 50 : *En cui tu viridem umbellam*, etc. J. V. L.

3. A leur gré. E. J.

4. Mais, une fois en route, je vais tant qu'on veut. — S'avoyer, se mettre en chemin. Etre avoyé, in via esse. NICOT.

5. J'hésite autant,

suyvent de disner à leur ayse, avant partir¹ : pour moy, je ne mange jamais trop tard; l'appetit me vient en mangeant, et point aultrement; je n'ay point de faim qu'à table.

Aulcuns se plaignent de quoy je me suys agréé à continuer cet exercice, marié, et vieil. Ils ont tort : il est mieulx temps d'abandonner sa maison, quand on l'a mise en train de continuer sans nous; quand on y a laissé de l'ordre qui ne desmente point sa forme passee : c'est bien plus d'imprudence de s'esloingner, laissant en sa maison une garde moins fidele, et qui ayt moins de soing de pourveoir à vostre besoing.

La plus utile et honorable science et occupation à une mere de famille, c'est la science du mesnage. J'en veois quelqu'une avare : de mesnagieres, fort peu; c'est sa maistresse qualité, et qu'on doibt chercher avant toute aultre, comme le seul douaire qui sert à ruyner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas : selon que l'experience m'en a apprins, je requiers d'une femme mariee, au dessus de toute aultre vertu, la vertu œconomique. Je l'en mets au propre², luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je veois avecques despit, en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux³ du tracas des affaires, environ midy, que madame est encores aprez à se coefffer et attifser en son cabinet: c'est à faire aux roynes; encores ne sçais je : il est ridicule et injuste que l'oysifveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail. Il n'adviendra, que je puisse⁴, à personne d'avoir l'usage de ses biens plus liquide que moy, plus quiete⁵ et plus quite. Si le mary fournit de matiere, nature mesme veult qu'elles fournissent de forme.

Quant aux debvoirs de l'amitié maritale qu'on

1. Ceci prouve qu'on dñoit de bien bonne heure du temps de Montaigne; on dñe encore à huit heures du matin dans les campagnes. E. J.

2. Je l'en mets à même, c'est-à-dire, je lui donne l'occasion d'exercer cette vertu. J. V. L.

3. Marmiteux, *afflitto, affannato, povero, dolento.* OUDIN.

4. Pourvu que je le puisse. E. J.

5. Plus paisible, plus tranquille. E. J.

pense estre interessez par cette absence, je ne le crois pas. Au rebours, c'est une intelligence qui se refroidit volontiers par une trop continue assistance, et que l'assiduité blece. Toute femme estrangiere nous semble honneste femme : et chascun sent, par experiance, que la continuation de se veoir ne peult representer le plaisir que l'on sent à se desprendre et reprendre à secousses. Ces interruptions me remplissent d'une amour recente envers les miens, et me redonnent l'usage de ma maison plus doulx : la vicissitude eschauffe mon appetit vers l'un, et puis vers l'autre party. Je sçais que l'amitié a les bras assez longs pour se tenir et se joindre d'un coing du monde à l'autre, et specialement cette cy, où il y a une continuelle communication d'offices, qui en reveillent l'obligation et la souvenance. Les stoïciens disent bien qu'il y a si grande colligance¹ et relation entre les sages, que celuy qui disne en France repaist son compaignon en Aegypte; et qui estend seulement son doigt où que ce soit, touts les sages qui sont sur la terre habitable en sentent ayde. La jouissance et la possession appartient principalement à l'imagination : elle embrasse plus chauldement et plus continuellement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons. Comptez vos amusements journaliers; vous trouverez que vous estes lors plus absent de vostre amy, quand il vous est present : son assistance relasche vostre attention, et donne liberté à vostre pensee de s'absenter à toute heure, pour toute occasion. De Rome en hors, je tiens et regente ma maison, et les commoditez que j'y ai laissé : je veois croistre mes murailles, mes arbres et mes rentes, et descroistre, à deux doigts prez comme quand j'y suis :

Ante oculos errat domus, errat forma locorum².

Si nous ne jouissons que ce que nous touchons, adieu nos escus, quand ils sont en nos coffres; et nos enfants,

1. *Connexion.* E. J.

2. J'ai sans cesse devant les yeux ma maison et tous les lieux que j'ai quittés. — C'est un vers d'Ovide (*Trist.*, III, 4, 57) que

s'ils sont à la chasse. Nous les voulons plus prez. Au jardin, est ce loing? à une demi journee? quoy, à dix lieues, est ce loing ou prez? Si c'est prez : quoy, onze, douze, treize? et ainsi pas à pas. Vrayement, celle qui sçaura prescrire à son mary « Le quantiesme pas finit le prez, et le quantiesme pas donne commencement au loing, » je suis d'advis qu'elle l'arreste entre deux;

Excludat jurgia finis...

Utor permissio; caudæque pilos ut equinæ

Paulatim vello, et demo unum, demo etiam unum,

Dum cadat elusus ratione ruentis acervi¹:

et qu'elles appellent hardiemment la philosophie à leur secours; à qui quelqu'un pourroit reprocher. Puis qu'elle ne veoid ny l'un ny l'autre bout de la jointure entre le trop et le peu, le long et le court, le legier et le poisant, le prez et le loing; Puis qu'elle n'en recognoist le commencement ny la fin, Qu'elle juge bien incertainement du milieu : *Rerum natura nullam nobis dedit cognitionem finium*². Sont elles pas encores femmes et amies des trespasssez, qui ne sont pas au bout de cettuy cy, mais en l'autre monde? Nous embrassons et ceulx qui ont esté, et ceulx qui ne sont point encores, non que les absents. Nous n'avons pas faict marché, en nous mariant, de nous tenir continuellement accouez³ l'un à l'autre, comme je ne sçais quels petits animaulx que nous veoyons,

Montaigne a changé pour l'adapter à son idée. Il y a dans l'édition de Heinsius :

Ante oculos urbisque domus, et forma locorum est.

D'autres éditions portent :

Ante oculos errat domus, urbs, et forma locorum.

On voit que Montaigne avoit ici plus qu'ailleurs le droit de changer le texte, ou de choisir entre les leçons. J. V. L.

1. Convenons d'un terme pour nous accorder : sans cela, je prends ce que vous me donnez; et, comme celui qui arracheroit la queue d'un cheval crin à crin, j'ôte une lieue, puis une autre, jusqu'à ce que le nombre marqué disparaisse, et qu'il ne vous reste plus rien.
HORACE, Epist., II, 1, 38 et 45.

2. La nature ne nous a point permis de connoître les bornes des choses. *CICÉRON, Acad., II, 29.*

3. *Attachés par la queue, mot en usage dans plusieurs provinces. C.*

ou comme les ensorcelez de Karenty¹, d'une maniere chiennine : et ne doit une femme avoir les yeulx si gourmandement fichez sur le devant de son mary, qu'elle n'en puisse veoir le derriere, où besoing est. Mais ce mot de ce peintre si excellent de leurs humeurs seroit il point de mise en ce lieu, pour representer la cause de leurs plaintes ?

Uxor, si cesses, aut te amare cogitat,
Aut tete amari, aut potare, aut animo obsequi;
Et tibi bene esse soli, quum sibi sit male²;

ou bien seroit ce pas que, de soy, l'opposition et contradiction les entretient et nourrit; et qu'elles s'accommoendent assez, pourveu qu'elles vous incommodent ?

En la vraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon amy, plus que je ne le tire à moy. Je n'aime pas seulement mieulx luy faire bien, que s'il m'en faisoit; mais encores, qu'il s'en fasse qu'à moy : il m'en faict lors le plus, quand il s'en faict : et si l'absence luy est ou plaisante ou utile, elle m'est bien plus douce que sa presence; et ce n'est pas proprement absence, quand il y a moyen de s'entr'adver-tir. J'ay tiré aultrefois usage de nostre esloignement, et commodité : nous remplissions mieulx et estendions la possession de la vie, en nous separant : il vivoit³,

1. Ou *Karantia*, ville de l'île de Rugen, dans la mer Baltique. C'est Saxon le grammairien qui nous a conservé l'histoire de ces ensorcelés, dans le livre XIV de son *Histoire de Danemark*. Il raconte que les habitants de cette ville, après avoir renoncé au culte de leurs idoles, les craignoient encore, se souvenant de la manière bizarre dont elles les avoient autrefois punis de leurs adultères : *Siquidem mares in ea urbe cum feminis in concubitum adscitis, canum exemplo, cohærere solebant, nec ab ipsis morando divelli poterant. Interdum utrique, perticis e diverso appensi, inusitato nexu ridiculum populo spectaculm præbuere.* Si ce fait étoit véritable, on ne pourroit guère s'empêcher d'en conclure que le diable étoit alors beaucoup plus rigide ou plus malin qu'il ne l'est aujourd'hui. C.

2. Tardez-vous à revenir au logis, votre femme s'imagine que vous en aimez une autre, que vous en êtes aimé, que vous buvez, que vous vous donnez du bon temps; enfin, que vous êtes seul à vous amuser, tandis qu'elle se donne tant de peine. TÉRENCE, *Adelph.*, acte I, sc. I, v. 7.

3. La Boëtie.

il jouissoit, il veoyoit pour moy, et moy pour luy, autant pleinement que s'il y eust esté : l'une partie de nous demeuroit oysifve quand nous estions ensemble; nous nous confondions : la separation du lieu rendoit la conjonction de nos volontez plus riche. Cette faim insatiable de la presence corporelle accuse un peu la fôiblesse en la jouissance des ames.

Quant à la vieillesse, qu'on m'allegue : au rebours, c'est à la jeunesse à s'asservir aux opinions communes, et se contraindre pour aultruy; elle peult fournir à tous les deux, au peuple et à soy : nous n'avons que trop à faire à nous seuls. A mesure que les commoditez naturelles nous faillett, soubstenons nous par les artificielles. C'est injustice d'excuser la jeunesse de suyvre ses plaisirs, et deffendre à la vieillesse d'en chercher. Jeune, je couvrois mes passions enjouees, de prudence; vieil, je desmesle¹ les tristes, de desbauche. Si prohibent les loix platoniques de peregriner avant quarante ans ou cinquante, pour rendre la peregrination plus utile de instructifve. Je consentirois plus volontiers à cet aultre second article des mesmes loix, qui l'interdict aprez les soixante.

« Mais, en tel aage, vous ne reviendrez jamais d'un si long chemin. » Que m'en chault il? je ne l'entreprends, ny pour en revenir, ny pour le parfaire : j'entreprends seulement de me bransler, pendant que le bransle me plaist; et me promene pour me promener. Ceulx qui courrent un benefice ou un lievre, ne courrent pas : ceux là courrent qui courrent aux barres, et pour exercer leur course. Mon dessein est divisible par tout : il n'est pas fondé en grandes esperances; chasque journee en fait le bout : et le voyage de ma vie se conduit de mesme. J'ay veu pourtant assez de lieux esloingnez, où j'eusse desire qu'on m'eust arresté. Pourquoy non, si Chrysippus, Cleanthes, Diogenes, Zenon, Antipater, tant d'hommes sages, de la secte plus renfrongnee, abandonnerent

1. *Je débrouille, j'éclaircis, j'égale les tristes passions par des parties de plaisir, telles que les voyages.*

bien leur païs¹, sans aucune occasion de s'en plaindre, et seulement pour la jouissance d'un aultre air? Certes le plus grand desplaisir de mes peregrinations, c'est que je n'y puisse apporter cette resolution d'establir ma demeure où je me plairois; et qu'il me faille tousjours proposer de revenir, pour m'accommoder aux humeurs communes.

Si je craignois de mourir en aultre lieu que celuy de ma naissance; si je pensois mourir moins à mon ayse, esloingné des miens; à peine sortirois je hors de France : je ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse; je sens la mort qui me pince continuellement la gorge ou les reins. Mais je suis aultrement faict; elle m'est une par tout. Si toutesfois j'avois à choisir, ce seroit, ce crois je, plutost à cheval, que dans un lict; hors de ma maison et loing des miens. Il y a plus de crevecœur que de consolation à prendre congé de ses amis : j'oublie volontiers ce debvoir de nostre entregent² : car des offices de l'amitié, celuy là est le seul desplaisant; et oublierois ainsi volontiers à dire ce grand et eternel adieu. S'il se tire quelque commodité de cette assistance, il s'en tire cent incommoditez. J'ay veu plusieurs, mourants bien piteusement, assiegez de tout ce train; cette presse les estouffe. C'est contre le debvoir, et est tesmoignage de peu d'affection et de peu de soing, de vous laisser mourir en repos : l'un tormente vos yeulx, l'autre vos aureilles, l'autre la bouche; il n'y a sens, ny membre, qu'on ne vous fracasse. Le cœur vous serre de pitié, d'ouïr les plaintes des amis; et de despit, à l'avventure, d'ouïr d'aultres plaintes feintes et masquees. Qui a tousjours eu le goust tendre, affoibly; il l'a encores plus : il luy fault, en une si grande nécessité, une main douce, et accommodee à son sentiment, pour le grater justement où il luy cuit; ou qu'on ne le gratait point du tout. Si nous avons besoing de sage

1. *Chrysippe* étoit de Soles; *Cleanthe*, d'Assos; *Diogene*, de Babylone. *Zenon*, de Cittium; *Antipater*, de Tarse : tous philosophes stoïciens qui passèrent leur vie à Athènes, comme a remarqué Plutarque dans son traité de *l'Exil*, c. 12. C.

2. *Civilité, politesse. C.*

femme, à nous mettre au monde, nous avons bien besoing d'un homme encores plus sage, à nous en tirer. Tel, et amy, le fauldroit il acheter bien chere-ment pour le service d'une telle occasion. Je ne suis point arrivé à cette vigueur desdaigneuse qui se for-tifie en soy mesme, que rien n'ayde, ny ne trouble : je suis d'un poinct plus bas; je cherche à conniller¹, et à me desrobbre de ce passage, non par crainte, mais par art. Ce n'est pas mon avis de faire, en cette action, preuve ou montre de ma constance. Pour qui? lors cessera tout le droict et l'interest que j'ay à la réputation. Je me contente d'une mort recueillie en soy, quiete², et solitaire, toute mienne, convenable à ma vie retiree et privee : au rebours de la supersti-tion romaine, où l'on estimoit malheureux celuy qui mouroit sans parler, et qui n'avoit ses plus proches à luy clorre les yeulx. J'ay assez affaire à me consoler, sans avoir à consoler aultruy; assez de pensees en la teste, sans que les circonstances m'en apportent de nouvelles; et assez de matieres à m'en-tretenir, sans l'emprunter. Cette partie n'est pas du roolle de la societé; c'est l'acte à un seul personnage. Vivons et rions entre les nostres; allons mourir et rechigner entre les incogneus : on treuve, en payant, qui vous tourne la teste, et qui vous frotte les pieds; qui ne vous presse qu'autant que vous voulez, vous presentant un visage indifferent; vous laissant vous gouverner et plaindre à vostre mode.

Je me desfais tous les jours, par discours³, de cette humeur puerile et inhumaine qui faict que nous desi-rons d'esmouvoir, par nos maulx, la compassion et le dueil en nos amis : nous faisons valoir nos inconve-nients oultre leur mesure, pour attirer leurs larmes; et la fermeté que nous louons en chascun à soubstenir sa mauvaise fortune, nous l'accusons et reprochons à nos proches, quand c'est en la nostre : nous ne nous

1. *A me sauver, à me cacher, comme un connil, un lapin, dans son trou.* E. J.

2. *Paisible, tranquille.* C.

3. *Par raison.* C.

contentons pas qu'ils se ressentent de nos maulx, si encores ils ne s'en affligen. Il fault estendre la joye; mais retrencher autant qu'on peult la tristesse. Qui se faict plaindre sans raison, est homme pour n'estre pas plaint quand la raison y sera : c'est pour n'estre jamais plaint, que se plaindre tousjours, faisant si souvent le piteux, qu'on ne soit pitoyable à personne. Qui se faict mort, vivant, est subject d'estre tenu pour vif, mourant. J'en ay veu prendre la chevre¹, de ce qu'on leur trouvoit le visage frez, et le pouls posé; contraindre leur ris, parce qu'il trahissoit leur guarison; et haïr la santé, de ce qu'elle n'estoit pas regrettable : qui bien plus est, ce n'estoient pas femmes. Je represente mes maladies, pour le plus, telles qu'elles sont, et evite les paroles de mauvais prognostique, et les exclamations composees. Sinon l'alaigresse, au moins la contenance rassise des assistants est propre prez d'un sage malade : pour se veoir en un estat contraire, il n'entre point en querelle avecques la santé; il luy plaist de la contempler en aultruy, forte et entiere, et en jouir au moins par compagnie : pour se sentir fondre contrebas, il ne rejecte pas du tout les pensees de la vie, ny ne fuyt les entretiens communs. Je veulx estudier la maladie, quand je suis sain : quand elle y est, elle faict son impression assez reelle, sans que mon imagination l'ayde. Nous nous preparons, avant la main, aux voyages que nous entreprenons, et y sommes resolus : l'heure qu'il nous fault monter à cheval, nous la donnons à l'assistance, et, en sa faveur, l'estendons.

Je sens ce proufit inesperé de la publication de mes mœurs, qu'elle me sert aulcunement de regle : il me vient par fois quelque consideration de ne trahir l'histoire de ma vie; cette publicque declaration m'oblige de me tenir en ma route, et à ne desmentir l'image de mes conditions, communement moins desfigurees et contredictes que ne porte la malignité et maladie des jugements d'aujourd'huy. L'uniformité et simplesse de mes mœurs produict bien un visage d'aysee inter-

1. *Se fâcher, se mettre en colère.*

pretation ; mais, parce que la façon en est un peu nouvelle et hors d'usage, elle donne trop beau jeu à la mesdisance. Si est il vray qu'à qui me veult loyalement injurier, il me semble fournir bien suffisamment où mordre en mes imperfections advouees et cogneues, et de quoy s'y saouler, sans s'escarmoucher au vent. Si, pour en preoccuper moy mesme l'accusation et la descouverte, il luy semble que je luy esdente sa morsure, c'est raison qu'il prenne son droict vers l'amplification et extension, l'offense a ses droicts oultre la justice; et que les vices dequoy je luy montre des racines chez moy, il les grossisse en arbres; qu'il y emploie non seulement ceulx qui me possedent, mais ceulx aussi qui ne font que me menacer, injurieux vices et en qualité et en nombre; qu'il me batte par là. J'embrasserois volontiers l'exemple du philosophe Bion : Antigonus le vouloit picquer sur le subject de son origine : il luy coupa broche¹ : « Je suis, dict « il, fils d'un serf, boucher, stigmatisé, et d'une « putain, que mon pere espousa par la bassesse de sa « fortune : touts deux furent punis pour quelque mes-« faict. Un orateur m'acheta enfant, me trouvant « beau et advenant; et m'a laissé, mourant, touts « ses biens : lesquels ayant transportez en cette ville « d'Athenes, je me suis addonné à la philosophie. Que « les historiens ne s'empeschent à chercher nouvelles « de moy; je leur en diray ce qui en est. » La confession genereuse et libre enerfe le reproche, et desarme l'injure. Tant y a que, tout compté, il me semble qu'aussi souvent on me loue, qu'on me desprise, oultre la raison : comme il me semble aussi que dez mon enfance, en reng et degré d'honneur, on m'a donné lieu plustost au dessus, qu'au dessous, de ce qui m'appartient. Je me trouverois mieulx en paix auquel ces ordres feussent ou reglez ou mesprisez. Entre les hommes, depuis que l'altercation de la prerogative au marcher ou à se seoir passe trois repliques, elle est incivile. Je ne crains point de ceder ou preceder iniquelement, pour fuyr à une si importune contesta-

1. *Il lui ferma la bouche.*

tion; et jamais homme n'a eu envie de presseance, à qui je ne l'aye quitee.

Oultre ce proufit que je tire d'escrire de moy, j'en ay esperé cet aultre, que s'il advenoit que mes humeurs plussent et accordassent à quelque honneste homme, avant mon trepas, il rechercheroit de nous joindre. Je luy ay donné beaucoup de païs gaigné; car, tout ce qu'une longue cognoissance et familiarité luy pourroit avoir acquis en plusieurs années, il l'a veu en trois jours en ce registre, et plus seurement et exactement. Plaisante fantasie! plusieurs choses que je ne vouldrois dire au particulier, je les dis au public; et, sur mes plus secrètes sciences ou pensees, renvoie à une boutique de libraire mes amis plus feaux;

Excutienda damus præcordia¹.

Si, à si bonnes enseignes, je scavois quelqu'un qui me feust propre, certes, je l'irois trouver bien loing : car la doulceur d'une sortable et agreable compagnie ne se peult assez acheter à mon gré. Oh ! un amy ! Combien est vraye cette ancienne sentence, « Que l'usage en est plus necessaire et plus doulx que des elements de l'eau et du feu ! »

Pour revenir à mon conte : il n'y a doncques pas beaucoup de mal de mourir loing, et à part : si estimons nous à debvoir de nous retirer pour des actions naturelles, moins disgraciees que cette cy, et moins hideuses. Mais encores ceulx qui en viennent là, de traissner languissants un long espace de vie, ne debvroient, à l'avventure, souhaiter d'empescher² de leur misere une grande famille : pourtant les Indois³, en certaine province, estimoient juste de tuer celuy qui seroit tombé en telle nécessité; en une aultre de leurs provinces, ils l'abandonnoient seul à se sauver comme il pourroit. A qui ne se rendent ils enfin ennuyeux et insupportables ? les offices communs n'en

1. Nous leur donnons à sonder tous les replis de notre âme. PERSE,
V, 22.

2. D'embarrasser. E. J.

3. C'est pourquoi les Indiens. E. J.

vont point jusques là. Vous apprenez la cruauté par force à vos meilleurs amis, durcissant et femme et enfants, par long usage, à ne sentir et plaindre plus vos maulx. Les soupirs de ma cholique n'apportent plus d'esmoy à personne. Et quand nous tirerions quelque plaisir de leur conversation, ce qui n'advient pas tousjours, pour la disparité des conditions qui produict ayssement mespris ou envie envers qui que ce soit, n'est ce pas trop d'en abuser tout un aage? Plus je les verrois se contraindre de bon cœur pour moy, plus je plaindrois leur peine. Nous avons loy¹ de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement, sur aultruy, et nous estayer en leur ruyne, comme celui qui faisoit esgorger des petits enfants, pour se servir de leur sang à guarir une sienne maladie; ou cet aultre à qui on fournissoit des jeunes tendrons à couver la nuict ses vieux membres, et mesler la douleur de leur haleine à la sienne aigre et poisante. La decrepitude est qualité solitaire. Je suis sociable jusques à l'excez; si me semble il raisonnable que meshuy je soubstraye de la veue du monde mon importunité, et la couve moy seul; que je m'appile et me recueille en ma coque, comme les tortues; que j'apprenne à veoir les hommes, sans m'y tenir. Je leur ferois oultrage en un pas si pendant²: il est temps de tourner le dos à la compagnie.

« Mais, en ces voyages, vous serez arresté miserablenement en un caignard³, où tout vous manquera. » La pluspart des choses necessaires, je les porte quand et moy : et puis, nous ne sçaurions eviter la fortune, si elle entreprend de nous courre sus. Il ne me fault rien d'extraordinaire, quand je suis malade : ce que nature ne peult en moy, je ne veux pas qu'un bolus le face. Tout au commencement de mes fiebres et des maladies qui m'atterrent, entier encors et voisin de la

1. *La liberté, le droit.*

2. *Si suspendu, si escarpé, si glissant.* E. J.

3. *En un coin exposé au soleil, où les chiens (canes) se rassemblent en hiver.* C'est ce que signifie cagnar en languedocien. On diroit maintenant *en un chenil.* C.

santé, je me reconcilie à Dieu par les derniers offices chrestiens; et m'en treuve plus libre et deschargé; me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie. De notaire et de conseil, il m'en fault moins que de medecins. Ce que je n'auray estably de mes affaires, tout sain, qu'on ne s'attende point que je le face malade. Ce que je veulx faire pour le service de la mort, est tousjours faict; je n'oserois le delayer d'un seul jour : et, s'il n'y a rien de faict, c'est à dire, Ou que le doute m'en aura retardé le chois (car par fois c'est bien choisir de ne choisir pas), Ou que tout à faict je n'auray rien voulu faire.

J'escris mon livre à peu d'hommes, et à peu d'annees¹. Si c'eust esté une matière de duree, il l'eust fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continue qui a suivy le nostre jusques à cette heure, qui peult esperer que sa forme presente soit en usage d'icy à cinquante ans? il escoule touts les jours de nos mains; et, depuis que je vis, s'est alteré de moitié. Nous disons qu'il est asture parfaict : autant en dict du sien chasque siecle. Je n'ay garde de l'en tenir là, tant qu'il fuyra et s'ira difformant comme il faict. C'est aux bons et utiles escripts de le clouer à eulx; et ira son credit selon la fortune de nostre estat. Pourtant ne crains je point d'y inserer plusieurs articles privez qui consument leur usage entre les hommes qui vivent aujourd'hui, et qui touchent la particuliere science d'aulcuns, qui y verront plus avant que la commune intelligence. Je ne veulx pas, aprez tout, comme je veois souvent agiter la memoire des trespasssez, qu'on aille debattant : « Il jugeoit, il vivoit ainsin : Il vouloit cecy : S'il eust parlé sur sa fin, il eust dict, il eust donné : Je le cognoissois mieulx que tout aultre. » Or, autant que la bien-seance me le permet, je fois ici sentir mes inclinations et affections : mais plus librement et plus volontiers le fois je de bouche à quiconque desire en estre informé. Tant y a, qu'en ces memoires, si on y regarde, on

1. Pour peu d'hommes, et peu d'années. E. J.

trouvera que j'ay tout dict, ou tout designé : ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt :

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci
Sunt, per quæ possis cognoscere cetera tute¹.

Je ne laisse rien à desirer et deviner de moy. Si on doibt s'en entretenir, je veulx que ce soit véritablement et justement : je reviendrois volontiers de l'autre monde, pour desmentir celuy qui me formeroit aultre que je n'estois, feust ce pour m'honnorer. Des vivants mesme, je sens qu'on parle tousjours aultrement qu'ils ne sont : et, si à toute force je n'eusse maintenu un amy que j'ai perdu², on me l'eust deschiré en mille contraires visages.

Pourachever de dire mes foibles humeurs, j'advoue qu'en voyageant je n'arrive gueres en logis où il ne me passe par la fantasie si j'y pourray estre et malade, et mourant, à mon ayse. Je veulx estre logé en lieu qui me soit bien particulier, sans bruit, non maussade, ou fumeux, ou estouffé. Je cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances ; ou, pour mieulx dire, à me descharger de tout aultre empeschement, à fin que je n'aye qu'à m'attendre³ à elle, qui me pojera volontiers assez, sans aultre recharge. Je veulx qu'elle ayt sa part à l'aisance et commodité de ma vie : c'en est un grand lopin, et d'importance ; et espere meshuy qu'il ne desmentira pas le passé. La mort a des formes plus aysees les unes que les aultres, et prend diverses qualitez selon la fantasie de chascun : entre les naturelles, celle qui vient d'affoiblissement et appesantissemement me semble molle et douce : entre les violentes, j'imagine plus malayseement un precipice, qu'une ruyne qui m'accable ; et un coup trenchant d'une espee, qu'une harquebusade ; et eusse plustost beu le breuvage de Socrates, que de me frapper comme

1. Mais ces traits si légers suffiront à un esprit pénétrant, pour deviner le reste. LUCRÈCE, I, 403.

2. Etienne de *La Boëtie*. Voyez le chapitre de *l'Amitié*, ci-dessus, liv. I, c. 27. N.

3. Latinisme, *attendere*.

Caton : et, quoy que ce soit un, si sent mon imagination difference, comme de la mort à la vie, à me jecter dans une fournaise ardente, ou dans le canal d'une platte riviere : tant sottement nostre crainte regarde plus au moyen qu'à l'effect ! Ce n'est qu'un instant ; mais il est de tel poids, que je donnerois volontiers plusieurs jours de ma vie pour le passer à ma mode. Puisque la fantasie d'un chascun treuve du plus et du moins en son aigreur, puisque chascun a quelque chois entre les formes de mourir, essayons un peu plus avant d'en trouver quelqu'une deschargee de tout desplaisir. Pourroit on pas la rendre encores voluptueuse, comme les Commourants¹ d'Antonius et de Cleopatra ? Je laisse à part les efforts que la philosophie et la religion produisent aspres et exemplaires : mais entre les hommes de peu, il s'en est trouvé, comme un Petronius et un Tigellinus à Rome, engagez à se donner la mort, qui l'ont comme endormie par la mollesse de leurs apprests ; ils l'ont faictes couler et glisser parmi la lascheté de leur passetemps accoustumez, entre des garses et bons compaignons ; nul propos de consolation, nulle mention de testament, nulle affectation ambitieuse de constance, nul discours de leur condition future ; parmi les jeux, les festins, faceties, entretiens communs et populaires, et la musique, et des vers amoureux. Ne scaurions-nous imiter cette resolution en plus honneste contenance ? Puisqu'il y a des morts bonnes aux fols, bonnes aux sages ; trouvons en qui soient bonnes à ceulx d'entre deux. Mon imagination m'en presente quelque visage facile, et, puisqu'il fault mourir, desirable. Les tyrans romains pensoient donner la vie au criminel à qui ils donnoient le chois

1. *Commorientes* ; c'étoit le titre d'une comédie que Plante avoit imitée des Συναπόθνήσκοντες de Diphile (TÉRENCE, *Adelph.* prol., v. 7). Ici Montaigne fait allusion à la confrérie des *Synapothanoumènes*, ou bande de ceux qui veulent mourir ensemble, formée par Antoine et Cléopâtre après la bataille d'Actium : s'y enrôler, c'étoit s'engager à mourir avec eux. « Leurs amis se faisoient enrôller en cette bande des Commourants, et par ainsi ils estoient tousjours à faire grand chere, pource que chascun à son tour festoyoit la compagnie. » PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, c. 15. J. V. L.

de sa mort. Mais Theophraste, philosophe si delicat, si modeste, si sage, a il pas esté forcé, par la raison, d'oser dire ce vers latinisé par Ciceron,

Vitam regit fortuna, non sapientia¹?

La fortune ayde à la facilité du marché de ma vie, me l'ayant logee en tel poinct, qu'elle ne faict meshuy ny besoing aux miens, ny empeschement : c'est une condition que j'eusse acceptee en toutes les saisons de mon aage; mais en cette occasion de trousser mes bribes et de plier bagage, je prends plus particulièrement plaisir à ne leur apporter ny plaisir, ny desplaisir en mourant. Elle a, d'un artiste compensation, faict que ceulx qui peuvent pretendre quelque materiel fruct de ma mort, en receoivent d'ailleurs, conjoinctement, une materielle perte. La mort s'appesantit souvent en nous, de ce qu'elle poise aux aultres; et nous interesse de leur interest, quasi autant que du nostre, et plus et tout² par fois.

En cette commodité de logis que je cherche, je n'y mesle pas la pompe et l'amplitude, je la hais plustost; mais certaine propreté simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honnore de quelque grace toute sienne. *Non ampliter, sed munditer convivium. Plus salis, quam sumptus*³. Et puis, c'est affaire à ceulx que les affaires entraisnent en plein hyver par les Grisons, d'estre surprins en chemin en cette extremité : moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal : s'il faict laid à droicte, je prends à gauche; si je me treuve mal propre à monter à cheval, je m'arreste; et faisant

1. Le sort règle nos jours, plutôt que la sagesse.

CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, V, 9.

2. *Et plus aussi quelquefois.* — *Et tout* signifie en cet endroit *aussi*.

3. Un repas où règne la propreté plutôt que l'abondance. Plus d'agrément que de frais. — Ces dernières paroles, *Plus salis, quam sumptus*, sont de Cornélius Népos, dans la *Vie d'Atticus*, c. 13. Pour les autres, *Non ampliter, sed munditer convivium*, Montaigne les a tirées d'un ancien poëte cité par Nonius, XI, 19, et les a adaptées à son sujet dans un sens tout contraire à celui qu'elles ont dans l'original. C.

ainsi, je ne veois à la verité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison : il est vray que je treuve la superfluité tousjours superflue, et remarque de l'empeschement en la delicatesse mesme et en l'abondance. Ay je laissé quelque chose à veoir derriere moy, j'y retourne; c'est tousjours mon chemin : je ne trace aulcune ligne certaine, ny droicte, ny courbe. Ne treuve je point, où je vois, ce qu'on m'avoit dict, comme il advient souvent que les jugements d'aultruy ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvez le plus souvent fauls; je ne plainds pas ma peine, j'ay apprins que ce qu'on disoit n'y est point.

J'ay la complexion du corps libre, et le goust commun, autant qu'homme du monde : la diversité des façons d'une nation à aultre ne me touche que par le plaisir de la varieté : chasque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre; bouilly ou rosty; beurre, ou huyle, de noix, ou d'olive; chauld ou froid, tout m'est un; et si un, que, vieillissant, j'accuse cette genereuse faculté, et aurois besoing que la delicatesse et le chois arrestast l'indiscretion de mon appetit, et par fois soulageast mon estomach. Quand j'ay esté ailleurs qu'en France, et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulois estre servy à la françoise, je m'en suis mocqué, et me suis tousjours jecté aux tables les plus espesses d'estrangiers. J'ay honte de veoir nos hommes enyvrez de cette sotte humeur, De s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element, quand ils sont hors de leur village; où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangieres. Retrouvent ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette adventure; les voilà à se rallier, et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils veoyent : pourquoi non barbares, puis qu'elles ne sont françaises? Encores sont ce les plus habiles qui les ont recognues, pour en mesdire. La pluspart ne prennent l'aller que pour le venir : ils voyagent couverts et resserrez, d'une prudence taciturne et incomunicable, se deffendants de la contagion d'un air incogneu. Ce que je dis de ceulx là me ramentoit, en

chose semblable, ce que j'ay par fois apperceu en aulcuns de nos jeunes courtisans : ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte; nous regardent comme gents de l'autre monde, avecques desdaing, ou pitié. Ostez leur les entretiens des mysteres de la court, ils sont hors de leur gibbier; aussi neufs pour nous et malhabiles, comme nous sommes à eulx. On dict bien vray, qu'un honneste homme, c'est un homme meslé. Au rebours, je peregrine tressaoul de nos façons¹; non pour chercher des Gascons en Sicile, j'en ay assez laissé au logis : je cherche des Grecs plustost, et des Persans; j'accointe ceulx là, je les considere; c'est là où je me preste, et où je m'employe. Et qui plus est, il me semble que je n'ay rencontré gueres de manieres qui ne vaillent les nostres : je couche de peu; car à peine ay je perdu mes girouettes de veue.

Au demourant, la pluspart des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin, ont plus d'incommodité que de plaisir, je ne m'y attache point, moins asteure que la vieillesse me particularise et sequestre aulcunement des formes communes. Vous souffrez pour aultruy, ou aultruy pour vous : l'un et l'autre inconvenient est poisant; mais le dernier me semble encores plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de mœurs conformes aux vostres, qui aime à vous suyvre : j'en ay eu faulte extreme en touts mes voyages. Mais une telle compagnie, il la fault avoir choisie et acquise dez le logis. Nul plaisir n'a saveur pour moy, sans communication : il ne me vient pas seulement une gaillarde pensee en l'ame, qu'il ne me fasche de l'avoir produicte seul, et n'ayant à qui l'offrir. *Si cum hac exceptione detur sapientia, ut illam inclusam teneam, nec enuntiem, rejiciam*². L'autre l'avoit monté d'un ton au-dessus : *Si contigerit ea vita sapienti, ut in omnium rerum*

1. *Je voyage très las de nos façons.* E. J.

2. Si l'on m'offroit la sagesse, à condition de la tenir renfermée, sans la communiquer à personne, je n'en voudrois pas. SÉNÈQUE,
6. *Epist.*

*affluentibus copiis, quamvis omnia, quæ cognitione digna sunt, summo otio secum ipse consideret et contempletur ; tamen, si solitudo tanta sit, ut hominem videre non possit, excedat e vita*¹. L'opinion d'Archytas m'agree, « qu'il feroit desplaisant, au ciel mesme, et à se promener dans ces grands et divins corps celestes, sans l'assistance d'un compaignon. » Mais il vault mieulx encores estre seul, qu'en compagnie ennuyeuse et inepte. Aristippus s'aimoit à vivre estrangier partout :

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis²,

Je choisirois à la passer le cul sur la selle,

Visere gestiens,
Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulæ, pluviique rores³.

« Avez vous pas des passe temps plus aysez ? De quoy avez vous faulte ? Vostre maison est elle pas en bel air et sain, suffisamment fournie, et capable plus que suffisamment ? La majesté royale y a peu⁴ plus d'une fois en sa pompe. Vostre famille n'en laisse elle pas en reglement plus au dessous d'elle, qu'elle n'en a au dessus en eminence ? Y a il quelque pensee locale qui vous ulcere, extraordinaire, indigestible ;

Quæ te nunc coquat et vexet sub pectore fixa⁵ ?

Où cuidez vous pouvoir estre sans empeschement et sans destourbier⁶ ? *Nunquam simpliciter fortuna indul-*

1. Si le sage se trouvoit dans une solitude absolue, où cependant il jouiroit à la fois et de l'abondance de toutes les choses nécessaires, et du loisir de contempler et d'étudier tout ce qui est digne d'être connu, sans doute il renonceroit à la vie. CICÉRON, *de Offic.*, I, 43.

2. Si le destin me permettoit de passer ma vie selon mes desirs. VIRGILE, *Enéide*, IV, 340.

3. J'irois voir les régions que le soleil brûle de ses feux ; j'irois voir celles où se forment les nuages et les frimas. HORACE, III, 3, 54.

4. On a déjà vu cette ellipse : *y a pu*, c'est-à-dire *y a pu entrer*, *y a logé*, comme on a mis dans l'édition de 1635. J. V. L.

5. Qui, attachée à votre ame, vous consume et vous ronge ? *Ennius apud Cicer. de Senectute*, c. 1.

6. Sans embarras. E. J.

*get*¹. Voyez doncques qu'il n'y a que vous qui vous empeschez : et vous vous suyvrez par tout, et vous plaindrez par tout; car il n'y a satisfaction çà bas, que pour les ames ou brutales ou divines. Qui n'a du contentement à une si juste occasion, où pense il le trouver? A combien de milliers d'hommes arreste une telle condition que la vostre le but de leurs souhaits? Reformez vous seulement; car en cela vous pouvez tout : là où vous n'avez droict que de patience envers la fortune : *nulla placida quies est, nisi quam ratio composuit*².

Je veois la raison de cet advertisement, et la veois tresbien : mais on auroit plutost faict, et plus pertinemment, de me dire, en un mot : « Soyez sage. » Cette resolution est oultre la sagesse; c'est son ouvrage et sa production : ainsi faict le medecin, qui va criailant aprez un pauvre malade languissant, « qu'il se resjouisse : » il luy conseilleroit un peu moins ineptement, s'il luy disoit : « Soyez sain. » Pour moy, je ne suis qu'un homme de la commune sorte. C'est un precepte salutaire, certain, et d'aysee intelligence, « Contentez vous du vostre; » c'est à dire, de la raison; l'execution pourtant n'en est non plus aux plus sages qu'en moy. C'est une parole populaire, mais elle a une terrible estendue : que ne comprend elle? Toutes choses tumbent en discretion et modification. Je sçais bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution : aussi sont ce nos maistresses qualitez et predominantes. Ouy, je le confesse, je ne veois rien seulement en songe et par souhait, où je me puisse tenir : la seule varieté me paye, et la possession de la diversité; au moins si quelque chose me paye. A voyager, cela mesme me nourrit, que je me puis arrester sans interest, et que j'ay où m'en divertir commodelement. J'aime la vie privee, parce que c'est par mon chois que je l'aime,

1. Les faveurs de la fortune ne sont jamais sans mélange. QUINTÉ-CURCE, IV, 14.

2. La véritable tranquillité est celle que nous a donnée la raison. SÉNÈQUE, Epist. 56.

non par disconvenance à la vie publicque, qui est à l'avventure autant selon ma complexion : j'en sers plus gaiement mon prince, parce que c'est par libre eslection de mon jugement et de ma raison, sans obligation particuliere; et que je n'y suis pas rejecté ny constraint, pour estre irrecevable à tout aultre party, et mal voulu : ainsi du reste. Je hais les morceaux que la necessité me taille; toute commodité me tiendroit à la gorge, de laquelle seule j'aurais à despendre :

Alter remus aquas, alter mihi radat arenas¹;

une seule chorde ne m'arreste jamais assez. « Il y a de la vanité, dites vous, en cet amusement. » Mais où non? et ces beaux preceptes sont vanité; et vanité toute la sagesse : *Dominus novit cogitationes sapientium, quoniam vanæ sunt*². Ces exquises subtilitez ne sont propres qu'au presche : ce sont discours qui nous veulent envoyer touts bastez en l'autre monde. La vie est un mouvement materiel et corporel, action imparfaite de sa propre essence, et desreglee : je m'employe à la servir selon elle.

Quisque suos patimur manes³.

*Sic est faciendum, ut contra naturam universam nihil contendamus; ea tamen conservata, proprium sequamur*⁴. A quoy faire ces poinctes eslevees de la philosophie, sur lesquelles aucun estre humain ne se peult rasseoir? et ces regles, qui excedent nostre usage et nostre force?

Je veois souvent qu'on nous propose des images de vie, lesquelles, ny le proposant, ny les auditeurs, n'ont

1. Je veux toujours frapper l'eau d'une rame, et de l'autre toucher le rivage. PROPERCE, III, 3, 20.

2. Le Seigneur connoît que les pensées des sages ne sont que vanité. Ps. 93, v. 11; et CORINTH., 1, 3, 20.

3. Nous avons chacun nos passions. VIRGILE, *Enéide*, VI, 743.

4. Nous devons faire en sorte que, sans jamais aller contre les lois de la nature universelle, nous suivions cependant notre propre nature. CICÉRON, *de Offic.*, 1, 31.

aulcune esperance de suyvre, ny, qui plus est, envie. De ce mesme papier où il vient d'escrire l'arrest de condamnation contre un adultere, le juge en desrobbe un lopin pour en faire un poulet à la femme de son compaignon : celle à qui vous viendrez de vous frotter illiciteme, crierà plus asprement tantost, en vostre presence mesme, à l'encontre d'une pareille faulte de sa compaigne, que ne feroit Porcie¹ : et tel condamne les hommes à mourir pour des crimes qu'il n'estime point faultes. J'ay veu, en ma jeunesse, un galant homme² presenter d'une main, au peuple, des vers excellents et en beauté et en desbordement; et de l'autre main, en mesme instant, la plus querelleuse reformation theologienne dequoy le monde se soit desjeuné³ il y a long temps. Les hommes vont ainsin : on laisse les loix et preceptes suyvre leur voye; nous en tenons une autre, non par desreglement de mœurs seulement, mais par opinion souvent, et par jugement contraire. Sentez⁴ lire un discours de philosophie; l'invention, l'eloquence, la pertinence, frappe incontinent vostre esprit, et vous esmeut : il n'y a rien qui chatouille ou poigne vostre conscience; ce n'est pas à elle qu'on parle. Est il pas vray? Si disoit Ariston, « que ny une estuve, ny une leçon n'est d'aulcun fruct, si elle ne nettoye et ne decrasse. On peult s'arrester à l'escorce; mais c'est aprez qu'on en a retiré la mouëlle : comme, aprez avoir avalé le bon vin d'une belle coupe, nous en considerons les graveures et l'ouvrage. En toutes les chambrees de la philosophie ancienne, cecy se trouvera, qu'un mesme ouvrier y publie des regles de temperance, et publie ensemble des escripts d'amour et desbauche : et Xenophon, au giron de Clinias, escrivit contre la vertu aristippique⁵.

1. Fille de Caton d'Utique, qui se donna la mort quand elle eut appris celle de Brutus, son mari, après la bataille de Philippi. E. J.

2. Il s'agit peut-être ici de Théodore de Bèze, le célèbre réformateur, qui publia presque en même temps, vers 1550, ses poésies amoureuses (*Juvenilia*) et son apologie intolérante du jugement et du supplice de Servet. J. V. L.

3. *Se soit régale* (en rompant son jeûne). E. J.

4. Italianisme : *Sentite*, écoutez. J. V. L.

5. C'est-à-dire contre la vertu telle que la définissoit Aristippe. Il

Ce n'est pas qu'il y ayt une conversion miraculeuse qui les agite à ondees : mais c'est que Solon se represente tantost soy mesme, tantost en forme de legislateur; tantost il parle pour la presse¹, tantost pour soy; et prend pour soy les regles libres et naturelles, s'asseurant d'une santé ferme et entiere :

Curentur dubū medicis majoribus ægri².

Antisthenes permet au sage d'aimer, et faire à sa mode ce qu'il treuve estre opportun, sans s'attendre aux loix : d'autant qu'il a meilleur avis qu'elles, et plus de cognoissance de la vertu. Son disciple Diogenes disoit : « Opposer aux perturbations, la raison; à fortune, la confidence³; aux loix, nature. » Pour les estomachs tendres, il fault des ordonnances contrainctes et artificielles; les bons estomachs se servent simplement des prescriptions de leur naturel appetit : ainsi font nos medecins, qui mangent le melon et boivent le vin frez, ce pendant qu'ils tiennent leur patient obligé au syrop et à la panade. « Je ne scāis quels livres, disoit la courtisane Laïs⁴, quelle sapience, quelle philosophie; mais ces gents là battent aussi souvent à ma porte, qu'aulcuns aultres. » D'autant que nostre licence nous porte tousjors au delà de ce qui nous est loisible et permis, on a estrecy, souvent oultre la raison universelle, les preceptes et les loix de nostre vie :

Nemo satis credit tantum delinquere, quantum
Permittas⁵.

est donc inutile d'avoir recours à une leçon abandonnée par Montaigne, contre la volupté aristippique. Ce qu'il dit ici est emprunté de DIOGÈNE LAERCE, liv. II, au commencement de la *Vie de Xénophon*. J. V. L.

1. Pour la foule, la multitude. E. J.

2. Qu'un malade en danger appelle les médecins les plus habiles.

JUVÉNAL, XIII, 124.

3. Le courage, la résolution.

4. Après avoir cherché inutilement la source de ce beau conte, j'ai appris de M. Barbeyrac que, selon toutes les apparences, Montaigne n'a ici d'autre garant que le menteur ANTOINE DE GUEVARA, *Epîtres dorées*, liv. I, p. 263 de la vieille traduction françoise. C.

5. L'homme ne croit jamais avoir atteint le terme prescrit à ses passions. JUVÉNAL, XIV, 233.

Il seroit à desirer qu'il y eust plus de proportion du commandement, à l'obeissance : et semble la visee injuste, à laquelle on ne peult atteindre. Il n'est si homme de bien, qu'il mette à l'examen des loix toutes ses actions et pensees, qui ne soit pendable dix fois en sa vie; voire tel qu'il seroit tresgrand dommage et tresinjuste de punir et de perdre :

Ole, quid ad te,
De cete quid faciat ille, vel illa sua¹?

et tel pourroit n'offenser point les loix, qui n'en meriteroit point la louange d'homme de vertu, et que la philosophie feroit tres justement fouetter : tant cette relation est trouble et ineguale! Nous n'avons garde d'estre gents de bien selon Dieu; nous ne le scaurions estre selon nous : l'humaine sagesse n'arriva jamais aux debvoirs qu'elle s'estoit elle mesme prescripts; et, si elle y estoit arrivee, elle s'en prescriroit d'autres au delà, où elle aspirast tousjours et prestendist : tant nostre estat est ennemy de consistance! L'homme s'ordonne à soy mesme d'estre necessairement en faulte : il n'est gueres fin de tailler son obligation, à la raison d'un aultre estre que le sien : à qui prescript il ce qu'il s'attend que personne ne face? luy est il injuste de ne faire point ce qu'il luy est impossible de faire? Les loix qui nous condamnent à ne pouvoir pas, nous condamnent de ce que nous ne pouvons pas.

Au pis aller, cette difforme liberté de se presenter a deux endroicts, et les actions d'une façon, les discours de l'autre, soit loisible à ceulx qui disent les choses : mais elle ne le peult estre à ceulx qui se disent eux mesmes, comme je fois; il fault que j'aille de la plume comme des pieds. La vie commune doibt avoir conference² aux aultres vies : la vertu de Caton estoit vigoreuse oultre la raison de son siecle; et à un homme qui se mesloit de gouverner les aultres, destiné au service commun, il se pourroit dire que c'estoit une

1. Que t'importe, Olus, de quelle manière celui-ci ou celle-là dispose de sa personne? MARTIAL, VII, 9, 1.

2. *Du rapport, de la relation. C.*

justice, sinon injuste, au moins vaine et hors de saison. Mes mœurs mesmes, qui ne disconviennt de celles qui courent, à peine de la largeur d'un poulce, me rendent pourtant aulcunement farouche à mon aage, et inassociable. Je ne sçais pas si je me treuve desgousté, sans raison, du monde que je hante; mais je sçais bien que ce seroit sans raison si je me plaignois qu'il feust desgousté de moy, puisque je le suis de luy. La vertu assignee aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoigneures et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine foiblesse; meslee et artificielle, non droicte, nette, constante, ny purement innocente. Les annales reprochent jusques à cette heure à quelqu'un de nos roys de s'estre trop simplement laissé aller aux consciencieuses persuasions de son confesseur : les affaires d'estat ont des preceptes plus hardis :

Exeat aula,
Qui vult esse pius¹:

J'ay aultrefois essayé d'employer au service des maniements publicques les opinions et regles de vivre, ainsi rudes, neufves, impolies ou impollues, comme je les ay nees chez moy, ou rapportees de mon institution, et desquelles je me sers, sinon si commodement, au moins seurement, en particulier; une vertu scholastique et novice : je les y ay trouvées ineptes et dangereuses. Celuy qui va en la presse, il fault qu'il gau-chisse, qu'il serre ses coudes, qu'il recule, ou qu'il advance, voire qu'il quite le droict chemin, selon ce qu'il rencontre; qu'il vive non tant selon soy, que selon aultruy, non selon ce qu'il se propose, mais selon ce qu'on luy propose, selon le temps, selon les hommes, selon les affaires. Platon dict que qui eschappe, brayes nettes, du maniement du monde, c'est par miracle qu'il en eschappe; et dict aussi, que quand il ordonne son philosophie chef d'une police², il n'entend pas le dire d'une police corrompue, comme celle

1. Quitte la cour, si tu veux être juste.

LUCAIN, VIII, 493.

2. D'un gouvernement, d'une administration. E. J.

d'Athenes, et encores bien moins comme la nostre, envers lesquelles la sagesse mesme perdroit son latin; et une bonne herbe, transplantee en solage¹ fort divers à sa condition, se conforme bien plustost à iceluy, qu'elle ne le reforme à soy. Je sens que si j'avois à me dresser tout à faict à telles occupations, il m'y fauldroit beaucoup de changement et de rabillage. Quand je pourrois cela sur moy (et pourquoi ne le pourrois je avecques le temps et le soing?), je ne le vouldrois pas. De ce peu que je me suis essayé en cette vacation, je m'en suis d'autant desgousté : je me sens fumer en l'ame, par fois, aulcunes tentations vers l'ambition; mais je me bande et obstine au contraire :

At tu, Catulle, obstinatus obdura².

On ne m'y appelle gueres, et je m'y convie aussi peu : la liberté et l'oysifveté, qui sont mes maistresses qualitez, sont qualitez diametralement contraires à ce mestier là. Nous ne sçavons pas distinguer les facultez des hommes; elles ont des divisions et bornes malaysees à choisir, et delicates : de conclure, par la suffisance d'une vie particuliere, quelque suffisance à l'usage publicque, c'est mal conclu : tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les aultres; et faict des Essais, qui ne sçauroit faire des effects : tel dresse bien un siege, qui dresseroit mal une battaille; et discourt bien en privé, qui harangueroit mal un peuple ou un prince : voire, à l'aventure est ce plustost tesmoignage à celuy qui peult l'un, de ne pouvoir point l'autre, qu'autrement. Je treuve que les esprits haults ne sont de gueres moins aptes aux choses basses, que les bas esprits aux haultes. Estoit il à croire que Socrates eust appresté aux Atheniens matiere de rire à ses despens, pour n'avoir oncques sceu compter les suffrages de sa tribu, et en faire rapport au conseil? certes, la veneration en quoy j'ay les perfections de ce personnage, merite que sa for-

1. En sol, en terrain fort différent de celui qui lui conviendroit. E. J.

2. Ferme, Catulle; tiens bon jusqu'à la fin. CATULLE, Carm., VIII, 19.

tune fournisse, à l'excuse de mes principales imperfections, un si magnifique exemple. Nostre suffisance est detaillee à menues pieces : la mienne n'a point de latitude, et si est chetifve en nombre. Saturninus¹, à ceulx qui luy avoient deferé tout commandement : « Compaignons, dict il, vous avez perdu un bon capitaine, pour en faire un mauvais general d'armee. »

Qui se vante en un temps malade comme cettuy cy, d'employer au service du monde une vertu naïfve et sincere, ou il ne la cognoist pas, les opinions se corrompants avecques les mœurs (de vray, oyez la leur peindre, oyez la pluspart se glorifier de leurs deportements, et former leurs regles; au lieu de peindre la vertu, ils peignent l'injustice toute pure et le vice, et la presentent ainsi faulse à l'institution des princes); ou, s'il la cognoist, il se vante à tort, et, quoy qu'il die, faict mille choses dequoy sa conscience l'accuse. Je croirois volontiers Seneca de l'experience qu'il en fait en pareille occasion, pourveu qu'il m'en voulust parler à cœur ouvert. La plus honnable marque de bonté, en une telle nécessité, c'est recognoistre librement sa faulte et celle d'aultruy; appuyer², et retarder de sa puissance, l'inclination vers le mal; suyvre envy³ cette pente; mieulx esperer, et mieulx desirer. J'apperceois, en ces desmembremens de la France et divisions où nous sommes tumbez, chacun se travailler à deffendre sa cause, mais jusques aux meilleurs, avecques desguisement et mensonge : qui en escriroit rondement, en escriroit temerairement et vicieusement. Le plus juste party, si est ce encores le membre d'un corps vermoulu et verreux; mais, d'un tel corps, le membre moins malade s'appelle sain, et à bon droict, d'autant que nos qualitez n'ont

1. Un des trente tyrans qui s'élèverent du temps de l'empereur Gallien. Voici ses paroles, dans le texte de TRÉBELLIUS POLLION, *Trig. Tyrann.*, c. 23 : *Commilitones, bonum ducem perdidistis, et malum principem fecistis. C.*

2. *Appuyer* ne signifie pas ici *offrir un appui*, mais une résistance à l'inclination vers le mal : en mécanique, *appui* et *résistance* sont presque synonymes. E. J.

3. *A regret.* E. J.

tiltre qu'en la comparaison : l'innocence civile se mesure selon les lieux et saisons. J'aimerois bien à veoir en Xenophon une telle louange d'Agesilaus : estant prié par un prince voisins avecques lequel il avoit aultrefois esté en guerre, de le laisser passer en ses terres, il l'octroya, luy donnant passage à travers le Peloponnes; et non seulement ne l'emprisonna ou empoisonna, le tenant à sa mercy, mais l'accueillit courtoisement, suyvant l'obligation de sa promesse, sans luy faire offense. A ces humeurs là, ce ne seroit rien dire; ailleurs et en aultre temps, il se fera compte de la franchise et magnanimité d'une telle action : ces babouins¹ capettes² s'en feussent moquez : si peu retire³ l'innocence spartaine à la françoise. Nous ne laissons pas d'avoir des hommes vertueux; mais c'est selon nous. Qui a ses mœurs establies en reglement au dessus de son siecle; ou qu'il torde et esmousse ses regles; ou, ce que je luy conseille plustost, qu'il se retire à quartier, et ne se mesle point de nous : qu'y gaigneroit il?

Egregium sanctumque virum si cerno, bimembri
Hoc monstrum puer, et miranti jam sub aratro
Piscibus inventis, et fœtæ comparo mulæ⁴.

1. Babouin signifie, 1° un gros singe; 2° un enfant; ici, il signifie un écolier. E. J.

2. Capette signifie proprement un écolier du collège de Montaigu à Paris. En 1480, Jean Standoncht, de Malines, docteur de Sorbonne, fit une fondation pour entretenir dans ce collège quatre-vingt-quatre écoliers, en mémoire des douze *apôtres* et des soixante-douze *disciples*. Ces écoliers furent nommés *capettes*, à cause des petits manteaux qu'ils portoient, nommés *capes*; et comme on les traitoit fort durement, tant à l'égard de la table que de la discipline, c'étoient ordinairement de si pauvres génies, que le mot de *capette* fut employé pour désigner un écolier du caractère le plus méprisable, un sot, un impertinent écolier. Montaigne traite ici de *capettes*, de *babouins capettes*, la plupart des hommes de son siècle, qui n'auroient rien compris à la magnanimité d'Agésilas, C.

3. Tant l'innocence, la vertu spartiate ressemble peu à la françoise! E. J.

4. Aperçois-je un homme intègre et vertueux, je suis aussi surpris que si je voyois un enfant à deux têtes, une mule féconde, ou des poissons trouvés en labourant la terre. JUVÉNAL, XIII, 84.

On peult regretter les meilleurs temps, mais non pas fuyr aux presents : on peult desirer aultres magistrats, mais il fault, ce nonobstant, obeïr à ceulx icy; et à l'avventure y a il plus de recommendation d'obeïr aux mauvais qu'aux bons. Autant que l'image des loix receues et anciennes de cette monarchie reluira en quelque coing, m'y voylà planté : si elles viennent par malheur à se contredire et empescher entr'elles, et produire deux parts, de chois doubtueux et difficile, mon eslection sera volontiers d'eschapper et me desrobbber à cette tempeste; nature m'y pourra prester ce pendant la main, ou les hazards de la guerre. Entre Cesar et Pompeius, je me feusse franchement declaré : mais entre ces trois voleurs¹ qui veinrent depuis, ou il eust fallu se cacher, ou suyvre le vent : ce que j'estime loisible, quand la raison ne guide plus.

Quo diversus abis²?

Cette farcisseur est un peu hors de mon theme : je m'egare, mais plutost par licence que par mesgarde : mes fantasies se suyvent, mais par fois c'est de loing; et se regardent, mais d'une veue oblique. J'ay passé les yeulx sur tel dialogue de Platon³, mi party d'une fantastique bigarrure; le devant à l'amour, tout le bas à la rhetorique : ils ne craignent point ces muances⁴, et ont une merveilleuse grace à se laisser ainsi rouler au vent, ou à le sembler. Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas tousjours la matiere; souvent ils la denotent seulement par quelque marque : comme ces aultres, l'Andrie, l'Eunuche⁵; ou ceulx cy, Sylla, Cicero, Torquatus. J'aime l'allure poëtique, à saults et à gambades : c'est un' art, comme dict Platon, legiere, volage, demoniacle⁶. Il est des ouvrages

1. *Octave, Marc-Antoine et Lepidus.* C.

2. Où vas-tu t'égarer? VIRGILE, *Énéide*, V, 165.

3. *Le Phèdre.* C.

4. *Ces changements ; ils ne font pas difficulté de passer d'un sujet à un autre tout différent.* C.

5. *L'Andrienne, l'Eunuque*, deux comedies de Térence. E. J.

6. *Démoniaque*, ou plutôt *divine*, δαιμονική. Montaigne traduit ici l'*Ion* de Platon, qui dit, en parlant du poëte : Κοῦφον γὰρ γέρημα ποιητῆς ἔστι, καὶ πεινόν, ναὶ λεπόν. J. V. L.

en Plutarque, où il oublie son theme; où le propos de son argument ne se trouve que par incident, tout estouffé en matiere estrangiere: voyez ses allures au Daimon de Socrates¹. O Dieu! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté; et plus lors², que plus elle retire au nonchalant et fortuite! C'est l'indiligent lecteur qui perd mon subject, non pas moy: il s'en trouvera tousjours en un coing quelque mot qui ne laisse pas d'estre bastant, quoyqu'il soit serré. Je veois³ au change, indiscrettement et tumultuairement: mon style et mon esprit vont vagabondant de mesme. Il fault avoir un peu de folie, qui ne veult avoir plus de sottise, disent et les preceptes de nos maistres, et encores plus leurs exemples. Mille poëtes traissent et languissent à la prosaïque: mais la meilleure prose ancienne, et je la seme ceans indifferemment pour vers, reluit par tout de la vigueur et hardiesse poetique, et represente quelque air de sa fureur. Il luy fault, certes, quiter la maistrise et preeminence en la parlerie. Le poëte, dict Platon, assis sur le trepied des Muses, verse, de furie, tout ce qui luy vient en la bouche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser, et luy eschappe des choses de diverse couleur, de contraire substance, et d'un cours rompu: luy mesme est tout poëtique; et la vieille theologie est toute poësie, disent les sçavants; et la premiere philosophie, c'est l'originel langage des dieux. J'entends que la matiere se distingue soy mesme: elle montre assez où elle se change, où elle conclud, où elle commence, où elle se reprend, sans l'entrelacer de paroles de liaison et de cousture, introduictes pour le service des aureilles foibles ou nonchalantes, et sans me gloser moy mesme. Qui est celuy qui n'aime mieulx n'estre pas leu, que de l'estre en dormant, ou en fuyant? *nihil est tam utile, quod in transitu prosit*⁴. Si prendre

1. Traité de Plutarque qui porte ce titre. C.

2. Et alors, d'autant plus qu'elle ressemble davantage, etc. E. J.

3. Je vais au change. C.

4. Il n'y a rien de si utile, qu'il puisse être utile en passant.

SÉNÈQUE, Epist. 2.

des livres, estoit les apprendre; et si les veoir, estoit les regarder; et les parcourir, les saisir : j'aurois tort de me faire du tout si ignorant que je dis. Puisque je ne puis arrester l'attention du lecteur par le poids; *manco male*¹, s'il advient que je l'arreste par mon embrouilleure. « Voiremais, il se repentira par aprez de s'y estre amusé. » C'est mon²; mais il s'y sera tousjours amusé. Et puis, il est des humeurs comme cela, à qui l'intelligence porte desdaing; qui m'en estimeront mieulx de ce qu'ils ne sçauront ce que je dis : ils concluront la profondeur de mon sens, par l'obscurité; laquelle, à parler en bon escient, je hais bien fort, et l'eviterois, si je me sçavois eviter. Aristote se vante en quelque lieu de l'affecter : Vicieuse affectation! Parce que la coupure si frequente des chapitres, dequoy j'usois au commencement, m'a semblé rompre l'attention avant qu'elle soit nee, et la dis-souldre, desdaignant s'y coucher pour si peu et se recueillir, je me suis mis à les faire plus longs, qui requierent de la proposition et du loisir assigné. En telle occupation, à qui on ne veult donner une seule heure, on ne veult rien donner : et ne faict on rien pour celuy pour qui on ne faict qu'autre chose faisant. Joint qu'à l'avventure ay je quelque obligation particuliere à ne dire qu'à demy, à dire confusement, à dire discordamment. Je veulx doncques mal à cette raison trouble feste, et ces projects extravagants qui travaillent la vie, et ces opinions si fines, si elles ont de la verité; je la³ treuve trop chere et trop incommode. Au rebours, je m'employe à faire valoir la vanité mesme et l'asnerie, si elle m'apporte du plaisir; et me laisse aller aprez mes inclinations naturelles, sans les contrerooller de si prez.

J'ay veu ailleurs des maisons ruynees, et des statues, et du ciel, et de la terre : ce sont tousjours des hommes. Tout cela est vray; et si pourtant ne sçau-

1. *Pas si mal; c'est toujours autant de gagné, s'il advient en effet que je l'arrête, etc.* C.

2. *Sans doute; mais il n'aura pas laissé de s'y amuser.* C.

3. *Je la trouve (la raison, et non pas la vérité, ni la vie).* E. J.

rois reveoir si souvent le tumbeau de cette ville¹, si grande et si puissante, que je ne l'admire et revere. Le soing des morts nous est en recommendation : or, j'ay esté nourry, dez mon enfance, avecques ceulx icy; j'ai eu cognoissance des affaires de Rome, long temps avant que je l'aye eue de ceulx de ma maison : je sçavois le Capitole et son plan, avant que je sçeusse le Louvre; et le Tibre, avant la Seine. J'ai eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion, que je n'ay d'aulcuns hommes des nostres : ils sont trespassez; si est bien mon pere aussi entierement qu'eulx, et s'est esloingné de moy et de la vie, autant en dix huict ans, que ceulx là ont faict en seize cents; duquel pourtant je ne laisse pas d'embrasser et practiquer la memoire, l'amitié et societé, d'une parfaicte union et tresvifve. Voire, de mon humeur, je me rends plus officieux envers les trespassez : ils ne s'aydent plus; ils en requierent, ce me semble, d'autant plus mon ayde. La gratitude est là justement en son lustre; le bienfaict est moins richement assigné, où il y a retrogradation et reflexion. Arcesilaus, visitant Ctesibius malade, et le trouvant en pauvre estat, luy fourra tout bellement, soubs le chevet du lict, de l'argent qu'il luy donnoit; et en le luy celant, luy donnoit, en oultre, quittance de luy en sçavoir gré. Ceulx qui ont merité de moy de l'amitié et de la recognoissance, ne les ont jamais perdues pour n'y estre plus; je les ay mieulx payez; et plus soigneusement, absents et ignorants; je parle plus affectueusement de mes amis, quand il n'y a plus de moyen qu'ils le sçachent. Or, j'ay attaqué cent querelles pour la deffense de Pompeius, et pour la cause de Brutus; cette accointance dure encores entre nous : les choses presentes mesmes, nous ne les tenons que par la fantasie. Me trouvant inutile à ce siecle, je me rejecte à cet aultre; et en suis si embabouiné, que l'estat de cette vieille Rome, libre, juste et florissante (car je n'en aime ny la naissance, ny la vieillesse),

1. De Rome.

m'interesse et me passionne : par quoy je ne scaurois reveoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ces ruynes profondes jusques aux antipodes, que je ne m'y amuse. Est ce par nature, ou par erreur de fantasie, que la veue des places que nous scavons avoir esté hantees et habitees par personnes desquelles la memoire est en recommendation, nous esmeut aulcunement plus qu'ouïr le recit de leurs faicts, ou lire leurs escripts? *Tanta vis admonitionis inest in locis!... Et id quidem in hac urbe infinitum; quacumque enim ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus*¹. Il me plaist de considerer leur visage, leur port, et leurs vescements : je remasche ces grands noms entre les dents, et les fois retentir à mes aureilles : *Ego illos veneror, et tantis nominibus semper assurgo*². Des choses qui sont en quelque partie grandes et admirables, j'en admire les parties mesmes communes : je les veisse volontiers deviser, promener, et souper. Ce seroit ingratitudo de mespriser les reliques et images de tant d'honnestes hommes et si valeureux, lesquels j'ay veu vivre et mourir, et qui nous donnent tant de bonnes instructions par leur exemple, si nous les scavions suyvre.

Et puis, cette mesme Rome que nous veoyons, merite qu'on l'aime : confederee de si long temps, et par tant de tiltres, à nostre couronne; seule ville commune et universelle : le magistrat souverain qui y commande est recogneu pareillement ailleurs : c'est la ville metropolitaine de toutes les nations chrestiennes; l'Espaignol et le François, chascun y est chez soy; pour estre des princes de cet estat, il ne fault qu'estre de chrestienté, où qu'elle soit. Il n'est lieu çà bas que le ciel ayt embrassé avecques telle

1. Tant les lieux sont propres à réveiller en nous des souvenirs!... Il n'est rien dans cette ville qui n'avertisse la pensée; et partout où l'on met le pied, on marche pour ainsi dire sur quelque histoire mémorable. CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.*, V, 1 et 2.

2. J'honore ces grands hommes, et ne prononce jamais leurs noms qu'avec respect. SÉNÈQUE, *Epist. 64.*

influence de faveur, et telle constance; sa ruyne mesme est glorieuse et enflee :

Laudandis pretiosior ruinis¹ :

encores retient elle, au tumbeau, des marques et images d'empire : *Ut palam sit, uno in loco gaudentis opus esse naturæ*². Quelqu'un se blasmeroit, et se mutineroit en soy mesme, de se sentir chatouiller d'un si vain plaisir : nos humeurs ne sont pas trop vaines, qui sont plaisantes; quelles qu'elles soient qui contentent constamment un homme capable de sens commun, je ne sçaurois avoir le cœur de le plaindre.

Je doibs beaucoup à la fortune, de quoy jusques à cette heure elle n'a rien faict contre moy d'oultrageux, au moins au delà de ma portee. Seroit ce pas sa façon, de laisser en paix ceulx de qui elle n'est point importunee?

Quanto quisque sibi plura negaverit,
A dīs plura feret : nil cupientium
Nudus castra peto...
Multā potentibus
Desunt multa³.

Si elle continue, elle me renvoyera trescontent et satisfait

Nihil supra
Deos lacesso⁴.

Mais gare le heurt ! il en est mille qui rompent au port. Je me console ayseement de ce qui adviendra icy, quand je n'y seray plus; les choses presentes m'embesongnent assez :

Fortunæ cetera mando⁵ :

1. Plus précieuse par ses belles ruines. SIDOINE APOLLINAIRE, *Carm.*, XXIII, *Narbo*, v. 62.

2. On diroit qu'ici surtout la nature a pris un singulier plaisir à son ouvrage. PLINE, *Nat. Hist.*, III, 5.

3. Plus nous nous refusons, plus les dieux nous accordent. Tout pauvre que je suis, je me jette dans le parti de ceux qui ne désirent rien... Quiconque a beaucoup de désirs manque de beaucoup de choses. HORACE, *Od.*, III, 16, 21 et 42.

4. Je ne demande rien de plus aux dieux. HORACE, *Od.*, II, 18, 11.

5. Je laisse le reste à la fortune. OVIDE, *Métam.*, 11, 140.

aussi n'ay je point cette forte liaison qu'on dict attacher les hommes à l'advenir, par les enfants qui portent leur nom et leur honneur; et en doibs desirer à l'aventure d'autant moins, s'ils sont desirables. Je ne tiens que trop au monde et à cette vie, par moy mesme; je me contente d'estre en prinse de la fortune par les circonstances proprement necessaires à mon estre, sans luy alonger par ailleurs sa jurisdiction sur moy; et n'ay jamais estimé qu'estre sans enfants, feust un default qui deust rendre la vie moins complete et moins contente : la vacation sterile a bien aussi ses commoditez. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort dequoy estre desirees, notamment à cette heure, qu'il seroit si difficile de les rendre bons : *bona jam nec nasci licet, ita corrupta sunt semina*¹; et si ont justement dequoy estre regrettees, à qui les perd aprez les avoir acquises.

Celuy qui me laissa ma maison en charge prognostiquoit que je la deusse ruyner, regardant à mon humeur si peu casaniere. Il se trompa : me voycy comme j'y entray, si non un peu mieulx; sans office pourtant et sans benefice.

Au demourant, si la fortune ne m'a faict aucune offense violente et extraordinaire, aussi n'a elle pas, de grace : tout ce qu'il y a de ses dons chez nous, il y est avant moy, et au delà de cent ans : je n'ay particulierement aucun bien essentiel et solide que je doibve à sa liberalité. Elle m'a faict quelques faveurs venteuses, honnoraires et titulaires, sans substance; et me les a aussi, à la vérité, non pas accordees, mais offertes, Dieu sçait, à moy qui suis tout materiel, qui ne me paye que de la realité, encores bien massifve; et qui, si je l'osois confesser, ne trouverois l'avarice gueres moins excusable que l'ambition; ny la douleur moins evitable que la honte; ny la santé moins desirable que la doctrine; ou la richesse, que la noblesse.

Parmy ces faveurs vaines, je n'en ay point qui plaise tant à cette niaise humeur qui s'en paist chez

1. Il ne peut plus rien naître de bon, tant les germes sont corrompus.

moy, qu'une Bulle authentique de bourgeoisie romaine, qui me feut octroyee dernierement que j'y estois¹, pompeuse en sceaux et lettres dorees, et octroyee avecques toute gracieuse liberalité. Et parce qu'elles se donnent en divers style, plus ou moins favorable; et, qu'avant que j'en eusse veu, j'eusse esté bien ayse qu'on m'en eust montré un formulaire, je veulx, pour satisfaire à quelqu'un, s'il s'en treuve malade de pareille curiosité à la mienne, la transcrire ici en sa forme :

Quod² Horatius Maximus, Martius Cecius, Alexander Mutus,
almae urbis Conservatores, de Ill^{mo} viro Michaelo Montano,
equite Sancti Michaelis, et a cubiculo regis Christianissimi,
Romana civitate donando, ad Senatum retulerunt; S. P.
Q. R. de ea re ita fieri censuit.

Quum, veteri more et instituto, cupide illi semper studio-seque suscepti sint, qui virtute ac nobilitate præstantes, magno Reipublicæ nostræ usui atque ornamento fuissent, vel esse aliquando possent : Nos, majorum nostrorum exemplo atque auctoritate permoti, præclaram hanc consuetudinem nobis imitandam ac servandam fore sensemus. Quamobrem quum Ill^{mu} Michael Montanus, eques Sancti Michaelis, et a cubiculo regis Christianissimi, Romani nominis studiosissimus, et familiæ laude atque splendore, et propriis virtutum meritis dignissimus sit, qui summo Senatus Populique Romani judicio ac

1. En 1581.

2. Traduction de la bulle de bourgeoisie romaine : « Sur le rapport fait au Sénat par Orazio Massimi, Marzo Cecio, Alessandro Muti, Conservateurs de la ville de Rome, touchant le droit de cité Romaine à accorder à l'Illustrissime Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Très Chrétien, le Sénat et le Peuple Romain a décrété :

« Considérant que, par un antique usage, ceux-là ont toujours été adoptés parmi nous avec ardeur et empressement, qui, distingués en vertu et en noblesse, avoient servi et honoré notre République, ou pouvoient le faire un jour : Nous, pleins de respect pour l'exemple et l'autorité de nos ancêtres, nous croyons devoir imiter et conserver cette louable coutume. A ces causes, l'Illustrissime Michel de Montaigne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Très Chrétien, fort zélé pour le nom Romain, étant, par le rang et l'éclat de sa famille, et par ses qualités personnelles, très digne d'être admis au droit de cité romaine par le suprême jugement et les suffrages du Sénat et du

studio in Romanam civitatem adsciscatur; placere Senatui P. Q. R., Ill^{mum} Michaelem Montanum, rebus omnibus ornatissimum, atque huic inclyto Populo carissimum, ipsum posterosque in Romanam civitatem adscribi, ornarique omnibus et præmiis et honoribus, quibus illi fruuntur, qui cives patriciique Romani nati, aut jure optimo facti sunt. In quo censere Senatum P. Q. R., se non tam illi jus civitatis largiri, quam debitum tribuere, neque magis beneficium dare, quam ab ipso accipere, qui, hoc civitatis munere accipiendo, singulari civitatem ipsam ornamento atque honore affecerit. Quam quidem S. C. auctoritatem iidem Conservatores per Senatus P. Q. R. scribas in acta referri, atque in Capitolii curia servari, privilegiumque hujusmodi fieri, solitoque urbis sigillo communiri curarunt. Anno ab urbe condita cx^o ccc xxxi; post Christum natum m. d. lxxxvi, iii idus martii.

HORATIUS FUSCUS, *sacri S. P. Q. R. scriba.*

VINCENT. MARTHOLUS, *sacri S. P. Q. R. scriba.*

N'estant bourgeois d'aulcune ville, je suis bien ayse de l'estre de la plus noble qui feut et qui sera oncqves. Si les aultres se regardoient attentifvement, comme je fois, ils se trouveroient, comme je fois, pleins d'inanité et de fadeze. De m'en desfaire, je ne puis, sans me desfaire moy mesme. Nous en sommes tout confits, tant les uns que les aultres : mais ceulx qui ne le sentent en ont un peu meilleur compte; encores ne sçais je.

Peuple Romain; il a plu au Sénat et au Peuple Romain que l'ILLUSTRISSE Michel de Montaigne, orné de tous les genres de mérite, et très cher à ce noble peuple, fût inscrit comme citoyen Romain, tant pour lui que pour sa postérité, et appelé à jouir de tous les honneurs et avantages réservés à ceux qui sont nés citoyens et patriciens de Rome, ou le sont devenus au meilleur titre. En quoi le Sénat et le Peuple Romain pense qu'il accorde moins un droit qu'il ne paye une dette, et que c'est moins un service qu'il rend qu'un service qu'il reçoit de celui qui, en acceptant ce droit de cité, honore et illustre la cité même. Les Conservateurs ont fait transcrire ce sénatus-consulte par les secrétaires du Sénat et du Peuple Romain, pour être déposé dans les archives du Capitole, et en ont fait dresser cet acte, muni du sceau ordinaire de la ville. L'an de la fondation de Rome 2331, et de la naissance de Jésus-Christ 1581, le 13 de mars.

« ORAZIO FOSCO, secrétaire du sacré Sénat et du Peuple Romain.

« VINCENTE MARTOLI, secrétaire du sacré Sénat et du Peuple Romain. »

Cette opinion et usance commune, de regarder ailleurs qu'à nous, a bien pourveu à nostre affaire; c'est un object plein de mescontentement; nous n'y veoyons que misere et vanité : pour ne nous desconforter, nature a rejecté bien à propos l'action de nostre veue, au dehors. Nous allons en avant à vau l'eau; mais de rebrousser vers nous nostre course, c'est un mouvement penible : la mer se brouille et s'empesche ainsi, quand elle est repoulsee à soy. Regardez, dict chascun, les bransles du ciel; regardez au public, à la querelle de cettuy là, au pouls d'un tel, au testament de cet aultre; somme, regardez tousjours, hault ou bas, ou à costé, ou devant, ou derrière vous. C'estoit un commandement paradoxe, que nous faisoit anciennement ce dieu à Delphes, Regardez dans vous; recognoissez vous; tenez vous à vous : vostre esprit et vostre volonté qui se consomme ailleurs, ramenez la en soy : vous vous escoulez, vous vous respandez; appilez vous; soubstenez vous : on vous trahit, on vous dissipe, on vous desrobbe à vous. Veois tu pas que ce monde tient toutes ses vues constraintes au dedans, et ses yeulx ouverts à se contempler soy mesme? C'est tousjours vanité pour toy, dedans et dehors : mais elle est moins vanité, quand elle est moins estendue. Sauf toy, ô homme, disoit ce dieu, chasque chose s'estudie la première, et a, selon son besoing, des limites à ses travaulx et desirs. Il n'en est une seule si vuide et necessiteuse que toy, qui embrasses l'univers. Tu es le scrutateur, sans cognoissance; le magistrat, sans jurisdiction; et, aprez tout, le badin de la farce.

CHAPITRE X

DE MESNAGER SA VOLONTÉ

Au prix du commun des hommes, peu de choses me touchent, ou, pour mieulx dire, me tiennent; car c'est raison qu'elles touchent, pourveu qu'elles ne nous possedent. J'ay grand soing d'augmenter, par estude et par discours, ce privilege d'insensibilité, qui est naturellement bien advancé en moy : j'espouse et me passionne par consequent de peu de choses. J'ay la veue claire, mais je l'attache à peu d'objects : le sens, delicat et mol; mais l'apprehension et l'application, je l'ay dure et sourde. Je m'engage difficilement : autant que je puis, je m'employe tout à moy; et, en ce subject mesme, je briderois pourtant et soubstiendrois volontiers mon affection, qu'elle ne s'y plonge trop entiere, puisque c'est un subject que je possede à la mercy d'autruy, et sur lequel la fortune a plus de droict que je n'ay : de maniere que, jusques à la santé, que j'estime tant, il me seroit besoing de ne la pas desirer et m'y addonner si furieusement, que j'en treuve les maladies importables¹. On se doit moderer entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté; et ordonne Platon une moyenne route de vie entre les deux. Mais aux affections qui me distrayent de moy, et attachent ailleurs, à celles là certes m'oppose je de toute ma force. Mon opinion est, Qu'il se fault prester à aultruy, et ne se donner qu'à soy mesme². Si ma volonté se trouvoit aysee à s'hypothequer et à s'appli-

1. *Insupportables.* C.

2. Cette opinion est imitée de SÉNÈQUE, *Epist.* 62 : *Rebus enim non me trado, sed commodo.* J. V. L.

quer, je n'y durerois pas; je suis trop tendre, et par nature et par usage :

Fugax rerum, securaque in otia natus¹.

Les debats contestez et opiniastrez qui donneroient enfin avantage à mon adversaire, l'yssue qui rendroit honteuse ma chaulde poursuite, me rongeroit, à l'avventure, bien cruellement : si je mordois à mesme, comme font les aultres, mon ame n'auroit jamais la force de porter les alarmes et esmotions qui suyvent ceulx qui embrassent tant; elle seroit incontinent disloquee par cette agitation intestine. Si quelquesfois on m'a poulsé au maniement d'affaires estrangieres, j'ay promis de les prendre en main, non pas au poulmon et au foye; de m'en charger, non de les incorporer; de m'en soigner, ouy; de m'en passionner, nullement : j'y regarde, mais je ne les couve point. J'ay assez à faire à disposer et renger la presse domestique que j'ay dans mes entrailles et dans mes veines, sans y loger et me fouler d'une presse estrangiere; et suis assez interessé de mes affaires essencielles, propres et naturels, sans en convier d'aultres forains². Ceulx qui sçavent combien ils se doibvent, et de combien d'offices ils sont obligez à eulx, treuvent que nature leur a donné cette commission pleine assez, et nullement oysifve : « Tu as bien largement affaire chez toy, ne t'esloingne pas. »

Les hommes se donnent à louage : leurs facultez ne sont pas pour eulx, elles sont pour ceulx à qui ils s'asservissent; leurs locataires sont chez eulx, ce ne sont pas eulx³. Cette humeur commune ne me plaist pas. Il faut mesnager la liberté de nostre ame, et ne l'hypothequer qu'aux occasions justes, lesquelles sont en bien petit nombre, si nous jugeons sainement. Voyez les gens apprins à se laisser emporter et saisir : ils le font par tout, aux petites choses comme aux

1. Ennemi des affaires, et né pour la tranquillité et le repos.
OVIDE, *Trist.*, III, 2, 9.

2. *D'autres affaires extérieures, étrangères, du dehors.* E. J.

3. *Sous-entendu, qui y sont.* E. J.

grandes, à ce qui ne les touche point, comme à ce qui les touche; ils s'ingerent indifferemment où il y a de la besongne et de l'obligation; et sont sans vie, quand ils sont sans agitation tumultuaire : *in negotiis sunt, negotii causa*¹: ils ne cherchent la besongne que pour embesongnement. Ce n'est pas qu'ils veuillent aller, tant comme c'est qu'ils ne se peuvent tenir : ne plus ne moins qu'une pierre esbranlee en sa cheute, qui ne s'arreste jusqu'à tant qu'elle se couche. L'occupation est, à certaine maniere de gents, marque de suffisance et de dignité; leur esprit cherche son repos au bransle, comme les enfants au berceau : ils se peuvent dire autant serviables à leurs amis, comme importuns à eulx mesmes. Personne² ne distribue son argent à aultruy; chascun y distribue son temps et sa vie : il n'est rien dequoy nous soyons si prodigues, que de ces choses là, desquelles seules l'avarice nous seroit utile et louable. Je prends une complexion toute diverse : je me tiens sur moy, et communement desire mollement ce que je desire; et desire peu; m'occupe et embesongne de mesme, rarement et tranquillement. Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et vehemence. Il y a tant de mauvais pas, que, pour le plus seur, il fault un peu legierement et superficiellement couler ce monde, et le glisser, non pas l'enfoncer. La volupté mesme est douloureuse en sa profondeur :

Incedis per ignes
Suppositos cineri doloso³.

Messieurs de Bordeaux m'esleurent maire de leur ville, estant esloingné de France, et encores plus esloingné d'un tel pensement. Je m'en excusay; mais on m'apprirent que j'avois tort, le commandement du roy s'y interposant aussi. C'est une charge qui doibt

1. SÉNÈQUE, *Epist.*, 22. Montaigne traduit ces mots après les avoir cités.

2. Toute cette période est empruntée de SÉNÈQUE, *de Brevitate vitæ*, c. 3.

3. Vous marchez sur un feu couvert d'une cendre perfide. HORACE, *Od.*, II, 1, 7.

sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gaing, aultre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans; mais elle peut estre continuee par seconde eslection, ce qui advient tresrarement : elle le feut à moy; et ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques années y avoit, à monsieur de Lanssac, et freschement à monsieur de Biron, mareschal de France, en la place duquel je succeday; et laissay la mienne à monsieur de Matignon, aussi mareschal de France : glorieux de si noble assistance;

Uterque bonus pacis bellique minister¹.

La fortune voulut part à ma promotion, par cette particuliere circonstance qu'elle y meit du sien, non vaine du tout : car Alexandre desdaigna les ambassadeurs corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville; mais quand ils veinrent à luy deduire comme Bacchus et Hercules estoient aussi en ce registre, il les en remercia gracieusement.

A mon arrivée, je me deschiffrai fidelement et consciencieusement tout tel que je me sens estre; sans memoire, sans vigilance, sans experiance et sans vigueur; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice, et sans violence : à ce qu'ils feussent informez et instruits de ce qu'ils avoient à attendre de mon service; et parce que la cognosance de feu mon pere les avoit seule incitez à cela, et l'honneur de sa memoire, je leur adjoustay bien clairement que je serois tresmarry que chose quelconque feist autant d'impression en ma volonté, comme avoient faict aultrefois en la sienne leurs affaires, et leur ville, pendant qu'il l'avoit en gouvernement, en ce lieu mesme auquel ils m'avoyent appellé. Il me souvenoit de l'avoir veu vieil, en mon enfance, l'ame cruellement agitee de cette tracasserie publicque, oubliant le doulx air de sa maison, où la foiblesse des ans l'avoit attaché long temps avant, et son mesnage, et sa santé; et mesprisant certes sa vie, qu'il y cuida perdre, engagé

1. Tous deux habiles politiques et braves guerriers. VIRGILE,
Énéide, XI, 568.

pour eux à des longs et penibles voyages. Il estoit tel; et luy partoit cette humeur d'une grande bonté de nature : il ne feut jamais ame plus charitable et populaire. Ce train, que je loue en aultruy, je n'ayme point à le suyvre; et ne suis pas sans excuse.

Il avoit ouï dire qu'il se falloit oublier pour le prochain; que le particulier ne venoit en aucune consideration au prix du general. La pluspart des regles et preceptes du monde prennent ce train, de nous poulser hors de nous, et chasser en la place, à l'usage de la société publique : ils ont pensé faire un bel effect de nous destourner et distraire de nous, presupposants que nous n'y teinssions que trop et d'une attache trop naturelle, et n'ont espargné rien à dire pour cette fin; car il n'est pas nouveau aux sages de prescher les choses comme elles servent, non comme elles sont. La vérité a ses empeschements, incommoditez et incompatibilitez avecques nous : il nous fault souvent tromper, à fin que nous ne nous trompons; et ciller¹ nostre veue, eslourdir nostre entendement, pour les redresser et amender : *imperiti enim judicant, et qui frequenter in hoc ipsum fallendi sunt, ne errant*². Quand ils nous ordonnent d'aymer, avant nous, trois, quatre, et cinquante degrez de choses, ils representent l'art des archers qui, pour arriver au point, vont prenant leur visée grande espace au dessus de la bute : pour dresser un bois courbe, on le recourbe au rebours.

J'estime qu'au temple de Pallas, comme nous veoyons en toutes aultres religions, il y avoit des mysteres apparents, pour estre montrez au peuple; et d'aultres mysteres plus secrets et plus haults, pour estre montrez seulement à ceulx qui en estoient profez : il est vraysemblable qu'en ceulx cy se trouve le vray point de l'amitié que chascun se doit; non une amitié faulse qui nous faict embrasser la gloire,

1. *Ciller ou siller* les yeux de quelqu'un, *alicut oculos obducere*. Voyez NICOT et MONET. On dit encore aujourd'hui *dessiller* les yeux.

2. Ce sont des ignorants qui jugent, et il faut souvent les tromper, pour les empêcher de tomber dans l'erreur. QUINTIL., *Inst. oral.*, II, 17.

la science, la richesse, et telles choses, d'une affection principale et immoderee, comme membres de nostre estre; ny une amitié molle et indiscrete, en laquelle il advient ce qui se veoid au lierre, qu'il corrompt et ruyne la paroy qu'il accolé; mais une amitié salutaire et reglée, également utile et plaisante. Qui en scāit les debvoirs et les exerce, il est vrayement du cabinet des Muses; il a attainct le sommet de la sagesse humaine et de nostre bonheur: cettuy cy, scāchant exactement ce qu'il se doibt, treuve dans son roolle, qu'il doibt appliquer à soy l'usage des aultres hommes et du monde; et, pour ce faire, contribuer à la societé publicque les debvoirs et offices qui le touchent. Qui ne vit aulcunement à aultruy, ne vit gueres à soy: *qui sibi amicus est, scito hunc amicum omnibus esse*¹. La principale charge que nous ayons, c'est à chascun sa conduicte; et est ce pour quoy nous sommes icy. Comme qui oublieroit de bien et sainctement vivre, et penseroit estre quite de son debvoir, en y acheminant et dressant les aultres, ce seroit un sot: tout de mesme, qui abbandonne, en son propre, le sainement et gayement vivre, pour en servir aultruy, prend à mon gré un mauvais et desnaturé party.

Je ne veulx pas qu'on refuse, aux charges qu'on prend, l'attention, les pas, les paroles, et la sueur, et le sang au besoing

Non ipse pro caris amicis,
Aut patria, timidus perire²:

mais c'est par emprunt, et accidentalement; l'esprit se tenant toujours en repos et en santé; non pas sans action, mais sans vexation, sans passion. L'agir simplement luy couste si peu, qu'en dormant mesme il agit: mais il luy fault donner le bransle avecques discretion; car le corps receoit les charges qu'on luy met sus, justement selon qu'elles sont; l'esprit les

1. Sachez que celui qui est ami de soi-même, l'est aussi de tous les autres. SÉNÈQUE, *Epist. 6*.

2. Tout prêt moi-même à mourir pour mes amis ou pour ma patrie. HORACE, *Od., IV, 9, 51*.

estend et les appesantit souvent à ses despens, leur donnant le mesure que bon luy semble. On faict pareilles choses avecques divers efforts, et differente contention de volonté; l'un va bien sans l'autre : car combien de gents se hazardent touts les jours aux guerres, dequoy il ne leur chault; et se pressent aux dangiers des batailles, desquelles la perte ne leur troublera pas le voisne sommeil? tel en sa maison, hors de ce dangier qu'il n'oseroit avoir regardé, est plus passionné de l'yssue de cette guerre, et en a l'ame plus travaillee, que n'a le soldat qui emploie son sang et sa vie. J'ay peu me mesler des charges publicques sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle; et me donner à aultruy, sans m'oster à moy. Cette aspreté et violence de desirs empesche plus qu'elle ne sert à la conduite de ce qu'on entreprend; nous remplit d'impatience envers les evenements ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de souspeçon envers ceulx avecques qui nous negocions. Nous ne conduisons jamais bien la chose de laquelle nous sommes possedez et conduicts :

Male cuncta ministrat
Impetus¹.

Celuy qui n'y emploie que son jugement et son addresse, il y procede plus gayement; il feint, il ploye, il differe tout à son ayse, selon le besoing des occasions; il fault d'attaincte, sans torment et sans affliction, prest et entier pour une nouvelle entreprinse; il marche tousjours la bride à la main. En celuy qui est enyvré de cette intention violente et tyrannique, on veoid, par necessité, beaucoup d'imprudence et d'injustice : l'impetuosité de son desir l'emporte; ce sont mouvements temeraires, et, si fortune n'y preste beaucoup, de peu de fruct. La philosophie veult qu'au chastient des offenses receues, nous en distrayons la cholere; non à fin que la vengeance en soit moindre, ains, au rebours, à fin qu'elle en soit d'autant mieux assenee et plus poisante, à quoy il luy semble que cette

1. La passion n'est jamais un bon guide. STACE, Thébaude, X, 704.

impetuosité porte empeschement. Non seulement la cholere trouble; mais, de soy, elle lasse aussi les bras de ceulx qui chastient; ce feu estourdit et consomme leur force : comme en la precipitation, *festinatio tarda est*¹, la hastiveté se donne elle mesme la jambe, s'entrave, et s'arreste; *ipsa se velocitas implicat*². Pour exemple, selon ce que j'en veois par usage ordinaire, l'avarice n'a point de plus grand destourbier que soy mesme : plus elle est tendue et vigoreuse, moins elle en est fertile; communement elle attrape plus promptement les richesses, masquee d'une image de liberalité.

Un gentilhomme, treshomme de bien et mon ami, cuida brouiller la santé de sa teste, par une trop passionnee attention et affection aux affaires d'un prince, son maistre : lequel maistre³ s'est ainsi peinct soy mesme à moy, « Qu'il veoid le poids des accidents, comme un aultre; mais qu'à ceulx qui n'ont point de remede, il se resoult soubdain à la souffrance; aux aultres, aprez y avoir ordonné les provisions necessaires, ce qu'il peult faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peult ensuyvre. » De vray, je l'ay veu à mesme, maintenant une grande nonchalance et liberté d'actions et de visage au travers de bien grands affaires et bien espineux : je le treuve plus grand et plus capable en une mauvaise qu'en une bonne fortune; ses pertes luy sont plus glorieuses que ses victoires, et son dueil que son triumphe.

Considerez qu'aux actions mesmes qui sont vaines et frivoles, au jeu des eschecs, de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardent d'un desir impetueux jecte incontinent l'esprit et les membres à l'indiscretion et au desordre; on s'esblouît, on s'embar-

1. La précipitation arrête plus qu'elle n'avance. QUINTE-CURCE, IX, 9, 12.

2. SÉNÈQUE, *Epist.* 44. Ces paroles terminent l'épitre. Montaigne, qui les donne un peu autrement qu'elles ne sont dans Sénèque, les traduit exactement avant que de les citer. C.

3. Probablement le roi de Navarre; depuis, Henri IV.

rasse soy mesme : celuy qui se porte plus modereement envers le gaing et la perte, il est tousjours chez soy ; moins il se picque et passionne au jeu, il le conduit d'autant plus advantageusement et seurement.

Nous empeschons, au demourant, la prinse et la serre de l'ame, à luy donner tant de choses à saisir : les unes, il les luy fault seulement presenter, les aultres attacher, les aultres incorporer : elle peult veoir et sentir toutes choses, mais elle ne se doit paistre que de soy ; et doibt estre instruicte de ce qui la touche proprement, et qui proprement est de son avoir et de sa substance. Les loix de nature nous apprennent ce que justement il nous fault. Aprez que les sages nous ont dict que, selon elle, personne n'est indigent, et que chascun l'est selon l'opinion, ils distinguent ainsi subtilement les desirs qui viennent d'elle, de ceulx qui viennent du desreglement de nostre fantasie : ceulx desquels on veoid le bout sont siens ; ceulx qui fuyent devant nous, et desquels nous ne pouvons joindre la fin, sont nostres : la pauvreté des biens est aysee à guarir ; la pauvreté de l'ame, impossible :

Nam si, quod satis est homini, id satis esse potessel,
Hoc sat erat; nunc, quum hoc non est, qui credimu' porro
Divitias ulla animum mi explere potesse¹?

Socrates, voyant porter en pompe par sa ville grande quantité de richesses, joyaux et meubles de prix : « Combien de choses, dict-il, je ne desire point ! » Metrodorus vivoit du poids de douze onces par jour ; Epicurus, à moins : Metrocles dormoit, en hyver, avecques les moutons ; en esté, aux cloistres des eglises : *Sufficit ad id natura, quod poscit*². Cleanthes vivoit de ses mains, et se vantoit que Cleanthes, s'il vouloit, nourriroit encors un aultre Cleanthes.

1. Si l'homme se contentoit de ce qui lui suffit, je serois assez riche ; mais, comme il n'en est rien, les plus grandes richesses pourront-elles jamais remplir mes vœux ? *LUCILIUS, lib. 5, apud Nonium Marcellum, V, 8, 98.*

2. La nature pourvoit à ce qu'elle exige. *SÉNÈQUE, Epist. 90.*

Si ce que nature exactement et originellement nous demande pour la conservation de nostre estre, est trop peu (comme de vray combien ce l'est, et combien à bon compte nostre vie se peult maintenir, il ne se doibt exprimer mieulx que par cette consideration, Que c'est si peu, qu'il eschappe la prinse et le choc de la fortune par sa petitesse), dispensons nous de quelque chose plus oultre; appellons encores nature, l'usage et condition de chascun de nous; taxons nous; traictons nous à cette mesure; estendons nos appartenances et nos comptes jusques là; car jusques là il me semble bien que nous avons quelque excuse. L'accoustumance est une seconde nature, et non moins puissante. Ce qui manque à ma coutume, je tiens qu'il me manque; et j'aimerois presque egualement qu'on m'ostast la vie, que si on me l'essimoit¹, et retrenchoit bien loin de l'estat auquel je l'ay vescue si long temps. Je ne suis plus en termes d'un grand changement, ny de me jecter à un nouveau train et inusité, non pas mesme vers l'augmentation. Il n'est plus temps de devenir aultre; et comme je plaindrois quelque grande adventure qui me tumbast à cette heure entre mains, qu'elle ne seroit venue en temps que j'en peusse jouir;

Quo mihi fortunas, si non conceditur uti²?

je me plaindrois de mesme de quelque acquest interne. Il vault quasi mieulx jamais, que si tard, devenir honneste homme, et bien entendu à vivre, lorsqu'on n'a plus de vie. Moy, qui m'en vois, resignerois facilement à quelqu'un qui veinst, ce que j'apprends de prudence pour le commerce du monde : moustarde aprez disner. Je n'ay que faire du bien duquel je ne puis rien faire : à quoy la science, à qui n'a plus de teste? C'est injure et desfaveur de fortune, de nous offrir des presents qui nous remplissent d'un juste

1. *On me l'amaigrissoit*, etc. *Essimer* est proprement un terme de fauconnerie. On dit *essimer* un faucon, c'est-à-dire lui ôter de sa graisse *par diverses cures*, comme parle Nicot. C.

2. A quoi me servent les biens, si je ne puis en user? HORACE, *Eplst.*, I, 5, 12.

despit de nous avoir failly en leur saison. Ne me guidez plus, je ne puis plus aller. De tant de membres qu'a la suffisance, la patience nous suffit. Donnez la capacité d'un excellent dessus au chantre qui a les poumons pourris, et d'eloquence à l'eremite relegué aux deserts d'Arabie. Il ne fault point d'art à la cheute : la fin se treuve, de soy, au bout de chasque besongne. Mon monde est failly, ma forme expiree : je suis tout du passé, et suis tenu de l'auctoriser et d'y conformer mon yssue. Je veulx dire cecy par maniere d'exemple : Que l'eclipsemant nouveau des dix jours du pape¹ m'ont prins si bas, que je ne m'en puis bonnement accoustrer : je suis des années ausquelles nous compitions aultrement. Un si ancien et long usage me vendique² et rappelle à soy ; je suis constraint d'estre un peu heretique par là : incapable de nouvelleté, mesme correctifve. Mon imagination, en despit de mes dents, se jecte tousjours dix jours plus avant ou plus arriere, et grommelle à mes aureilles : « Cette regle touche ceulx qui ont à estre. » Si la santé mesme, si sucree, vient à me retrouver par boutades, c'est pour me donner regret, plustost que possession, de soy : je n'ay plus où la retirer. Le temps me laisse : sans luy rien ne se possede. Oh ! que je ferois peu d'estat de ces grandes dignitez eslectifves, que je veois au monde ; qui ne se donnent qu'aux hommes prests à partir ; ausquelles on ne regarde pas tant combien deuement on les exercera, que combien peu longuement on les exercera ; dez l'entree on vise à l'yssue. Somme, me voicy aprez d'achever cet homme, non d'en refaire un aultre. Par long usage, cette forme m'est passee en substance, et fortune en nature.

Je dis doncques que chascun d'entre nous foiblets,

1. Grégoire XIII, qui, en 1582, fit réformer le calendrier par Louis Lilio, Pierre Chacon, et surtout Christophe Clavius. En France, on passa subitement du 9 au 20 de décembre 1582. Montaigne parlera encore de cette réforme au commencement du chapitre suivant. J. V. L.

2. *Vendiquer*, terme de palais, qui vient du latin *vindicare*, que d'autres écrivent *vendicare*. A présent, *revendiquer* est plus usité et mieux connu que *vendiquer*. C.

est excusable d'estimer sien ce qui est compris soubs cette mesure; mais aussi, au delà de ces limites, ce n'est plus que confusion : c'est la plus large estendue que nous puissions octroyer à nos droicts. Plus nous amplifions nostre besoing et possession, d'autant plus nous engageons nous aux coups de la fortune et des adversitez. La carriere de nos desirs doibt estre circconscripte et restreincte à un court limite des commoditez les plus proches et contiguës; et doit, en oultre, leur course se manier, non en ligne droicte qui face bout ailleurs, mais en rond duquel les deux poinctes se tiennent et terminent en nous par un brief contour. Les actions qui se conduisent sans cette reflexion (s'entend voysine reflexion et essentielle), comme sont celles des avaricieux, des ambitieux, et tant d'autre qui courent de poincte, desquels la course les emporte tousjors devant eux, ce sont actions erronees et maladifves.

La pluspart de nos vacations sont farcesques; *mundus universus exercet histrioniam*¹. Il fault jouer deuement nostre roolle; mais comme roolle d'un personnage emprunté : du masque et de l'apparence, il n'en fault pas faire une essence reelle; ny de l'estranger, le propre : nous ne sçavons pas distinguer la peau de la chemise; c'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poctrine. J'en veois qui se transforment et se transsubstancient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres, qu'ils entreprennent de charges; et qui se prelatent jusques au foye et aux intestins, et entraisnent leur office jusques en leur garderobbe : je ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades qui les regardent, de celles qui regardent leur commission, ou leur suite, ou leur mule; *tantum se fortunæ permittunt, etiam ut naturam dediscant*² : ils enflent et grossissent leur ame et leur discours naturel, selon la haulteur de leur siege magis-

1. Tout le monde joue la comédie. — C'est un fragment de PÉTRONE, conservé par Jean de Sarisbury, *Polycratice.*, III, 8, où on lit, *totus mundus exercet histrionem*, ou *histrioniam*. C.

2. Ils s'abandonnent tellement à leur fortune, qu'ils en oublient leur nature même. QUINTE-CURCE, III, 2, 18.

tral. Le maire, et Montaigne, ont tousjours esté deux, d'une separation bien claire. Pour estre advocat ou financier, il n'en fault pas mescognoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations : un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son mestier, et ne doibt pourtant en refuser l'exercice; c'est l'usage de son païs, et il y a du proufit : il fault vivre du monde, et s'en prevaloir, tel qu'on le treuve. Mais le jugement d'un empereur doibt estre au dessus de son empire, et le veoir et considerer comme accident estrangier; et luy, doibt sçavoir jouir de soy à part, et se communiquer comme Jacques et Pierre, au moins à soy mesme.

Je ne sçais pas m'engager si profondement et si entier : quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation, que mon entendement s'en infecte. Aux presents brouillis de cet estat, mon interest ne m'a faict mescognoistre ny les qualitez louables en nos adversaires, ny celles qui sont reprochables en ceulx que j'ay suyvis. Ils adorent tout ce qui est de leur costé : moy je n'excuse pas seulement la pluspart des choses qui sont du mien : un bon ouvrage ne perd pas ses graces pour plaider contre moy. Hors le nœud du debat, je me suis maintenu en equanimité et pure indifference : *neque extra necessitates belli, præcipuum odium gero*¹ : de quoy je me gratifie d'autant, que je veois communement faillir au contraire : *utatur motu animi, qui uti ratione non potest*². Ceulx qui allongent leur cholere et leur haine au delà des affaires, comme faict la pluspart, montrent qu'elle leur part d'ailleurs, et de cause particulière : tout ainsi comme, à qui estant guary de son ulcere la fiebvre demeure encores, montre qu'elle avoit un aultre principe plus caché. C'est qu'ils n'en ont point à la cause, en commun, et en tant qu'elle

1. Et hors les nécessités de la guerre, je ne veux aucun mal à l'ennemi.

2. Que celui-là s'abandonne à la passion, qui ne peut suivre la raison. CICÉRON, *Tuscul.*, IV, 25. — Passage déjà cité vers le commencement du premier chapitre de ce livre, et peut-être supprimé ici; car il ne se trouve pas dans l'édition de 1595. J. V. L.

blece l'interest de touts et de l'estat; mais luy en veulent seulement en ce qu'elle leur masche¹ en privé: voylà pourquoy ils s'en picquent de passion particuliere, et au delà de la justice et de la raison publicque: *non tam omnia universi, quam ea, quæ ad quemque pertinerent, singuli carpebant*². Je veulx que l'avantage soit pour nous; mais je ne forcene point³, s'il ne l'est. Je me prends fermement au plus sain des partis; mais je n'affecte pas qu'on me remarque specialement ennemy des aultres, et oultre la raison generale. J'accuse merveilleusement cette vicieuse forme d'opiner: « Il est de la Ligue, car il admire la grace de monsieur de Guise. L'activité du roy de Navarre l'estonne: il est huguenot. Il treuve cecy à dire aux mœurs du roy: il est seditieux en son cœur; » et ne conceday pas au magistrat mesme qu'il eust raison de condamner un livre, pour avoir logé entre les meilleurs poëtes de ce siecle un heretique⁴. Noserions nous dire d'un voleur, qu'il a belle greve⁵? Faut il, si elle est putain, qu'elle soit aussi punaise? Aux siecles plus sages, revoqua on le superbe tiltre de Capitolinus, qu'on avoit auparavant donné à Marcus Manlius, comme conservateur de la religion et liberté publicque? estouffa on la memoire de sa liberalité et de ses faicts d'armes, et recompenses militaires octroyees à sa vertu, parce qu'il affecta depuis la royaute, au prejudice des loix de son païs? S'ils ont prins en haine un advocat, l'endemain il leur devient ineloquent. J'ai touché ailleurs le zèle qui poulse des gents de bien à sem-

1. *Les blesse, les incommode.* On trouve dans NICOT: *Il a le visage masché, ou meury. C.*

2. Ils ne s'accordoient pas tous à blâmer toutes choses, mais chacun d'eux censuroit ce qui l'intéressoit personnellement. TITE-LIVE, XXXIV, 36.

3. *Je ne suis point hors de mot.* E. J.

4. Théodore de Bèze, loué dans les *Essais* (liv. II, c. 17); car je ne doute pas que Montaigne ne veuille parler ici de son livre, et de l'examen que le *mattro du sacré palais* en fit faire à Rome par un *frater françois*, comme il le dit lui-même dans son *Voyage en Italie*, t. II, p. 35. Il fut obligé de convenir qu'il avoit nommé, en effet, *des poëtes herétiques, n'estimant pas que ce feust erreur.* J. V. L.

5. *Belle jambe.* E. J.

blables faultes. Pour moy, je sçais bien dire, « Il faict meschamment cela; et vertueusement cecy. » De mesme, aux prognosticques ou evenements sinistres des affaires, ils veulent que chascun, en son party, soit aveugle ou hebeté; que nostre persuasion et juge-
ment serve, non à la verité, mais au project de nostre desir. Je fauldrois plustost vers l'autre extremité : tant je crains que mon desir me suborne; joinct, que je me desfie un peu tendrement des choses que je souhaitte.

J'ay veu, de mon temps, merveilles en l'indiscrete et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener et manier la creance et l'esperance, où il a pleu et servy à leurs chefs, par dessus cent mescomptes les uns sur les aultres, par dessus les phantosmes et les songes. Je ne m'estonne plus de ceulx que les singeries d'Apollonius et de Mahumet embufflerent¹. Leur sens et entendement est entierement estouffé en leur passion : leur discretion² n'a plus d'autre chois, que ce qui leur rit, et qui conforte leur cause. J'avois remarqué souverainement cela au premier de nos partis fiebvreux; cet aultre, qui est nay depuis, en l'imitant, le surmonte : par où je m'advise que c'est une qualité inseparable des erreurs populaires; aprez la premiere qui part, les opinions s'entrepolusent, suvant le vent, comme les flots; on n'est pas du corps, si on s'en peult desdire, si on ne vague le train commun. Mais, certes, on faict tort aux partis justes, quand on les veult secourir de fourbes; j'y ay tous-
jours contredit : ce moyen ne porte qu'envers les testes malades; envers les saines, il y a des voyes plus seures, et non seulement plus honnests, à maintenir les courages et excuser les accidents contraires.

Le ciel n'a point veu un si poisant desaccord que celuy de Cesar et de Pompeius, ny ne verra pour l'advenir : toutesfois il me semble recognoistre, en

1. *Séduisirent, trompèrent.* — *Embuffler* quelqu'un, c'est le mener par le nez, comme un buffle. COTGRAVE, *Dictionnaire françois et anglois*.

2. *Leur discernement.*

ces belles ames, une grande moderation de l'un envers l'autre; c'estoit une jalouzie d'honneur et de commandement, qui ne les emporta pas à haine furieuse et indiscrete; sans malignité, et sans detraction : en leurs plus aigres exploicts, je descouvre quelque demourant de respect et de bienvueillance; et juge ainsi, que, s'il leur eust été possible, chascun d'eulx eust desiré de faire son affaire sans la ruyne de son compaignon, plustost qu'avecques sa ruyne. Com bien aultrement il en va de Marius et de Sylla ! prenez y garde.

Il ne fault pas se precipiter si esperduement aprez nos affections et interests. Comme, estant jeune, je m'opposois au progrez de l'amour que je sentois trop avancer sur moy, et m'estudiois qu'il ne me feust pas si agreeable qu'il veinst à me forcer enfin, et captiver du tout à sa mercy : j'en use de mesme à toutes aultres occasions, où ma volonté se prend avecques trop d'appetit; je me penche à l'opposite de son inclination, comme je la veois se plonger, et enyvrer de son vin : je fuys à nourrir son plaisir si avant, que je ne l'en puisse plus r'avoir sans perte sanglante. Les ames qui, par stupidité, ne veoyent les choses qu'à demi, jouissent de cet heur, que les nuisibles les blecent moins : c'est une ladrerie spirituelle qui a quelque air de santé, et telle santé que la philosophie ne mesprise pas du tout; mais pourtant ce n'est pas raison de la nommer sagesse, ce que nous faisons souvent. Et de cette maniere se mocqua quelqu'un anciennement de Diogenes, qui alloit embrassant en plein hyver, tout nud, une image de neige, pour l'essay de sa patience; celuy là le rencontrant en cette des marche : « As tu grand froid à cette heure ? » luy dict il. « Du tout point, » respond Diogenes. « Or, suyvit l'autre, que penses tu donc faire de difficile et d'exemplaire à te tenir là ? » Pour mesurer la constance, il fault necessairement sçavoir la souffrance.

Mais les ames qui auront à veoir les evenements contraires et les injures de la fortune en leur profondeur et aspreté, qui auront à les poiser et gouster selon leur aigreur naturelle et leur charge, qu'elles

employent leur art à se garder d'en enfler les causes, et en destournent les advenues; que faict le roy Cotys: il paya liberalement la belle et riche vaisselle qu'on luy avoit presentee; mais parce qu'elle estoit singulierement fragile, il la cassa incontinent luy mesme, pour s'oster de bonne heure une si aysee matiere de courroux contre ses serviteurs. Pareillement, j'ay volontiers evité de n'avoir mes affaires confus, et n'ay cherché que mes biens feussent contigus à mes proches, et ceulx à qui j'ay à me joindre d'une estroicte amitié; d'où naissent ordinairement matieres d'alienation et dissociation. J'aymois aultresfois les jeux hazardeux des chartes et dez: je m'en suis desfaict il y a long temps, pour cela seulement que, quelque bonne mine que je feisse en ma perte, je ne laisseois pas d'en avoir, au dedans, de la picqueure. Un homme d'honneur, qui doibt sentir un desmentir et une offense jusques au cœur, qui n'est pour prendre une mauvaise excuse en payement et consolation de sa perte, qu'il evite le progrez des affaires doubtueux et des altercations contentieuses. Je fuys les complexions tristes et les hommes hargneux, comme les empestez; et aux propos que je ne puis traicter sans interest et sans emotion, je ne m'y mesle, si le debvoir ne m'y force: *melius non incipient, quam desinent*¹. La plus seure façon est doncques, Se preparer avant les occasions.

Je sc̄ais bien qu'aulcuns sages ont prins aultre voye, et n'ont pas craint de se harper et engager jusques au vif à plusieurs objects: ces gents là s'asseurent de leur force, soubs laquelle ils se mettent à couvert en toute sorte de succez ennemis, faisant luicter les maulx par la vigueur de la patience:

Velut rupes, vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,

1. Il est plus facile de ne pas commencer, que de s'arrêter.
SÉNÈQUE, *Epist.* 72. — L'auteur lui-même, quelques pages plus bas, traduit bien plus vivement cette pensée: « De combien il est plus ayés de n'y entrer pas, que d'en sortir! » J. V. L.

Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
Ipsa immota manens¹.

N'attaquons pas ces exemples²; nous n'y arriverions point. Ils s'obstinent à veoir resoluement, et sans se troubler, la ruyne de leur païs, qui possedoit et commandoit toute leur volonté : pour nos ames communes, il y a trop d'effort et trop de rudesse à cela. Caton en abandonna la plus noble vie qui feut onques à nous aultres petits, il fault fuyr l'orage de plus loing; il faut pourveoir au sentiment, non à la patience; et eschever³ aux coups que nous ne scaurions parer. Zenon, voyant approcher Chremonidez, jeune homme qu'il aymoit, pour se seoir auprez de luy, se leva soubdain, et Cleanthes luy en demandant la raison : « J'entends, dict il, que les medecins ordonnent le repos principalement, et deffendent l'esmotion à toutes tumeurs. » Socrates ne dict point : « Ne vous rendez pas aux attracts de la beauté; soubstenez la, efforcez vous au contraire. » « Fuyez la, faict il, courez hors de sa veue et de son rencontre, comme d'une poison puissante, qui s'eslance et frappe de loing. » Et son bon disciple, feignant ou recitant, mais, à mon avis, recitant plustost que feignant, les rares perfections de ce grand Cyrus, le faict desfiant de ses forces à porter les attracts de la divine beauté de cette illustre Panthee, sa captifve, et en commettant la visite et garde à un aultre qui eust moins de liberté que luy. Et le Sainct Esprit, de mesme, *Ne nos inducas in temptationem*⁴ : nous ne prions pas que nostre raison ne soit combattue et surmontee par la concupiscence; mais qu'elle n'en soit pas seulement essayee⁵ : que

1. Tel un rocher s'avance dans la vaste mer, exposé à la furie des vents et des flots, et, bravant les menaces et les efforts du ciel et de la mer conjurés, demeure lui-même inébranlable. VIRGILE, *Enéide*, X, 693.

2. *Ne nous attachons point à ces exemples, n'entreprenons pas de les imiter.* C.

3. *Esquierer les coups*, de l'italien *schifare*, d'où le mot *esquif*.

4. *Ne nous induisez pas en tentation.* MATTHIEU, c. vi, v. 13. Montaigne paraphrase ce passage après l'avoir cité.

5. *Tentée.* E. J.

nous ne soyons conduits en estat où nous ayons seulement à souffrir les approches, solicitations, et tentations du peché; et supplions nostre Seigneur de maintenir nostre conscience tranquille, plainement et parfaitement delivree du commerce du mal.

Ceulx qui disent avoir raison de leur passion vindicative, ou de quelqu'autre espece de passion penible, disent souvent vray comme les choses sont, mais non pas comme elles feurent; ils parlent à nous, lorsque les causes de leur erreur sont nourries et advancees par eux mesmes : mais reculez plus arriere, rappellez ces causes à leur principe; là, vous les prendrez sans vert¹. Veulent ils que leur faulte soit moindre, pour estre plus vieille; et que d'un injuste commencement la suite soit juste? Qui desirera du bien à son païs comme moy, sans s'en ulcerer ou maigrir, il sera desplaisant, mais non pas transi, de le veoir menaceant ou sa ruyne, ou une duree non moins ruyneuse : pauvre vaisseau, que les flots, les vents, et le pilote, tirassent à si contraires desseings!

In tam diversa, magister,
Ventus, et unda, trahunt².

Qui ne bee³ point aprez la faveur des princes, comme aprez chose de quoy il ne se scauroit passer, ne se picque pas beaucoup de la froideur de leur recueil⁴ et de leur visage, ny de l'inconstance de leur volonté. Qui ne couve point ses enfants, ou ses honneurs, d'une propension esclave, ne laisse pas de vivre commodelement aprez leur perte. Qui faict bien principalement pour sa propre satisfaction, ne s'altere guere pour veoir les hommes juger de ses actions contre son merite. Un quart d'once de patience pourveoit à tels inconvenients. Je me treuve bien de cette recepte,

1. C'est-à-dire au dépourvu. E. J.

2. Montaigne a traduit ces mots latins avant que de les citer. Je ne sais d'où il les a pris. Dans une des dernières éditions des *Essais*, on les donne à Buchanan, mais sans renvoyer à aucun ouvrage de ce poète écossais. C.

3. Soupir. E. J.

4. Accueil. C.

me rachetant des commencements, au meilleur compte que je puis; et me sens avoir eschappé par son moyen beaucoup de travail et de difficultez. Avecques bien peu d'effort, j'arreste ce premier bransle de mes esmotions, et abandonne le subject qui me commence à poiser, et avant qu'il m'emporte. Qui n'arreste le partir, n'a garde d'arrêter la course : qui ne scait leur fermer la porte, ne les chassera pas, entrees : qui ne peult venir à bout du commencement, ne viendra pas à bout de la fin; ny n'en soustiendra la cheute, qui n'en a peu soubstenir l'esbranslement : *etenim ipsæ se impellunt, ubi semel a ratione discessum est; ipsaque sibi imbecillitas indulget, in altumque provehitur imprudens, nec reperit locum consistendi*¹. Je sens à temps les petits vents qui me viennent taster et bruire au dedans, avantcoureurs de la tempeste :

Ceu flamina prima
Quum deprena fremunt silvis, et cæca volutant
Murmura, venturos nautis prodentia ventos².

A combien de fois me suis je faict une bien evidente injustice, pour fuyr le hazard de la recevoir encores pire des juges, aprez un siecle d'ennuys, et d'ordes³ et viles practiques, plus ennemis de mon naturel que n'est la gehenne et le feu? *Convenit a litibus, quantum licet, et nescio an paulo plus etiam, quam licet, abhorrentem esse : est enim non modo liberale, paululum nonnunquam de suo jure decedere, sed interdum etiam fructuosum*⁴. Si nous estions bien sages, nous nous debvrions resjouir et vanter, ainsi que j'ouïs un jour

1. Car, du moment qu'on a quitté le sentier de la raison, les passions se poussent, s'avancent d'elles-mêmes; la foiblesse humaine trouve du plaisir à ne point résister; et insensiblement on se voit en pleine mer le jouet des flots. CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, IV, 18.

2. Ainsi, lorsque le vent, foible encore, s'agit dans les forêts, il frémît, et, par un sourd murmure, annonce aux nautoniers la tempête prochaine. VIRGILE, *Énéide*, X, 97.

3. *De sales.* E. J.

4. On doit faire, pour éviter les procès, tout ce qui dépend de soi, et peut-être même un peu plus; car il est non-seulement honnête, mais quelquefois utile, de relâcher un peu de ses droits. CICÉRON, *de Officis*, II, 18.

bien naïfvement un enfant de grande maison faire feste à chascun, de quoy sa mere venoit de perdre son procez, comme sa toux, sa fiebvre, ou aultre chose d'importune garde. Les faveurs mesmes que la fortune pouvoit m'avoir donné, parentez et accointances envers ceulx qui ont souveraine auctorité en ces choses là, j'ay beaucoup faict, selon ma conscience, de fuyr instamment de les employer au prejudice d'aultruy, et de ne monter, par dessus leur droicte valeur, mes droicts. Enfin, j'ay tant faict par mes journees (à la bonne heure le puisse je dire !), que me voicy encores vierge de procez, qui n'ont pas laissé de se convier plusieurs fois à mon service, par bien juste tiltre, s'il m'eust pleu d'y entendre; et vierge de querelles : j'ay, sans offense de poids, passifve ou active, escoulé tantost une longue vie, et sans avoir ouï pis que mon nom : Rare grace du ciel !

Nos plus grandes agitations ont des ressorts et causes ridicules : combien encourut de ruyne nostre dernier duc de Bourgoigne, pour la querelle d'une charretee de peaux de mouton¹ ! et l'engraveure² d'un cachet, feut ce pas la premiere et maistresse cause du plus horrible croulement que cette machine³ aye oncques souffert ? car Pompeius et Cesar, ce ne sont que les rejectons et la suite des deux aultres : et j'ay veu de mon temps les plus sages testes de ce royaume, assemblees avecques grande ceremonie et publicque despense, pour des traictez et accords, desquels la vraye decision despendoit cependant en toute souveraineté des devis du cabinet des dames, et inclination de quelque femmelette. Les poëtes ont bien entendu cela, qui ont mis, pour une pomme, la Grece et l'Asie à feu et à sang. Regardez pour quoy celuy là s'en va courre fortune de son honneur et de

1. On peut voir, sur cela, les *Mémoires de Philippe de Comines*, liv. V, c. 1. C.

2. *La gravure*. E. J.

3. La république romaine ébranlée par la rivalité et les guerres civiles de Marius et de Sylla. Voyez PLUTARQUE, dans la *Vie de Marius*, c. 3 de la version d'Amyot. C.

sa vie, à tout¹ son espee et son poignard; qu'il vous die d'où vient la source de ce debat; il ne le peult faire sans rougir: tant l'occasion en est vaine et frivole!

A l'enfourner², il n'y va que d'un peu d'advisement; mais depuis que vous estes embarqué, toutes les chordes tirent; il y faict besoing de grandes provisions bien plus difficiles et importantes. De combien il est plus aysé de n'y entrer pas, que d'en sortir! Or, il fault proceder au rebours du roseau, qui produict une longue tige et droicte, de la premiere venue; mais aprez, comme s'il s'estoit allanguy et mis hors d'haleine, il vient à faire des noeuds frequents et espez, comme des pauses qui montrent qu'il n'a plus cette premiere vigueur et constance: il fault plutost commencer bellement et froidement, et garder son haleine et ses vigoreux eslans au fort et perfection de la besongne. Nous guidons les affaires en leurs commencementz, et les tenons à nostre mercy; mais, par aprez, quand ils sont esbranlez, ce sont eulx qui nous guident et emportent, et avons à les suyvre.

Pourtant n'est ce pas à dire que ce conseil m'ayt deschargé de toute difficulté, et que je n'aye eu de la peine souvent à gourmer et brider mes passions: elles ne se gouvernent pas tousjours selon la mesure des occasions, et ont leurs entrees mesmes souvent aspres et violentes. Tant y a, qu'il s'en tire une belle espargne, et du fruict; sauf pour ceulx qui, au bien faire, ne se contentent de nul fruict, si la reputation en est à dire: car, à la verité, un tel effect n'est en compte qu'à chascun en soy; vous en estes plus content, mais non plus estimé, vous estant reformé avant que d'estre en danse et que la matiere feust en veue. Toutesfois, aussi, non en cecy seulement, mais en touts autres devoirs de la vie, la route de ceulx qui visent à l'honneur est bien diverse à celle que tiennent ceulx qui se proposent l'ordre et la raison. J'en treuve qui se mettent inconsidereement et furieusement en lice, et s'alentissent en la course. Comme Plutarque dict

1. Avec son épée. E. J.

2. Au commencement, au début. E. J.

que ceulx qui, par le vice de la mauvaise honte, sont mols et faciles à accorder quoy qu'on leur demande, sont faciles aprez à faillir de parole et à se desdire; pareillement qui entre legierement en querelle, est subject d'en sortir aussi legierement. Cette mesme difficulté qui me garde de l'entamer, m'inciteroit d'y tenir ferme, quand je serois esbranlé et eschauffé. C'est une mauvaise façon : depuis qu'on y est, il fault aller, ou crever. « Entrepenez froidement, disoit Bias, mais poursuivez ardemment. » De faulte de prudence, on retumbe en faulte de cœur, qui est encors moins supportable.

La pluspart des accords de nos querelles du jour d'huy sont honteux et menteurs : nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et trahissons ce pendant et desadvouons nos vrayes intentions; nous plastrons le faict. Nous sçavons comment nous l'avons dict et en quel sens, et les assistants le sçavent, et nos amis à qui nous avons voulu faire sentir nostre avantage : c'est aux despens de nostre franchise, et de l'honneur de nostre courage, que nous desadvouons nostre pensee, et cherchons des connillieres¹ en la faulseté, pour nous accorder; nous nous desmentons nous mesmes, pour sauver un desmentir que nous avons donné à un aultre. Il ne fault pas regarder si vostre action ou vostre parole peult avoir aultre interpretation; c'est vostre vraye et sincere interpretation qu'il fault meshuy maintenir, quoy qu'il vous couste. On parle à vostre vertu et à vostre conscience; ce ne sont parties à mettre en masque : laissons ces vils moyens et ces expedients à la chicane du palais. Les excuses et reparations que je veois faire touts les jours pour purger l'indiscretion, me semblent plus laides que l'indiscretion mesme. Il vauldroit mieulx l'offenser encors un coup, que de s'offenser soy mesme en faisant telle amende à son adversaire. Vous l'avez bravé, esmeu de cholere; et vous l'allez rappaiser et flatter, en vostre froid et meilleur sens : ainsi vous

1. *Des subterfuges, des échappatoires, comme un connil ou lapin.*
— *Conniller, chercher des échappatoires.* NICOT.

vous soubmettez plus que vous ne vous estiez advancé. Je ne treuve aulcun dire si vicieux à un gentilhomme, comme le desdire me semble luy estre honteux, quand c'est un desdire qu'on luy arrache par auctorité; d'autant que l'opiniastreté luy est plus excusable que la pusillanimité. Les passions me sont autant aysees à éviter, comme elles me sont difficiles à moderer : *exscinduntur facilius animo, quam temperantur*¹. Qui ne peult attaindre à cette noble impassibilité stoïque, qu'il se sauve au giron de cette mienne stupidité populaire : ce que ceulx là faisoient par vertu, je me duis à le faire par complexion. La moyenne region loge les tempestes : les deux extremes, des hommes philosophes, et des hommes ruraux, concurrent en tranquillité et en bonheur :

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
 Atque metuis omnes et inexorabile fatum
 Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !
 Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes,
 Panaque, Silvanumque senem, Nymphasque sorores² !

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres : pourtant fault il avoir les yeulx ouverts aux commencements : car comme lors, en sa petitesse, on n'en descouvre pas le dangier; quand il est accreu, on n'en descouvre plus le remede. J'eusse rencontré un million de traverses tous les jours plus malaysees à digerer, au cours de l'ambition, qu'il ne m'a esté

1. « On les arrache plus ayseement de l'ame qu'on ne les bride ». Cette traduction est de Montaigne : elle se trouve sur l'exemplaire corrigé de sa main ; mais il l'a effacée. N.

2. Heureux le sage instruit des lois de la nature,
 Qui du vaste univers embrasse la structure,
 Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs
 Le sort inexorable et les fausses terreurs;
 Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
 Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare !
 Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
 Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois !

VIRGILE, *Géorg.*, II, 490, trad. par Delille.

malaysé d'arrester l'inclination naturelle qui m'y portoit :

Jure perhorri
Late conspicuum tollere verticem¹.

Toutes actions publiques sont subjectes à incertaines et diverses interpretations; car trop de testes en jugent. Aulcuns disent de cette mienne occupation de ville² (et je suis content d'en parler un mot, non qu'elle le vaille, mais pour servir de montre de mes mœurs en telles choses), que je m'y suis porté en homme qui s'esmeut trop laschement, et d'une affection languissante; et ils ne sont pas du tout esloingnez d'apparence. J'essaye à tenir mon ame et mes pensees en repos, *quum semper natura, tum etiam ætate jam quietus*³; et si elles se desbauchent parfois à quelque impression rude et penetrante, c'est, à la verité, sans mon conseil. De cette langueur naturelle on ne doit pourtant tirer aulcune preuve d'impuissance (car faulfe de soing, et faulfe de sens, ce sont deux choses), et moins, de mescognoissance et d'ingratitudo envers ce peuple, qui employa touts les plus extremes moyens qu'il eust en ses mains à me gratifier, et avant m'avoir cogneu, et aprez; et feit bien plus pour moy, en me redonnant ma charge, qu'en me la donnant premièrement. Je luy veulx tout le bien qui se peult; et certes, si l'occasion y eust esté, il n'est rien que j'eusse espargné pour son service. Je me suis esbranlé pour luy, comme je fois pour moy. C'est un bon peuple, guerrier et genereux, capable pourtant d'obeissance et discipline, et de servir à quelque bon usage, s'il y est bien guidé. Ils disent aussi cette mienne vacation s'estre passee sans marque et sans trace. Il est bon! on accuse ma cessation en un temps où quasi tout le

1. C'est avec raison que j'ai toujours craint d'élever la tête et d'attirer les regards. HORACE, *Od.*, III, 16, 18.

2. Il veut parler de sa mairie de Bordeaux, à laquelle il fut élu en 1581, pendant son séjour en Italie, et que lui conférèrent deux fois de suite les suffrages de ses concitoyens. On peut voir ce qu'il en a déjà dit au commencement de ce chapitre. J. V. L.

3. Toujours tranquille de ma nature, et plus encore à présent par un effet de l'âge. Q. CICÉRON, *de Petit. Consulat.*, c. 2.

monde estoit convaincu de trop faire. J'ay un agir trepignant, où la volonté me charrie¹; mais cette poincte est ennemye de perseverance. Qui se vouldra servir de moy, selon moy, qu'il me donne des affaires où il fasse besoing de vigueur et de liberté, qui ayent une conduicte droictes et courtes, et encores hazardeuse; j'y pourray quelque chose : s'il la fault longue, subtile, laborieuse, artificielle et tortue, il fera mieulx de s'addresser à quelque aultre. Toutes charges importantes ne sont pas difficiles : j'estois préparé à m'embesongner plus rudement un peu, s'il en eust été grand besoing; car il est en mon pouvoir de faire quelque chose plus que je ne fois, et que je n'ayme à faire. Je ne laissay, que je sçache, aucun mouvement que le debvoir requist en bon escient de moy. J'ay facilement oublié ceulx que l'ambition mesle au debvoir, et couvre de son tiltre; ce sont ceulx qui le plus souvent remplissent les yeulx et les aureilles, et contentent les hommes : non pas la chose, mais l'apparence les paye; s'ils n'oyent du bruct, il leur semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes : j'arresterois bien un trouble, sans me troubler; et chastierois un desordre, sans alteration : ay je besoing de cholere et d'inflammation? je l'emprunte, et m'en masque. Mes mœurs sont mousses, plustost fades qu'aspres. Je n'accuse pas un magistrat qui dorme, pourveu que ceulx qui sont soubs sa main dorment quand et luy : les loix dorment de mesme. Pour moy, je loue une vie glissante, sombre et muette : *neque submissam et abjectam, neque se efferentem*²: ma fortune le veult ainsi. Je suis nay d'une famille qui a coulé sans esclat et sans tumulte, et, de longue memoire, particulierement ambitieuse de preud'hommie.

Nos hommes sont si formez à l'agitation et ostentation, que la bonté, la moderation, l'équabilité, la

1. C'est-à-dire, partout où la volonté m'entraîne, je suis vif, ardent, empressé.

2. Également éloignés de la bassesse et d'un insolent orgueil, CICÉRON, de *Officiis*, I, 34.

constance, et telles qualitez quietes et obscures, ne se sentent plus : les corps raboteux se sentent; les polis se manient imperceptiblement : la maladie se sent; la santé, peu ou point; ny les choses qui nous oignent, au prix de celles qui nous poignent. C'est agir pour sa reputation et proufit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place ce qu'on peult faire en la chambre du conseil; et en plein midy, ce qu'on eust faict la nuict precedente, et d'estre jaloux de faire soy mesme ce que son compaignon faict aussi bien : ainsi faisoyent aulcuns chirurgiens de Grece les operations de leur art sur des eschaf-fauds, à la veue des passants, pour en acquerir plus de pratique et de chalandise. Ils jugent que les bons reglements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette. L'ambition n'est pas un vice de petits compaignons, et de tels efforts que les nostres. On disoit à Alexandre : « Vostre pere vous lairra une grande domination, aysee et pacifique; » ce garson estoit envieux des victoires de son pere, et de la justice de son gouvernement; il n'eust pas voulu jouir l'empire du monde mollement et paisiblement¹. Alcibiades, en Platon, aime mieulx mourir jeune, beau, riche, noble, sçavant, tout cela par excellence, que de s'ar-rester en l'estat de cette condition : cette maladie est, à l'aventure, excusable en une ame si forte et si plaine. Quand ces ametes² naines et chestifves s'en vont embabouinant³, et pensent espandre leur nom, pour avoir jugé à droict un affaire, ou continué l'ordre des gardes d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul, qu'ils esperent en haulser la teste

1. Apparemment Montaigne fait allusion ici à ce que Plutarque a remarqué dans la *Vie d'Alexandre*, que « toutes les fois qu'il venoit à nouvelles que Philippe avoit pris aulcune ville de renom, ou gaigné quelque grosse battaille, Alexandre n'estoit point fort joyeux de l'entendre; ains disoit à ses egaux en aage : *Mon pere prendra tout, enfants, et ne me laissera rien de beau ni de magnifique à faire et à conquerir avecques vous.* » Chapitre 2 de la traduction d'Amyot. C.

2. Amette, petite ame. COTGRAVE.

3. Se faisant illusion à elles-mêmes. — *S'embabouiner*, c'est se tromper soi-même, selon Cotgrave.

Ce menu bien faire n'a ne corps ne vie; il va s'esvanouissant en la premiere bouche, et ne se promene que d'un carrefour de rue à l'autre. Entretenez en hardiment vostre fils et vostre valet, comme cet ancien, qui n'ayant aultre auditeur de ses louanges, et consent¹ de sa valeur, se bravoit avecques sa chambrière, en s'escriant : « O Perrette, le galant et suffisant homme de maistre que tu as ! » Entretenez vous en vous mesme, au pis aller; comme un conseiller de ma cognoissance, ayant desgorgé une battelee² de paragraphes, d'une extreme contention, et pareille ineptie, s'estant retiré de la chambre du conseil au pissoir du palais, feut ouï marmotant entre les dents, tout consciencieusement : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*³. » Qui ne peult d'ailleurs, si se paye de sa bourse.

La renommee ne se prostitue pas à si vil compte : les actions rares et exemplaires, à qui elle est deue, ne souffriroient pas la compagnie de cette foule innumerable de petites actions journalieres. Le marbre eslevera vos tiltres tant qu'il vous plaira, pour avoir faict rapetasser un pan de mur, ou descrötter un ruisseau publicque; mais non pas les hommes qui ont du sens. Le bruict ne suyt pas toute bonté, si la difficulté et estrangeté n'y est joincte : voire ny la simple estimation n'est deue à nulle action qui naist de la vertu, selon les stoiciens; et ne veulent qu'on sçache seulement gré à celuy qui, par temperance, s'abstient d'une vieille chassieuse. Ceulx qui ont cogneu les admirables qualitez de Scipion l'Africain, refusent la gloire que Panaetius luy attribue d'avoir esté abstinent de dons, comme gloire non tant sienne, comme de son siecle. Nous avons les voluptez sortables à nostre fortune; n'usurpons pas celles de la grandeur : les nostres sont plus naturelles; et d'autant plus solides et seures, qu'elles sont plus basses. Puisque ce n'est

1. *Et qui fut consentant, qui convint, qui fut témoin de, etc.* E. J.

2. *Batelee*, navis onus. MONET.

3. Non point à nous, Seigneur, non point à nous, mais à ton nom la gloire en soit donnée. *Ps. 113, v. 1.*

par conscience, au moins par ambition, refusons l'ambition : desdaignons cette faim de renommee et d'honneur, basse et belistresse¹, qui nous le faict coquiner² de toute sorte de gents (*quæ est ista laus, quæ possit e macello peti?*³) par moyens abjects, et à quelque vil prix que ce soit : c'est deshonneur d'estre ainsin honnoré. Apprenons à n'estre non plus avides, que nous sommes capables, de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gents à qui elle est extraordinaire et rare : ils la veulent mettre pour le prix qu'elle leur couste. A mesure qu'un bon effect est plus esclatant, je rabbats⁴ de sa bonté le souspeçon en quoy j'entre qu'il soit produict, plus pour estre esclatant, que pour estre bon : estalé, il est à demy vendu. Ces actions là ont bien plus de grace qui eschappent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruict, et que quelque honneste homme choisit aprez, et r'esleve de l'ombre, pour les poulser en lumiere à cause d'elles mesmes. *Mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditatione, et sine populo teste fiunt*⁵, dict le plus glorieux homme du monde.

Je n'avois qu'à conserver, et durer, qui sont effects sourds et insensibles : l'innovation est de grand lustre; mais elle est interdicte en ce temps, où nous sommes pressez et n'avons à nous deffendre que des nouvelletez. L'abstinence de faire est souvent aussi gene-reuse que le faire; mais elle est moins au jour⁶, et ce peu que je vaulx est quasi tout de cette espece. En somme, les occasions en cette charge ont suyvi ma complexion; de quoy je leur sciais tresbon gré : est-il quelqu'un qui desire estre malade pour veoir son

1. *Gueuse, mendiane.*

2. *Mendier.* — *Coquiner, mendicare.* NICOT.

3. Quelle est cette gloire, qu'on peut trouver au marché ! CICÉRON, *de Finibus bon. et mal.*, II, 15.

4. *Ce qui m'oblige à rabattre quelque chose de sa bonté, c'est le soupçon, etc.* C.

5. Pour moi, je trouve bien plus digne d'éloge ce qui se fait sans ostentation, et loin des yeux du peuple. CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, II, 26.

6. *Moins brillante, moins en lumière.* J. V. L.

medecin en besongne? et fauldroit il pas fouetter le medecin qui nous desireroit la peste, pour mettre son art en pratique? Je n'ay point eu cett' humeur inique et assez commune, de desirer que le trouble et la maladie des affaires de cette cité rehaulast et honnorast mon gouvernement : j'ay presté de bon cœur l'espoule à leur aysance et facilité. Qui ne me vouldra sçavoir gré de l'ordre, de la douce et muette tranquillité qui a accompagné ma conduicte; au moins ne peut il me priver de la part qui m'en appartient, par le tiltre de ma bonne fortune. Et je suis ainsi faict, que j'ayme autant estre heureux que sage, et debvoir mes succez purement à la grace de Dieu, qu'à l'entremise de mon operation. J'avois assez disertement publié au monde mon insuffisance en tels maniements publicques : j'ay encores pis que l'insuffisance; c'est qu'elle ne me desplaist gueres, et que je ne cherche gueres à la guarir, veu le train de vie que j'ay desseigné¹. Je ne me suis, en cette entremise, non plus satisfait à moy mesme; mais à peu prez j'en suis arrivé à ce que je m'en estois promis; et si ay de beaucoup surmonté ce que j'en avois promis à ceulx à qui j'avois à faire : car je promets volontiers un peu moins de ce que je puis et de ce que j'espere tenir. Je m'assure n'y avoir laissé ny offense, ny haine : d'y laisser regret et desir de moy, je sçais à tout le moins bien cela, que je ne l'ay pas fort affecté :

Mene huic confidere monstro !
 Mene salis placidi vultum, fluctusque quietos
 Ignorare² !

1. Que j'ai eu dessein de suivre, que je me suis tracé. E. J.

2. Moi ! que je me fie à ce monstre ! que je me repose sur le calme apparent de cette mer perfide ! VIRGILE, *Énéide*, V, 849.

CHAPITRE XI

DES BOITEUX

Il y a deux ou trois ans qu'on accourcit l'an de dix jours en France¹. Combien de changements doibvent suivre cette reformation ! ce feut proprement remuer le ciel et la terre à la fois. Ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place; mes voisins treuvent l'heure de leurs semences, de leur recolte, l'opportunité de leurs negoces, les jours nuisibles et propices, au mesme point justement où ils les avoient assignez de tout temps : ny l'erreur ne se sentoit en nostre usage; ny l'amendement ne s'y sent : Tant il y a d'incertitude par tout ! tant nostre appercevance est grossiere, obscure et obtuse ! On dict que ce reglement se pouvoit conduire d'une façon moins incommode, soubstrayant, à l'exemple d'Auguste, pour quelques années, le jour du bissext, qui, ainsi comme ainsin, est un jour d'empeschement et de trouble, jusques à ce qu'on feust arrivé à satisfaire exactement ce debte; ce que mesme on n'a pas faict par cette correction, et demeurons encores en arrerages de quelques jours; et si, par mesme moyen, on pouvoit pourveoir à l'advenir, ordonnant qu'aprez la revolution de tel ou tel nombre d'années, ce jour extraordinaire seroit tousjours eclipsé; si que nostre mescompte ne pour-

1. En 1582, le pape Grégoire XIII, ayant remarqué que l'erreur de onze minutes qui se trouvoit dans l'année julienne avoit produit dix jours en plus, fit retrancher ces dix jours de l'année 1582; et, au lieu du 5 octobre de cette année, on compta le 15. C'est ce qui fait appeler depuis cette manière de compter les années, *année grégorienne*, et le calendrier qui suit ce comput, *calendrier grégorien*, ou du nouveau style; tandis qu'on appelle *calendrier du vieux style*, le calendrier julien, suivi encore par les Russes et par quelques autres peuples du rit grec. E. J.

roit d'ores en avant exceder vingt et quatre heures. Nous n'avons aultre compte du temps que les ans; il y a tant de siecles que le monde s'en sert; et si, c'est une mesure que nous n'avons encoresachevé d'arrester, et telle, que nous doutbons touts les jours quelle forme les aultres nations luy ont diversement donné, et quel en estoit l'usage. Quoy, ce que disent aulcuns, que les cieux se compriment vers nous en vieillissant, et nous jectent en incertitude des heures mesme et des jours, et des mois? ce que dict Plutarque¹, qu'encores de son temps l'astrologie n'avoit sceu borner le mouvement de la lune: nous voylà bien accommodez pour tenir registre des choses passees?

Je resvassois presentement, comme je fois souvent, sur ce, Combien l'humaine raison est un instrument libre et vague. Je veois ordinairement que les hommes, aux faicts qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la verité. Ils passent par dessus les presuppositions; mais ils examinent curieusement les consequences: ils laissent les choses, et courent aux causes. Plaisants causeurs! La cognoissance des causes touche seulement celuy qui a la conduite des choses; non à nous, qui n'en avons que la souffrance, et qui en avons l'usage parfaictement plein et accompli selon nostre besoing, sans en penetrer l'origine et l'essence; ny le vin n'en est plus plaisant à celuy qui en scait les facultez premières. Au contraire, et le corps et l'ame interrompent et alterent le droit qu'ils ont de l'usage du monde et d'eulx mesmes, y meslant l'opinion de science: les effects nous touchent, mais les moyens, nullement. Le determiner et le distribuer appartient à la maistrise et à la regence; comme à la subjection et appren-tissage, l'accepter. Reprenons nostre coustume. Ils commencent ordinairement ainsi: « Comment est ce que cela se faict? » « Mais, se faict il? » fauldroit il dire. Nostre discours² est capable d'estoffer cent

1. *Questions romaines*, c. 24. C

2. *Notre raisonnement*.

aultres mondes, et d'en trouver les principes et la contexture; il ne luy fault ni matiere ny baze : laissez le courre; il bastit aussi bien sur le vuide que sur le plain, et de l'inanité que de matiere;

Dare pondus idonea fomo¹.

Je treuve, quasi par tout, qu'il fauldroit dire : « Il n'en est rien; » et employerois souvent cette response; mais je n'ose; car ils crient que c'est une desfaicte produicte de foiblesse d'esprit et d'ignorance, et me fault ordinairement **basteler**², par compaignie, à traicter des subjects et contes frivoles que je mescrois entierement : joint qu'à la verité, il est un peu rude et querelleux de nier tout sec une proposition de faict; et peu de gents faillett, notamment aux choses malaysees à persuader, d'affermier qu'ils l'ont veue, ou d'alleguer des tesmoings desquels l'auctorité arreste nostre contradiction. Suyvant cet usage, nous sçavons les fondements et les moyens de mille choses qui ne feurent oncques; et s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles et le Pour et le Contre est fauls. *Ita finitima sunt falsa veris... ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere*³.

La verité et le mensonge ont leurs visages conformes; le port, le goust, et les allures pareilles : nous les regardons de mesme œil. Je treuve que nous ne sommes pas seulement lasches à nous deffendre de la piperie, mais que nous cherchons et convions à nous y enferrer : nous aymons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à nostre estre.

J'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps : encores qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de preveoir le train qu'ils eussent prins, s'ils eussent vescu leur aage; car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veult; et y a plus loing de rien à la plus petite chose du monde,

1. Tout prêt à donner du poids à de la fumée. PERSE, V, 20.

2. *Faire le bateleur, de compagnie.* C.

3. Le faux approche si fort du vrai..., que le sage ne doit pas s'engager dans un défilé si périlleux. CICÉRON, *Academ.*, II, 21

qu'il n'y a de celle là jusques à la plus grande. Or, les premiers qui sont abbruez de ce commencement d'estrangeté, venants à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur faict, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroict de quelque piece faulse : oultre ce, que, *insita hominibus libidine alendi de industria rumores*¹, nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a presté, sans quelque usure et accession de nostre creu. L'erreur particuliere faict premierement l'erreur publicque; et, à son tour aprez, l'erreur publicque faict l'erreur particuliere. Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant et formant de main en main; de maniere que le plus esloingné tesmoing en est mieulx instruict que le plus voysin : et le dernier informé, mieulx persuadé que le premier. C'est un progrez naturel; car quiconque croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un aultre; et, pour ce faire, ne craind point d'ad-jouster, de son invention, autant qu'il veoid estre nécessaire en son conte, pour suppleer à la resistance et au default qu'il pense estre en la conception d'aultruy. Moy mesme, qui fois singuliere conscience de mentir, et qui ne me soulcie gueres de donner creance et auctorité à ce que je dis, m'apperceois toutesfois, aux propos que j'ay en main, qu'estant eschauffé, ou par la resistance d'un aultre, ou par la propre chaleur de ma narration, je grossis et enfle mon subjeict par voix, mouvements, vigueur et force de paroles, et encores par extension et amplification, non sans interest de la verité naïfve; mais je le fois en condition pourtant, qu'au premier qui me ramene, et qui me demande la verité nue et crue, je quite soubdain mon effort, et la luy donne sans exageration, sans emphase et remplissage. La parole naïfve et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus, qu'à donner voye à leurs

1. Par la passion qui porte naturellement les hommes à donner cours à des bruits incertains. TITE-LIVE, XXVIII, 24.

opinions : où le moyen ordinaire nous fault, nous y adjoustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en estre là, que la meilleure touche de la verité ce soit la multitude des croyants, en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. *Quasi vero quidquam sit tam valde, quam nihil sapere, vulgare*¹. *Sanitatis patrocinium est, insipientium turba*². C'est chose difficile de resoultre³ son jugement contre les opinions communes : la premiere persuasion, prinse du subject mesme, saisit les simples ; de là elle s'espand aux habiles soubs l'autorité du nombre et antiquité des tesmoignages. Pour moy, de ce que je n'en croirois pas un, je n'en croirois pas cent uns : et ne juge pas les opinions par les ans.

Il y a peu de temps que l'un de nos princes, en qui la goutte avoit perdu un beau naturel et une alaigre composition, se laissa si fort persuader au rapport qu'on faisoit des merveilleuses operations d'un presbtre qui, par la voye des paroles et des gestes, guarissoit toutes maladies, qu'il feit un long voyage pour l'aller trouver, et, par la force de son apprehension, persuada et endormit ses jambes pour quelques heures, si qu'il en tira du service qu'elles avoient desapprins luy faire il y avoit long temps. Si la fortune eust laissé emmonceler cinq ou six telles adventures, elles estoient capables de mettre ce miracle en nature. On trouva, depuis, tant de simplesse et si peu d'art en l'architecte de tels ouvrages, qu'on le jugea indigne d'aucun chastiement : comme si feroit on de la pluspart de telles choses, qui les recognoistroit en leur giste. *Miramur ex intervallo fallentia*⁴ : nostre veue repre-sente ainsi souvent de loing des images estranges, qui

1. Comme s'il n'y avoit rien de si commun que de mal juger les choses. *CICÉRON*, *de Divinat.*, II, 39.

2. Belle autorité pour la sagesse, qu'une multitude de fous ! *SAINTE AUGUSTIN*, *de Civ. Dei*, VI, 10.

3. *D'avoir un jugement bien résolu, bien décidé.* E. J.

4. Nous admirons les choses qui trompent par leur éloignement. *SÉNÈQUE*, *Epist.* 118.

s'esvanouissent en s'approchant; *nunquam ad liquidum fama perducitur*¹.

C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions! Cela mesme en empesche l'information; car, pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et poisantes, et dignes d'un si grand nom, on perd les vrayes; elles eschappent de nostre veue par leur petitesse; et, à la verité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches, indifferent, et non preoccupé. Jusques à cette heure, touts ces miracles et evenements estranges se cachent devant moy. Je n'ay veu monstre et miracle au monde plus exprez que moy mesme: on s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps; mais plus je me hante et me cognois, plus ma difformité m'estonne, moins je m'entends en moy.

Le principal droict d'avancer et produire tels accidents est reservé à la fortune. Passant avant hier dans un village, à deux lieues de ma maison, je trouvay la place encores toute chaulde d'un miracle qui venoit d'y faillir: par lequel le voisnage avoit esté amusé plusieurs mois; et commenceoient les provinces voisines de s'en esmouvoir, et y accourir à grosses troupes de toutes qualitez. Un jeune homme du lieu s'estoit joué à contrefaire, une nuict, en sa maison, la voix d'un esprit, sans penser à aultre finesse qu'à jouir d'un badinage present: cela luy ayant un peu mieulx succédé qu'il n'esperoit, pour estendre sa farce à plus de ressorts, il y associa une fille de village, du tout² stupide et niaise; et feurent trois enfin, de mesme aage et pareille suffisance: et de presches domestiques en feirent des presches publicques, se cachants soubs l'autel de l'eglise, ne parlants que de nuict, et deffendants d'y apporter aucune lumiere. De paroles qui tendoient à la conversion du monde, et menace du jour du jugement (car ce sont subjects soubs l'auc-

1. Jamais la renommée ne se réduit à la vérité. QUINTE-CURCE, IV, 2.

2. *Tout à fait.* E. J.

torité et reverence desquels l'imposture se tapit plus ayseement), ils veinrent à quelques visions et mouvements si niais et si ridicules, qu'à peine y a il rien s grossier au jeu des petits enfants. Si toutesfois la fortune y eust voulu prester un peu de faveur, qui sçait jusques où se feust accreue ce bastelage? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison : et porteront volontiers la peine de la sottise commune, et ne sçais si quelque juge se vengera sur eux de la sienne. On veoid clair en cette cy, qui est descouverte; mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre cognoscience, je suis d'avis que nous soubstenions¹ nostre jugement, aussi bien à rejecter qu'à recevoir.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde, ou, pour le dire plus hardiment, touts les abus du monde s'engendrent, de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons refuter : nous parlons de toutes choses par preceptes et resolution. Le style, à Rome, portoit que cela mesme qu'un tesmoing deposoit pour l'avoir vu de ses yeulx, et ce qu'un juge ordonnoit de sa plus certaine science, estoit conceu en cette forme de parler, « Il me semble. » On me faict haïr les choses vraysemblables, quand on me les plante pour infaillibles : j'ayme ces mots, qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions : « A l'avventure, Aulcunement, Quelque, On dict, Je pense, » et semblables : et si j'eusse eu à dresser des enfants, je leur eusse tant mis en la bouche cette façon de respondre, enquestante, non resolutifve : « Qu'est ce à dire? Je ne l'entends pas, Il pourroit estre, Est il vray? » qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que de representer les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veult guarir de l'ignorance, il fault la confesser.

Iris est fille de Thaumantis² : l'admiration est fon-

1. *Suspendions.* C.

2. C'est-à-dire de l'admiration (*θαῦμα, θαύματος*). « Est enim pulcher (*l'arc en ciel, ou Iris*) et ob eam causam, quia speciem

dement de toute philosophie; l'inquisition, le progrez; l'ignorance, le bout. Voire dea, il y a quelque ignorance forte et genereuse, qui ne doibt rien en honneur et en courage à la science: ignorance pour laquelle concevoir il n'y a pas moins de science qu'à concevoir la science. Je veis en mon enfance un procez que Corras¹, conseiller de Thoulouse, feit imprimer, d'un accident estrange: de deux hommes qui se presentoient l'un pour l'autre. Il me souvient (et ne me souvient aussi d'autre chose) qu'il me sembla avoir rendu l'imposture de celuy qu'il jugea coupable, si merveilleuse et excedant de si loing notre cognoissance et la sienne qui estoit juge, que je trouvay beaucoup de hardiesse en l'arrest qui l'avoit condamné à estre pendu. Recevons quelque forme d'arrest qui die, « La cour n'y entend rien: » plus librement et ingenuement que ne feirent les areopagites, lesquels, se trouvant pressez d'une cause qu'ils ne pouvoient desvelopper, ordonnerent que les parties en viendroient à cent ans.

Les sorcieres de mon voisnage courrent hazard de leur vie, sur l'avis de chasque nouvel aucteur qui vient donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la divine parole nous offre de telles choses, trescertains et irrefragables exemples, et les

habet admirabilem, Thaumante dicitur esse natus. » CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 20. On voit qu'il faudroit lire dans Montaigne, non pas *Thaumantis*, mais *Thaumas*. J. V. L.

1. Ou plutôt Coras, savant jurisconsulte, né à Toulouse en 1513. Longtemps persécuté comme calviniste, malgré la protection du chancelier de L'Hospital, qui admiroit ses talents, il finit par être assassiné à la conciergerie de Toulouse avec trois cents autres prisonniers, le 4 d'octobre 1572, peu de temps après la Saint-Barthélemy: on le revêtut ensuite de sa robe de conseiller, avec deux de ses collègues massacrés comme lui, et on les pendit à l'orme du palais. Les œuvres de Jean Coras ont été recueillies en deux vol. in-fol., Lyon, 1556 et 58; Wittemberg, 1603; et sa vie a été écrite en latin par Jacques Coras le poète, qui étoit de la même famille. La cause célèbre dont Montaigne parle ici est celle du faux Martin Guerre, sur laquelle le jurisconsulte de Toulouse avoit publié un commentaire imprimé à Paris en 1565, et réimprimé à Bruges la même année, par Hubert Goltz. Voyez aussi, sur cette cause, le Discours préliminaire de l'*Apologie pour Hérodote*, par Henri Estienne, t. I, p. 29, édition de 1735. J. V. L.

attacher à nos evenements modernes, puisque nous n'en veoyons ny les causes, ny les moyens, il y fault aultre engin¹ que le nostre : il appartient, à l'avventure, à ce seul trespuissant tesmoignage de nous dire, « Cettuy cy en est, et celle là; et non, cet aultre. » Dieu en doibt estre creu, c'est vrayement bien raison; mais non pourtant un d'entre nous, qui s'estonne de sa propre narration (et necessairement il s'en estonne, s'il n'est hors du sens), soit qu'il l'employe au faict d'aultruy, soit qu'il l'employe contre soy mesme.

Je suis lourd, et me tiens un peu au massif et au vraysemblable, evitant les reproches anciens, *Majorem fidem homines adhibent iis, quæ non intelligunt. — Cupidine humani ingenii, libentius obscura creduntur*². Je veois bien qu'on se courrouce; et me deffend on d'en doubter, sur peine d'injures exsecrables : nouvelle façon de persuader ! Pour Dieu mercy, ma creance ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceulx qui accusent de faulseté leur opinion; je ne l'accuse que de difficulté et de hardiesse, et condamne l'affirmation opposite, egualement avecques eulx, sinon si imperieusement. Qui establit son discours par braverie et commandement, montre que la raison y est foible. Pour une altercation verbale et scholastique, qu'ils ayent autant d'apparence que leurs contradicteurs; *videantur sane, non affirmentur modo*³ : mais en la consequence effectuelle qu'ils en tirent, ceulx cy ont bien de l'avantage. A tuer les gents, il fault une clarté lumineuse et nette; et est nostre vie trop reelle et essentielle, pour garantir ces accidents supernaturels et fantastiques.

Quant aux drogues et poisons, je les mets hors de

1. *Esprit. E. J.*

2. Les hommes ajoutent plus de foi à ce qu'ils n'entendent point. — L'esprit humain est porté à croire plus volontiers les choses obscures. TACITE, *Hist.*, I, 22. — De ces deux passages, le second seul est de Tacite, et Coste a eu tort de les confondre, et d'attribuer toute cette citation à ce grand historien, qui certes n'auroit jamais écrit la première phrase, dont le style ne ressemble pas au sien. N.

3. Pourvu qu'on propose ces faits comme vraisemblables, et qu'on ne les affirme pas. CICÉRON, *Academ.*, II, 27.

mon compte; ce sont homicides, et de a pire espece toutesfois en cela mesme, on dict qu'il ne fault pas tousjours s'arrester à la propre confession de ces gents icy; car on leur a veu par fois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvoit saines et vivantes. En ces aultres accusations extravagantes, je dirois volontiers que c'est bien assez qu'un homme, quelque recommendation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain : de ce qui est hors de sa conception, et d'un effect supernaturel, il en doibt estre creu lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a auctorisé. Ce privilege qu'il a pleu à Dieu donner à aulcuns de nos tesmoignages, ne doibt pas estre avily et communiqué legierement. J'ay les aureilles battues de mille tels contes : « Trois le veirent un tel jour, en levant : Trois le veirent lendemain, en occident : à telle heure, tel lieu, ainsi vestu : » certes, je ne m'en croirois pas moy mesme. Combien treuve je plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que je ne fois qu'un homme, en douze heures, passe, quand et les vents, d'orient en occident : combien plus naturel, que nostre entendement soit emporté à sa place par la volubilité de nostre esprit detraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuyau de sa cheminee, en chair et en os, par un esprit estranger ! Ne cherchons pas des illusions du dehors et incognues, nous qui sommes perpetuellement agitez d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant au moins qu'on peult en destourner et elider la verifcation par voye non merveilleuse; et suys l'avis de saint Augustin, « Qu'il vault mieux pencher vers le doute que vers l'asseurance, ez choses de difficile preuve et dangereuse creance. »

Il y a quelques années que je passay par les terres d'un prince souverain, lequel en ma faveur, et pour rabbattre mon incredulité, me feit cette grace de me faire veoir en sa presence, en lieu particulier, dix ou douze prisonniers de ce genre, et une vieille entre aultres, vrayement bien sorciere en laideur et deformité, tresfameuse de longue main en cette profession.

Je veis et preuves et libres confessions, et je ne sçais quelle marque insensible sur cette miserable vieille; et m'enquis, et parlay tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que je peusse; et ne suis pas homme qui me laisse gueres garotter le jugement par preoccupation. Enfin, et en conscience, je leur eusse plutost ordonné de l'ellebore que de la ciguë : *captisque res magis mentibus, quam consceleratis, similis visa*¹; la justice a ses propres corrections pour telles maladies. Quant aux oppositions et arguments que des honnestes hommes m'ont faict, et là, et souvent ailleurs, je n'en ay point senty qui m'attachent, et qui ne souffrent solution tousjours plus vraysemblable que leurs conclusions. Bien est vray que les preuves et raisons qui se fondent sur l'experience et sur le faict, celles là, je ne les desnoue point; aussi n'ont elles point de bout : je les trenche souvent comme Alexandre son nœud. Après tout, c'est mettre ses conjectures à bien hault prix, que d'en faire cuire un homme tout vif.

On recite par divers exemples (et *Præstantius* de son pere), que, assopy et endormy bien plus lourdement que d'un parfaict sommeil, il fantasia estre jument, et servir de sommier² à des soldats : et ce qu'il fantasioit, il l'estoit³. Si les sorciers songent ainsi materiellement; si les songes par fois se peuvent ainsin incorporer en effects, encores ne crois je pas que nostre volonté en feust tenue à la justice : ce que je dis, comme celuy qui n'est pas juge ny conseiller des roys, ny s'en estime de bien loing digne, ains homme du commun, nay et voué à l'obeissance de la raison publicque, et en ses faicts, et en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en compte, au prejudice de la plus chestifve loi de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort, et encores autant à moy; car, en ce que je dis, je ne pleuvis⁴ aultre certitude, sinon

1. Il me sembla qu'il y avoit en cela plus de folie que de crime.
TITE-LIVE, VIII, 18.

2. *De cheval de somme.* E. J.

3. *Quod ita, ut narravit, factum fuisse compertum est.* S. AUGUSTIN,
Cité de Dieu, XVIII, 18.

4. *Je ne garantis.* C.

que c'est ce que lors j'en avois en la pensee, pensee tumultuaire et vacillante. C'est par maniere de devis que je parle de tout, et de rien par maniere d'avis; *nec me pudet, ut istos, fateri nescire quod nesciam*¹: je ne serois pas si hardy à parler, s'il m'appartenoit d'en estre creu; et feut ce que je respondis à un grand, qui se plaignoit de l'aspreté et contention de mes enhortements. Vous sentant bandé et preparé d'une part, je vous propose l'autre, de tout le soing que je puis, pour esclaircir vostre jugement, non pour l'obliger. Dieu tient vos courages, et vous fournira² de chois. Je ne suis pas si presumptueux, de desirer seulement que mes opinions donnassent pente à chose de telle importance : ma fortune ne les a pas dressees à si puissantes et si eslevees conclusions. Certes, j'ay non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles je desgousterois volontiers mon fils, si j'en avois. Quoy, si les plus vrayes ne sont pas tousjours les plus commodes à l'homme? tant il est de sauvage composition!

A propos, ou hors de propos, il n'importe; on dict en Italie, en commun proverbe, que celuy là ne cognoist pas Venus en sa parfaite douleur, qui n'a couché avecques la boiteuse. La fortune ou quelque particulier accident ont mis, il y a long temps, ce mot en la bouche du peuple : et se dict des masles comme des femelles; car la royne des Amazones respondict au Scythe qui la convioit à l'amour : "Αριστα χωλὸς οἰφεῖ"³, Le boiteux le faict le mieulx. En cette republicque feminine, pour fuyr la domination des masles, elles les stropioient dez l'enfance, bras, jambes, et aultres membres qui leur donnoient advantage sur elles, et se servoient d'eulx à ce seulement à quoy nous nous servons d'elles par deçà. J'eusse dict que le mouvement detraqué de la boiteuse apportast quelque nouveau plaisir à la besongne, et quelque poincte de doul-

1. Et je n'ai pas honte, comme eux, d'avouer que j'ignore ce que je ne sais point. CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, I, 25.

2. *Vous fournira les moyens de choisir.* E. J.

3. Montaigne traduit ce passage grec après l'avoir cité.

ceur à ceulx qui l'essayent; mais je viens d'apprendre que mesme la philosophie ancienne en a décidé : elle dict que les jambes et cuisses des boiteuses ne recevant, à cause de leur imperfection, l'aliment qui leur est deu, il en advient que les parties genitales qui sont au dessus sont plus plaines, plus nourries et vigoreuses; ou bien que ce default empeschant l'exercice, ceulx qui en sont entachez dissipent moins leurs forces, et en viennent plus entiers aux jeux de Venus : qui est aussi la raison pour quoy les Grecs descrioient les tisserandes, d'estre plus chaudes que les aultres femmes, à cause du mestier sedentaire qu'elles font, sans grand exercice du corps. De quoy ne pouvons nous raisonner à ce prix là? De celles icy je pourrois aussi dire que ce tremoussement, que leur ouvrage leur donne ainsin assises, les esveille et sollicite, comme faict les dames le croulement¹ et tremblement de leurs coches.

Ces exemples servent ils pas à ce que je disois au commencement : Que nos raisons anticipent souvent l'effect, et ont l'estendue de leur jurisdiction si infinie, qu'elles jugent et s'exercent en l'inanité mesme, et au non estre? Oltre la flexibilité de nostre invention à forger des raisons à toutes sortes de songes, nostre imagination se trouve pareillement facile à recevoir des impressions de la faulseté, par bien frivoles apparences; car, par la seule auctorité de l'usage ancien et publicque de ce mot, je me suis aultresfois faict accroire avoir receu plus de plaisir d'une femme, de ce qu'elle n'estoit pas droicte, et mis cela au compte de ses graces.

Torquato Tasso, en la comparaison qu'il faict de la France à l'Italie², dict avoir remarqué cela, que nous

1. *L'ébranlement et l'agitation de leurs carrosses.* E. J.

2. « I nobili francesi, in universale, hanno le gambe assai sottili rispetto al rimanente del corpo : mà di ciò per avventura la cagione con si deve riferire alla qualità del cielo, mà alla maniera dell' esercizio; perciochè cavalcando quasi continuamente, esercitano poco le parti inferiori, si che la natura non vi trasmette molto di nodrimento, etc. » *Paragone dell' Italia alla Francia*, p. 11. *Nella parte prima delle Rime e Prose del sig. TORQUATO TASSO, In Ferrara, an. 1585. C.*

avons les jambes plus grailes que les gentilshommes italiens, et en attribue la cause à ce que nous sommes continuellement à cheval : qui est celle mesme de laquelle Suetone tire une toute contraire conclusion ; car il dict, au rebours, que Germanicus avoit grossi les siennes par continuation de ce mesme exercice. Il n'est rien si souple et erratique que nostre entendement ; c'est le soulier de Theramenes¹, bon à tous pieds : et il est double et divers ; et les matieres, doubles et diverses. « Donne moy une gragme d'argent, » disoit un philosophie cynique à Antigonus : « Ce n'est pas present de roy, » respondit il : « Donne moi doncques un talent : » « Ce n'est pas present pour cynique. »

Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
 Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas :
 Seu durat magis, et venas adstringit hiantes ;
 Ne tenues pluviae, rapidive potentia solis
 Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat².

Ogni medaglia ha il suo reverso³. Voylà pourquoy Climotachus disoit anciennement que Carneades avoit surmonté les labeurs d'Hercules, pour avoir arraché des hommes le consentement, c'est à dire l'opinion et la temerité de juger. Cette fantasie de Carneades, si vigoreuse, nasquit, à mon avis, anciennement de l'impudence de ceulx qui font profession de sçavoir, et de leur oultrecuidance desmesuree. On meit Aesope en vente, avecques deux aultres esclaves : l'acheteur

1. Voyez ÉRASME, sur le proverbe *Theramenis cothurnus*, auquel Montaigne fait allusion. C.

2. Souvent, dit Virgile, il est bon de mettre le feu dans un champ stérile, et de brûler les restes de la paille :

Soit qu'en la (*la terre*) dilatant par sa chaleur active,
 Il ouvre des chemins à la séve captive ;
 Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
 D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
 Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
 Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.

VIRGILE, *Géorg.*, I, 89, trad. par Delille.

3. Toute médaille a son revers. *Proverbe italien.*

s'enquit du premier ce qu'il sçavoit faire; celuy là, pour se faire valoir, respondit monts et merveilles, qu'il sçavoit et cecy et cela : le deuxiesme en respondit de soy autant ou plus : quand ce feut à Aesope, et qu'on luy eut aussi demandé ce qu'il sçavoit faire : « Rien, dict il, car ceulx cy ont tout preoccupé : ils sçavent tout. » Ainsin est il advenu en l'eschole de la philosophie : la fierté de ceulx qui attribuoient à l'esprit humain la capacité de toutes choses causa en d'autres, par despit et par emulation, cette opinion, qu'il n'est capable d'aucune chose : les uns tiennent en l'ignorance cette mesme extrémité que les autres tiennent en la science; à fin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immodéré par tout, et qu'il n'a point d'arrest, que celuy de la nécessité, et impuissance d'aller oultre.

CHAPITRE XII

DE LA PHYSIONOMIE

Quasi toutes les opinions que nous avons sont prises par auctorité et à credit : il n'y a point de mal ; nous ne scaurions pirement choisir, que par nous, en un siecle si foible. Cette image des discours de Socrates que ses amis nous ont laissee, nous ne l'approuvons que pour la reverence de l'approbation publicque : ce n'est pas par nostre cognoissance : ils ne sont pas selon nostre usage ; s'il naissoit, à cette heure, quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent. Nous n'appercevons les graces que pointues, bouffies, et enflees d'artifice : celles qui coulent soubs la naïveté et la simplicité, eschappent ayseement à une veue grossiere comme est la nostre ; elles ont une beauté delicate et cachee ; il fault la veue nette, et bien purgee, pour descouvrir cette secrete lumiere. Est ce pas la naïveté, selon nous, germaine à la sottise, et qualité de reproche ? Socrates faict mouvoir son ame d'un mouvement naturel et commun ; ainsi dict un païsan, ainsi dict une femme : il n'a jamais en la bouche que cochers, menuisiers, savetiers et massons : ce sont inductions et similitudes tirees des plus vulgaires et cogneues actions des hommes ; chascun l'entend. Soubs une si vile forme, nous n'eussions jamais choisi la noblesse et splendeur de ses conceptions admirables, nous qui estimons plates et basses toutes celles que la doctrine ne r'esleve, qui n'appercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation : les hommes ne s'enflent que de vent, et se manient à bonds, comme les balons. Cettuy cy ne se propose point des vaines fantasies : sa fin

feut, Nous fournir de choses et de preceptes qui reelle
ment et plus jointcement servent à la vie;

Servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi¹,

Il feut aussi tousjours un et pareil, et se monta, non par boutades, mais par complexion, au dernier poinct de vigueur; ou, pour mieulx dire, il ne monta rien, mais ravalla plustost et ramena à son poinct originel et naturel, et luy soubmeit la vigueur, les aspretez et les difficultez; car, en Caton, on veoid bien à clair que c'est une allure tendue bien loing au dessus des communes; aux braves exploicts de sa vie, et en sa mort, on le sent tousjors monté sur ses grands chevaux: cettuy cy ralle à terre, et, d'un pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours, et se conduict, et à la mort, et aux plus espineuses traverses qui se puissent presenter, au train de la vie humaine.

Il est bien advenu que le plus digne homme d'estre cogneu et d'estre présent au monde pour exemple, ce soit celuy duquel nous ayons plus certaine cognoscance: il a esté esclairé par les plus clairvoyants hommes qui feurent oncques; les tesmoings que nous avons de luy sont admirables en fidelité et en suffisance. C'est grand cas, d'avoir peu donner tel ordre aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les alterer ou estirer², il en ayt produict les plus beaux effects de nostre ame: il ne la represente ny eslevee, ny riche: il ne la represente que saine, mais certes d'une bien alaigre et nette santé. Par ces vulgaires ressorts et naturels, par ces fantasies ordinaires et communes, sans s'esmouvoir et sans se picquer, il dressa non seulement les plus reglees, mais les plus haultes et vigoreuses creances, actions et mœurs, qui feurent oncques. C'est luy qui ramena du ciel, où elle perdoit son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus juste et plus laborieuse

1. Régler ses actions, garder la loi du devoir, suivre la nature.
LUCAIN, parlant de Caton, II, 381.

2. Ou les étendre, les agrandir. E. J.

besongne. Veoyez le plaider devant ses juges, veoyez par quelles raisons il esveille son courage aux hazards de la guerre; quels arguments fortifient sa patience contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et contre la teste de sa femme : il n'y a rien d'emprunté de l'art et des sciences; les plus simples y recognoissent leurs moyens et leur force; il n'est possible d'aller plus arriere et plus bas. Il a faict grand' faveur à l'humaine nature, de montrer combien elle peult d'elle mesme.

Nous sommes, chascun, plus riches que nous ne pensons; mais on nous dresse à l'emprunt et à la queste; on nous duict à nous servir plus de l'aultruy que du nostre. En aucune chose l'homme ne sçait s'arrester au poinct de son besoing : de volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peult estreindre; son avidité est incapable de moderation. Je treuve qu'en curiosité de sçavoir, il en est de mesme : il se taille de la besongne bien plus qu'il n'en peult faire, et bien plus qu'il n'en a affaire, estendant l'utilité du sçavoir autant qu'est sa matiere : *ut omnium rerum, sic litterarum quoque, intemperantia laboramus*¹ : et Tacitus a raison de louer la mere d'Agricola, d'avoir bridé en son fils un appetit trop bouillant de science.

C'est un bien, à le regarder d'yeulx fermes, qui a, comme les aultres biens des hommes, beaucoup de vanité et foiblesse propre et naturelle, et d'un cher coust. L'acquisition en est bien plus hazardeuse que de toute aultre viande ou boisson : car, ailleurs, ce que nous avons acheté, nous l'emportons au logis, en quelque vaisseau; et là, nous avons loy d'en examiner la valeur, combien, et à quelle heure, nous en prendrons : mais les sciences, nous ne les pouvons, d'arrivee, mettre en aultre vaisseau qu'en nostre ame; nous les avallons en les achetant, et sortons du marché ou infects desjà, ou amendez : il y en a qui ne font que nous empescher et charger, au lieu de nourrir; et telles encores qui, soubs tiltre de nous guarir, nous empoi-

1. Nous ne mettons pas plus de modération dans l'étude des lettres que dans tout le reste. SÉNÈQUE, *Epist.* 106.

sonnent. J'ay prins plaisir de veoir, en quelque lieu, des hommes, par devotion, faire vœu d'ignorance, comme de chasteté, de pauvreté, de penitence : c'est aussi chastrer nos appetits desordonnez, d'esmousser cette cupidité qui nous espoinçonne à l'estude des livres, et priver l'ame de cette complaisance voluptueuse qui nous chatouille par l'opinion de science; et est richement accomplir le vœu de pauvreté, d'y joindre encores celle de l'esprit. Il ne nous fault gueres de doctrine pour vivre à nostre ayse : et Socrates nous apprend qu'elle est en nous, et la maniere de l'y trouver et de s'en ayder. Toute cette nostre suffisance, qui est au delà de la naturelle, est à peu prez vaine et superflue; c'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert : *paucis opus est litteris ad mentem bonam*¹: ce sont des excez fiebvreux de nostre esprit, instrument brouillon et inquiete. Recueillez vous; vous trouverez en vous les arguments de la nature contre la mort, vrays, et les plus propres à vous servir à la necessité : ce sont ceulx qui font mourir un païsan, et des peuples entiers, aussi constamment qu'un philosoph. Feusse je mort moins alaigrement avant qu'avoir veu les Tusculanes? j'estime que non : et quand je me treuve au propre, je sens que ma langue s'est enrichie; mon courage, de peu; il est comme nature me le forgea, et se targue² pour le conflict, non que d'une marche naturelle et commune : les livres m'ont servy non tant d'instruction que d'exercitation. Quoy, si la science, essayant de nous armer de nouvelles deffenses contre les inconvenients naturels, nous a plus imprimé en la fantasie leur grandeur et leur poids, qu'elle n'a ses raisons et subtilitez à nous en couvrir? Ce sont voirement subtilitez, par où elle nous esveille souvent bien vainement : les aucteurs mesmes plus serrez et plus sages, voyez, autour d'un bon argument, combien ils en

1. On n'a pas besoin de savoir beaucoup, pour être sage. SÉNÈQUE, *Epist.* 106.

2. *Et ne s'arme pour le combat que d'une marche naturelle, etc. — Se targuer signifie proprement se couvrir d'une large ou targue, espèce de bouclier.* NICOT.

segment d'aultres legiers, et, qui y regarde de prez, incorporels¹; ce ne sont qu'arguties verbales, qui nous trompent : mais d'autant que ce peult estre utilement, je ne les veulx pas aultrement espelucher; il y en a ceans assez de cette condition, en divers lieux, ou par emprunt, ou par imitation. Si se fault il prendre un peu garde, de n'appeller pas force ce qui n'est que gentillesse; et ce qui n'est qu'aigu, solide; ou bon, ce qui n'est que beau; *quæ magis gustata, quam potata, delectant*²: tout ce qui plaist, ne paist pas, *ubi non ingenii, sed animi negotium agitur*³.

A veoir les efforts que Seneque se donne pour se preparer contre la mort; à le veoir suer d'ahan pour se roidir et pour s'asseurer, et se debattre si long temps en cette perche, j'eusse esbranlé sa reputation, s'il ne l'eust, en mourant, trez vaillamment maintenue. Son agitation si ardente, si frequente, montre qu'il estoit chauld et impetueux luy mesme (*magnus animus remissius loquitur, et securius... non est alias ingenio, alias animo color*⁴, il le fault convaincre à ses despens); et montre aulcunement qu'il estoit pressé de son adversaire. La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus desdaigneuse et plus destendue, elle est, selon moy, d'autant plus virile et persuasifve : je croirois ayseement que son ame avoit les mouvements plus asseurez et plus reglez. L'un, plus aigu, nous picque et eslance en sursault; touche plus l'esprit : l'aultre, plus solide, nous informe⁵, establit et conforte constamment; touche plus l'entendement. Celuy là ravit nostre jugement : cettuy cy le gaigne. J'ay veu pareillement d'aultres escripts, encores plus reverez, qui, en la peincture du combat qu'ils soubstiennt contre les aiguillons de la chair, les representent si

1. Sans corps, vides de sens, frivoles. E. J.

2. Choses qui plaisent plus au goût qu'à l'estomac. CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, V, 5.

3. Lorsqu'il s'agit de l'ame, et non de l'esprit. SÉNÈQUE, *Epist.* 75.

4. Une ame forte s'exprime d'une manière plus calme, plus tranquille.... L'esprit a la même teinte que l'ame. SÉNÈQUE, *Epist.* 115, 114.

5. Nous forme, nous façonne.

cuisants, si puissants et invincibles, que nous mesmes, qui sommes de la voierie¹ du peuple, avons autant à admirer l'estrangeté et vigueur incogneue de leur tentation, que leur resistance.

A quoy faire nous allons nous gendarmant par ces efforts de la science? Regardons à terre : les pauvres gents que nous y veoyons espandus, la teste penchante aprez leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote ny Caton, ny exemple ny precepte; de ceulx là tire nature touts les jours des effects de constance et de patience, plus purs et plus roides que ne sont ceulx que nous estudions si curieusement en l'eschole : combien en veois je ordinairement qui mescognoissent la pauvreté; combien qui desirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celuy là qui fouit mon jardin, il a, ce matin, enterré son pere ou son fils. Les noms mesme, dequoy ils appellent les maladies, en addoucissent et amollissent l'aspreté : la Phthisie, c'est la toux pour eulx; la Dysenterie, devoyement d'estomach; un Pleuresis, c'est un morfondement : et, selon qu'ils les nomment douclement, ils les supportent aussi; elles sont bien griefves, quand elles rompent leur travail ordinaire; ils ne s'allictent que pour mourir. *Simplex illa et aperta virtus in obscuram et solerterem scientiam versa est*².

J'escrivois cecy environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son poids, droict sur moy : j'avois, d'une part, les ennemis à ma porte; d'autre part, les picoreurs³, pires ennemis, *non armis, sed vitiis certatur*⁴; et essayoys⁵ toute sorte d'injures militaires à la fois :

Hostis adest dextra lœvaque a parte timendus,
Vicinoque malo terret utrumque latus⁶.

1. *De la lie du peuple.* C.

2. Cette vertu simple et naïve a été changée en une science subtile et obscure. SÉNÈQUE, *Epist.* 95.

3. *Les partisans, les maraudeurs, prædatores.*

4. Ce n'est pas par les armes que l'on combat, mais par les crimes.

5. *J'essuyois, j'éprouvois.* E. J.

6. A droite, à gauche, un ennemi redoutable me presse; des deux côtés je dois craindre. OVIDE, *de Ponto*, I, 3, 57.

Monstrueuse guerre ! les aultres agissent au dehors, cette cy encores contre soy, se ronge et se desfaict par son propre venin. Elle est de nature si maligne et ruyneuse, qu'elle se ruyne quand et quand le reste, et se deschire et despece de rage. Nous la veoyons plus souvent se dissouldre par elle mesme, que par disette d'aulcune chose necessaire, ou par la force ennemie. Toute discipline la fuyt : elle vient guarir la sedition, et en est pleine; veult chastier la desobeissance, et en montre l'exemple; et, employee à la deffense des loix, faict sa part de rebellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes nous ? nostre medecine porte infection !

Nostre mal s'empoisonne
Du secours qu'on luy donne.

Exsuperat magis, ægrecscitque medendo¹.

Omnia fanda, nefanda, malo permista furore,
Justificam nobis mentem avertere deorum².

En ces maladies populaires, on peult distinguer, sur le commencement, les sains, des malades; mais quand elles viennent à durer, comme la nostre, tout le corps s'en sent, et la teste et les talons : aulcune partie n'est exempte de corruption; car il n'est air qui se hume si gouluelement, qui s'espande et penetre, comme faict la licence. Nos armees ne se lient et tiennent plus que par ciment estrangier : des François on ne scait plus faire un corps d'armee constant et reglé. Quelle honte ! il n'y a qu'autant de discipline que nous en font veoir des soldats empruntez ! Quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef³ chascun selon la sienne; il a plus à faire au dedans

1. Les remèdes ne font qu'aigrir le mal. VIRGILE, *Enéide*, XII, 46.

2. Le juste, l'injuste, confondus par nos coupables fureurs, ont détourné de nous la protection des dieux. CATULLE, *de Nuptiis Pelei et Thetidos*, v. 405.

3. Non à la discréction du chef, mais chacun selon la sienne. Ce chef a plus à faire au dedans qu'au dehors : c'est le commandant qui seul est obligé de suivre les soldats, de leur faire la cour, de s'accommoder à leurs fantaisies, de leur obéir ; à tout autre égard, il n'y a que licence et dissolution dans nos armées.

qu'au dehors : c'est au commandant de suyvre, courtizer et plier, à luy seul d'obeir; tout le reste est libre et dissolu. Il me plaist de veoir combien il y a de lascheté et de pusillanimité en l'ambition; par combien d'abjection et de servitude il luy fault arriver à son but : mais cecy me desplaist il, de veoir des natures debonnaires, et capables de justice, se corrompre touts les jours au maniement et commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coutume; la coutume, le consentement et l'imitation. Nous avions assez d'ames mal nees, sans gaster les bonnes et genereuses : si que, si nous continuons, il restera malayselement à qui fier la santé de cet estat, au cas que fortune nous la redonne :

Hunc saltem everso juvenem succurrere seculo
Ne prohibete¹ »

Qu'est devenu cet ancien precepte? que les soldats ont plus à craindre leur chef, que l'ennemy: et ce merveilleux exemple? qu'un pommier s'estant trouvé enfermé dans le pourpris du camp de l'armee romaine, elle feut veue lendemain en desloger, laissant au possesseur le compte entier de ses pommes, meures et delicieuses. J'aymerois bien que nostre jeunesse, au lieu du temps qu'elle employe à des peregrinations moins utiles, et apprentissages moins honnorable, elle le meist, moitié à veoir de la guerre sur mer, soubs quelque bon capitaine commandeur de Rhodes; moitié à recognoistre la discipline des armes turquesques; car elle a beaucoup de differences et d'avantages sur la nostre: cecy en est, que nos soldats deviennent plus licencieux aux expeditions; là, plus retenus et craintifs: car les offenses ou larrecins sur le menu peuple, qui se punissent de bastonnades en la paix,

1. N'empêchez pas, du moins, que ce jeune héros ne soutienne l'État sur le penchant de sa ruine! VIRGILE, Géorg., I, 500. — Si je ne me trompe, Montaigne veut parler ici de Henri de Bourbon, roi de Navarre, qui, devenu roi de France après la mort de Henri III, non-seulement sauva l'État, qu'il avoit soutenu pendant la vie de ce prince, mais le rendit plus florissant et plus redoutable qu'il n'avoit été depuis longtemps. C.

sont capitales en la guerre; pour un œuf prins sans payer, ce sont, de compte prefix, cinquante coups de baston; pour toute aultre chose, tant legiere soit elle, non necessaire à la nourriture, on les empale, ou decapite sans deport¹. Je me suis estonné, en l'histoire de Selim, le plus cruel conquerant qui feut onques, veoir, que, lors qu'il subjugua l'Aegypte, les beaux jardins d'autour de la ville de Damas, touts ouverts, et en terre de conquête, son armee campant sur le lieu mesme, feurent laissez vierges des mains des soldats, parce qu'ils n'avoient pas eu le signe de piller.

Mais est il quelque mal en une police, qui vaille estre combattu par une drogue si mortelle? non pas, disoit Favonius, l'usurpation de la possession tyranique d'une respublique. Platon, de mesme, ne consent pas qu'on face violence au repos de son païs, pour le guarir, et n'accepte pas l'amendement qui trouble et hazarde tout, et qui couste le sang et ruyne des citoyens; establisant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là; seulement, de prier Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire : et semble sçavoir mauvais gré à Dion, son grand amy, d'y avoir un peu aultrement procedé. J'estois platonicien de ce costé là, avant que je sceusse qu'il y eust de Platon au monde. Et si ce personnage doibt purement estre refusé de nostre consorce², luy qui, par la sincerité de sa conscience, merita envers la faveur divine de penetrer si avant en la chrestienne lumiere, au travers des tenebres publicques du monde de son temps, je ne pense pas qu'il nous siese bien de nous laisser instruire à un païen, combien c'est d'impiété de n'attendre de Dieu nul secours simplement sien, et sans nostre cooperation. Je doube souvent si, entre tant de gents qui se meslent de telle besongne, nul s'est rencontré d'entendement si imbecille, à qui on aye en bon escient persuadé, Qu'il alloit vers la reformation, par la dernière des difformations; Qu'il tiroit

1. Sans délai.

2. De notre société, c'est-à-dire de la société chrétienne.

vers son salut, par les plus expresses causes que nous ayons de trescertaine damnation; Que, renversant la police, le magistrat et les loix, en la tutelle desquelles Dieu l'a colloqué, desmembrant sa mere et en donnant à ronger les pieces à ses anciens ennemis, remplissant des haines parricides les courages fraternels, appellant à son ayde les diables et les furies, il puisse apporter secours à la sacrosainte doulceur et justice de la loy divine. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance, n'ont point assez de propre et naturelle impetuosité; amorçons les et les attisons par le glorieux tiltre de justice et devotion. Il ne se peult imaginer un pire estat des choses, qu'où la meschanceté vient à estre legitime, et prendre, avecques le congé du magistrat, le manteau de la vertu : *nihil in speciem fallacius, quam prava religio, ubi deorum numen prætenditur sceleribus*¹: l'extreme espece d'injustice, selon Platon, c'est que ce qui est injuste soit tenu pour juste.

Le peuple y souffrit bien largement lors, non les dommages presents seulement,

Undique totis
Usque adeo turbatur agris²,

mais les futurs aussi : les vivants y eurent à patir; si eurent ceulx qui n'estoient encores nays : on le pilla, et moy par consequent, jusques à l'esperance, luy ravissant tout ce qu'il avoit à s'apprester à vivre pour longues années :

Quæ nequeunt secum ferre aut abducere, perdunt;
Et cremat insontes turba scelestæ casas.
Muris nulla fides, squalent populatibus agri³.

1. Rien de plus trompeur que la superstition, qui couvre ses crimes de l'intérêt des dieux. TITE-LIVE, XXXIX, 16.

2. Tant sont affreux les désordres qui règnent dans nos campagnes ! VIRGILE, *Eglog.*, I, 11.

3. Ils détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter ou emmener, et, dans leur fureur barbare, ils brûlent jusqu'aux chaumières... Nulle sûreté dans les villes; les champs sont en proie aux plus affreux ravages. — Les deux premiers vers sont d'OVIDE, *Trist.*, III, 10,

Oultre cette secousse, j'en souffris d'auttres : j'en-courus les inconvenients que la moderation apporte en telles maladies : je feus pelaudé¹ à toutes mains ; au gibelin, j'estoys guelphe ; au guelphe, gibelin : quelqu'un de mes poëtes dict bien cela, mais je ne sçais où c'est. La situation de ma maison, et l'accoitance des hommes de mon voisnage, me presentoient d'un visage ; ma vie et mes actions, d'un aultre. Il ne s'en faisoit point des accusations formees, car il n'y avoit où mordre ; je ne desempare jamais les loix, et qui m'eust recherché m'en eust deu de reste : c'estoient suspicions muettes qui courroient soubs main, ausquelles il n'y a jamais faulte d'apparence, en un meslange si confus, non plus que d'esprits ou envieux ou ineptes. J'ayde ordinairement aux pre-sumptions injurieuses que la fortune seme contre moy, par une façon que j'ay, dez tousjours, de fuyr à me justifier, excuser et interpreter ; estimant que c'est mettre ma conscience en compromis, de plaider pour elle ; *perspicuitas enim argumentatione elevatur*² : et, comme si chascun veoyoit en moy aussi clair que je fois, au lieu de me tirer arriere de l'accusation, je m'y advance, et la rencheris plustost par une confession ironique et mocqueuse, si je ne m'en tais tout à plat, comme de chose indigne de response. Mais ceulx qui le prennent pour une trop haultaine confiance ne m'en veulent gueres moins de mal, que ceulx qui le prennent pour foiblesse d'une cause indefensible ; nommee-ment les grands, envers lesquels faulte de soubmission est l'extreme faulte, rudes à toute justice qui se cognoist, qui se sent, non desmise³, humble et suppliante : j'ay souvent heurté à ce pilier. Tant y a que, de ce qui m'adveint lors, un ambitieux s'en feust

65. Le troisième, dont personne, jusqu'ici, n'avoit indiqué la source, est de CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 244. J. V. L.

1. Écorché, dépouillé. E. J.

2. Car la dispute affoiblit l'évidence. CICÉRON, *de Nat. deor.*, III, 4.

3. Soumise, du latin *demissa*.

pendu ; si eust faict un avaricieux. Je n'ay soing quelconque d'acquerir ;

Sit mihi, quod nunc est, etiam minus; et mihi vivam
Quod superest ævi, si quid superesse volent di¹ :

mais les pertes qui me viennent par l'injure d'autrui, soit larrecin, soit violence, me pincent environ comme un homme malade et gehenné d'avarice. L'offense a, sans mesure, plus d'aigreur que n'a la perte. Mille diverses sortes de maulx accoururent à moy à la file : je les eusse plus gaillardement soufferts à la foule.

Je pensay desjà, entre mes amis, à qui je pourrois commettre une vieillesse necessiteuse et disgraciee : aprez avoir rodé les yeulx partout, je me trouvay en pourpoint². Pour se laisser tumber à plomb, et de si hault, il fault que ce soit entre les bras d'une affection solide, vigoreuse et fortunee : elles sont rares, s'il y en a. Enfin, je cogneus que le plus seur estoit de me fier à moy mesme de moy et de ma necessité; et, s'il m'advenoit d'estre froidement en la grace de la fortune, que je me recommandasse de plus fort à la mienne, m'attachasse, regardasse de plus prez à moy. En toutes choses, les hommes se jectent aux appuis estrangiers, pour espargner les propres, seuls certains et seuls puissants, qui scait s'en armer : chascun court ailleurs, et à l'advenir, d'autant que nul n'est arrivé à soy. Et me resolus que c'estoient utiles inconvenients: d'autant, Premierement, qu'il fault advertir à coups de fouet les mauvais disciples, quand la raison n'y

1. Que je conserve le peu que j'ai, et même moins, s'il le faut; que j'emploie pour moi-même les jours qui me restent, si les dieux m'en accordent encore. HORACE, *Epist.*, I, 18, 107.

2. *Je me trouvai presque nu, avec mon seul pourpoint*, c'est-à-dire dépouillé de mon bien. C'est dans ce sens, selon le dictionnaire de Trévoux, qu'on dit *mettre un homme en pourpoint*. Ce sens ne paroîtra point douteux, si l'on se rappelle le quatrain attribué à Charles IX :

Le roy François ne faillit point,
Lorsqu'il predit que ceulx de Guise
Mettoient ses enfants en pourpoint,
Et tous ses subjects en chemise.

On lit, d'ailleurs, dans NICOT et MONET : *Mis en pourpoint*, réduit à la besace *bonis omnibus eversus, ad incitas redactus*. J. V. L.

peult assez; comme, par le feu et violence des coings, nous ramenons un bois tortu à sa droicture. Je me presche, il y a si long temps, de me tenir à moy, et separer des choses estrangieres : toutesfois, je tourne encores tousjours les yeulx à costé; l'inclination, un mot favorable d'un grand, un bon visage, me tente : Dieu sçait s'il en est cherté en ce temps, et quel sens il porte! j'ois encores, sans rider le front, les subornemens qu'on me faict pour me tirer en place marchande; et m'en deffends si mollement, qu'il semble que je souffrisse plus volontiers d'en estre vaincu. Or, à un esprit si indocile, il fault des bastonnades; et fault rebattre et resserrer, à bons coups de mail¹, ce vaisseau qui se desprend, se descoust, qui s'eschappe et desrobbe de soy. Secondelement, que cet accident me servoit d'exercitation pour me preparer à pis; si moy, qui, et par le benefice de la fortune, et par la condition de mes mœurs, esperois estre des derniers, venois à estre, des premiers, attrappé de cette tempeste; m'instruisant de bonne heure à contraindre ma vie, et la renger pour un nouvel estat. La vraye liberté c'est pouvoir toute chose sur soy : *potentissimus est, qui se habet in potestate*². En un temps ordinaire et tranquille, on se prepare à des accidents moderez et communs : mais en cette confusion, où nous sommes depuis trente ans, tout homme françois, soit en particulier, soit en general, se veoid à chasque heure sur le point de l'entier renversement de sa fortune; d'autant fault il tenir son courage fourny de provisions plus fortes et vigoreuses. Sçachons gré au sort de nous avoir faict vivre en un siecle non mol, languissant, ny oisif : tel qui ne l'eust esté par aultre moyen, se rendra fameux par son malheur. Comme je ne lis gueres ez histoires ces confusions des aultres estats, que je n'aye regret de ne les avoir peu mieulx considerer, present : ainsi faict ma curiosité, que je m'aggree aulcunement de veoir de mes yeulx ce notable spec-

1. Maillet. E. J.

2. Le plus puissant est celui qui est le maître de lui-même.
SÉNÈQUE, *Epist.* 90.

tacle de nostre mort publicque, ses symptomes et sa forme; et, puisque je ne la puis retarder, je suis content d'estre destiné à y assister, et m'en instruire. Si cherchons nous avidement de recognoistre, en umbre mesme, et en la fable des theatres, la montre des jeux tragiques de l'humaine fortune : ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons; mais nous nous plaisons d'esveiller nostre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables evenements. Rien ne chatouille, qui ne pince. Et les bons historiens fuyent, comme un' eau dormante et mer morte, des narrations calmes, pour regaigner les seditions, les guerres, où ils sçavent que nous les appellons.

Je doubté si je puis assez honnestement avouer à combien vil prix du repos et tranquillité de ma vie, je l'ay plus de moitié passé en la ruyne de mon païs. Je me donne un peu trop bon marché de patience, ez accidents qui ne me saisissent au propre; et, pour me plaindre à moy, regarde non tant ce qu'on m'oste, que ce qui me reste de sauve, et dedans et dehors. Il y a de la consolation à eschever¹ tantost l'un, tantost l'autre, des maulx qui nous guignent² de suite, et assenent ailleurs autour de nous : aussi, qu'en matiere d'interests publicques, à mesure que mon affection est plus universellement espandue, elle en est plus foible; joint qu'il est vray, à demy, *tantum ex publicis malis sentimus, quantum ad privatas res pertinet*³; et que la santé d'où nous partismes estoit telle, qu'elle soulage elle mesme le regret que nous en debvrions avoir. C'estoit santé, mais non⁴ qu'à la comparaison de la maladie qui l'a suyvie; nous ne sommes cheus de gueres hault : la corruption et le brigandage qui est en dignité et en office, me semble le moins supportable; on nous vole moins injurieusement dans un bois, qu'en lieu de seureté. C'estoit une jointure universelle de membres gastez en parti-

1. *Esquierer.* E. J.

2. *Qui nous visent et guettent.* E. J.

3. Nous ne sentons des maux publics que ce qui nous touche.

TITE-LIVE, XXX, 44.

4. *Mais ce ne l'étoit que par là,* etc. E. J.

culier, à l'envy les uns des aultres, et, la pluspart, d'ulceres envieillis, qui ne recevoient plus ny ne demandoient guarison.

Ce croulement doncques m'anima, certes, plus qu'il ne m'atterra, à l'ayde de ma conscience, qui se portoit non paisiblement seulement, mais fierement; et ne trouvois en quoy me plaindre de moy. Aussi, comme Dieu n'envoye jamais non plus les maulx que les biens touts purs aux hommes, ma santé tient bon ce temps là, oultre son ordinaire; et, ainsi que sans elle je ne puis rien, il est peu de choses que je puisse avecques elle. Elle me donna moyen d'esveiller toutes mes provisions, et de porter la main au devant de la playe qui eust passé volontiers plus oultre : et esprouvay, en ma patience, que j'avois quelque tenue contre la fortune; et qu'à me faire perdre mes arçons, il falloit un grand heurt. Je ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoreuse : je suis son serviteur; je luy tends les mains : pour Dieu, qu'elle se contente ! Si je sens ses assaults ? si fais. Comme ceulx que la tristesse accable et possede se laissent pourtant par intervalles tastonner¹ à quelque plaisir, et leur eschappe un soubsrire : je puis aussi assez sur moy pour rendre mon estat ordinaire paisible et deschargé d'ennuyeuse imagination; mais je me laisse pourtant, à boutades, surprendre des morsures de ces malplaisantes pensees, qui me battent pendant que je m'arme pour les chasser, ou pour les luicter.

Voicy un aultre rengregement de mal qui m'arriva à la suite du reste : Et dehors et dedans ma maison, je feus accueilly d'une peste, vehemente au prix de toute aultre : car, comme les corps sains sont subjects à plus griefves maladies, d'autant qu'ils ne peuvent estre forcez que par celles là; aussi mon air tressalubre, où, d'aucune memoire, la contagion, bien que voysine, n'avoit sceu prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effects estranges,

Mista senum et juvenum densantur funera; nullum

1. Flatter, amadouer. — Tastonner les chevaux de la main tout doucement pour les adoucir, palpare. Nicot.

Sæva caput Proserpina fugit¹ :

j'eus à souffrir cette plaisante² condition, que la veue de ma maison m'estoit effroyable; tout ce qui y estoit estoit sans garde, et à l'abandon de qui en avoit envie. Moy, qui suis si hospitalier, feus en trespenible queste de retrainte pour ma famille; une famille esgaree, faisant peur à ses amis et à soy mesme, et horreur, où qu'elle cherchast à se placer : ayant à changer de demeure, soubdain qu'un de la troupe commenceoit à se douloir du bout du doigt; toutes maladies sont alors prises pour peste; on ne se donne pas le loisir de les recognoistre. Et c'est le bon, que, selon les regles de l'art, à tout dangier qu'on approche, il fault estre quarante jours en transe de ce mal : l'imagination vous exerceant ce pendant à sa mode, et ensiebvrant vostre santé mesme. Tout cela m'eust beaucoup moins touché, si je n'eusse eu à me ressentir de la peine d'aultruy, et servir six mois miserablement de guide à cette caravane; car je porte en moi mes preservatifs, qui sont, resolution et souffrance. L'apprehension ne me presse gueres, laquelle on craint particulierement en ce mal; et si, estant seul, je l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuyte bien plus gaillarde et plus esloingnee : c'est une mort qui ne me semble des pires; elle est communement courte, d'estourdissement, sans douleur, consolee par la condition publicque, sans ceremonie, sans dueil, sans presse. Mais quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peult sauver :

Videas desertaque regna
Pastorum, et longe saltus lateque vacantes³.

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel : ce que cent hommes travailloient pour moy, chome pour long temps.

1. Jeunes gens, vieillards, tout s'entasse pêle-mêle dans le tombeau; nulle tête n'échappe à l'inexorable Proserpine. HORACE, *Od.*, I, 28, 19.

2. *Plaisante*, par antiphrase.

3. Vous auriez vu les campagnes et les bois changés en de vastes déserts. VIRGILE, *Géorg.*, III, 476.

Or lors, quel exemple de resolution ne veismes nous en la simplicité de tout ce peuple? Generalement, chascun renonceoit au soing de la vie : les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du païs; touts indifferemment se preparants et attendants la mort, à ce soir, ou au lendemain, d'un visage et d'une voix si peu effroyee, qu'il sembloit qu'ils eussent compromis à cette nécessité, et que ce feust une condamnation universelle et inevitable. Elle est tousjours telle : mais à combien peu tient la resolution au mourir? la distance et difference de quelques heures, la seule consideration de la compagnie, nous en rend l'apprehension diverse. Veoyez ceulx cy : pour ce qu'ils meurent en mesme mois, enfants, jeunes, vieillards, ils ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent plus. J'en veis qui craignoient de demeurer derriere, comme en une horrible solitude : et n'y cogneus communement aultre soing que des sepultures; il leur faschoit de veoir les corps espars emmy les champs, à la mercy des bestes, qui y peuplerent incontinent. Comment les fantasies humaines se descoupent¹! les Neorites, nation qu'Alexandre subjugua, jectent les corps des morts au plus profond de leurs bois, pour y estre mangez : seule sepulture estimee entr'eulx heureuse. Tel, sain, faisoit desja sa fosse : d'auttres s'y couchoient encors vivants; et un manœuvre des miens, avecques ses mains et ses pieds, attira sur soy la terre en mourant. Estoit ce pas s'abrier pour s'endormir plus à son ayse, d'une entreprinse en haulteur aulcunement pareille à celle des soldats romains qu'on trouva, aprez la journee de Cannes, la teste plongee dans des trous, qu'ils avoient faicts et comblez de leurs mains en s'y suffoquant? Somme, toute une nation feut incontinent, par usage, logee en une marche qui ne cede en roideur à aulcune resolution estudiee et consultee.

La pluspart des instructions de la science à nous encourager, ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruct. Nous avons abandonné

1. *Se découpent, se partagent en différentes formes.* E. J.

nature, et luy voulons apprendre sa leçon; elle qui nous menoit si heureusement et si seurement : et cependant les traces de son instruction, et ce peu qui, par le benefice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la science est contraincte de l'aller touts les jours empruntant pour en faire patron, à ses disciples, de constance, d'innocence, et de tranquillité. Il faict beau veoir, Que ceulx cy, pleins de tant de belles cognoissances, ayent à imiter cette sotte simplicité, et à l'imiter aux premieres actions de la vertu; et Que nostre sapience apprenne, des bestes mesmes, les plus utiles enseignemens aux plus grandes et necessaires parties de nostre vie, comme il nous fault vivre et mourir, mesnager nos biens, aymer et eslever nos enfants, entretenir justice : singulier tesmoignage de l'humaine maladie; et Que cette raison, qui se manie à nostre poste, trouvant tousjours quelque diversité et nouvelleté, ne laisse chez nous aucune trace apparente de la nature; et en ont faict les hommes, comme les parfumiers de l'huile; ils l'ont sophistiquée de tant d'argumentations et de discours appellez du dehors, qu'elle en est devenue variable et particulièrē à chascun, et a perdu son propre visage, constant et universel, et nous fault en chercher tesmoignage des bestes, non subject à faveur, corruption, ny à diversité d'opinions : car il est bien vray qu'elles mesmes ne vont pas tousjours exactement dans la route de nature; mais ce qu'elles en desvoient, c'est si peu, que vous en appercevez tousjours l'ornière : tout ainsi que les chevaux qu'on mene en main font bien des bonds et des escapades, mais c'est à la longueur de leurs longes, et suyvent ce neantmoins tousjours les pas de celuy qui les guide; et comme l'oyseau prend son vol, mais soubs la bride de sa filiere¹. *Exsilia, tormenta, bella, morbos, naufragia meditare..... ut nullo sis malo tiro*² : à quoy nous sert

1. En terme de fauconnerie, on appelle *filière* une ficelle d'environ dix toises, que l'on tient attachée aux pieds de l'oiseau pendant qu'on le réclame, jusqu'à ce qu'il soit assuré. LAVEAUX.

2. Méditez souvent l'exil, la torture, les guerres, les maladies, les

cette curiosité de preoccuper touts les inconvenients de l'humaine nature, et nous preparer avecques tant de peine à l'encontre de ceulx mesmes qui n'ont, à l'avventure, point à nous toucher? *parem passis tristitiam facit, pati posse*¹; non seulement le coup, mais le vent et le pet, nous frappe : ou, comme les plus fiebvreux, car certes c'est fiebvre, aller dez à cette heure vous faire donner le fouet, parce qu'il peult advenir que fortune vous le fera souffrir un jour; et prendre vostre robbe fourree dez la S. Jean, parce que vous en aurez besoing à Noël? Jectez vous en l'experience de touts les maulx qui vous peuvent arriver, nommeement des plus extremes : sprouvez vous là, disent ils; asseurez vous là. Au rebours, le plus facile et plus naturel seroit en descharger mesme sa pensee : ils ne viendront pas assez tost; leur vray estre ne nous dure pas assez; il fault que nostre esprit les estende et alonge, et qu'avant la main il les incorpore en soy et s'en entretienne, comme s'ils ne poisoient pas raisonnablement à nos sens. « Ils poiseront assez, quand ils y seront, dict un des maistres, non de quelque tendre secte, mais de la plus dure; ce pendant, favorise toy, crois ce que tu aymes le mieux : que te sert il d'aller recueillant et prevenant ta malefortune, et de perdre le present, par la crainte du futur; et estre, dez cette heure, miserable, parce que tu le doibs estre avecques le temps? » Ce sont ses mots. La science nous faict volontiers un bon office, de nous instruire bien exactement des dimensions des maulx,

Curis acuens mortalia corda²!

ce seroit dommage, si partie de leur grandeur eschappoit à nostre sentiment et cognoissance!

Il est certain qu'à la pluspart, la preparation à la

naufrages... afin que nul malheur ne vous trouve novice. SÉNÈQUE, *Epist.* 91, 107.

1. Il est aussi pénible de craindre un mal que de l'avoir souffert. SÉNÈQUE, *Epist.* 74.

2. Éclairant les mortels par une triste prévoyance. VIRGILE, *Géorg.*, I, 123.

mort a donné plus de torment que n'a faict la souffrance. Il feut jadis veritablement dict, et par un bien judicieux aucteur, *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio*¹. Le sentiment de la mort presente nous anime par fois, de soy mesme, d'une prompte resolution de ne plus eviter chose du tout inevitable : plusieurs gladiateurs se sont veus, au temps passé, aprez avoir courardement combattu, avaller courageusement la mort, offrant leur gosier au fer de l'ennemy, et le conviants. La veue de la mort à venir a besoing d'une fermeté lente, et difficile par consequent à fournir. Si vous ne sçavez pas mourir, ne vous chaille²; nature vous en informera sur le champ, plainement et suffisamment; elle fera exactement cette besongne pour vous : n'en empeschez vostre soing :

Incertam frustra, mortales, funeris horam
Quæritis, et qua sit mors aditura via.

Pœna minor, certam subito perferre ruinam;
Quod timeas, gravius sustinuisse diu³.

Nous troublons la vie par le soing de la mort; et la mort, par le soing de la vie : l'une nous ennuye; l'autre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort que nous nous preparons, c'est chose trop momentanee; un quart d'heure de passion, sans consequence, sans nuisance, ne merite pas des preceptes particuliers : à dire vray, nous nous preparons contre les preparations de la mort. La philosophie nous ordonne d'avoir la mort tousjours devant les yeulx, de la preveoir et considerer avant le temps, et nous donne, aprez, les regles et les precautions pour prouveoir à ce que

1. La souffrance du mal frappe moins nos sens que l'imagination.
QUINTILIEN, *Inst. orat.*, I, 12.

2. *Ne vous en mettez pas en peine.* E. J.

3. En vain, mortels, vous cherchez à connoître d'avance votre dernière heure, et le chemin par lequel la mort ira jusqu'à vous... Il est moins douloureux de supporter un moment le coup qui nous écrase, que de souffrir longtemps le supplice de la crainte. — Les deux premiers vers sont de PROPERCE, II, 27, 1, où on lit : *At vos incertam. J'ignore la source des deux autres.* N.

cette prevoyance et cette pensee ne nous blece : ainsi font les medecins qui nous jectent aux maladies, afin qu'ils ayent où employer leurs drogues et leur art. Si nous n'avons sceu vivre, c'est injustice¹ de nous apprendre à mourir, et difformer la fin de son total : si nous avons sceu vivre constamment et tranquillement, nous sçaurons mourir de mesme. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira, *tota philosophorum vita commentatio mortis est*²; mais il m'est avis que c'est bien le bout, non pourtant le but, de la vie; c'est sa fin, son extremité, non pourtant son object : elle doibt estre elle mesme à soy sa visee³, son desseing; son droict estude est se regler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs aultres offices, que comprend le general et principal chapitre de Sçavoir vivre, est cet article de Sçavoir mourir, et des plus legiers, si nostre crainte ne luy donnoit poids.

A les juger par l'utilité, et par la vérité naïfve, les leçons de la simplicité ne cedent gueres à celles que nous presche la doctrine; au contraire. Les hommes sont divers en sentiment et en force : il les fault mener à leur bien selon eux, et par routes diverses.

Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes⁴,

Je ne veis jamais païsan de mes voisins entrer en cogitation de quelle contenance et assurance il passerait cette heure dernière : nature luy apprend à ne songer à la mort que quand il se meurt; et lors, il y a meilleure grace qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue premeditation : pourtant feut ce l'opinion de Cesar, que la moins premeditee mort estoit la plus heureuse et plus deschargee⁵ : *Plus dolet, quam necesse est, qui ante*

1. *C'est à tort qu'on veut nous apprendre à mourir, et donner à notre vie une fin qui ne soit pas conforme à son ensemble.* J. V. L.

2. Toute la vie des philosophes est une méditation de la mort. CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, I, 30.

3. *Le but où elle vise.* E. J.

4. Je cède au flot qui m'emporte, et j'aborde où je me trouve. HORACE, *Epist.*, I, 1, 15.

5. *Et la plus légère.* Voy. SUÉTONE, *César*, c. 87. J. V. L.

*dolet, quam necesse est*¹. L'aigreur de cette imagination naist de nostre curiosité : nous nous empeschons tousjours ainsi, voulants devancer et regenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs d'en disner plus mal, touts sains, et se renfrongner de l'image de la mort : le commun n'a besoin ny de remede, ny de consolation, qu'au heurt et au coup, et n'en considere qu'autant justement qu'il en souffre. Est ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faulte d'apprehension du vulgaire luy donne cette patience aux maulx presents², et cette profonde non-chalance des sinistres accidents futurs; que leur ame, pour estre plus crasse et obtuse, est moins penetrable et agitable? Pour Dieu ! s'il est ainsi, tenons d'oresenavant eschole de bestise : c'est l'extreme fruct que les sciences nous promettent, auquel cette cy conduit si doucement ses disciples.

Nous n'aurons pas faulte de bons regrets, interpretes de la simplicité naturelle; Socrates en sera l'un : car, de ce qu'il m'en soubvient, il parle environ en ce sens, aux juges qui deliberent de sa vie³ : « J'ay » peur, messieurs, si je vous prie de ne me faire mourir, » que je m'enferre en la delation de mes accusateurs, » qui est, Que je fois plus l'entendu que les aultres, » comme ayant quelque cognoissance plus cachee » des choses qui sont au dessus et au dessoubs de » nous. Je sçais que je n'ay ny frequenté, ny recogneu » la mort, ny n'ay veu personne qui ayt essayé ses » qualitez, pour m'en instruire. Ceulx qui la craignent » presupposent la cognoistre : quant à moy, je ne » sçais ny quelle elle est, ny quel il faict en l'autre » monde. A l'aventure est la mort chose indifferente, » à l'aventure desirable. Il est à croire pourtant, si

1. Celui qui s'afflige d'avance, s'afflige trop. SÉNÈQUE, *Epist.* 95.

2. Édition de 1588, fol. 465 verso : « Est-ce pas ce que nous disons, que la stupidité, faulte d'apprehension, et bestise du vulgaire, luy donne cette patience aux maulx, plus grande que nous n'avons, et cette profonde nonchalance, etc.

3. Tout ceci est extrait de l'*Apologie de Socrate*, dans Platon, chap. 17, 26, 32, etc. CICÉRON traduit quelques-unes de ces paroles, *Tusc.*, I, 41. J. V. L.

» c'est une transmigration d'une place à aultre, qu'il
» y a de l'amendment d'aller vivre avecques tant
» de grands personnages trespassez, et d'estre exempt
» d'avoir plus affaire à juges iniques et corrompus : si
» c'est un aneantissement de nostre estre, c'est encores
» amendment d'entrer en une longue et paisible
» nuict; nous ne sentons rien de plus doulx en la vie
» qu'un repos et sommeil tranquille et profond, sans
» songes. Les choses que je sçais estre mauvaises,
» comme d'offenser son prochain, et desobeir au
» superieur, soit Dieu, soit homme, je les evite soi-
» gneusement : celles desquelles je ne sçais si elles
» sont bonnes ou mauvaises, je ne les scaurois craindre.
» Si je m'en vois mourir, et vous laisse en vie, les
» dieux seuls veoyent à qui, de vous ou de moy, il en
» ira mieulx. Par quoy, pour mon regard, vous en
» ordonnerez comme il vous plaira. Mais, selon ma
» façon de conseiller les choses justes et utiles, je dis
» bien que, pour vostre conscience, vous ferez mieulx
» de m'eslargir, si vous ne veoyez plus avant que moy
» en ma cause; et, jugeant selon mes actions passees,
» et publicques, et privees, selon mes intentions, et
» selon le proufit que tirent touts les jours de ma con-
» versation tant de nos citoyens et jeunes et vieux,
» et le fruict que je vous fois à touts, vous ne pouvez
» deuement vous descharger envers mon merite,
» qu'en ordonnant que je sois nourry, attendu ma
» pauvreté, au Prytanee, aux despens publicques, ce
» que souvent je vous ay veu, à moindre raison,
» octroyer à d'aultres. Ne prenez pas à obstination
» ou desdaing, que, suivant la coustume, je n'aille
» vous suppliant et esmouvant à commiseration. J'ay
» des amis et des parents, n'estant, comme dict
» Homere¹, engendré ny de bois, ny de pierre, non
» plus que les aultres, capables de se presenter avec-
» ques des larmes et le dueil; et ay trois enfants
» esplorez, de quoy vous tirer à pitié : mais je ferois
» honte à nostre ville, en l'aage que je suis, et en telle
» reputation de sagesse que m'en voicy en prevention,

1. *Odyssée*, XIX, 163. J. V. L.

» de m'aller desmettre¹ à si lasches contenances. Que
 » diroit on des aultres Atheniens? J'ay tousjours
 » admonesté ceulx qui m'ont ouï parler, de ne racheter
 » leur vie par une action deshonneste; et, aux guerres
 » de mon païs, à Amphipolis, à Potidee, à Delie, et
 » aultres où je me suis trouvé, j'ay montré, par effects,
 » combien j'estois loing de garantir ma seureté par
 » ma honte. Dadvantage, j'interesserois vostre deb-
 » voir, et vous convierois à choses laides; car ce n'est
 » pas à mes prières de vous persuader, c'est aux rai-
 » sons pures et solides de la justice. Vous avez juré
 » aux dieux d'ainsi vous maintenir : il sembleroit
 » que je vous voulsisse souspeçonner et recriminer
 » de ne croire pas qu'il y en aye; et moy mesme tes-
 » moignerois contre moy, de ne croire point en eux
 » comme je doibs, me desfiant de leur conduite, et
 » ne remettant purement en leurs mains mon affaire.
 » Je m'y fie du tout; et tiens pour certain qu'ils feront
 » en cecy, selon qu'il sera plus propre à vous et à moy :
 » les gents de bien, ny vivants, ny morts, n'ont aulcu-
 » nement à se craindre des dieux. »

Voylà pas un playdoyer puerile², d'une haulteur inimaginable, véritable, franc et juste, au delà de tout exemple; et employé en quelle nécessité? Vrayement ce feut raison qu'il le preferast à celuy que ce grand orateur Lysias avoit mis par escript pour luy; excelllement façonné au style judiciaire, mais indigne d'un si noble criminel. Eust on ouï de la bouche de Socrates une voix suppliante? cette superbe vertu eust elle calé³ au plus fort de sa montre? et sa riche et puissante nature eust elle commis à l'art sa deffense; et, en son plus hault essay, renoncé à la verité et naïfveté, ornements de son parler, pour se parer du

1. Soumettre, abaisser. E. J.

2. C'est-à-dire d'une sécurité enfantine, comme le dit ensuite Montaigne, et représentant la pure et première impression et ignorance de nature. On lit dans l'exemplaire de Bordeaux : *Voylà pas un playdoyer sec et sain, mais quand et quand naſt et bas, d'une haulteur inimaginable, etc.* Montaigne aura sans doute changé ces mots, qui exprimoient mal sa pensée. E. J.

3. Se fût-elle abaissée. E. J.

fard des figures, et feinctes d'un' oraison apprinse? Il feit tressagement, et selon luy, de ne corrompre point une teneur de vie incorruptible¹, et une si saincte image de l'humaine forme, pour alonger d'un an sa decrepitude, et trahir l'immortelle memoire de cette fin glorieuse. Il debvoit sa vie, non pas à soy, mais à l'exemple du monde : seroit ce pas dommage publicque qu'il l'eustachevee d'un' oysifve et obscure façon? Certes, une si nonchalante et molle considération de sa mort meritoit que la posterité la considerast d'autant plus pour luy; ce qu'elle fait : et il n'y a rien en la justice si juste, que ce que la fortune ordonna pour sa recommendation; car les Atheniens eurent en telle abomination ceulx qui en avoient esté cause, qu'on les fuyoit comme personnes excommuniees; on tenoit pollu tout ce à quoy ils avoient touché; personne à l'estuve ne lavoit avecques eux, personne ne les saluoit ny accointoit; si qu'enfin ne pouvant plus porter cette haine publicque, ils se pendirent eux mesmes².

Si quelqu'un estime que, parmy tant d'autres exemples que j'avois à choisir pour le service de mon propos, ez dictz de Socrates, j'aye mal trié cettuy cy; et qu'il juge ce discours estre eslevé au dessus des opinions communes : je l'ay faict à escient; car je juge aultrement; et tiens que c'est un discours, en reng et en naïfveté, bien plus arriere et plus bas que les opinions communes. Il represente, en une hardiesse inartificielle et sécurité enfantine, la pure et premiere impression et ignorance de nature; car il est croyable que nous avons naturellement crainte de la douleur, mais non de la mort, à cause d'elle : c'est une partie de nostre estre, non moins essentielle que le vivre. A quoy faire nous en auroit nature engendré la haine et l'horreur, veu qu'elle luy tient reng de tresgrande utilité, pour nourrir la succession et vicissitude de ses ouvrages? et qu'en cette republicque universelle,

1. *Tenor vitez per omnia consonans.* SÉNÈQUE, *Epist. 31.*

2. Ces dernières phrases sont copiées d'un traité de PLUTARQUE, intitulé *de l'Envie et de la Haine*, chap. 3 de la version d'Amyot. C.

elle sert plus de naissance et d'augmentation, que de perte ou ruyne?

Sic rerum summa novatur¹.

Mille animas una necata dedit²,

la defaillance d'une vie est le passage à mille aultres vies. Nature a empreint aux bestes le soing d'elles et de leur conservation : elles vont jusques là, de craindre leur empirement, de se heurter et blecer, que nous les enchevestrions et battions, accidents subjects à leur sens et experience : mais que nous les tuyons, elles ne le peuvent craindre, ny n'ont la faculté d'imaginer et conclure la mort : si dict on encores qu'on les veoid, non seulement la souffrir gayement (la pluspart des chevaux hennissent en mourant, les cygnes la chantent), mais de plus, la recherchent à leur besoing, comme portent plusieurs exemples des elephans.

Oultre ce, la façon d'argumenter de laquelle se sert icy Socrates, est elle pas admirable egualement en simplicité et en vehemence? Vrayement il est bien plus aysé de parler comme Aristote, et vivre comme Cesar, qu'il n'est aysé de parler et vivre comme Socrates : là, loge l'extreme degré de perfection et de difficulté; l'art n'y peult joindre. Or, nos facultez ne sent pas ainsi dressees; nous ne les essayons, ny ne les cognoissons : nous nous investissons de celles d'aultruy, et laissons chomer les nostres : comme quelqu'un pourroit dire de moy, que j'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangieres, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier.

Certes, j'ai donné à l'opinion publique, que ces parements empruntez m'accompagnent; mais je n'entends pas qu'ils me couvrent et qu'ils me cachent : c'est le rebours de mon desseing, qui ne veulx faire montre que du mien, et de ce qui est mien par nature; et si je m'en feusse cru, à tout hazard j'eusse parlé

1. Ainsi la nature se renouvelle. LUCRÈCE, II, 74.

2. OVIDE, *Fastes*, I, 380. Montaigne traduit ce passage après l'avoir cité.

tout fin seul. Je m'en charge de plus fort touts les jours¹, oultre ma proposition et ma forme premiere, sur la fantasie du siecle, et par oysifveté. S'il me messied à moy, comme je le crois, n'importe : il peut estre utile à quelque aultre. Tel allegue Platon et Homere, qui ne les veid oncques : et moy, ay prins des lieux assez, ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres autour de moy en ce lieu où j'escris, j'emprunteray presentement, s'il me plaist, d'une douzaine de tels ravaudeurs, gents que je ne feuillette gueres, de quoy esmailler le traicté de la Physionomie : il ne fault que l'epistre liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allegations. Et nous allons quester par là une friande gloire, à piper le sot monde ! Ces pastissages de lieux communs, dequoy tant de gents mesnagent leur estude, ne servent gueres qu'à subjects communs, et servent à nous montrer, non à nous conduire : ridicule fruct de la science, que Socrates exagite² si plaisamment contre Euthydemus. J'ay veu faire des livres de choses ny jamais estudiees, ny entendues ; l'aucteur commettant à divers de ses amis sçavants la recherche de cette cy et de cette aultre matiere à le bastir, se contentant, pour sa part, d'en avoir projecté le desseing, et lié par son industrie ce fagot de provisions incognues : au moins est sien l'encre et le papier. Cela, c'est, en conscience, acheter ou emprunter un livre, non pas le faire ; c'est apprendre aux hommes, non qu'on sçait faire un livre, mais, ce dequoy ils pouvoient estre en doute, qu'on ne le sçait pas faire. Un president se vantoit, où j'estois, d'avoir amoncelé deux cents tant de lieux estrangiers en un

1. En effet, la première édition des *Essais* (Bordeaux, 1580) a fort peu de citations. Elles sont plus nombreuses dans celle de Paris, 1588. Mais cette multitude de textes anciens qui embarrassent quelquefois l'ouvrage de Montaigne, ne date que de l'édition posthume de 1595 ; il en avoit fait, pendant les quatre dernières années de sa vie, un amusement de son *oysiveté*. J. V. L.

2. *Critique* ; c'est le mot latin *exagitat*. CICÉRON dit aussi (*Orat.*, c. 13), en parlant des Dialogues de Socrate contre les sophistes : « Plato, *exagittator omnium rhetorum.* » J. V. L.

sien arrest presidential : en le preschant, il effaceoit la gloire qu'on luy en donnoit : Pusillanime et absurde vanterie, à mon gré, pour un tel subject et telle personne ! Je foys le contraire; et, parmy tant d'emprunts, je suis bien ayse d'en pouvoir desrobbber quelqu'un, le desguisant et difformant à nouveau service : au hazard que je puisse dire que c'est par faulte d'avoir entendu son naturel usage, je luy donne quelque particuliere adresse de ma main, à ce qu'il en soit d'autant moins purement estrangier. Ceulx cy mettent leurs larrecins en parade et en compte; aussi ont ils plus de credit aux lois que moy : nous aultres naturalistes¹, estimons qu'il y ayt grande et incomparable preference de l'honneur de l'invention, à l'honneur de l'allegation.

Si j'eusse voulu parler par science, j'eusse parlé plus tost; j'eusse escript du temps plus voisin de mes estudes, que j'avois plus d'esprit et de memoire; et me feusse plus fié à la vigueur de cet aage là, qu'à cettuy cy, si j'eusse voulu faire mestier d'escrire. Et quoy, si cette faveur gracieuse que la fortune m'a nagueres offerte par l'entremise de cet ouvrage, m'eust peu rencontrer en telle saison, au lieu de celle cy, où elle est esguallement desirable à posseder, et preste à perdre? Deux de mes cognoissants, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié à mon avis, d'avoir refusé de se mettre au jour à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses defaults, comme la verdeur, et pires; et autant est la vieillesse incommode à cette nature de besongne, qu'à tout aultre : quiconque met sa decrepitude soubs la presse, faict folie, s'il espere en espreindre² des humeurs qui ne sentent le disgracié, le resveur et l'assopy; nostre esprit se constipe et s'espaissonit en vieillissant. Je dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dis la science maigrement et piteusement; accessoirement cette cy et accidentalement, celle là expressement et principalement : et ne traicte

1. Partisans des choses naturelles et vraies.

2. En exprimer. E. J.

à poinct nommé de rien, que du rien; ny d'aulcune science, que celle de l'inscence. J'ay choisi le temps où ma vie, que j'ay à peindre, je l'ay toute devant moy; ce qui en reste tient plus de la mort : et de ma mort seulement, si je la rencontrois babillarde, comme font d'autrers, donrois je encores volontiers avis au peuple, en deslogeant.

Socrates a esté un exemplaire parfaict en toutes grandes qualitez. J'ay despit qu'il eust rencontré un corps et un visage si disgraciez, comme ils disent, et si inconvenable à la beauté de son ame; luy si amoureux et si affolé de la beauté : nature luy feit injustice. Il n'est rien plus vraysemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit. *Ipsi animi, magni refert, quali in corpore locati sint : multa enim e corpore existunt, quæ acuant mentem ; multa, quæ obtundant*¹: cettuy cy parle d'une laideur desnaturee, et difformité de membres; mais nous appellons laideur aussi, une mesadvenance au premier regard, qui loge principalement au visage, et nous desgouste par bien legieres causes, par le teint, une tache, une rude contenance, par quelque cause souvent inexplicable, en des membres pourtant bien ordonnez et entiers. La laideur qui revestoit un' ame tresbelle en La Boëtie, estoit de ce predicament²: cette laideur superficielle, qui est toutesfois la plus imperieuse, est de moindre prejudice à l'estat de l'esprit, et a peu de certitude en l'opinion des hommes. L'autre, qui d'un plus propre nom s'appelle difformité, plus substancialle, porte plus volontiers coup jusques au dedans : non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'interieure forme du pied : Comme Socrates disoit de la sienne, qu'elle en accusoit justement autant en son ame, s'il ne l'eust corrigee par institution. Mais, en le disant, je tiens qu'il se mocquoit, suvant son usage; et jamais ame si excellente ne se fait elle mesme.

1. Il importe beaucoup dans quel corps l'ame soit logée; car plusieurs qualités corporelles servent à aiguiser l'esprit, et plusieurs autres à l'émusser. CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, I, 33.

2. Étoit de cette catégorie. E. J.

Je ne puis dire assez souvent combien j'estime la beauté qualité puissante et advantageuse : il l'appelloit, « une courte tyrannie; » et Platon, « le privilege de nature. » Nous n'en avons point qui la surpassse en credit : elle tient le premier reng au commerce des hommes ; elle se presente au devant ; seduict et preoccupe nostre jugement, avecques grande auctorité et merveilleuse impression. Phryné perdoit sa cause entre les mains d'un excellent advocat, si, ouvrant sa robe, elle n'eust corrompu ses juges par l'esclat de sa beauté. Et je treuve que Cyrus, Alexandre, Cesar, ces trois maistres du monde, ne l'ont pas oubliée à faire leurs grands affaires ; non a pas¹ le premier Scipion. Un mesme mot embrasse en grec le bel et le bon² : et le saint Esprit appelle souvent bons, ceulx qu'il veult dire beaux. Je maintiendrois volontiers le reng des biens, selon que portoit la chanson que Platon dict avoir esté triviale, prinse de quelque ancien poëte : « la Santé, la Beauté, la Richesse. » Aristote dict, Aux beaux appartenir le droict de commander ; et, quand il en est de qui la beauté approche celle des images des dieux, Que la veneration leur est pareillement due : à celuy qui luy demandoit pourquoy plus long temps et plus souvent on hantoit les beaux : « Cette demande, feit il, n'appartient à estre faict que par un aveugle. La pluspart, et les plus grands philosophes, payerent leur escholage, et acquirent la sagesse, par l'entremise et faveur de leur beauté. Non seulement aux hommes qui me servent, mais aux bestes aussi, je la considere à deux doigts prez de la bonté.

Si me semble il que ce traict et façon de visage, et ces lineaments, par lesquels on argumente aulcunes complexions internes et nos fortunes à venir, est chose qui ne loge pas bien directement et simplement soubs le chapitre de beauté et de laideur : non plus que toute bonne odeur et serenité d'air n'en promet pas la santé ; ny toute espesseeur et puanteur, l'infection, en temps

1. *Et ne l'a pas oubliée non plus le grand Scipion.* E. J.

2. Καλὸς καγαθὸς, d'où nous est venu *bel et bon*, qui est encore d'usage en françois, mais dans le style familier. C.

pestilent. Ceulx qui accusent les dames de contredire leur beauté par leurs moëurs, ne rencontrent pas tous-jours : car en une face qui ne sera pas trop bien composee, il peult loger quelque air de probité et de fiance; comme, au rebours, j'ay leu parfois, entre deux beaux yeulx, des menaces d'une nature maligne et dangereuse. Il y a des physionomies favorables; et, en une presse d'ennemis victorieux, vous choisirez incontinent parmy des hommes incognus, l'un plus-tost que l'autre, à qui vous rendre et fier vostre vie, et non proprement par la consideration de la beauté.

C'est une foible garantie que la mine; toutesfois elle a quelque consideration: et si j'avois à les fouetter, ce seroit plus rudement les meschants qui desmentent et trahissent les promesses que nature leur avoit plantees au front; je punirois plus aigrement la malice, en une apparence debonnaire. Il semble qu'il y ayt aulcuns visages heureux, d'autres malencontreux : et crois qu'il a quelque art à distinguer les visages debonnaires, des niais; les severes, des rudes; les malicieus, des chagrins; les desdaigneux, des melancholiques, et telles aultres qualitez voysines. Il y a des beautez, non fieres seulement, mais aigres; il y en a d'aultres douces, et, encores au delà, fades : d'en prognostiquer les adventures futures, ce sont matieres que je laisse indecises.

J'ay prins, comme j'ay dict ailleurs, bien simplement et cruement, pour mon regard, ce precepte ancien : que « Nous ne sçaurions faillir à suyvre nature : » que le souverain precepte, c'est de « Se conformer à elle. » Je n'ay pas corrigé, comme Socrates, par la force de la raison, mes complexions naturelles, et n'ay aulcunement troublé, par art, mon inclination : je me laisse aller, comme je suis venu; je ne combats rien; mes deux maistresses pieces vivent, de leur grace, en paix et bon accord : mais le laict de ma nourrice a esté, Dieu merci, mediocrement sain et temperé. Diray je cecy en passant? que je veois tenir en plus de prix qu'elle ne vault, qui est seule quasi en usage entre nous, certaine image de preud'hommie scholastique, serve des preceptes, contraincte soubs

l'esperance et la crainte. Je l'ayme telle que les loix et religions non facent, mais parfacent et auctorisent ; qui se sente de quoy se soubstenir sans ayde ; nee en nous de ses propres racines, par la semence de la raison universelle, empreinte en tout homme non desnaturé. Cette raison, qui redresse Socrates de son vicieux ply, le rend obeissant aux hommes et aux dieux qui commandent en sa ville, courageux en la mort, non parce que son ame est immortelle, mais parce qu'il est mortel. Ruineuse instruction à toute police, et bien plus damageable qu'ingenieuse et subtile, qui persuade aux peuples la religieuse creance suffire seule, et sans les mœurs, à contenter la divine justice ! l'usage nous faict veoir une distinction enorme entre la devotion et la conscience.

J'ay une apparence favorable, et en forme, et en interpretation ;

Quid dixi, habere me ? Imo habui, Chreme¹ :

Heu ! tantum attriti corporis ossa vides² :

et qui faict une contraire montre à celle de Socrates. Il m'est souvent advenu que, sur le simple credit de ma presence et de mon air, des personnes qui n'avoient aulcune cognoissance de moy s'y sont grandement fiees, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes ; et en ay tiré, ez païs estrangiers, des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences valent, à l'aventure, que je les recite particulierement : Un quidam delibera de surprendre ma maison et moy ; son art feut d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entree. Je le cognoissois de nom, et avois occasion de me fier de luy, comme de mon voysin et aulcunement mon allié : je luy feis ouvrir, comme je fois à chascun. Le voici tout effroyé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entreteint de cette fable : « Qu'il venoit d'estre rencontré, à une

1. Qu'ai-je dit, j'ay ? je devois dire, j'avois. TÉRENCE, *Heaut.*, acte I, sc. I, v. 42.

2. Hélas ! vous ne voyez plus en moi que le squelette d'un corps affoibli. — Je ne sais d'où Montaigne a tiré ce vers. G.

demie lieue de là, par un sien ennemy, lequel je cognoissois aussi, et avoïs ouï parler de leur querelle; que cet ennemy luy avoit merveilleusement chaussé les esperons; et qu'ayant esté surprins en desarroy, et plus foible en nombre, il s'estoit jecté à ma porte à sauveté; qu'il estoit en grand' peine de ses gents, lesquels il disoit tenir pour morts ou prins. » J'essayay tout naïfvement de le conforter, asseurer, et refreschir. Tantost aprez, voylà quatre ou cinq de ses soldats qui se presentent, en mesme contenance et effroy, pour entrer; et puis d'auttres, et d'auttres encores aprez, bien equippez et bien armez, jusques à vingt cinq ou trente, feignants avoir leur ennemy aux talons. Ce mystere commenceoit à taster mon souspeçon : je n'ignorois pas en quel siecle je vivois, combien ma maison pouvoit estre enviee; et avoïs plusieurs exemples d'auttres de ma cognoissance, à qui il estoit mesadvenu de mesme. Tant y a, que, trouvant qu'il n'y avoit point d'acquest d'avoir commencé à faire plaisir, si je n'achevois, et ne pouvant me desfaire sans tout rompre, je me laissay aller au party le plus naturel et le plus simple, comme je fois tousjours, commandant qu'ils entrassent. Aussi, à la verité, je suis peu desifiant et souspeçonneux de ma nature; je penche volontiers vers l'excuse et l'interpretation plus douce; je prends les hommes selon le commun ordre; et ne crois pas ces inclinations perverses et denaturees, si je n'y suis forcé par grand tesmoignage, non plus que les monstres et miracles : et suis homme, en oultre, qui me commets volontiers à la fortune, et me laisse aller à corps perdu entre ses bras; dequoy, jusques à cette heure, j'ay eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre, et l'ay trouvée et plus advisee, et plus amie de mes affaires, que je ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peult justement nommer la conduite difficile, ou, qui vouldra, prudente : de celles là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et pretendons plus de nostre conduite, qu'il ne nous appartient; pourtant se fourvoient si

souvent nos desseings : il est envieux de l'estendue que nous attribuons aux droicts de l'humaine prudence, au prejudice des siens; et nous les raccourcit d'autant plus que nous les amplifions. Ceulx cy se teinrent à cheval, en ma court; le chef avecques moy dans ma salle, qui n'avoit voulu qu'on establast son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses hommes. Il se veid maistre de son entreprinse : et n'y restoit sur ce point que l'execution. Souvent depuis il a dict (car il ne craignoit pas de faire ce conte) que mon visage et ma franchise luy avoient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gents ayants continuallement les yeulx sur luy, pour veoir quel signe il leur donneroit, bien estonnez de le veoir sortir, et abandonner son advantage.

Une autre fois, me fiant à je ne sçais quelle trefve qui venoit d'estre publiee en nos armes, je m'ache-minay à un voyage, par païs estrangement chatouilleux. Je ne feus pas si tost esventé, que voylà trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper : l'une me joignit à la troisiesme journee, où je feus chargé par quinze ou vingt gentilshommes masquez, suivis d'une ondee d'argoulets¹. Me voylà prins et rendu, retiré dans l'espez d'une forest voysine, desmonté, devalisé, mes cofres fouillez, ma boite prinse, chevaux et esquipage dispersé à nouveaux maistres. Nous feusmes long temps à contester dans ce hallier, sur le faict de ma rançon, qu'ils me tailloient si haulte, qu'il paroisoit bien que je ne leur estois gueres cogneu. Ils entrerent en grande contestation de ma vie. De vray, il y avoit plusieurs circonstances qui me menaçoient du dangier où j'en estois.

Tunc animis opus, Ænea, tunc pectore firmo².

Je me mainteins tousjours, sur le tiltre de ma trefve, à leur quiter seulement le gaing qu'ils avoient faict

1. *Arquebusiers*, comme il les nomme plus bas. E. J.

2. C'est alors qu'il fallut montrer du courage et de la fermeté.
VIRGILE, *Enéide*, VI, 261.

de fus il se penille, qui n'estoit pas à mespriser, sans
nécessité d'autre moyen. Apres deux ou trois heures
que cette voix ce estoit faite, et qu'ils me eurent fait
sortir, ilz en citoval qui n'avoient garde de leur
echapper, et comme ilz me conduisirent particuliere à
quatre ou vingt hauquebuziers, et disperso mes geants à
d'autres, ayant ordonne qu'on nous menast prison
aux autres rues, et moy deçà achemine à deux ou trois hauquebuziers de là.

Les rues étaisoient peu larges et étroites.

voiles d'au soleil d'au soleil et tremanoyante inquiétude qui leur
vient de nos rues à moy le chez, avecques paroles
et discours se mettant en peine de rechercher en
ce temps ces fuites escarrees, et me les laissant
souler, pour qu'il s'en pouvent recouurer, jusques à
nos portes, et enlever présent qu'ils me ferent, ce fesoit
en la ville. Je veuo ne me touchent gueres en ce
temps. A l'heure cause d'un changement si nou-
veau, et ce n'ayant point sens infime impulsou
sépouer, et au repos d'au soleil, en tel temps,
me suis assise de force, et délibéré, et devenu
assez fort, et assise, et au pource je leur confessay
tous ces actes, et tels quels fesoient, et le chemin que
j'eus suivi, et ce que j'eus pas bien encores quelle elle
eust, et tels actes qui se déroulent, et me fait
souler à nos portes, me recer les plusieurs fois que
je voulus faire face à mon visage, liberté et
souveraineté, et ces paroles qui me rendoient indigne
de ce que j'eusse fait, et me demanda assurante-
ment ce que j'eusse fait que la bonte divine se
n'eust pas empêché, et pour ma conseil
deux ou trois belles et vertueuses l'endemuré d'aujor-
dujour, et toutes ces choses en ce qu'au meesme dij auvent
aujor dujour, et encores en pieds, pour en-

lequel j'eusse été accorde et receue des casse et de Polix,
et auquel j'eusse fait faire l'XXVII. jour, comme Montaigne
dit, et auquel j'eusse fait faire l'XXVIII. jour, et auquel j'eusse fait
faire l'XXIX. jour.

faire le conte; le premier fent tué il n'y a pas long temps.

Si mon visage ne respondeoit pour moy, si on ne lisoit en mes yeulx et en ma voix la simplicité de mon intention, je n'eusse pas duré sans querelle et sans offense si long temps, avecques cette indiscrette liberté de dire à tort et à droict ce qui me vient en fantasic, et juger temerairement des choses. Cette façon peult paroître, avecques raison, incivile et mal accommodée à nostre usage; mais oultrageuse et malicieuse, je n'ay vu personne qui l'en ayt jugee; ny qui se soit plainte de ma liberté, s'il l'a receue de ma bouche; les paroles redictes ont, comme aultre son, aultre sens. Aussi ne hais je personne; et suis si lasche à offendre, que, pour le service de la raison mesme, je ne le puis faire; et, lorsque l'occasion m'a convié aux condamnations criminelles, j'ay plustost manqué à la justice : *ut magis peccari nolim, quam satis animi ad vindicanda peccata habeam*¹. On reprochoit, dict on, à Aristote, d'avoir esté trop misericordieux envers un meschant homme : « J'ay esté, de vray, dict il, misericordieux envers l'homme, non envers la meschanceté. » Les jugements ordinaires s'exasperent à la punition, par l'horreur du mesfaict : cela mesme refroidit le men; l'horreur du premier meurtre m'en faict craindre un second; et la laideur de la premiere cruauté m'en fait abhorrer toute imitation. A moy, qui ne suis qu'un oyen de tressles, peult toucher ce qu'on diroit de Charillus, rois de Sparte : « Il ne scauroit estre bon, puis qu'il n'est pas mauvais aux meschants : » ou bien aultre, est Plutarque le presenté en ces deux sortes, comme mille aultres choses, diversement et contrarialement : « Il fault bien qu'il soit bon, puis qu'il l'est aux meschants mesmes. » De mesme qu'aux actions legitimes, je mesfache de m'y employer quand c'est envers ceux qui s'en desplaisent; aussi, à dire verite, aux illegitimes, je ne fois pas assez de conscience de m'y employer, quand c'est envers ceulx qui y consentent.

1. Je voudrois qu'on n'eût pas commis de fautes, mais je n'a, pas le courage de punir celles qui sont commises. TITE LIVRE, Z ZIX, ZI.

CHAPITRE XIII

DE L'EXPERIENCE

Il n'est desir plus naturel que le desir de cognoscance. Nous essayons touts les moyens qui nous y peuvent mener; quand la raison nous fault, nous y employons l'experience,

Per varios usus artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam¹,

qui est un moyen de beaucoup plus foible et plus vil; mais la verité est chose si grande, que nous ne devrons desdaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne savons à laquelle nous prendre : l'experience n'en a pas moins; la consequence que nous voulons tirer de la conference des evenements est mal seure, d'autant qu'ils sont tous-jours dissemblables. Il n'est aucune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et varieté. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus exprez exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs : toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui reconnoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit jamais l'un pour l'autre; et y ayant plusieurs poules, savoit juger de laquelle estoit l'œuf². La dissimilitude singere d'elle mesme en nos ouvrages : nul art peult arriver à la similitude; ny Perrozet, ny

1. C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art; l'exemple d'autrui nous a montré la route. MANILIUS, I, 59.

2. CICÉRON, d'où Montaigne doit avoir tiré cet exemple, dit qu'il s'est trouvé à Délos plusieurs personnes qui, nourrissant un grand nombre de poules pour le profit, avoient accoutumé de dire, en voyant un œuf, laquelle de ces poules l'avoit pondu. Academ., II, 18. C.

aultre, ne peult si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses chartes, qu'aulcuns joueurs ne les distinguent, à les veoir seulement couler par les mains d'un aultre. La ressemblance ne faict pas tant, un; comme la difference faict, aultre. Nature s'est obligee à ne rien faire aultre, qui ne feust dissemblable.

Pourtant, l'opinion de celuy là ne me plaist gueres, qui pensoit, par la multitude des loix, brider l'auctorité des juges, en leur taillant leurs morceaux; il ne sentoit point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix, qu'à leur façon : et ceulx là se mocquent, qui pensent appetisser nos debats et les arrester, en nous r'appellant à l'expresse parole de la Bible; d'autant que nostre esprit ne treuve pas le champ moins spacieux à contrerooller le sens d'aultruy qu'à representer le sien, et comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté à glosier qu'à inventer. Nous veoyons combien il se trompoit; car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en fauldroit à regler tous les mondes d'Epicurus; *ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus*¹: et si avons tant laissé à opiner et decider à nos juges, qu'il ne feut jamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gaigné nos legislateurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix? ce nombre n'a aulcune proportion avecques l'infinie diversité des actions humaines; la multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples: adjoutez y en cent fois autant; il n'adviendra pas pourtant que, des evenements à venir, il s'en treuve aulcun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenements choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse joindre et apparier si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse consideration de jugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avecques les loix fixes et mobiles: les plus desirables, ce sont les plus rares,

1. On souffre autant des lois, qu'on souffroit autrefois des crimes:
TACITE, *Annal.*, III, 25.

plus simples, et generales; et encores crois je qu'il vauldroit mieulx n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousjours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons; tesmoing la peincture de l'aage doré des poëtes, et l'estat où nous veoyons vivre les nations qui n'en ont point d'autres : en voilà qui, pour touts juges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes : et ces auttres eslisent, le jour du marché, quelqu'un d'entr'eulx, qui, sur le champ, decide touts leurs procez. Quel dangier y auroit il que les plus sages vuidassent ainsi les nostres, selon les occurrences, et à l'œil, sans obligation d'exemple et de consequence? A chasque pied, son soulier. Le roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes, pourveut sagement qu'on n'y menast aulcuns escholiers de la jurisprudence, de crainte que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, generatrice d'altercation et division : jugeant avecques Platon, que « C'est une mauvaise provision de païs, que jurisconsultes et medecins. »

Pourquoy est ce que nostre langage commun, si aysé à tout autre usage, devient obscur et non intellegible en contract et testament; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne treuve en cela aulcune maniere de se declarer qui ne tumbe en doute et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquants d'une peculiere attention à trier des mots solennes et former des clauses artistes¹, ont tant poisé chasque syllabe, espeluché si primement chasque espece de couture, que les voylà enfrasquez² et embrouillez en l'infinité des figures, et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tumber soubs aulcun reglement et prescription, ny aulcune certaine intelligence : *confusum est, quid-*

1. Arrangées avec art. J. E.

2. Embarrassés. De l'italien *infrascarsi*, s'embarrasser dans les branches des arbres.

*quid usque in pulverem sectum est*¹. Qui a veu des enfants, essayants de renger à certain nombre une masse d'argent vif; plus ils le pressent et petrissent, et s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal; il fuyt à leur art, et se va menuisant et esparpillant, au delà de tout compte : c'est de mesme; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en train d'estendre et diversifier les difficultez, on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle; comme la terre se rend fertile, plus elle est esmieuë et profondement remuee : *Difficultatem facit doctrina*². Nous doubtions sur Ulpian, et redoubtons encores sur Bartholus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions; non point s'en parer, et en entester la posterité. Je ne scâis qu'en dire; mais il se sent, par experiance, que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escript pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, et l'espandons en la destremplant; d'un subject nous en faisons mille, et retumbons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Jamais deux hommes ne jugerent pareillement de mesme chose; et est impossible de veoir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement je treuve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher; je brunche plus volontiers en païs plat : comme certains chevaux que je cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes

1. Tout ce qui est divisé jusqu'à n'être que poussière, devient confus. SÉNÈQUE, *Epist.* 89.

2. C'est la doctrine qui produit les difficultés. QUINTILIEN, *Inst. oral.*, X, 3. — Montaigne cite bien les propres paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent de celui qu'elles ont dans cet auteur. C.

et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aulcun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté? le centiesme commentaire le renvoie à son suivant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé: quand est il convenu entre nous, « ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? » Cecy se veoid mieulx en la chicane: on donne auctorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations; trouvons nous pourtant quelque fin au besoing d'interpreter? s'y veoid il quelque progrez et advancement vers la tranquillité? nous faut il moins d'advocats et de juges, que lorsque cette masse de droict estoit encores en sa premiere enfance? Au contraire, nous obscurcissons et ensepvelissons l'intelligence; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mesognissent la maladie naturelle de leur esprit: il ne faict que fureter et quester, et va sans cesse tournoyant, bastissant, et s'empestrant en sa besongne, comme nos vers à soye, et s'y estouffe; *mus in pice*¹: il pense remarquer de loing je ne sçais quelle apparence de clarté et verité imaginaire; mais, pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye, d'empeschements et de nouvelles questes, qu'elles l'egarent et l'enyrivent: non gueres aultrement qu'il adveint aux chiens d'Esope, lesquels descouvrants quelque apparence de corps mort flotter en mer, et ne le pouvants approcher, entreprindrent de boire cette eau, d'asseicher le passage, et s'y estouffèrent. A quoy se rencontre ce qu'un Crates disoit des escripts de Heraclitus, « qu'ils avoient besoing d'un lecteur bon nageur, » à fin que la profondeur et poids de sa doctrine ne l'engloutist et suffoquast. Ce n'est rien que foiblesse particuliere, qui nous faict contenter de ce que d'autres, ou que nous mesmes, avons trouvé en cette chasse de cognoissance; un plus habile ne s'en

1. Proverbe grec et latin. *C'est une souris dans la poix*, qui s'englue d'autant plus qu'elle se donne plus de mouvement pour se dépetrer. C.

contentera pas : il y a tousjours place pour un suyvant, ouy et pour nous mesmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions : nostre fin est en l'autre monde. C'est signe de raccourcissement d'esprit, quand il se contente, ou signe de lasseté. Nul esprit genereux ne s'arreste en soy; il pretend tousjours, et va oultre ses forces; il a des eslans au delà de ses effects : s'il ne s'advance, et ne se presse, et ne s'accule, et ne se chocque et tournevire, il n'est vif qu'à demy; ses poursuites sont sans terme et sans forme; son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguïté : ce que declaroit assez Apollo, parlant tousjours à nous doublement, obscurement et obliquement; ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesongnant. C'est un mouvement irregulier, perpetuel, sans patron et sans but : ses inventions s'eschauffent, se suyvent, et s'entreproduisent l'une l'autre :

Ainsi veoid on, en un ruisseau coulant,
 Sans fin l'une eau aprez l'autre roulant;
 Et tout de reng, d'un eternel conduit,
 L'une suyt l'autre, et l'une l'autre fuyt.
 Par cette cy celle là est poulsee,
 Et cette cy par l'autre est devancee :
 Tousjours l'eau va dans l'eau; et tousjours est ce
 Mesme ruisseau, et tousjours eau diverse¹.

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses; et plus de livres sur les livres, que sur aultre subject : nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires : d'auteurs, il en est grand'cherté. Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est ce pas sçavoir entendre les sçavants? est ce pas la fin commune et derniere de touts estudes? Nos opinions s'entent les unes sur les aultres; la premiere sert de tige à la

1. Ces vers qui sont d'Estienne de La Boëtie, et dont les deux derniers ne riment pas, se trouvent dans une pièce adressée à Marguerite de Carle, à l'occasion d'une traduction en vers françois des plaintes de l'héroïne Bradamante, dans *l'Orlando furioso*, chant 52; traduction que La Boëtie fit à la prière de cette Marguerite de Carle, qui fut ensuite sa femme. C.

seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons ainsi de degré en degré; et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de merite, car il n'est monté que d'un grain¹ sur les espaules du penultime.

Combien souvent, et sottement à l'avventure, ay je estendu mon livre à parler de soy? sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison, qu'il me debvoit soubvenir de ce que je dis des aultres qui en font de mesme, « Que ces œillades si frequentes à leur ouvrage tesmoignent que le cœur leur frissonne de son amour; et les rudoyements mesmes desdaigneux dequoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affeteries d'une faveur maternelle; » suuyant Aristote, à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse, « Que je doibs avoir en cela plus de liberté que les aultres, d'autant qu'à poinct nommé j'escris de moy et de mes escripts, comme de mes aultres actions; Que mon theme se renverse en soy : » je ne sçais si chascun la prendra.

J'ay veu en Allemaigne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doute de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escriptures saintes. Nostre contestation est verbale : Je demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle, et Substitution; la question est de paroles, et se paye de mesme. Une pierre, c'est un corps : mais qui presseroit, « Et corps, qu'est-ce? » « Substance; » « Et substance, quoi? » ainsi de suite, acculeroit enfin le respondent au bout de son Calepin. On eschange un mot pour un autre mot, et souvent plus incogneu : je sçais mieulx que c'est qu'Homme, que je ne sçais que c'est Animal, ou Mortel, ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doute, ils m'en donnent trois; c'est la teste d'Hydra². Socrates demandoit à Menon, « Que c'estoit que vertu. » « Il y a, dict Menon, vertu d'homme et de femme,

1. C'est-à-dire *d'un grain de blé*, métaphore tirée de l'argument nommé *sorite*, σωρός tas de blé. J. V. L.

2. *C'est la tête de l'hydre*. E.

de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieillard. » « Voicy qui va bien, s'escria Socrates : nous estions en cherche d'une vertu; tu nous en apportes un examen. » Nous communiquons une question; on nous en redonne une ruchee. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une aultre; aussi ne differe l'une de l'autre entierement : ingenieux meslange de nature. Si nos faces n'estoient semblables, on ne scauroit discerner l'homme de la beste; si elles n'estoient dissemblables, on ne scauroit discerner l'homme de l'homme : toutes choses se tiennent par quelque similitude; tout exemple cloche; et la relation qui se tire de l'experience est tousjours desfaillante et imparfaicte. On joint toutesfois les comparaisons par quelque bout : ainsi servent les loix, et s'assortissent ainsin à chascun de nos affaires par quelque interpretation destournee, contraincte et biaise.

Puisque les loix ethiques¹, qui regardent le debvoir particulier de chascun en soy, sont si difficiles à dresser, comme nous veoyons qu'elles sont; ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont dadvantage. Considerez la forme de cette justice qui nous regit; c'est un vray tesmognage de l'humaine imbecillité : Tant il y a de contradiction et d'erreur ! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la justice, et y en trouvons tant, que je ne scais si l'entre deux s'y trouve si souvent, ce sont parties maladifves et membres injustes du corps mesme et essence de la justice. Des païsans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement, en une forest qui est à moy, un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et du secours pour le soublever : disent qu'ils n'ont osé l'approcher, et s'en sont fuys, de peur que les gents de la justice ne les y attrapassent, et, comme il se faict de ceulx qu'on rencontre prez d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident, à leur totale ruyne; n'ayants

1. *Morales. C.*

ny suffisance, ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eusse je dict? il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine.

Combien avons nous descouvert d'innocents avoir esté punis, je dis sans la coulpe des juges; et combien en y a il eu que nous n'avons pas descouverts? Cecy est advenu de mon temps: Certains sont condamnez à la mort pour un homicide; l'arrets, sinon prononcé, au moins conclu et arresté. Sur ce poinct, les juges sont advertis, par les officiers d'une cour subalterne voy-sine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels avouent disertement cet homicide, et apportent à tout ce faict une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doibt interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers: on considere la nouvelleté de l'exemple, et sa consequence pour accrocher les jugements; que la condemnation est juridiquement passee; les juges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrés¹ aux formules de la justice. Philippus, ou quelque aultre, pourveut à un pareil inconvenient, en cette maniere: Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un aultre, par un jugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps aprez, il se trouva qu'il avoit inique-ment jugé. D'un costé estoit la raison de la cause; de l'autre costé la raison des formes judiciaires: il satisfeut aulcunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence, et recompensant, de sa bourse, l'interest du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable: les miens feurent pendus irrepara-blement. Combien ay je veu de condamnations plus crimineuses que le crime!

Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions: « Qu'il est force de faire tort en detail, qui veult faire droit en gros; et injustice en petites choses, qui veult venir à chef de faire justice ez grandes: Que l'humaine justice est formee au modele de la medecine, selon laquelle tout ce qui est utile est aussi juste et honneste: Et de ce que tiennent les

1. *Sont immolés aux formes.* E. J.

stoïciens, que nature mesme procede contre justice, en la pluspart de ses ouvrages : Et de ce que tiennent aussi les cyrenaïques, qu'il n'y a rien juste de soy; que les coustumes et loix forment la justice : Et les theodoriens, qui treuvent juste au sage le larrecin, le sacrilege, toute sorte de paillardise, s'il cognoist qu'elle lui soit proufitable. » Il n'y a remede : j'en suis là, comme Alcibiades¹, que je ne me representeray jamais, que je puisse, à homme qui decide de ma teste; où mon honneur et ma vie despende de l'industrie et soing de mon procureur plus que de mon innocence. Je me hazarderois à une telle justice, qui me recogniseust du bien faict, comme du mal faict; où j'eusse autant à esperer qu'à craindre : l'indemnité n'est pas monnoye suffisante à un homme qui faict mieulx que de ne faillir point. Nostre justice ne nous presente que l'une de ses mains, et encores la gauche; quiconque il soit, il en sort avecques perte.

En la Chine, duquel royaume la police et les arts, sans commerce et cognoissance des nostres, surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend combien le monde est plus ample et plus divers, que ny les anciens ny nous ne penetrons, les officiers deutez par le prince pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceulx qui malversent en leur charge, ils remunerent aussi, de pure liberalité, ceulx qui s'y sont bien portez oultre la commune sorte, et oultre la necessité de leur debvoir : oh s'y presente, non pour se garantir seulement, mais pour y acquerir; ny simplement pour estre payé, mais pour y estre estrené.

Nul juge n'a encores, Dieu mercy, parlé à moy comme juge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile : nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener; l'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Je suis si affady² aprez la liberté, que qui

1. Qui disoit qu'en pareil cas il ne se fieroit pas à sa propre mère. PLUTARQUE, dans la *Vie d'Alcibiade*, c. 23, version d'Amyot. C.

2. Si infatué, si fou de la liberté. E. J.

me deffendroit l'accez de quelque coing des Indes, j'en vivrois aulcunement¹ plus mal à mon ayse : et tant que je trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, je ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu ! que mal pourrois je souffrir la condition où je veois tant de gents, clouez à un quartier de ce royaume, privez de l'entree des villes principales, et des courts, et de l'usage des chemins publicques, pour avoir querellé nos loix ! Si celles que je sers me menaceoient seulement le bout du doigt, je m'en irois incontinent en trouver d'autres, où que ce feust. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

Or, les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont loix : c'est le fondement mystique de leur auctorité, elles n'en ont point d'autre; qui bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots; plus souvent par des gens qui, en haine d'egalité, ont faulte d'équité; mais tousjours par des hommes, aucteurs vains et irresolus. Il n'est rien si lourdement et largement faultier, que les loix; ny si ordinairement. Quiconque leur obeït parce qu'elles sont justes, ne leur obeït pas justement par où il doibt. Les nostres françaises prestant aulcunement la main, par leur desreglement et deformité, au desordre et corruption qui se veoid en leur dispensation et execusion : le commandement est si trouble et inconstant, qu'il excuse aulcunement et la desobeissance, et le vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit doncques le fruct que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre nstitution celle que nous tirons des exemples estrangiers, si nous faisons si mal nostre proufit de celle que nous avons de nous mesmes, qui nous est plus familiere, et, certes, suffisante à nous instruire de ce qu'il nous fault. Je m'estudie plus

1. En quelque sorte, quelque peu. E. J.

qu'autre subject : c'est ma metaphysique, c'est ma physique.

Qua Deus hanc mundi temperet arte domum;
 Qua venit exoriens, qua deficit, unde coactis
 Cornibus in plenum menstrua luna redit;
 Unde salo superant venti, quid flamine captet
 Eurus, et in nubes unde perennis aqua;
 Sit ventura dies, mundi quæ subruat arces,
 Quærite, quos agitat mundi labor¹.

En cette université, je me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy generale du monde : je la sçauray assez, quand je la sentiray; ma science ne luy peult faire changer de route : elle ne se diversifiera pas pour moy; c'est folie de l'esperer, et plus grand'folie de s'en mettre en peine, puisqu'elle est necessairement semblable, publicque, et commune. La bonté et capacité du Gouverneur nous doit, à pur et à plein, descharger du soing de gouvernement : les inquisitions et contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les philosophes, avecques grand'raison, nous renvoient aux regles de nature; mais elles n'ont que faire de si sublime cognissance : ils les falsifient, et nous presentent son visage peinct, trop hault en couleur et trop sophistique; d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subject si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds, à marcher, aussi a elle de prudence, à nous guider en la vie : prudence non tant ingenieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention; mais, à l'advenant, facile, quiete et salutaire, et qui faict tresbien ce que l'autre dict, en celuy qui a l'heur de savoir l'employer naïfvement et ordonneement,

1. Par quel art Dieu gouverne le monde; par quelle route la lune s'élève et se retire; comment, réunissant son double croissant, elle répare ses pertes chaque mois; d'où partent les vents qui règnent sur la mer; quels sont les effets de celui du midi; quelles eaux produisent incessamment les nuages; s'il doit venir un jour qui détruise le monde... Sondez ces mystères, vous qu'agite le soin de connoître la nature. — Les six premiers vers sont de PROPERCE, III, 5, 26. Le second passage est de LUCAIN, I, 417. C.

c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sage-ment. Oh ! que c'est un doulx et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicté !

J'aymerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Ciceron. De l'experience que j'ay de moy, je treuve assez de quoy me faire sage, si j'estoys bon escholier : qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et jusques où cette fiebvre l'emporta, veoid la laideur de cette passion mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus juste : qui se soubvient des maulx qu'il a courus, de ceulx qui l'ont menacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous; et emperiore, et populaire, c'est tousjours une vie, que touts accidents humains regardent. Escoutons y seulement; nous nous disons tout ce dequoy nous avons principalement besoing : qui se soubvient de s'estre tant et tant de fois mescompté de son propre jugement, est il pas un sot de n'en entrer pour jamais en desfiance? Quand je me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, je n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'acquest; comme en general j'apprends ma debilité et la trahison de mon entendement : d'où je tire la reformation de toute la^{me} masse. En toutes mes aultres erreurs, je fais de mesme; et sens de cette regle grande utilité à la vie : je ne regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où j'aye brunché; j'apprends à craindre mon allure par tout, et m'attends à la regler. D'apprendre qu'on a dict ou faict une sottise, ce n'est rien que cela : il fault apprendre qu'on n'est qu'un sot; instruction bien plus ample et importante. Les fauls pas que ma memoire m'a faict si souvent, lors mesme qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perdus : elle a beau me jurer à cette heure et m'asseurer, je secoue les aureilles; la premiere opposition qu'on faict à son tesmoignage

me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose de poids, ny la garantir sur le faict d'autrui : et n'estoit que ce que je fois par faulte de memoire, les aultres le font encores plus souvent par faulte de foy, je prendrois tousjours, en chose de faict, la verité, de la bouche d'un aultre, plutost que de la mienne. Si chascun espioit de prez les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme j'ay faict de celles à qui j'estois tumbé en partage, il les verroit venir, et rallentiroit un peu leur impetuosité et leur course : elles ne nous saultent pas tousjours au collet d'un prinsault¹; il y a de la menace et des degrez.

Fluctus uti primo cœpit quum albescere vento,
Paulatim sese tollit mare, et altius undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo².

Le jugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement; il laisse mes appetits aller leur train, et la haine, et l'amitié, voire et celle que je me porte à moy mesme, sans en alterer et corrompre : s'il ne peult reformer les aultres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas difformer à elles; il faict son jeu à part.

L'advertissement à chascun « De se cognostre, » doit estre d'un important effect, puisque ce dieu de science et de lumiere³ le fait planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller : Platon dict aussi que prudence n'est aultre chose que l'execuition de cette ordonnance; et Socrates le verifie par le menu, en Xenophon. Les difficultez et l'obscurité ne s'apperceoivent en chascune science que par ceulx qui y ont entree; car encores fault il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore; et fault poulser à une porte, pour sçavoir qu'elle nous est close : d'où naist cette platonique subtilité, que « Ny ceulx qui sçavent n'ont à s'enquerir,

1. *D'un premier saut.* E. J.

2. Ainsi l'on voit, au premier souffle des vents, la mer blanchir, s'enfler peu à peu, soulever ses ondes, et bientôt, du fond des abîmes, porter ses vagues jusqu'aux nues. VIRGILE, *Énéide*, VII, 528.

3. Apollon. Sur le frontispice de son temple, à Delphes, on lisoit la fameuse maxime Υῶθι σταυτόν, *Nosce te ipsum.* J. V.

d'autant qu'ils sçavent; Ny ceulx qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir il fault sçavoir de quoy on s'enquier. » Ainsin en cette cy « De se cognostre soy mesme, » ce que chascun se veoid si resolu et satisfait, ce que chascun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout; comme Socrates apprend à Euthydeme. Moy qui ne fois aultre profession, y treuve une profondeur et varieté si infinie, que mon apprentissage n'a aultre fruct que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse, si souvent recognue, je doibs l'inclination que j'ay à la modestie, à l'obeissance des creances qui me sont prescriptes, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la haine de cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline et de vérité. Oyez les regenter; les premieres sottises qu'ils mettent en avant, c'est au style qu'on establit les religions et les loix¹. *Nihil est turpius, quam cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere*². Aristarchus disoit qu'anciennement à peine se trouva il sept sages au monde; et que, de son temps, à peine se trouvoit il sept ignorants : aurions nous pas plus de raison que luy, de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes exprez de bestise. Cettuy cy aura donné du nez à terre cent fois pour un jour; le voylà sur ses ergots, aussi resolu et entier que devant : vous diriez qu'on luy a infus, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils de la Terre, qui reprenoit nouvelle fermeté et se renforceoit par sa cheute;

Cui quum tetigere parentem,
Jam defecta vigent renovato robore membra³:

1. *C'est avec le style, avec le langage d'un prophète ou d'un législateur.* J. V. L.

2. Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision avant la perception et la connaissance. CICÉRON, *Acad.*, I, 13.

3. Antée, dont les forces épuisées se renouveloient dès qu'il avoit touché sa mère. LUCAIN, IV, 599.

ce testu indocile pense il pas reprendre un nouvel esprit, pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experiance que j'accuse l'humaine ignorance, qui est, à mon avis, le plus seur party de l'eschole du monde. Ceulx qui ne la veulent conclure en eux, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le maistre des maistres : car le philosophe Antisthenes, à ses disciples, « Allons, disoit-il, vous et moy ouïr Socrates : là je seray disciple avecques vous : » et, soubstenant ce dogme de sa secte stoïque, « que la vertu suffisoit à rendre une vie pleinement heureuse et n'ayant besoing de chose quelconque; » « Sinon de la force de Socrates, » adjoustoit il.

Cette longue attention que j'employe à me considerer, me dresse à juger aussi, passablement, des aultres; et est peu de choses dequoy je parle plus heureusement et excusablement : il m'advient souvent de veoir et distinguer plus exactement les conditions de mes amis, qu'ils ne font eux mesmes; j'en ay estonné quelqu'un par la pertinence de ma description, et l'ay adverty de soy. Pour m'estre, dez mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'aultruy, j'ay acquis une complexion studieuse en cela; et, quand j'y pense, je laisse eschapper autour de moy peu de choses qui y servent, contenances, humeurs, discours. J'estudie tout : ce qu'il me fault fuyr, ce qu'il me fault suyvre. Ainsin à mes amis, je descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes; non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si descoupées, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions en classes et regions cogneues;

Sed neque quam multæ species, et nomina quæ sint,
Est numerus¹.

Les sçavants parlent, et denotent leurs fantasies, plus specifiquement et par le menu : moy, qui n'y

1. Car on n'en sauroit dire tous les noms, ni désigner toutes les espèces. VIRGILE, *Géorg.*, II, 103, où Virgile parle de toutes les espèces de raisins qu'on ne sauroit nommer ni compter. C.

veoid qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente generalement les miennes, et à tastons; comme en cecy, je prononce ma sentence par articles descousus; ainsi que de chose qui ne se peult dire à la fois et en bloc : la relation et la conformité ne se treuvent point en telles ames que les nostres, basses et communes. La sagesse est un bastiment solide et entier, dont chasque piece tient son reng, et porte sa marque : *sola sapientia in se tota conversa est*¹. Je laisse aux artistes, et ne sçais s'ils en viennent à bout en chose si meslee, si menue et fortuite, de renger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrester nostre inconstance, et la mettre par ordre. Non seulement je trouve malaysé d'attacher nos actions les unes aux aultres; mais, chascune à part soy, je trouve malaysé de la designer proprement par quelque qualité principale : tant elles sont doubles, et bigarrees à divers lustres. Ce qu'on remarque pour rare au roy de Macedoine, Perseus², « Que son esprit ne s'attachant à aucune condition, alloit errant par tout genre de vie, et representant des moeurs si essorees³ et vagabondes, qu'il n'estoit cogneu, ny de luy, ny d'aultres, quel homme ce feust, » me semble à peu prez convenir à tout le monde; et, par dessus touts, j'ay veu quelque aultre, de sa taille, à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement encors, ce crois je⁴ : Nulle assiette moyenne; s'emportant tousjours de l'un à l'autre extreme par occasions indivinables; nulle espece de train, sans traverse et contrarieté merveilleuse; nulle faculté simple : si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un jour, ce sera, Qu'il affectoit et estudioit de se rendre cogneu par estre mecognisable. Il faict besoing d'aureilles bien fortes, pour

1. Il n'y a que la sagesse qui soit toute renfermée en elle-même.
CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.*, III, 7.

2. C'est le caractère que lui donne TITE-LIVE, XLI, 20; *Nulli fortunæ, dit-il, adhærebat animus, per omnia genera vite errans; uti nec sibi, nec aliis, quinam homo esset, satis constaret.* C.

3. *Si libres en leur essor.* E. J.

4. L'auteur veut parler de lui-même.

s'oufr franchement juger : et, parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceulx qui se hazardent de l'entreprendre envers nous, nous montrent un singulier effect d'amitié; car c'est aymer sainement, d'entreprendre à blecer et offenser pour proufiter. Je treuve rude de juger celuy là, en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes : Platon ordonne trois parties à qui veult examiner l'ame d'un aultre, Science, Bienvueillance, Hardiesse.

Quelquesfois on me demandoit à quoy j'eusse pensé estre bon, qui se feust avisé de se servir de moy pendant que j'en avois l'aage;

Dum melior vires sanguis dabat, æmula needum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus¹ :

A rien, dis je : et m'excuse volontiers de ne sçavoir faire chose qui m'esclave à aultruy. Mais j'eusse dict ses veritez à mon maistre, et eusse contreroollé ses moeurs, s'il eust voulu : non en gros, par leçons scholastiques que je ne sçais poinct, et n'en veois naistre aulcune vraye reformation en ceulx qui les sçavent ; mais les observant pas à pas, en toute opportunité, et en jugeant à l'œil, piece à piece, simplement et naturellement; luy faisant veoir quel il est en l'opinion commune; m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous qui ne valust moins que les roys, s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de cette canaille de gents : comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en peult deffendre? J'eusse eu assez de fidelité, de jugement et de liberté, pour cela. Ce seroit un office sans nom, aultrement il perdroit son effect et sa grace; et est un roolle qui ne peult indifferemment appartenir à touts : car la verité mesme n'a pas ce privilege d'estre employée à toute heure et en toute sorte; son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvent, comme

1. Lorsqu'un sang plus vif bouilloit dans mes veines, et que la vieillesse ne m'avoit pas encore blanchi ma tête. VIRGILE, *Enéide*, V, 415.

le monde est, qu'on la lasche à l'aureille du prince, non seulement sans fruct, mais dommageablement, et encores injustement : et ne me fera lon pas accroire qu'une saincte remontrance ne puisse estre appliquee vicieusement, et que l'interest de la substance ne doibve souvent ceder à l'interest de la forme.

Je vouldrois, à ce mestier, un homme content de sa fortune,

Quod sit, esse velit; nihilque malit¹,

et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vifvement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gents. Je le vouldrois à un homme seul; car respondre le privilege de cette liberté et privauté à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence; ouy, et de celuy là je requerrois surtout la fidelité du silence.

Un royst n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemy, pour sa gloire; si, pour son proufit et amendement, il ne peult souffrir la liberté des paroles d'un amy, qui n'ont aultre effort que de luy pincer l'ouïe, le reste de leur effect estant en sa main. Or, il n'est aulcune condition d'hommes qui ayt si grand besoing, que ceulx là, de vrays et libres advertissements : ils soubstienent une vie publicque, et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accoustumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se treuvent, sans le sentir, engagez à la haine et detestation de leurs peuples, pour des occasions souvent qu'ils eussent peu eviter, à nul interest² de leurs plaisirs mesme, qui les en eust advisez et redressez à temps. Communement leurs favoris regardent à soy, plus qu'au maistre : et il³

1. Qui voulût être ce qu'il est, et rien de plus. MARTIAL, X, 47, 12.

2. Sans détriment de. E. J.

3. Et cela leur réussit. E. J.

leur va de bon; d'autant qu'à la vérité, la pluspart des offices de la vraye amitié sont, envers le souverain, en un rude et perilleux essay; de maniere qu'il y faict besoing, non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encors de courage.

Enfin, toute cette fricassee que je barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez, à prendre l'instruction à contre-poil : mais quant à la santé corporelle, personne ne peult fournir d'experience plus utile que moy, qui la presente pure, nullement corrompue et alteree par art et par opination. L'experience est proprement sur son fumier au subject de la medecine, où la raison luy quite toute la place. Tibere disoit, que quiconque avoit vescu vingt ans se debvoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans medecine : et le pouvoit avoir apprins de Socrates, lequel, conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tresprincipal estude, l'estude de leur santé, adjoustoit qu'il estoit malaysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernast mieulx que tout medecin ce qui luy estoit bon ou mauvais. Si faict la medecine profession d'avoir toujours l'experience pour touche de son operation : ainsi Platon avoit raison de dire que, pour estre vray medecin, il seroit nécessaire que celuy qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veult guarir, et par tous les accidents et circonstances dequoy il doibt juger. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement je m'en fierois à celuy là : car les aultres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict promener le modele d'une navire en toute seureté; jectez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maulx, que faict un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu, Tel poil, telle haulteur, telle aureille : mais presentez le luy, il ne le cognoist pas pourtant. Pour Dieu ! que la medecine me face un jour quelque bon et percep-

tible secours, veoir comme je crieray de bonne foy,
Tandem efficaci do manus scientiæ¹!

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé, et l'ame en santé, nous promettent beaucoup : mais aussi n'en est point qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et, en nostre temps, ceulx qui font profession de ces arts entre nous, en montrent moins les effects que touts aultres hommes : on peult dire d'eulx, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales ; mais qu'ils soient medecins, cela ne peult on dire. J'ay assez vescu pour mettre en compte l'usage qui m'a conduit si loing : pour qui en vouldra gouster, j'en ay faict l'essay, son eschanson. En voicy quelques articles, comme la soubvenance me les fournira : je n'ay point de façon qui ne soit allee variant selon les accidents, mais j'enregistre celles que j'ay plus souvent veu en train, qui ont eu plus de possession en moy jusqu'asteure.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent, et mesme bruvage, je n'y adjouste du tout rien, que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier² mon estat accoustumé. Je veois que la maladie m'en desloge d'un costé; si je crois les medecins, ils m'en destourneront de l'autre : et, par fortune et par art, me voylà hors de ma route. Je ne crois rien plus certainement que cecy : Que je ne scaurois estre offendé par l'usage des choses que j'ay si long temps accoustumees. C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist : elle peult tout en cela; c'est le bruvage de Circé, qui diversifie nostre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blece si apparemment ! et nos bateliers et nos païsans s'en mocquent. Vous faites malade un Allemand, de

1. Enfin je reconnois un art dont je vois les effets ! HORACE, *Epod.*, XVII, 1.

2. *Sans trouble.*

le coucher sur un matelas; comme un Italien sur la plume, et un François sans rideau et sans feu. L'estomach d'un Espagnol ne dure pas à nostre forme de manger; ny le nostre, à boire à la souysse. Un Allemand me fait plaisir, à Auguste¹, de combattre l'incommodité de nos foyers, par ce mesme argument de quoy nous nous servons ordinairement à condemner leurs poësles: car, à la verité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matiere reschauffee, de quoy ils sont composez, enteste la pluspart de ceulx qui n'y sont pas experimentez; moy, non; mais, au demourant, estant cette chaleur eguale, constante et universelle, sans lueur, sans fumee, sans le vent que l'ouverture de nos cheminees nous apporte, elle a bien, par ailleurs, de quoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture romaine? car on dict qu'anciennement le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles; d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis, par les tuyaux practiquez dans l'espez du mur, lesquels alloient embrassant les lieux qui en debvoient estre eschauffez: ce que j'ay veu clairement signifié, je ne scias où, en Seneque². Cettuy cy, m'oyant louer les commoditez et beautez de sa ville, qui le merite certes, commencea à me plaindre de quoy j'avois à m'en esloingner: et des premiers inconvenients qu'il m'allegua, ce feut la poisanteur de teste que m'apporteroient les cheminees ailleurs. Il avoit ouï faire cette plainte à quelqu'un, et nous l'attachoit, estant privé, par l'usage, de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit; si disoit Evenus, que le meilleur condiment de la vie estoit le feu: je prends plustost touteaultre façon d'eschapper au froid.

1. A Augsbourg, *Augusta Vindelicorum*. Montaigne (*Voyage*, tome I, page 114) passa par cette ville en allant en Italie, dans le mois d'octobre 1580. Il ne parle point dans son Journal de cet entretien avec un Allemand sur les poèles et les cheminées. J. V. L.

2. *Quædam nostra demum prodisse memoria scimus, ut... impressos parietibus tubos, per quos circumfundetur calor, qui ima simul et summa soveret æqualiter.* SÉNÈQUE, Epist. 90.

Nous craignons les vins au bas¹; en Portugal, cette fumee est en delices, et est le bruvage des princes. En somme, chasque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneues, mais farouches et miraculeuses, à quelque aultre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne faict recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croid les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competent? nous mettons en dignité nos sottises, quand nous les mettons en moule : il y a bien pour luy aultre poids, de dire : « Je l'ay leu : » que si vous dites : « Je l'ay ouï dire. » Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main, des hommes; et qui sçais qu'on escript autant indiscretement qu'on parle; et qui estime ce siecle comme un aultre passé, j'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle et que Macrobe; et ce que j'ay veu, que ce qu'ils ont escript : et comme ils tiennent, de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue; j'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Je dis souvent que c'est pure sottise, qui nous faict courir aprez les exemples estrangiers et scholastiques : leur fertilité et pareille, à cette heure, à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est ce pas que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation, que la verité du discours? comme si c'estoit plus, d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves, que de ce qui se veoid en nostre village; ou bien, certes, que nous n'avons pas l'esprit d'espelucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le juger assez vifvement, pour le tirer en exemple : car si nous disons que l'autorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos; d'autant qu'à mon avis, des plus ordinaires choses et plus communes et cogneues, si nous sçavions trouver leur jour, se peuvent former les plus grands miracles de nature, et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subject des actions humaines.

1. On dit que le vin est *au bas*, quand le tonneau est presque vide.
Dictionnaire de l'Académie.

Or, sur mon subject, laissant les exemples que je scâis par les livres, et ce que dict Aristote d'Andron argien, qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Libye; un gentilhomme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges, disoit, où j'estois, qu'il estoit allé de Madrid à Lisbonne, en plein esté, sans boire. Il se porte vigoreusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a il dict, sans boire. Il sent de l'alteration; mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit ayseement de soy mesme; et boit plus par caprice, que pour le besoing ou pour le plaisir.

En voicy d'un aultre : Il n'y a pas long temps que je rencontray l'un des plus scavants hommes de France, entre ceulx de non mediocre fortune, estudiant au coing d'une salle qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy, un tabut¹ de ses valets, plein de licence. Il me dict, et Seneque quasi autant de soy, qu'il faisoit son proufit de ce tintamarre; comme si, battu de ce bruit, il se ramenast et resserrast plus en soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensees au dedans : estant escholier à Padoue, il eust son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la place, qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage du bruit, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades, s'estonnant comme il pouvoit porter le continual tintamarre de la teste de sa femme, « Comme ceulx qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des roues à puiser l'eau. » Je suis bien au contraire; j'ai l'esprit tendre et facile à prendre l'essor : quand il est empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine.

Seneque, en sa jeunesse, ayant mordu chauldement à l'exemple de Sextius, de ne manger chose qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avecques plaisir, comme il dict; et s'en desporta, seulement pour n'estre

1. *Vacarme, tracas. Tabuter, inquietare, molestare.* NICOT.

souspeçonné d'emprunter cette regle d'aulcunes religions nouvelles qui la semoyent : il print, quand et quand, des preceptes d'Attalus, de ne se coucher plus sur des loudiers¹ qui enfondrent, et employa jusqu'à la vieillesse ceulx qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à mollesse.

Regardez la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne; les Scythes et les Indes n'ont rien plus esloingné de ma force et de ma forme. Je scāis avoir retiré de l'aulmosne, des enfants, pour m'en servir, qui bientost aprez m'ont quité et ma cuisine et leur livree, seulement pour se rendre à leur premiere vie : et en trouvay un, amassant depuis des moules, emmy la voierie, pour son disner, que par priere, ny par menace, je ne sceus distraire de la saveur et douleur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez, comme les riches, et, dict on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peult duire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages², nous fault il planter à la meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre : j'ay des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agreables, que d'autres ; mais, avecques bien peu d'effort, je m'en destourne, et me coule ayseement à la façon contraire. Un jeune homme doibt troubler ses regles, pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronnir ; et n'est train de vie si sot

1. Sur des couvertures ou matelas qui foncent ou s'enfoncent. — Lodier (formé probablement du latin *lodix*), couverte de lit cotonnée et piquée. MONET.

2. Pythagore, dans STOBÉE, Serm. 29. Voici comment la maxime est rapportée par PLUTARQUE, qui l'attribue aux pythagoriciens : « Choisy la voye qui est la meilleure; l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante ». De l'Exil, chap. 7 de la traduction d'Amyot. C.

et si debile que celuy qui se conduit par ordonnance et discipline;

Ad primum lapidem vectari quum placet, hora
Sumitur ex libro; si prurit frictus ocelli
Angulus, inspecta genesi, collyria quærit¹:

il se rejectera souvent aux excez mesme, s'il m'en croit : aultrement, la moindre desbauche le ruyne; il se rend incommode et desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere; et elle est particuliere, si elle n'est ployable et souple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on veoid faire à ses compagnons : que telles gents gardent leur cuisine. Par tout ailleurs, il est indecent; mais à un homme de guerre, il est vicieux et insupportable; lequel, comme disoit Philopcemen, se doibt accoustumer à toute diversité et inegalité de vie.

Quoynque j'aye esté dressé, autant qu'on a peu, à la liberté et à l'indifference, si est ce que, par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, et n'a desormais dequoy regarder ailleurs qu'à se maintenir), la coustume a desjà, sans y penser, imprimé si bien en moy son charactere en certaines choses, que j'appelle excez, de m'en despartinir : et, sans m'essayer, ne puis ny dormir sur jour, ni faire collation entre les repas, ny desjeusner, n'y m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois bonnes heures, aprez le souper, ny faire des enfants qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abbruver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nue teste long temps, ny me faire tondre aprez disner; et me passerois autant malayseement de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et

¹. Veut-il se faire porter à un mille, l'heure du départ est prise dans son livre d'astrologie; l'œil lui démange-t-il pour se l'être frotté, point de remède avant d'avoir consulté son horoscope.
JUVÉNAL, VI, 576.

rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Je disnerois sans nappe; mais, à l'allemande, sans serviette blanche, tresincommodelement; je les souille plus qu'eulx et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cuillier et de fourchette. Je plains qu'on n'aye suyvi un train que j'ay veu commencer, à l'exemple des roys; qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat Marius, que, vieillissant, il devint delicat en son boire, et ne le prenoit qu'en une sienne coupe particuliere : moy je me laisse aller de mesme à certaine forme de verres, et ne bois pas volontiers en verre commun; non plus que d'une main commune : tout metal m'y desplaist au prix d'une matiere claire et transparente : que mes yeulx y tastent aussi, selon leur capacité. Je doibs plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi, d'autre part, apporté les siennes : comme, De ne soubstenir plus deux pleins repas en un jour, sans surcharger mon estomach; ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, asseicher ma bouche, estonner mon appetit : De m'offenser d'un long serein; car, depuis quelques années, aux courvees de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communement, aprez cinq ou six heures l'estomach me commence à troubler, avecques vehemente douleur de teste; et n'arrive point au jour sans vomir. Comme les aultres s'en vont desjeuner, je m'en vois dormir; et, au partir de là, aussi gay qu'auparavant. J'avois tousjours apprins que le serein ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict : mais, hantant ces années passees familiерement, et long temps, un seigneur imbu de cette creance, Que le serein est plus aspre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soigneusement, et mesprise celuy de la nuict : il a cuidé m'imprimer, non tant son discours¹, que son sentiment. Quoy, que le doute mesme, et l'inquisition², frappe nostre imagination, et nous change?

1. Non pas tant son opinion que sa sensation.

2. La recherche. E. J.

Ceulx qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruyne sur eux; et plaignds plusieurs gentils-hommes qui, par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre touts jeunes et entiers; encores vaudroit il mieulx souffrir un rheume, que de perdre pour jamais, par desaccoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science, qui nous descrie les plus doulces heures du jour! Estendons nostre possession jusques aux derniers moyens : le plus souvent on s'y durcit en s'opiniastre, et corrige lon sa complexion, comme fait Cesar le hault mal, à force de le mespriser et corrompre. On se doibt addonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir; si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile.

Et les roys et les philosophes fientent, et les dames aussi : les vies publicques se doibvent à la ceremonie; la mienne, obscure et privee, jouit de toute dispense naturelle; soldat et gascon, sont qualitez aussi un peu subjectes à l'indiscretion : par quoy, je diray cecy de cette action, Qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures prescriptes et nocturnes, et s'y forcer par coustume et assubjectir, comme j'ay faict; mais non s'assubjectir, comme j'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu et de siege pour ce service, et le rendre empeschant par longueur et mollesse : toutesfois, aux plus sales offices, est il pas aulcunement excusable de requerir plus de soing et de netteté? *Natura homo mundum et elegans animal est*¹. De toutes les actions naturelles, c'est celle que je souffre plus mal volontiers m'estre interrompue. J'ay veu beaucoup de gents de guerre incommodez du desreglement de leur ventre : tandis que le mien et moy ne nous fallions jamais au poinct de nostre assignation, qui est au sault du lict, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

1. L'homme est, de sa nature, un animal propre et délicat.
SÉNÈQUE, *Epist. 92.*

Je ne juge doncques point, comme je disois, où les malades se puissent mettre mieulx en seureté, qu'en se tenant coy dans le train de vie où ils se sont eslevez et nourris : le changement, quel qu'il soit, estonne et blece. Allez croire que les chataignes nuisent à un Perigourdin ou à un Lucquois, et le laict et le fromage aux gents de la montaigne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie : mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante-dix ans ; enfermez dans une estuve un homme de marine ; deffendez le promener à un laquay basque : ils les privent de mouvement, et enfin d'air et de lumiere.

An vivere tanti est ?

Cogimur a suetis animum suspendere rebus,
 Atque, ut vivamus, vivere desinimus...
 Hos superesse reor, quibus et spirabilis aer,
 Et lux, qua regimur, redditur ipsa gravis ¹?

S'ils ne font aultre bien, ils font au moins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patients à la mort, leur sappant peu à peu et retrenchant l'usage de la vie.

Et sain et malade, je me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Je donne grande auctorité à mes desirs et propensions : je n'ayme point à guarir le mal par le mal ; je hais les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subject à la cholique, et subject à m'abstenir du plaisir de manger des huistres ; ce sont deux maulx pour un : le mal nous pince d'un costé ; la regle, de l'autre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter, hazardons nous plustost à la suite du plaisir. Le monde faict au rebours, et ne pense rien utile, qui ne soit penible ; la facilité luy est suspecte. Mon appetit, en plusieurs

1. La vie est-elle d'un si grand prix?... On nous oblige à nous priver des choses auxquelles nous sommes accoutumés, et, pour prolonger notre vie, nous cessons de vivre... En effet, mettrai-je au nombre des vivants ceux à qui l'on rend incommode l'air qu'ils respirent, et la lumière qui les éclaire? *Pseudo-GALLUS, Eleg., I, 155, 247.* — On n'y trouve point ces mots, *An vivere tanti est?*

choses, s'est assez heureusement accommodé par soy mesme, et rengé à la santé de mon estomach; l'acrimonie et la poincte des saulses m'aggreerent estant jeune; mon estomach s'en ennuyan depuis, le goust l'a incontinent suyvi : le vin nuit aux malades; c'est la premiere chose dequoy ma bouche se desgouste, et d'un desgoust invincible. Quoy que je receoive desagreablement, me nuit; et rien ne me nuit, que je face avecques faim et alaigresse. Je n'ay jamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plaisante : et si ay faict ceder à mon plaisir, bien largement, toute conclusion medecinale : et me suis, jeune,

Quem circumcursans huc atque huc sæpe Cupido
Fulgebat crocina splendidus in tunica¹,

presté, autant licencieusement et inconsidereement qu'autre, au desir qui me tenoit saisi :

Et militavi non sine gloria²;

plus toutes fois en continuation et en duree, qu'en saillie :

Sex me vix memini sustinuisse vices³.

Il y a du malheur, certes, et du miracle, à confesser en quelle foiblesse d'ans⁴ je me rencontray premiere-ment en sa subjection. Ce feut bien rencontre; car ce feut long temps avant l'aage de chois et de cognos-sance : il ne me souvient point de moy de si loing; et

1. Lorsque l'Amour, couvert d'une robe éclatante, voltigeoit sans cesse autour de moi. CATULLE, *Carm.*, LXVI, 133.

2. Et j'ai mérité quelque gloire dans ce genre de combat. HORACE, *Od.*, III, 26, 2.

3. Je me souviens d'avoir à peine remporté six victoires. OVIDE, *Amor.*, III, 7, 26. — Ovide même se vante de quelque chose de plus. Nous permettra-t-on de renvoyer au conte de La Fontaine intitulé *le Berceau*, v. 247? Ce que Pinucio dit là, Montaigne dé-clare qu'à peine il croit avoir jamais pu l'assurer pour son propre compte. C.

4. En quel âge tendre. E. J.

peult on marier ma fortune à celle de Quartilla¹, qui n'avoit point memoire de son fillage :

Inde tragus, celeresque pili, mirandaque matri
Barba meæ²,

Les medecins ploient, ordinairement avecques utilité, leurs regles à la violence des envies aspres qui surviennent aux malades : ce grand desir ne se peult imaginer si estrangier et vicieux, que nature ne s'y applique. Et puis, combien est ce de contenter la fantasie ? A mon opinion, cette piece là importe de tout ; au moins, au delà de toute aultre. Les plus griefs et ordinaires maulx sont ceulx que la fantasie nous charge : ce mot espagnol me plaist à plusieurs visages, *desienda me Dios de my*³. Je plainds, estant malade, de quoy je n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir ; à peine m'en destourneroit la medecine : autant en fois je sain ; je ne veois gueres plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affoiblly jusques au souhaiter.

L'art de medecine n'est pas si resolute, que nous soyons sans auctorité, quoy que nous facions : elle change selon les climats, et selon les lunes ; selon Fernel, et selon l'Escale⁴. Si vostre medecin ne treuve bon que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande, ne vous chaille ; je vous en trouveray un aultre qui ne sera pas de son avis : la diversité des arguments et opinions medecinales embrasse toute sorte de formes. Je veis un miserable malade crever et se pasmer d'alteration, pour se guarir ; et estre mocqué depuis par un aultre medecin, condamnant ce conseil comme nuisible : avoit il pas bien employé sa peine ? Il est mort freschement, de la pierre, un homme de

1. Qui dit dans PÉTRONE, c. 25 : *Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse !* C.

2. Aussi eus-je bientôt du poil sous l'aisselle, et ma barbe précoce étonna ma mère. MARTIAL, XI, 22, 7.

3. Que Dieu me défende de moi-même !

4. Fernel, médecin de Henri II, célèbre praticien, né en 1497, mort en 1558. — L'Escale, plus connu sous le nom de J.-C. Scallger, un des plus grands érudits de ce siècle.

ce mestier, qui s'estoit servy d'extreme abstinence à combattre son mal : ses compagnons disent qu'au rebours ce jeusne l'avoit asseicheé, et luy avoit cuict le sable dans les roignons.

J'ay apperceu qu'aux bleceures et aux maladies, le parler m'esmeut et me nuit, autant que desordre que je face. La voix me couste et me lasse; car je l'ay haulte et efforcee : si que, quand je suis venu à entretenir l'aureille des grands, d'affaires de poids, je les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir : Quelqu'un¹, en certaine eschole grecque, parloit hault, comme moy : le maistre des ceremonies luy manda qu'il parlast plus bas : « Qu'il m'envoye, feit il, le ton auquel il veult que je parle. » L'autre luy repliqua, « Qu'il print son ton des aureilles de celuy à qui il parloit. » C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende : « Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur : » car, si c'est à dire, « Suffise vous qu'il vous oye; ou, Reglez vous par luy, » je ne treuve pas que ce feust raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens ; c'est à moy à le conduire pour me representer : il y a voix pour instruire, voix pour flater, ou pour tanser; je veulx que ma voix non seulement arrive à luy, mais, à l'aventure, qu'elle le frappe, et qu'elle le perce. Quand je mastine mon laquay, d'un ton aigre et poignant, il seroit bon qu'il veinst à me dire : « Mon maistre, parlez plus doulx, je vous oys bien ! » *Est quædam vox ad auditum accommodata, non magnitudine, sed proprietate*². La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute; cettuy cy se doit preparer à la recevoir, selon le bransle qu'elle prend : comme entre ceulx qui jouent à la paulme, celuy qui soubstient se desmarche³ et s'appreste, selon qu'il veoid remuer

1. C'étoit Carnéade. Voyez la vie de ce philosophe dans DIOGÈNE LAERCE, IV, 63. C.

2. Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue que par sa propriété. QUINTILIEN, XI, 3.

3. Se recule, se retirer en arrière. Desmarcher, pedem referre. NICOT.

celuy qui luy jecte le coup, et selon la forme du coup.

L'experience m'a encores apprins cecy, Que nous nous perdons d'impatience. Les maulx ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formee au patron de la constitution des animaulx; elles ont leur fortune limitee dez leur naissance, et leurs jours : qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les alonge et multiplie; et les harcelle, au lieu de les appaiser. Je suis de l'avis de Crantor, « Qu'il ne fault ny obstinement s'opposer aux maulx, et à l'estourdie, ny leur succomber de mollesse; mais qu'il leur fault ceder naturellement, selon leur condition et la nostre. » On doibt donner passage aux maladies : et je treuve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire; et en ay perdu, de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence, sans ayde et sans art, et contre ses regles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieulx ses affaires que nous. « Mais un tel en mourut. » Si ferez vous; sinon de ce mal là, d'un aultre : et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur cul? L'exemple est un mirouer vague, universel, et à tout sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez la; c'est tousjours autant de bien present : je ne m'arrestera ny au nom, ni à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante; le plaisir est des principales especes du proufit. J'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, defluxions goutteuses, relaxation, battements de cœur, micraines et aultres accidents, que j'ay perdus, quand je m'estois à demy formé à les nourrir : on les conjure mieulx par courtoisie que par braverie. Il fault souffrir doucement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « Enfants, tu es venu au monde pour endurer : endure, souffre, et tais toy, » C'est injustice, de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui

peult advenir à chascun : *Indignare, si quid in te
inique proprie constitutum est*¹.

Veoyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en jeunesse :

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas ?²

n'est-ce pas folie? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes des longues années; comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes, et les vents. Platon ne croit pas qu'Aesculape se meist en peine de prouveoir, par regimes, à faire durer la vie en un corps gasté et imbecille, inutile à son pays, inutile à sa vacation, et à produire des enfants sains et robustes; et ne treuve pas ce soing convenable à la justice et prudence divine, qui doibt conduire toutes choses à utilité. Mon bon homme, c'est faict : on ne vous sçauroit redresser; on vous plastrera pour le plus, et estonnera un peu, et alongera lon de quelque heure vostre misere :

Non secus instantem cupiens fulcire ruinam
Diversis contra nititur objicibus;
Donec certa dies, omni compage soluta,
Ipsum cum rebus subruat auxilium³:

Il fault apprendre à souffrir ce qu'on ne peult eviter : nostre vie est composee, comme l'harmonie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doulx et aspres, aigus et plats, mols et graves : le musicien qui n'en aymeroit que les uns, que vouldroit il dire? il fault qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler; et nous aussi, les biens et les maulx, qui sont consubstanciels à nostre vie : nostre estre ne peult, sans ce meslange; et y est l'une bande non moins necessaire

1. Plains-toi, si l'on t'impose à toi seul une injustel oi. SÉNÈQUE, *Epist.* 91.

2. Insensé! à quoi bon ces vœux puérils, qui ne sauroient être accomplis? OVIDE, *Trist.*, III, 8, 11.

3. Ainsi celui qui veut soutenir un bâtimen̄t 'étaie dans les endroits où il menace ruine; mais enfin toute la charpente se désunit, et les étais tombent avec l'édifice. PSEUDO-GALLUS, I, 171.

que l'autre. D'essayer à regimber contre la nécessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon¹, qui entreprenoit de faire à coups de pied avecques sa mule.

Je consulte peu des alterations que je sens; car ces gents icy sont advantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde : ils vous gourmandent les aureilles de leurs prognostiques; et, me surprenant aultresfois affoibly du mal, m'ont injurieusement traicté de leurs dogmes et trongne magistrale, me menaceant, tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Je n'en estois abbattu, ny deslogé de ma place; mais j'en estois heurté et poussé : si mon jugement n'en est ny changé, ny troublé, au moins il en estoit empesché; c'est tousjours agitation et combat.

Or, je traicté mon imagination le plus doucement que je puis, et la deschargeois, si je pouvois, de toute peine et contestation; il la fault secourir et flater; et piper², qui peult : mon esprit est propre à cet office; il n'a point faulte d'apparences par tout; s'il persuadoit comme il presche, il me secourroit heureusement. Vous en plaist il un exemple? Il dict « Que » c'est pour mon mieulx que j'ay la gravelle; que les » bastiments de mon aage ont naturellement à souffrir » quelque gouttiere; il est temps qu'ils commencent » à se lascher et desmentir : C'est une commune » nécessité, et n'eust on pas faict pour moy un nou- » veau miracle : Je paye, par là, le loyer deu à la » vieillesse, et ne sçaurois en avoir meilleur compte : » Que la compaignie me doibt consoler, estant tumbé » en l'accident le plus ordinaire des hommes de mon » temps : J'en veois par tout d'affligez de mesme » nature de mal; et m'en est la societé honnorable, » d'autant qu'il se prend plus volontiers aux grands; » son essence a de la noblesse et de la dignité : Que des » hommes qui en sont frappez, il en est peu de quites » à meilleure raison; et si, il leur couste la peine d'un

1. Certain escrimeur, dont Plutarque rapporte cela dans le traité, *Comment il fault refrener la cholere*, c. 8 de la version d'Amyot. C.

2. Et tromper, pour qui le peut. E. J.

» fascheux regime, et la prinse ennuyeuse et quotidienne des drogues medecinales : là où je le doibs purement à ma bonne fortune; car quelques bouillons communs de l'eryngium¹ et herbe du turc, que deux ou trois fois j'ay avallez, en faveur des dames qui, plus gracieusement que mon mal n'est aigre, m'en offroient la moitié du leur, m'ont semblé egualement faciles à prendre, et inutiles en operation : ils ont à payer mille vœux à Aesculape, et autant d'escus à leur medecin, de la profluvion² de sable aysee et abondante, que je receoiois souvent par le benefice de nature : la decence mesme de ma contenance en compagnie n'en est pas troublee; et porte mon eau dix heures, et aussi long temps qu'un sain. La crainte de ce mal, faict il, t'effrayoit aultresfois, quand il t'estoit incogneu; les cris et le desespoir de ceulx qui l'aigrissent par leur impatience, t'en engendroient l'horreur. C'est un mal qui te bat les membres par lesquels tu as le plus failly : Tu es homme de conscience,

Quæ venit indigne pœna, dolenda venit³ :

» regarde ce chastiement; il est bien doulx au prix d'autres, et d'une faveur paternelle : Regarde sa tardifveté; il n'incommode et occupe que la saison de ta vie qui, ainsi comme ainsin⁴, est meshuy perdue et sterile, ayant faict place à la licence et plaisirs de ta jeunesse, comme par composition. La crainte et pitié que le peuple a de ce mal, te sert de matiere de gloire; qualité de laquelle si tu as le jugement purgé, et en as guary ton discours⁵, tes amis pourtant en reconnoissent encores quelque teincture en ta complexion. Il y a plaisir à ouïr

1. *Panicaut*, ou *chardon roland* : sa racine est apéritive. — *Herbe du turc*, turquette, nom vulgaire de la herniaire, *herniaria glabra*.

2. Pour un écoulement de sable aisé et abondant, etc. *Profluvion* est purement latin, *profluvium sanguinis*, flux de sang. C.

3. Le mal qu'on n'a pas mérité est le seul dont on ait droit de se plaindre. *OVIDE*, *Heroid.*, V, 8.

4. *Qui*, d'une manière ou d'une autre, etc. E. J.

5. *Ta raison*. E. J.

» dire de soy, Voylà bien de la force, voylà bien de la
» patience. On te veoid suer d'ahan, paslir, rougir,
» trembler, vomir jusques au sang, souffrir des con-
» tractions et convulsions estranges, desgoutter par-
» fois de grosses larmes des yeulx, rendre les urines
» espesses, noires et effroyables, ou les avoir arrestees
» par quelque pierre espineuse et herissee qui te poinct
» et escorche cruellement le col de la verge; entrete-
» nant ce pendant les assistants, d'une contenance
» commune; bouffonant à pauses avecques tes gents;
» tenant ta partie en un discours tendu; excusant
» de parole ta douleur, et rabattant de ta souffrance.
» Te souvient il de ces gents du temps passé, qui
» recherchoient les maulx avecques si grand'faim,
» pour tenir leur vertu en haleine et en exercice?
» mets le cas que nature te porte et te poulse à cette
» glorieuse eschole, en laquelle tu ne feusses jamais
» entré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un mal
» dangereux et mortel : quels autres ne le sont? car
» c'est une piperie medecinale, d'en excepter aulcuns
» qu'ils disent n'aller point de droict fil à la mort :
» qu'importe, s'ils y vont par accident, ou s'ils glissent
» et gauchissent ayseement vers la voye qui nous y
» mene? Mais tu ne meurs pas de ce que tu es malade,
» tu meurs de ce que tu es vivant : la mort te tue bien,
» sans le secours de la maladie; et à d'aulcuns les
» maladies ont esloigné la mort, qui ont plus vescu,
» de ce qu'il leur sembloit s'en aller mourants : Joinct
» qu'il est, comme des playes, aussi des maladies,
» medecinales et salutaires. La cholique est souvent
» non moins vivace que vous : il se veoid des hommes
» ausquels elle a continué depuis leur enfance jusques
» à leur extreme vieillesse; et s'ils ne luy eussent
» failly de compaignie, elle estoit pour les assister
» plus oultre : vous la tuez plus souvent qu'elle ne
» vous tue. Et quand elle te presenteroit l'image de
» la mort voysine, seroit ce pas un bon office, à un
» homme de tel aage, de le ramener aux cogitations
» de sa fin? Et qui pis est, tu n'as plus pour quoy
» guarir : Ainsi comme ainsin, au premier jour la
» commune necessité t'appelle. Considere combien

» artificiellement et doucement elle te desgouste
 » de la vie et desprend du monde; non te forceant,
 » d'une subjection tyrannique, comme tant d'autres
 » maulx que tu veois aux vieillards, qui les tiennent
 » continuallement entravez, et sans relasche, de foi-
 » bleses et douleurs, mais par advertissemens, et
 » instructions reprisnes à intervalles : entremeslant
 » des longues pauses de repos, comme pour te donner
 » moyen de mediter et repeter sa leçon à ton ayse.
 » Pour te donner moyen de juger sainement, et prendre
 » party en homme de cœur, elle te presente l'estat de
 » ta condition entiere, et en bien et en mal; et, en
 » mesme jour, une vie tresalaigre tantost, tantost
 » insupportable. Si tu n'accolles la mort, au moins
 » tu luy touches en paulme¹ une fois le mois : par
 » où tu as de plus à esperer qu'elle t'attrappera un
 » jour sans menace; et qu'estant si souvent conduit
 » jusques au port, te fiant d'estre encores aux termes
 » accoustumez, on t'aura, et ta fiancee, passé l'eau
 » un matin inopineement. On n'a point à se plaindre
 » des maladies qui partagent loyalement le temps
 » avecques la santé. »

Je suis obligé à la fortune, de quoy elle m'assault si souvent de mesme sorte d'armes : elle m'y façonne, et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue : je sc̄ais à peu prez meshuy en quoy j'en doibs estre quite. A faulte de memoire naturelle, j'en forge de papier : et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, je l'escris; d'où il advient que asture, estant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque estonnement me menace, feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles sibyllines, je ne faulx plus de trouver où me consoler de quelque prognostique favorable, en mon experience passee². Me sert

1. *Dans la paume de la main.* E. J.

2. C'est le recueil de ces *petits brevets* qui compose en partie le *Journal du voyage de Montaigne en Italie*, publié en 1774 : l'histoire de sa gravelle devoit, en effet, y tenir une grande place, puisqu'il étoit surtout allé prendre les eaux minérales de Lorraine, de Suisse et de Toscane, et qu'il lui importoit de se rendre compte du bien ou du mal qu'elles pouvoient lui faire. On s'aperçoit aisément qu'il n'écrivoit ou ne dictoit ces notes que pour lui. J. V. L.

aussi l'accoustumance à mieulx esperer pour l'advenir : car la conducite de ce vuidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce train, et n'en adviendra aultre pire accident que celuy que je sens. En oultre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soubdaine : quand elle m'assault mollement, elle me fait peur, car c'est pour long temps; mais, naturellement, elle a des excez vigoreux et gaillards; elle me secoue à oultrance, pour un jour ou deux. Mes reins ont duré un aage sans alteration; il y en a tantost un aultre qu'ils ont changé d'estat : les maulx ont leur periode comme les biens; à l'aventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach; sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoie cette matiere crue à mes reins : pourquoi ne pourra estre, à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si bien qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme; et nature s'acheminer à prendre quelque aultre voye de purgation? Les ans m'ont evidemment faict tarir aulcuns rheumes : pourquoi non ces excrements qui fournissent de matiere à la grave? Mais est il rien doulx au prix de cette soubdaine mutation, quand, d'une douleur extreme, je viens, par le vuidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soubdaines et plus aspres choliques? Y a il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepousser au plaisir d'un si prompt amendment? De combien la santé me semble plus belle aprez la maladie, si voy sine et si contiguë que je les puis recognoistre, en presence l'une de l'autre, en leur plus hault appareil; où elles se mettent à l'envy, comme pour se faire teste et contrecarre¹! Tout ainsi que les stoïciens disent que les vices sont utilement introduicts pour donner prix et faire espaule à la vertu : nous pouvons dire, avecques meilleure raison, et conjecture moins

1. *Un contrecarre*, ou *contreuarre*, opposition, *antisophisma*.
NICOT et COTGRAVE.

hardie, que nature nous a presté la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lorsque Socrates, aprez qu'on l'eust deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses jambes, il se resjouït à considerer l'estroicte alliance de la douleur à la volupté, comme elles sont associees d'une liaison nécessaire, si qu'à tours¹ elles se suyvent et entr'engendrent; et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir prins de cette consideration un corps propre à une belle fable.

Le pis que je veoye aux aultres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect, comme elles sont en leur yssue : on est un an à se r'avoir, toujours plein de foiblesse et de crainte. Il y a tant de hazard et tant de degrez à se reconduire à sauveté, que ce n'est jamais faict : avant qu'on vous aye defublé d'un couvrechef, et puis d'une calote; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net : là où les aultres laissent toujours quelque impression et alteration qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestant la main les uns aux aultres. Ceulx là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous sans l'estendre, et sans introduire leur sequelle; mais courtois et gracieux sont ceulx de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma cholique, je me treuve deschargé d'aultres accidents, plus ce me semble que je n'estois auparavant, et n'ay point eu de fiebvre depuis; j'argumente que les vomissements extremes et frequents que je souffre, me purgent : et d'autre costé, mes desgoustements, et les jeanses estranges que je passe, digerent mes humeurs peccantes; et nature vuide, en ces pierres, ce qu'elle a de superflu et nuisible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine trop cher vendue : car quoy, tant de puants bruvages, cauteres, inci-

1. *Si bien que tour à tour, etc.* E. J.

sions, suees, setons, dietes, et tant de formes de guarir, qui nous apportent souvent la mort, pour ne pouvoir soubstenir leur violence et importunité? Par ainsi, quand je suis attaint, je le prends à medecine; quand je suis exempt, je le prends à constante et entiere delivrance.

Voicy encores une faveur de mon mal, particulière : C'est qu'à peu prez il faict son jeu à part, et me laisse faire le mien, ou il ne tient qu'à faulte de courage; en sa plus grande esmotion, je l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'autre regime; jouez, disnez, courez, faictes cecy, et faictes encores cela, si vous pouvez; vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira : Dictes en autant à un verolé, à un goutteux, à un hernieux. Les aultres maladies ont des obligations plus universelles, gehennent bien aultrement nos actions, troublent tout nostre ordre, et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie : cette cy ne faict que pincer la peau; elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains; elle vous esveille plustost qu'elle ne vous assopit. L'ame est frappee de l'ardeur d'une fiebvre, et atterree d'une epilepsie, et disloquee par une aspre micraine, et enfin estonnee par toutes les maladies qui blecent la masse et les plus nobles parties : icy, on ne l'attaque point; s'il luy va mal, à sa coulpe¹; elle se trahit elle mesme, s'abandonne, et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuict en nos roignons, se puisse dissoudre par bruvages : par quoy, depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage; aussi bien le prendra il.

Je remarque encores cette particulière commodité, que c'est un mal auquel nous avons peu à deviner : nous sommes dispensez du trouble auquel les aultres maulx nous jectent par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progrez; trouble infiniement penible : nous n'avons que faire de consultations et interpreta-

1. *C'est sa faute.* E. J.

tions doctorales; les sens nous montrent que c'est, et où c'est.

Par tels arguments, et forts et foibles, comme Cicero¹ le mal de sa vieillesse, j'essaye d'endormir et amuser mon imagination, et graisser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyrons d'autres eschappatoires. Qu'il soit vray : voicy, depuis de nouveau, que les plus legiers mouvements espreignent² le pur sang de mes reins; quoy pour cela? je ne laisse de me mouvoir comme devant, et picquer aprez mes chiens, d'une juvenile ardeur et insolente; et treuve que j'ay grand' raison d'un si important accident, qui ne me couste qu'une sourde poisanter et alteration en cette partie : c'est quelque grosse pierre, qui foule et consomme la substance de mes roignons, et ma vie, que je vuide peu à peu, non sans quelque naturelle doulceur, comme un excrement hormais superflu et empeschant. Or, sens je quelque chose qui croule? ne vous attendez pas que j'aile m'amusant à recognoistre mon pouls et mes urines, pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse : je seray assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre desja de ce qu'il craint. Joinct que la dubitation et ignorance de ceulx qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progrez, et tant de faulx prognostiques de leur art, nous doit faire cognoistre qu'ell' a ses moyens infiniement incogneus : il y a grande incertitude, varieté et obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de touts les aultres accidents, je veois peu de signes de l'advenir, sur quoy nous ayons à fonder nostre divination. Je ne me juge que par vray sentiment, non par discours : A quoy faire? puisque je n'y veulx apporter que l'attente et la patience. Voulez vous sçavoir combien je gaigne à cela? regardez ceulx qui font aul-

1. Tâche d'adoucir et d'amuser le mal de sa vieillesse (dans son livre de Senectute), j'essaye d'endormir, etc. C.

2. Expriment, tirent, font sortir. E. J.

trement, et qui despendent de tant de diverses persuasions et conseils; combien souvent l'imagination les presse sans le corps! J'ay maintesfois prins plaisir, estant en seureté et delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux medecins, comme naissants lors en moy: je souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse; et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieulx instruit de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doibve tant recommander à la jeunesse que l'activité et la vigilance: nostre vie n'est que le mouvement. Je m'esbranle difficilement, et suis tardif par tout; à me lever, à me coucher, et à mes repas: c'est matin pour moy que sept heures; et, où je gouverne, je ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprez six heures. J'ay aultresfois attribué la cause des fiebres et maladies où je suis tombé, à la pesanteur et assopissement que le long sommeil m'avoit apporté; et me suis tousjours repenty de me r'endormir le matin. Platon veult plus de mal à l'excez du dormir, qu'à l'excez du boire. J'aime à coucher dur, et seul; voire sans femme, à la royale; un peu bien couvert. On ne bassine jamais mon lict: mais, depuis la vieillesse, on me donne, quand j'en ay besoing, des draps à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire, au grand Scipion, d'estre dormart; non, à mon avis, pour aultre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes qu'en luy seul il n'y eust aucune chose à redire. Si j'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à aultre chose; mais je cede et m'accorde en general, autant que tout aultre, à la nécessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie; et le continue encores, en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine. Je me retire avecques utilité de cette propension paresseuse; et en vaulx évidemment mieulx. Je sens un peu le coup de la mutation; mais c'est fait en trois jours. Et n'en veois gueres qui vive à moins, quand il est besoing, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les corvees poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme, mais non pas vehemente et soubdaine. Je fuys

meshuy les exercices violents, et qui me menent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Je me tiens debout, tout le long d'un jour, et ne m'ennuye point à me promener; mais sur le pavé, depuis mon premier aage, je n'ay aymé d'aller qu'à cheval; à pied, je me crotte jusques aux fesses; et les petites gents sont subjects, par ces rues, à estre chocquez et coudoiez, à faulte d'apparence : et ay aymé à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire : occupation et noble en execution (car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vailiance), et noble en sa cause : il n'est point d'utilité, ny plus juste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son païs. La compagnie de tant d'hommes vous plait, nobles, jeunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation, sans art; et une façon de vie, masle et sans ceremonie; la varieté de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient et eschauffe et les aureilles et l'ame; l'honneur de cet exercice; son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa republicque il en faict part aux femmes et aux enfants : vous vous conviez aux roolles et hazards particuliers, selon que vous jugez de leur esclat et de leur importance; soldat volontaire; et veoyez quand la vie mesme y est excusablement employee,

Pulchrumque mori succurrit in armis¹.

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse; de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent, et tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol et bas oultre mesure : la compagnie asseure jusques aux enfants. Si d'auttres vous surpassent en science,

1. Qu'il est beau de mourir les armes à la main !

VIRGILE, *Æneid.*, II, 317.

en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abjecte, plus languissante et penible dans un lict, qu'en un combat : les fiebres et les catarrhes, autant douloureux et mortels, qu'une harquebuzade. Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucili, militare est*¹.

Il ne me souvient point de m'estre jamais veu galleux : si est la graterie, des gratifications de nature les plus douces, et autant à main; mais ell' a la penitence trop importunement voisine. Je l'exerce plus aux aureilles, que j'ay au dedans pruantes², par secousses.

Je suis nay de touts les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodelement bon, comme est ma teste; et le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebres, et aussi mon haleine. J'ay oultrepassé l'aage auquel des nations, non sans occasion, avoient prescript une si juste fin à la vie, qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedast; si ay je encores des remises, quoiqu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma jeunesse. Je ne parle pas de la vigueur et alaignesse : ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites;

Non hoc amplius est liminis, aut aquæ
Cœlestis, patiens latus³.

Mon visage me descouvre incontinent, et mes yeulx : touts mes changements commencent par là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effect; je fois souvent pitié à mes amis, avant que j'en sente la cause. Mon

1. Vivre, mon cher Lucilius, c'est faire la guerre. SÉNÈQUE, *Epist.* 96.

2. Sujettes à des démangeaisons, expression gasconne. C.

3. Je n'ai plus la force de rester la nuit devant la porte d'une maîtresse, à souffrir le froid ou la pluie. HORACE, *Od.*, III, 10, 19.

mirouer ne m'estonne pas; car, en la jeunesse mesme, il m'est advenu, plus d'une fois, de chausser ainsin un teinct et un port trouble et de mauvais prognostique, sans grand accident; en maniere que les medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, et à quelque passion secrete qui me rongeast au dedans : ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit autant selon moy, que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre ayse : je l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encors pleine de satisfaction et de feste, comme elle est le plus ordinairement, moitié de sa complexion, moitié de son desseing :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis¹.

Je tiens que cette sienne temperature a relevé maintesfois le corps de ses cheutes : il est souvent abbattu; que si elle n'est enjouee, elle est au moins en estat tranquille et reposé. J'eus la fiebvre quarte quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé; l'esprit alla tousjours non paisiblement, mais plaisirment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et la langueur ne m'attristent gueres : je veois plusieurs defailances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que je craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que je veois en usage. Je prends party de ne plus courre; c'est assez que je me traisme : ny ne me plainds de la decadence naturelle qui me tient;

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus²?

non plus que je ne regrette que ma duree ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : j'ay eu peu de pensees en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil, si elles

1. Jamais les troubles de mon esprit n'ont influé sur mon corps.
OVIDE, *Trist.*, III, 8, 25.

2. S'étonne-t-on de voir des goitres dans les Alpes? JUVÉNAL,
XIII, 162.

n'ont esté du desir, qui m'esveillast sans m'affliger. Je songe peu souvent; et lors, c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communement de pensees plaisantes, plustost ridicules que tristes : et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interprètes de nos inclinations; mais il y a de l'art à les assortir et entendre :

Res, quæ in vita usurpant homines, cogitant, curant, vident,
Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in somno acci-
Minus mirandum est¹. [dunt,

Platon dict dadvantage que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'avvenir : je ne veois rien à cela, sinon les merveilleuses experiences que Socrates, Xenophon, Aristote, en recitent, personnages d'autorité irreprochable. Les histoires disent que les Atlantes ne songent jamais; qu'ils ne mangent aussi rien qui aye pris mort : ce que j'adjouste, d'autant que c'est à l'avventure l'occasion pour quoy ils ne songent point; car Pythagoras ordonnoit certaine préparation de nourriture, pour faire les songes à propos. Les miens sont tendres, et ne m'apportent aucune agitation de corps, ny expression de voix. J'ay veu plusieurs de mon temps en estre merveilleusement agitez : Theon le philosophe se promenoit en songeant; et le valet de Pericles, sur les tuiles mesmes et faiste de la maison.

Je ne choisis gueres à table, et me prends à la première chose et plus voysine; et me remue mal volontiers d'un goust à un aultre. La presse des plats et des services me desplaist autant qu'aultre presse : je me contente ayseement de peu de mets; et hais l'opinion de Favorinus, qu'en un festin il fault qu'on vous desrobe la viande où vous prenez appetit, et qu'on

1. En effet, il n'est pas surprenant que les hommes retrouvent en songe les choses qui les occupent dans la vie, et qu'ils méditent, qu'ils voient, qu'ils font, lorsqu'ils sont éveillés. CICÉRON, *de Divinat.*, I, 22. — Les vers latins sont pris d'une tragédie d'Attius, intitulée *Brutus*. C'est un devin qui parle ici à Tarquin-le-Superbe, un des premiers personnages de la pièce. Il ne reste que quelques fragments des ouvrages de cet ancien poète tragique. C.

vous en substitue tousjours une nouvelle; et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistants de cropions de divers oyseaux; et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. J'use familiерement de viandes salees : si ayme je mieulx le pain sans sel; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'autre pour ma table, contre l'usage du païs. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que je faisois des choses que communement on aime le mieulx en cet aage; sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse; aussi n'est elle autre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere et obstinee affection au pain bis, et au lard, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patients, pour regretter le bœuf et le jambon, parmy les perdris : ils ont bon temps; c'est la delicatesse des delicats; c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumees; *per quæ luxuria divitiarum tædio ludit*¹. Laisser à faire bonne chere de ce qu'un autre la faict; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice :

Si modica cœnare times olus omne patella².

Il y a bien vrayement cette difference, qu'il vault mieulx obliger son desir aux choses plus aysees à recouvrer; mais c'est tousjours vice de s'obliger : j'appellois aultresfois delicat, un nien parent qui avoit desapprins, en nos galeres, à se servir de nos licts, et se despouiller pour se coucher.

Si j'avois des enfants masles, je leur desirasse volontiers ma fortune : Le bon pere que Dieu me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya, dez le berceau,

1. Ce sont les caprices du luxe, qui voudroit échapper à l'ennui des richesses. SÉNÈQUE, *Epist.* 18.

2. Si tu ne sais pas te contenter d'un plat de légumes pour ton souper. HORACE, *Epist.*, I, 5, 2.

nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que je feus en nourrice, et encores au delà; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre : *magna pars libertatis est bene moratus venter*¹. Ne prenez jamais, et donnez encores moins à vos femmes, la charge de leur nourriture; laissez les former à la fortune, soubs des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité : qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encores à une aultre fin; de me r'allier avecques le peuple, et cette condition d'hommes qui a besoing de nostre ayde; et estimoit que je feusse tenu de regarder plus-tost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos; et feut cette raison, pour quoy aussi il me donna à tenir, sur les fonts, à des personnes de la plus abjecte fortune, pour m'y obliger et attacher.

Son desseing n'a pas du tout mal succédé : je m'adonne volontiers aux petits, soit pource qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peult infiniement en moy. Le party que je condamneray en nos guerres, je le condamneray plus asprement, fleurissant et prospere : il sera pour me concilier aulcunement à soy, quand je le verray miserable et accablé. Combien volontiers je considere la belle humeur de Chelonis, fille et femme de roys de Sparte ! Pendant que Cleombrotus, son mary, aux desordres de sa ville, eut advantage sur Leonidas son pere, elle feit la bonne fille, et se r'allia avecques son pere, en son exil, en sa misere, s'oposant au victorieux. La chance veint elle à tourner? la voila changee de vouloir avecques la fortune, se rengeant courageusement à son mary, lequel elle suyvit par tout où sa ruyne le porta; n'ayant, ce me semble, aultre choix, que de se jeter au party où elle faisoit le plus de besoing, et où elle se montroit plus pitoyable. Je me laisse plus naturellement aller aprez l'exemple de Faminius, qui se presloit à ceulx qui avoient besoing de luy, plus qu'à

1. C'est une partie de la liberté, que de savoir régler son estomac.
SÉNÈQUE, *Epist.* 123.

ceulx qui luy pouvoient bien faire, que je ne fois à celuy de Pyrrhus, propre à s'abaisser soubs les grands, et à s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables m'ennuyent et me nuisent; car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à faulte de meilleure contenance, je mange autant que j'y suis. Pourtant chez moy, quoyqu'elle soit des courtes, je m'y mets volontiers un peu aprez les aultres, sur la forme d'Auguste : mais je ne l'imité pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les aultres; au rebours, j'ayme à me reposer longtemps aprez, et en ouïr conter, pourveu que je ne me mesle point; car je me lasse et me blece de parler l'estomach plein, autant comme je treuve l'exercice de crier et contester, avant le repas, tressalubre et plaisant.

Les anciens Grecs et Romains avoient meilleure raison que nous, assignants à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si aultre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, et la meilleure partie de la nuict; mangeants et beuvants moins hastivement que nous, qui passons en poste toutes nos actions; et estendant ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entresemants divers offices de conversation, utiles et agreables.

Ceulx qui doibvent avoir soing de moy, pourroient à bon marché me desrobbber ce qu'ils pensent m'estre nuisible; car, en telles choses, je ne desire jamais, ny ne treuve à dire, ce que je ne veois pas : mais aussi, de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence; si que, quand je veulx jeusner, il me fault mettre à part des soupeurs, et qu'on me presente justement autant qu'il est besoing pour une reglee collation; car, si je me mets à table, j'oublie ma resolution. Quand j'ordonne qu'on change d'apprest à quelque viande, mes gents sçavent que c'est à dire que mon appetit est allanguy, et que je n'y toucheray point.

En toutes celles qui le peuvent souffrir, je les ayme peu cuictes; et les ayme fort mortifiees, et jusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fasche (de toute aultre

qualité, je suis aussi nonchalant et souffrant qu'homine que j'aye cogneu); si que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'avvertit d'en trouver et de trop frais et de trop fermes : ce n'est pas la faulte de mes dents, que j'ay eu tousjours bonnes jusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menacer qu'à cette heure; j'ay apprins, dez l'enfance, à les frotter de ma serviette, et le matin, et à l'entree et yssue de la table. Dieu faict grace à ceulx à qui il soubs-traict la vie par le menu : c'est le seul benefice de la vieillesse : la derniere mort en sera d'autant moins pleine et nuisible, elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voylà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans effort; c'estoit le terme naturel de sa duree : et cette partie de mon estre, et plusieurs aultres, sont desja mortes, aultres demy mortes, des plus actifves, et qui tenoient le premier reng pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fonds, et eschappe à moy. Quelle bestise sera ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desja si advancee, comme si elle estoit entiere? Je ne l'espere pas. A la verité, je receois une principale consolation aux pensees de ma mort, qu'elle soit des justes et naturelles; et que meshuy je ne puisse en cela requerir ny esperer, de la destinee, faveur qu'illegitime¹. Les hommes se font accroire qu'ils ont eu aultresfois, comme la stature, la vie aussi plus grande; mais ils se trompent : et Solon, qui est de ces vieux temps là, en taille pourtant l'extreme duree à soixante dix ans. Moy, qui ay tant adoré, et si universellement, cet ἀριστον μέτρον² du temps passé, et qui ay tant prins pour la plus parfaicte la moyenne mesure, pretendray je une desmesuree et prodigieuse vieillesse? Tout ce qui vient au revers du cours de nature, peult estre fascheux; mais ce qui vient selon elle, doit estre tousjours plaisant; *omnia, quæ secundum naturam flunt,*

1. *Qu'extraordinaire, contre les règles. C.*

2. Cette excellente médiocrité, si recommandée autrefois, et en particulier par Cléobule, un des sept sages de la Grèce, comme on peut voir dans DIOGÈNE LAERCE, I, 93. C.

sunt habenda in bonis¹ : par ainsi, dict Platon, la mort que les playes ou maladies apportent, soit violente; mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legiere, et aulcunement delicieuse. *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas²*. La mort se mesle et confond par tout à nostre vie : le declin preoccupe son heure, et s'ingere au cours de nostre advancement mesme. J'ay des pourtraicts de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans; je les compare avecques celuy d'asteure : combien de fois ce n'est plus moy! combien est mon image presente plus esloingnee de celles là, que de celle de mon trespas! C'est trop abusé de nature, de la tracasser si loing, qu'elle soit contraincte de nous quitter; et abandonner nostre conduicte, nos yeulx, nos dents, nos jambes et le reste, à la mercy d'un secours estrangier et mendié; et nous resigner entre les mains de l'art, lasse de nous suyvre.

Je ne suis excessifvement desireux ny de salades, ny de fructs, sauf les melons : mon pere haïssoit toute sorte de saulses; je les ayme toutes. Le trop manger m'empesche; mais, par sa qualité, je n'ay encores cognoissance bien certaine qu'aulcune viande me nuise; comme aussi je ne remarque ny lune pleine ny basse, ny l'automne, du printemps. Il y a des mouvements en nous, inconstants et incogneus; car des raiforts, pour exemple, je les ay trouvez premiere-ment commodes; depuis, fascheux; à present, de rechef commodes. En plusieurs choses, je sens mon estomach et mon appetit aller ainsi diversifiant; j'ay rechangé du blanc au clairet, et puis du clairet au blanc³.

1. Tout ce qui se fait selon la nature doit être compté pour un bien. CICÉRON, *de Senect.*, c. 19.

2. La mort des jeunes gens est une mort violente; les vieillards meurent de maturité. CICÉRON, *de Senect.*, c. 19.

3. Il paroît même que, sur ces graves questions, Montaigne vouloit bien s'en remettre aux médecins, pour les consulter sur quelque chose. Liv. II, chap. 37 : « Ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, de quoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet. » Ces petits détails ont semblé

Je suis friand de poisson, et fois mes jours gras des maigres; et mes festes, des jours de jeusne : je crois (ce qu'aulcuns disent) qu'il est de plus aysee digestion que la chair. Comme je fois conscience de manger de la viande, le jour de poisson ; aussi faict mon goust, de mesler le poisson à la chair : cette diversité me semble trop esloingnee.

Dez ma jeunesse, je desrobbois par fois quelque repas : Ou à fin d'aiguiser mon appetit au lendemain (car, comme Epicurus jeusnoit et faisoit des repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance; moy, au rebours, pour dresser ma volupté à faire mieux son proufit et se servir plus alaigrement de l'abondance) : Ou je jeusnois, pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit; car et l'un et l'autre s'apparesse cruellement en moy par la repletion; et, sur tout, je hais ce sot accouplage d'une deesse si saine et si alaigre, avecques ce petit dieu indigest et roteur, tout bouffy de la fumee de sa liqueur : Ou pour guarir mon estomach malade : Ou pour estre sans compagnie propre; car je dis, comme ce mesme Epicurus, qu'il ne fault pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avecques qui on mange; et loue Chilon, de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander, avant que d'estre informé qui estoient les aultres conviez : Il n'est point de si doulx apprest pour moy, ny de saulse si appetissante, que celle qui se tire de la societé. Je crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent : mais je veulx faire valoir l'appetit et la faim; je n'aurois nul plaisir à traïsner, à la medecinale, trois ou quatre chestifs repas par jour, ainsi contraincts : Qui m'asseurereroit que le goust ouvert que j'ay ce

puérils à des juges sévères : « La grande fadaise de Montaigne, qui a écrit qu'il aimoit mieux le vin blanc ! M. Du Puy disoit : *Que diable a-t-on affaire de savoir ce qu'il aime?* » SCALIGERANA II^a. L'apostrophe est vive; mais il faut dire, pour l'honneur de Joseph Scaliger, qu'il ajoute aussitôt : « Ceux de Genève ont été bien impudents d'en ôter plus d'un tiers. » Il eût donc été fâché de perdre quelquesunes de ces *fadaises*; et, quoique sa gravité s'en étonne, il veut qu'il n'y manque rien. J. V. L.

matin, je le retrouvasse encores à souper ? Prenons, sur tout les vieillards, le premier temps opportun qui nous vient : laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances et les prognostiques. L'extreme fruct de ma santé, c'est la volupté : tenons nous à la premiere, presente et cogneue. J'esvite la constance en ces loix de jesusne : qui veult qu'une forme luy serve, fuye à la continuer; nous nous y durcissions; nos forces s'y endorment; six mois aprez, vous y aurez si bien accoquiné vostre estomach, que vostre proufit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user aultrement sans dommage.

Je ne porte les jambes et les cuisses non plus couvertes en hyver qu'en esté ; un bas de soye tout simple. Je me suis laissé aller, pour le secours de mes rheumes, à tenir la teste plus chaulde, et le ventre, pour ma cholique : mes maulx s'y habituerent en peu de jours, et desdaignierent mes ordinaires provisions; j'estois monté d'une coëffe à un couvrechef, et d'un bonnet à un chapeau double; les embourreures de mon pourpoint ne me servent plus que de garbe¹ : ce n'est rien, si je n'y adjouste une peau de lievre ou de vautour, une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Je n'en feray rien : et me desdrirois volontiers du commencement que j'y ay donné, si j'osois. Tumbez vous en quelque inconvenient nouveau ? cette reformation ne vous sert plus; vous y estes accoustumé : cherchez en une autre. Ainsi se ruynent ceulx qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, et s'y astreignent superstitieusement : il leur en fault encores, et encores aprez, d'autres au delà; ce n'est jamais fait.

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoient les anciens, de perdre le disner, et remettre à faire bonne chere à l'heure de la retrainte et du repos, sans rompre le jour : ainsi le faisois je aultresfois. Pour la santé, je treuve depuis par experiance, au contraire, qu'il vault mieulx disner, et

1. Ou de *galbe*, comme on lit dans l'édition de 1595. L'un et l'autre signifioient : *montre, bonne grâce, apparence*.

que la digestion se faict mieulx en veillant. Je ne suis gueres subject à estre alteré, ny sain, ny malade : j'ay bien volontiers lors la bouche seiche, mais sans soif; et communement je ne bois, que du desir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans les repas. Je bois assez bien, pour un homme de commune façon : en esté, et en un repas appetissant, je n'oultrepassse point seulement les limites d'Auguste, qui ne beuvoir que trois fois precisement; mais, pour n'offenser la regle de Democritus, qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné, je coule, à un besoing, jusques à cinq : trois demy settiers, environ; car les petits verres sont les miens favoris, et me plaist de les vuider, ce que d'autrers evitent comme chose mal seante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, par fois au tiers d'eau : et quand je suis en ma maison, d'un ancien usage que son medecin ordonnaoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me fault, dez la sommelerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent que Cranaus, roy des Atheniens, feut inventeur de cet usage, de tremper le vin d'eau : utilement ou non, j'en ay veu debattre. J'estime plus decent et plus sain, que les enfants n'en usent qu'aprez seize ou dix huict ans. La forme de vivre plus usitee et commune, est la plus belle : toute particularité m'y semble à eviter; et haïrois autant un Allemand qui meist de l'eau au vin, qu'un François qui le boiroit pur. L'usage publicque donne loy à telles choses.

Je crains un air empesché, et fuys mortellement la fumee : la premiere reparation où je courus chez moy, ce feut aux cheminees et aux reiraictz, vice commun des vieux bastiments, et insupportable; et, entre les difficultez de la guerre, je compte ces espesses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une journee. J'ay la respiration libre et aysee, et se passent mes morfondements le plus souvent sans offense du poulmon, et sans toux.

L'aspreté de l'été m'est plus ennemie que celle de l'hyver; car, oultre l'incommodeté de la chaleur, moins remediable que celle du froid, et oultre le coup que les

rayons du soleil donnent à la teste, mes yeulx s'offendent de toute lueur esclatante : je ne scaurois à cette heure disner assis vis à vis d'un feu ardent et lumineux.

Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avois plus accoustumé de lire, je couchois sur mon livre une piece de verre, et m'en trouvois fort soulagé. J'ignore, jusques à present, l'usage des lunettes; et veoie aussi loing que je feis oncques, et que tout aultre : il est vray que, sur le declin du jour, je commence à sentir du trouble, et de la foiblesse à lire; dequoy l'exercice a tousjours travaillé mes yeulx, mais sur tout nocturne. Voylà un pas en arriere, à toute peine sensible : je reculeray d'un aultre; du second au tiers, du tiers au quart, si coyement qu'il me fauldra estre aveugle formé, avant que je sente la decadence et vieillesse de ma veue : Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie ! Si suis je en doute que mon ouïe marchande à s'espessir; et verrez que je l'auray demy perdue, que je m'en prendray encores à la voix de ceulx qui parlent à moy : Il fault bien bander l'ame, pour luy faire sentir comme elle s'escoule.

Mon marcher est prompt et ferme; et ne scais lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, j'ay arresté plus malayseement en mesme point. Le prescheur est bien de mes amis, qui oblige mon attention tout un sermon. Aux lieux de ceremonie, où chascun est si bandé en contenance, où j'ay veu les dames tenir leurs yeulx mesmes si certains, je ne suis jamais venu à bout que quelque piece des miennes n'extravague tousjours : encores que j'y sois assis, j'y suis peu rassis. Comme la chambrière du philosophe Chrysippus disoit de son maistre, qu'il n'estoit yvre que par les jambes; car il avoit cette coutume de les remuer, en quelque assiette qu'il feust; et elle le disoit, lorsque, le vin esmouvant ses compagnons, luy n'en sentoit aucune alteration : on a peu dire aussi, dez mon enfance, que j'avois de la folie aux pieds, ou de l'argent vif; tant j'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que je les place.

C'est indecence, oultre ce qu'il nuict à la santé, voire

et au plaisir, de manger goulument, comme je fois : je mords souvent ma langue, par fois mes doigts, de hastifveté. Diogenes, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur. Il y avoit des hommes à Rome qui enseignoient à mascher, comme à marcher, de bonne grace. J'en perds le loisir de parler, qui est un si doulx assaisonement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisants et courts.

Il y a de la jalousie et envie entre nos plaisirs ; ils se chocquent et empeschent l'un l'autre : Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la doulceur des debvis, par la raison, que Platon luy preste, « Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des joueurs d'instruments et des chantres aux festins, à faulte de bons discours et agreables entretiens, dequoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer. » Varro demande cecy au convive, « l'Assemblee de personnes, belles de presence, et agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards; Netteté et delicatesse aux vivres, et au lieu; et Le temps serein. » Ce n'est pas une feste peu artificielle et peu voluptueuse, qu'un bon traictement de table : ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine doulceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant : mon estat present m'en forclost¹; car chascun pour soy y fournit de grace principale, et de saveur, selon la bonne trempe de corps et d'ame en quoy lors il se trouve. Moy, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps : j'estime pareille injustice, prendre à contrecœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur. Xerxes estoit un fat, qui, enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'autres :

1. *M'en exclut.* E. J.

mais non gueres moins fat est celui qui retrenche celles que nature luy a trouvees. Il ne les fault ny suyvre ny fuyr; il les fault recevoir. Je les receois un peu plus grassement et gracieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exaggerer leur inanité; elle se faict assez sentir, et se produict assez : mercy à nostre esprit, maladif, rabat joye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy mesme; il traicte et soy, et tout ce qu'il receoit, tantost avant, tantost arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acescit¹.

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie et si particulierement, n'y treuve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu prez que du vent. Mais quoy? nous sommes partout vent : et le vent, encores, plus sagement que nous, s'ayme à bruyre, à s'agiter; et se contente en ses propres offices, sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aulcuns, sont les plus grands, comme l'exprimoit la balance de Critolaüs. Ce n'est pas merveille; elle les compose à sa poste, et se les taille en plein drap : j'en veois tous les jours des exemples insignes, et, à l'avventure, desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à faict à ce seul object si simple, que je ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaïques veulent que, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soient plus puissants, et comme doubles, et comme plus justes. Il en est, comme dict Aristote, qui, d'une fareuche stupidité, en sont desgoustez : j'en cognois d'autres qui, par ambition, le font. Que ne renoncent ils encores au respirer? que ne vivent-ils du leur? et

1. Si le vase n'est pas net, tout ce que vous y versez s'aigrit.
HORACE, *Epist.*, I, 2, 54.

ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite, ne leur coustant ny invention ny vigueur? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez, et de Bacchus. Chercheront ils pas la quadrature du cercle, juchez sur leurs femmes? Je hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table : je ne veulx pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre; mais je veulx qu'il s'y applique; qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame; Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps : touts deux vicieusement. Pythagoras, disent ils, a suyvi une philosophie toute en contemplation; Socrates, toute en mœurs et en action : Platon en a trouvé le tempérament entre les deux. Mais ils le disent, pour en conter. Et le vray tempérament se treuve en Socrates; et Platon est bien plus socratique que pythagorique, et luy sied mieulx. Quand je danse, je danse; quand je dors, je dors : voire, et quand je me promene solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps; quelque aultre partie, je les ramene à la promenade, au verger, à la doulceur de cette solitude, et à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour nostre besoing, nous feussent aussi voluptueuses; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est injustice de corrompre ses regles. Quand je veois et Cesar, et Alexandre, au plus espez de sa grande besongne, jouir si plainement des plaisirs humains et corporels, je ne dis pas que ce soit relascher son ame; je dis que c'est la roidir, soubmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensees : sages, s'ils eussent creu que c'estoit la leur ordinaire vacation; cette cy, l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols! « Il a passé sa vie en oysiveté, » disons nous : « Je n'ay rien faict d'aujourd'huy. » Quoy! avez vous pas vescu? c'est non seulement la fondamentale, mais la

plus illustre, de vos occupations. « Si on m'eust mis au propre des grands maniements, j'eusse montré ce que je sçavois faire. » Avez vous sceu mediter et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande besongne de toutes : pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune; elle se montre eguallement en touts estages, et derriere, comme sans rideau. Avez vous sceu composer vos mœurs? vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres : avez vous sceu prendre du repos? vous avez plus faict que celuy qui a prins des empires et des villes.

Le grand et glorieux chef d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos : toutes aultres choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, pour le plus. Je prends plaisir de veoir un general d'armee, au pied d'une breche qu'il veult tantost attaquer, se prestant tout entier, et delivre¹, à son disner, au devis entre ses amis; et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy et de la liberté romaine, desrobbber à ses rondes quelque heure de nuict, pour lire et breveter² Polybe en toute securité. C'est aux petites ames, ensepvelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre :

O fortes, pejoraque passi
Mecum sæpe viri! nunc vino pellite curas :
Cras ingens iterabimus æquor³.

Soit par gausserie, soit à certes, que le vin theogal et sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins, je treuve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodelement et plaisamment, qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinee à l'exercice de leur eschole : la conscience d'avoir bien dispensé

1. *Libre, dégagé de soins.* E. J.

2. C'est-à-dire en composer un abrégé ou sommaire, comme a dit PLUTARQUE, dans la *Vie de Marcus Brutus*, c. 1 de la traduction d'Amyot. C.

3. Braves amis, qui avez souvent partagé avec moi de plus rudes épreuves, noyons nos soucis dans le vin : demain nous parcourrons encore les vastes mers. HORACE, *Od.*, I, 7, 30.

les aultres heures, est un juste et savoureux condiment des tables. Ainsin ont vescu les sages : et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un et l'autre Caton, cette humeur severe jusques à l'importunité, s'est ainsi mollement soubmise et pleue aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus; suyvant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert et entendu à l'usage des voluptez naturelles, qu'en tout aultre debvoir de la vie : *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus*¹.

Le relaschement et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et gene-reuse : Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garsons de sa ville, de chanter, de sonner², et s'y embesongner avecques attention, feust chose qui derogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires, et à la parfaicte reformation de mœurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste, il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le veoir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles, et jouer à Cornichon va devant³, le long de la marine, avec Lælius ; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à representer par escript, en comedies⁴, les plus populaires et basses actions des hommes ;

1. Qu'il ait le palais délicat, aussi bien que le jugement. CICÉRON, de *Finib. bon. et mal.*, II, 8.

2. De l'italien *suonare*, jouer des instruments. Voyez CORNÉLIUS NÉPOS, *Épamnondas*, c. 2.

3. Sorte de jeu, selon le Dictionnaire de Trévoux, à qui ira plus vite en ramassant quelque chose. Je ne sais si c'est bien là le jeu qu'entend ici Montaigne : ne seroit-ce pas plutôt celui de l'espèce de sabot que les enfants appellent la *corniche*, ou plutôt celui des *ricochets*, puisqu'il paroît que Scipion s'amusoit à jouer aux ricochets, le long de la mer, avec ses enfants? E. J.

4. Ces comédies sont celles de Térence, auxquelles Scipion et Lélius eurent beaucoup de part, s'il faut en croire SUÉTONE dans la vie de ce poète : de quoi Montaigne étoit si fortement persuadé, qu'il dit expressément : « Et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance. » Voyez liv. I, c. 39. C. Nouvelle erreur historique de Montaigne : c'est le second Scipion, et non *Scipion l'ayeul*, qui

et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie, jusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome : Ny chose plus remarquable en Socrates, que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller, et jouer des instruments; et le tient pour bien employé. Cettuy cy s'est veu en ecstase, debout, un jour entier et une nuict, en presence de toute l'armee grecque, surprins et ravy par quelque profonde pensee : Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vifve force d'armes; en la bataille Delienne, relever et sauver Xenophon renversé de son cheval : et emmy tout le peuple d'Athenes, oultré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir¹ Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites; et ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme, quoysqu'il ne feust suyvi que de deux, en tout : Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence : Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace, les pieds nuds; porter mesme robbe en hiver et en esté; surmonter tous ses compagnons en patience de travail; ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire : Il s'est veu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers, et le venin : Mais cet homme là estoit il convié de boire à lut², par debvoir de civilité? c'estoit aussi celuy de

sut soupçonné d'avoir eu quelque part aux comédies de Térence.
J. V. L.

1. *Pour secourir.* Ce fait, et tous ceux qui l'accompagnent, sont assez connus par XÉNOPHON et PLATON.

2. *Bien boire, boire d'autant, pergræcari.* Cette expression se trouve en ce sens, dans NICOT. Le commentateur de Rabelais, LE DUCHAT, sur le *Prologue* du troisième livre, croit que cette expres-

l'armee à qui en demeuroit l'avantage; et ne refusoit ny à jouer aux noisettes avecques les enfants, ny à courir avecques eulx sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace; car toutes actions, dict la philosophie, sieent également bien, et honnorent également le sage. On a de quoy, et ne doit on jamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à tous patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs : et faict on tort à nostre instruction de nous en proposer tous les jours d'imbecilles et manques¹, à peine bons à un seul ply, qui nous tirent arriere, plustost; corrupteurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extremité sert de borne, d'arrest et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte; et selon l'art, que selon nature; mais bien moins noblement aussi, et moins recommandablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant à tirer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se renger et circonscrire : elle tient pour grand tout ce qui est assez; et montre sa haulteur, à aymer mieulx les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme et deuement; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre estre.

Qui veult escarter son ame, le face hardiment, s'il peult, lorsque le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : Ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, et de s'y complaire conjugalement; y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que, par indiscretion, ils ne se confondent avecques le desplaisir. L'intempérance est peste de la volupté; et la temperance n'est pas son fleau, c'est son assaisonnement : Eudoxus, qui en establissoit le

sion, boire allus, dont on a fait ensuite à lui par corruption, vient de l'allemand *allaüs*, et signifie, continuer à boire de même durant tout le repas, *pergræcari*. C.

1. De foibles et défectueux. E. J.

souverain bien, et ses compagnons, qui la monterent à si hault prix, la savourerent en sa plus gracieuse doulceur, par le moyen de la temperance, qui feut en eux singuliere et exemplaire.

J'ordonne à mon ame de regarder et la douleur et la volupté, de veue pareillement reglee, *eodem enim vittio est effusio animi in lætitia, quo in dolore contractio*¹, et pareillement ferme; mais gayement l'une, l'autre severement, et, selon ce qu'elle y peult apporter, autant soigneuse d'en esteindre l'une, que d'estendre l'autre. Le veoir sainement les biens, tire aprez soy le veoir sainement les maulx; et la douleur a quelque chose de non evitable en son tendre commencement, et la volupté quelque chose d'évitable en sa fin excessifve. Platon les accouple, et veult que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immoderees et charmeresses blandices de la volupté²: ce sont deux fontaines, auxquelles qui puise, d'où, quand, et combien il fault, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La premiere, il la fault prendre par medecine et par necessité, plus escharsement³; l'autre par soif, mais non jusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses que sent un enfant: si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu.

J'ay un dictionnaire tout à part moy: Je passe le temps, quand il est mauvais et incommode, quand il est bon, je ne le veulx pas passer, je le retaste, je m'y tiens⁴: il fault courir le mauvais, et se rasseoir au bon. Cette phraze ordinaire de « Passe temps, » et de « Passer le temps, » represente l'usage de ces prudentes gents, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir, et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuyr, comme chose

1. Le cœur dilaté par l'excès de la joie n'est pas moins hors de son état naturel que lorsqu'il est resserré par la douleur. CICÉRON, *Tusc. Quæst.*, IV, 31.

2. Des attrais excessifs et enchanteurs de la volupté. C.

3. Plus chichement; de l'italien *scarso*, ménager, économe, avare.

4. Je le gouste, je m'y arreste, édition de 1588, fol. 494.

de qualité ennuyeuse et desdaignable : mais je la cognois aultre; et la treuve et prisable et commode, voire en son dernier decours, où je la tiens; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, et si elle nous eschappe inutilement; *stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur*¹. Je me compose pourtant à la perdre sans regret; mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune : aussi ne sied il proprement bien de ne se desplaître pas à mourir, qu'à ceulx qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la jouïr : Je la jouïs au double des aultres; car la mesure, en la jouissance, despend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que j'apperceois la mienne si briefve en temps, je la veulx estendre en poids, je veulx arrester la promptitude de sa fuyte par la promptitude de ma saisie, et, par la vigueur de l'usage, compenser la hastifveté de son escoulement : à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la fault rendre plus profonde et plus pleine.

Les aultres sentent la douleur d'un contentement et de la prosperité; je la sens ainsi qu'eulx, mais ce n'est pas en passant et glissant : si la fault il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'octroye. Ils jouissent les aultres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans le cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, j'ay aultresfois trouvé bon qu'on me le troublast, à fin que je l'entreveisse. Je consulte d'un contentement avecques moy, je ne l'escume pas, je le sonde; et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et desgoutee. Me treuve je en quelque assiette tranquille? y a il quelque volupté qui me chatouille? je ne la laisse pas friponner aux sens : j'y associe mon ame; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agreer; non pas pour s'y perdre, mais

1. La vie de l'insensé est désagréable, inquiète; sans cesse elle se précipite dans l'avenir. SÉNÈQUE, *Epist.* 15.

pour s'y trouver; et l'employe, de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bonheur, et l'amplifier : elle mesure Combien c'est qu'elle doibt à Dieu, d'estre en repos de sa conscience et d'autres passions intestines; d'avoir le corps en sa disposition naturelle, jouissant ordonneement et competemment des functions molles et flateuses, par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace les douleurs de quoys sa justice nous bat à son tour : Combien luy vault d'estre logee en tel point que, où qu'elle jecte sa veue, le ciel est calme autour d'elle; nul desir, nulle crainte ou doublet qui luy trouble l'air; aucune difficulté passee, presente, future, par dessus laquelle son imagination ne passe sans offense. Cette consideration prend grand lustre de la comparaison des conditions differentes : ainsi, je me propose en mille visages ceulx que la fortune, ou que leur propre erreur, emporte et tempeste; et encores ceulx cy, plus prez de moy, qui receoivent si laschement et incurieusement leur bonne fortune : ce sont gents qui passent voirement leur temps; ils oultrepassent le present et ce qu'ils possedent, pour servir à l'esperance, et pour des umbrages et vaines images que la fantasie leur met au devant,

Morte obita quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus¹ :

lesquelles hastent et alongent leur fuyte, à mesme qu'on les suyt : le fruct et but de leur poursuite, c'est poursuyvre; comme Alexandre disoit que la fin de son travail, c'estoit travailler :

Nil actum credens, quum quid superesset agendum².

Pour moy doncques, j'ayme la vie, et la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vois pas desirant Qu'elle eust à dire la nécessité de boire et de

1. Semblables à ces fantômes qui voltigent autour des tombeaux, à ces vains songes qui trompent nos sens endormis. VIRGILE, *Énéide*, X, 641.

2. Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste encore à faire. LUCAIN, II, 657.

manger; et me sembleroit faillir, non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust double, *Sapiens divitiarum naturalium quæsitor acerrimus*¹; Ny que nous nous substantassions, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides se priyoit d'appetit, et se maintenoit; Ny qu'on produisist stupidement des enfants par les doigts, ou par les talons, ains, parlant en reverence, que plustost encores on les produisist voluptueusement par les doigts et par les talons; Ny que le corps feust sans desir et sans chatouillement : ce sont plaintes ingrates et iniques. J'accepte de bon cœur, et recognoissant, ce que nature a faict pour moy; et m'en agree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant Donneur, de refuser son don, l'annuler et desfigurer : Tout bon, il a faict tout bon : *omnia, quæ secundum naturam sunt, æstimatione digna sunt*².

Des opinions de la philosophie, j'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire les plus humaines et nostres; mes discours sont, conformement à mes mœurs, bas et humbles : elle fait bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots pour nous prescher, Que c'est une farouche alliance de marier le divin avecques le terrestre, le raisonnable avecques le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honnête au deshonnête : Que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste : Que le seul plaisir qu'il tire de la jouissance d'une belle jeune espouse, c'est le plaisir de sa conscience de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchee. N'eussent ses suyvants³ non plus de droict et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon !

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur

1. Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles. SÉNÈQUE, *Epist.* 119.

2. Tout ce qui est selon la nature est digne d'estime. CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.*, III, 6, où l'on trouve ce sens, non les paroles expresses comme elles sont rapportées par Montaigne. C.

3. Je voudrois que les sectateurs d'une telle philosophie n'eussent non plus de droit, etc. C.

et le nostre : il prise, comme il doibt, la volupté corporelle; mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Cette cy ne va nullement seule, selon luy (il n'est pas si fantastique), mais seulement premiere ; pour luy, la temperance est moderatrice, non adversaire, des voluptez. Nature est un doulx guide ; mais non pas plus doulx que prudent et juste : *intrandum est in rerum naturam, et penitus, quid ea postulet, pervidendum*¹. Je queste partout sa piste : nous l'avons confondue de traces artificielles ; et ce souverain bien academique et peripatetique, qui est « vivre selon icelle, » devient, à cette cause, difficile à horner et expliquer ; et celuy des stoïciens, voysin à celuy là, qui est « consentir à nature. » Est ce pas erreur, d'estimer aulcunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires ? Si ne m'osteront ils pas de la teste, que ce ne soit un tresconvenable mariage du plaisir avecques la necessité, avecques laquelle, dict un ancien, les dieux complottent tousjours. A quoy faire desmembrons nous en divorce un bastiment tissu d'une si joincte et fraternelle correspondance ? au rebours, renouons le par mutuels offices : que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps ; le corps arreste la legereté de l'esprit, et la fixe. *Qui, velut summum bonum, laudat animæ naturam, et, tanquam malum, naturam carnis accusat, projecto et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit ; quoniam id vanitate sentit humana, non veritate divina*². Il n'y a piece indigne de nostre soing, en ce present que Dieu nous a faict : nous en debvons compte jusques à un poil : et n'est pas une commis-

1. Il faut pénétrer la nature des choses, et voir exactement ce qu'elle exige. CICÉRON, *de Finib. bon. et mal.*, V, 16.

2. Certainement, quiconque exalte l'ame comme le souverain bien, et condamne le corps comme une chose mauvaise, embrasse et chérit l'ame d'une manière charnelle, et fuit charnellement la chair; parce qu'il ne forme point ce jugement par vérité divine, mais par vanité humaine. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIV, 5, où ce saint Père en veut proprement aux manichéens, qui regardoient la chair et le corps comme une production du mauvais principe. C.

sion par acquit, à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition; elle est expresse, naïfve et tres-principale, et nous l'a le Createur donnee serieusement et severement. L'autorité peult seule envers les communs entendements, et poise plus en langage peregrin¹; rechargeons en ce lieu : *Stultiæ proprium quis non dixerit, ignave contumaciter facere, quæ facienda sunt ; et alio corpus impellere, alio animum ; distrahique inter diversissimos motus*²?

Or sus, pour veoir, faictes vous dire un jour les amusements et imaginactions que celuy là met en sa teste, et pour lesquelles il destourne sa pensee d'un bon repas, et plaind l'heure qu'il emploie à se nourrir : vous trouverez qu'il n'y a rien si fade, en touts les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame (le plus souvent il nous vauldroit mieulx dormir tout à fait, que de veiller à ce à quoy nous veillons); et trouverez que son discours et intentions ne valent pas vostre capirotade³. Quand ce seroient les ravissements d'Archimedes mesme, que seroit ce? Je ne touche pas icy, et ne mesle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes, et à cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevees par ardeur de devotion et religion, à une constante et conscientieuse meditation des choses divines; lesquelles, preoccupants par l'effort d'une vifve et vehemente esperance l'usage de la nourriture eternelle, but final et cernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant, incorruptible, desdaignent de s'attendre⁴ à nos necessiteuses com-

1. *Et a plus de poids dans un langage étranger*, comme est le latin dont Montaigne va se servir. C.

2. N'est-ce pas le propre de la folie, de faire avec lâcheté et murmure ce qu'on est forcé de faire; de pousser le corps d'un côté, et l'ame de l'autre; de se partager entre des mouvements contraires! SÉNÈQUE, *Epist. 74*.

3. Ou *capirotade*, comme on parle aujourd'hui. Les Italiens et les Espagnols disent *capirotada*; et Rabelais, *cabirotade*, liv. IV, c. 59. Sur l'étymologie de ce mot, voyez *capirotade* dans le Dictionnaire de Ménage. C.

4. *De prêter leur attention, attendere*. On lit dans l'édition de 1635, p. 867, de *s'appliquer*, correction de mademoiselle de Gournay.

moditez, fluides et ambiguës, et resignent facilement au corps le soing et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle : c'est un estude privilégié. Entre nous, ce sont choses que j'ay tousjours veues de singulier accord, les opinions supercelestes, et les mœurs soubterraines.

Esope, ce grand homme, veid son maistre qui pissoit en se promenant : « Quoy doncques ! feit il, nous fauldra il chier en courant ? » Mesnageons le temps, encores nous en reste il beaucoup d'oysif et mal employé : nostre esprit n'a volontiers pas assez d'autres heures à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy fault pour sa nécessité. Ils veulent se mettre hors d'culx, et eschapper à l'homme; c'est folie : au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes; au lieu de se haulser, ils s'abbattent. Ces humeurs transcendentes m'effrayent, comme les lieux haultains et inaccessibles; et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie de Socrates, que ses ecstases et ses daimoneries; rien si humain en Platon, que ce pour quoy ils disent qu'on l'appelle divin; et de nos sciences, celles là me semblent plus terrestres et basses, qui sont le plus hault montees; et je ne treuve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment par sa response : il s'estoit conjoui avecques luy, par lettre, de l'oracle de Jupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les dieux : « Pour ta consideration, j'en suis bien ayse; mais il y a de quoy plaindre les homimes qui auront à vivre avecques un homme et luy obeir, lequel oultrepasseret ne se contente de la mesure d'un homme : »

Dis te minorem quod geris, imperas¹.

La gentille inscription dequoy les Atheniens honno-

1. C'est en te soumettant aux dieux que tu règnes sur le monde.
HORACE, *Od.*, III, 6, 5.

rerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens :

D'autant es tu dieu, comme
Tu te recognois homme.

C'est une absolue perfection, et comme divine, « de sçavoir jouir loyalement de son estre. » Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres; et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons nous beau monter sur des eschasses; car, sur des eschasses, encors fault il marcher de nos jambes; et au plus eslevé throsne du monde, si ne sommes nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rentgent au modele commun et humain avecques ordre, mais sans miracle, sans extravagance. Or, la vieillesse a un peu besoing d'estre traictee plus tendrement. Recommendons la à ce dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale :

Fru paratis et valido mihi,
Latoe, dones, et, precor, integra
Cum mente; nec turpem senectam
Degere, nec cithara carentem¹.

1. Ce que je te demande, ô fils de Latone, c'est de me laisse jouir du fruit de mes peines; de me donner une santé constante, un esprit toujours sain; de me préserver d'une vieillesse étrangère aux doux chants des Muses. HORACE, *Od.*, I, 31, 17.

LETTRES DE MONTAIGNE

I

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE¹.

...Quant à ses dernieres paroles, sans doute si homme en doit rendre bon compte, c'est moy; tant parce que, du long de sa maladie, il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul aultre, que aussi pource que, pour la singuliere et fraternelle amitié que nous nous estions entreportee, j'avois trescertaine cognoissance des intentions, jugements et volontez qu'il avoit eus durant sa vie, autant sans doute qu'homme peult avoir d'un aultre; et parce que je les sçavois estre haultes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et, quand tout est dict, admirables. Je preveoyois bien que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien, en une telle nécessité, qui ne feust grand et plein de bon exemple : ainsi, je m'en prenois le plus garde que je pouvois. Il est vray, monseigneur, comme j'ay la memoire fort courte, et desbauchee encores par le trouble que nion esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il

1. « Extrait d'une lettre que monsieur le conseiller de Montaigne escrit à monseigneur de Montaigne son pere, contenant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie et mort de feu M. de La Boëtie. » *La Mesnagerie de Xenophon*, etc., fol. 121. — La Boëtie, conseiller au parlement de Bordeaux, né à Sarlat, en Périgord, le 1^{er} novembre 1530, mourut à Germignac, près Bordeaux, le 18 août 1563, âgé de trente-deux ans neuf mois et dix-sept jours. Cette lettre de Montaigne à son père, écrite certainement vers le même temps, est donc la plus ancienne de toutes. L'ordre chronologique, dans la disposition des dix lettres qui restent de Montaigne, est adopté ici pour la première fois. J. V. L.

est impossible que je n'aye oublié beaucoup de choses que je vouldrois estre sceues : mais celles desquelles il m'est souvenu, je les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible; car, pour le representer ainsi fierement arresté en sa brave desmarche; pour vous faire veoir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, je confesse qu'il y fauldroit un beaucoup meilleur style que le mien; parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte, qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforceassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service : car sans doute je ne le veis jamais plein ny de tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, monseigneur, si vous trouvez que j'aye voulu mettre en compte ses propos plus legiers et ordinaires, je l'ay faict à escient; car estant dictz en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité et d'asseurance.

Comme je revenois du palais, le lundy neufviesme d'aoüst 1563, je l'envoyay convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me mercioit; qu'il se trouvoit un peu mal, et que je luy ferois plaisir, si je voulois estre une heure avecques luy, avant qu'il partist pour aller en Medor¹. Je l'allay trouver bientost aprez disner : il estoit couché vestu, et montroit desja je ne scais quel changement en son visage. Il me dist que c'estoit un flux de ventre avecques des trenchees, qu'il avoit prins le jour avant, jouant en pourpoint soubs une robbe de soye, avecques monsieur d'Escars; et que le froid luy avoit souvent faict sentir semblables accidents. Je trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faicte de s'en aller; mais qu'il n'allast

1. Je crois qu'il faut lire *Médoc* au lieu de *Médor*; et *Germignac*, non loin de Pons, département de la Charente-Inférieure, au lieu de *Germignan*. E. J.

pour ce soir que jusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisois je pour le lieu où il estoit logé, tout avoysiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigord et d'Agenois, où il avoit laissé tout empesté; et puis, pour semblable maladie que la sienne, je m'estois aultresfois tresbien trouvé de monter à cheval. Ainsin il s'en partit, et mademoiselle de La Boëtie sa femme, et monsieur de Bouillhonnas son oncle, avecques luy.

Le lendemain, de bien bon matin, voycy venir un de ses gents, à moy, de la part de mademoiselle de La Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuict, d'une forte dysenterie. Elle envoyoit querir un medecin et un apotiquaire, et me prioit d'y aller : comme je fais l'apresdisnee.

A mon arrivee, il sembla qu'il feust tout esjoui de me veoir; et comme je voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promisse de le reveoir le lendemain, il me pria, avecques plus d'affection et d'instance qu'il n'avoit jamais fait d'autre chose, que je feusse le plus que je pourrois avecques luy. Cela me toucha aulcunement. Ce neantmoins je m'en allois, quand mademoiselle de La Boëtie, qui presentoit desja je ne scias quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que je ne bougeasse pour ce soir. Ainsin elle m'arresta; dequoy il se resjouït avecques moy. Le lendemain, je m'en reveins; et le jeudy, le feus retrouver. Son mal alloit en empirant; son flux de sang, et ses trenchees qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à aultre.

Le vendredy, je le laissay encores; et le samedy, je le feus reveoir desja fort abbattu. Il me dict lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, et, oultre cela, qu'elle estoit mal plaisante et melancholique; qu'il cognossoit tresbien mon naturel, et me prioit de n'estre avecques luy que par boutees, mais le plus souvent que je pourrois. Je ne l'abandonnay plus. Jusques au dimanche, il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il jugeoit de son estre, et ne parlions que de particulières occurrences de sa maladie, et de ce que les anciens

medecins en avoient dict; d'affaires publicques bien peu, car je l'en trouvay tout desgousté dez le premier jour. Mais le dimanche, il eust une grand' foiblesse; et comme il feut revenu à soy, il dict qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nue, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit peslemesle et sans ordre; toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, luy dis je lors, mon frere : » « Mais n'a rien de si mauvais, » me respondit il.

Depuis lors, parce que dez le commencement de son mal il n'avoit prins nul sommeil, et que, nonobstant touts les remedes, il alloit tousjours en empirant, de sorte qu'on y avoit desja employé certains bruvages desquels on ne se sert qu'aux dernieres extremitez, il commencia à desesperer entierement de sa guarison; ce qu'il me communiqua. Ce mesme jour, parce qu'il feut trouvé bon, je luy dis, « Qu'il me sieroit mal, pour l'extreme amitié que je luy portois, si je ne me soulciois, que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encores en sa maladie; et que, si Dieu vouloit qu'il empirast, je serois tresmarry qu'à faulte d'advise-ment il eust laissé nul de ses affaires domestiques descousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation : » ce qu'il print de moy de tresbon visage; et, aprez s'estre resolu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme, seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deli-beré quant à son testament. Je luy dis qu'il les eston-neroit. « Non, non, me dict il, je les consoleray; et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que je ne l'ay moy mesme. » Et puis, il me demanda si les foiblesses qu'il avoit eues ne nous avoient pas un peu estonnés. « Cela n'est rien, lui feis je, mon frere; ce sont accidents ordinaires à telles maladies. » « Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit il, quand bien il en adviendroit ce que vous en craindriez

le plus. » « A vous ne seroit ce que heur, luy repliquay je; mais le dommage seroit à moy, qui perdrois la compagnie d'un si grand, si sage et si certain amy, et tel que je serois asseuré de n'en trouver jamais de semblable. » « Il pourroit bien estre, mon frere, adjousta il : et vous asseure que ce qui me faict avoir quelque soing que j'ay de ma guarison, et n'aller si courant au passage que j'ay desja franchy à demy, c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que j'ayme touts deux uniquement, et qui porteront bien impatiemment, j'en suis asseuré, la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eux. J'ay aussi respect au desplaisir qu'auront beaucoup de gents de bien qui m'ont aymé et estimé pendant ma vie, desquels, certes je le confesse, si c'estoit à moy à faire, je serois content de ne perdre encores la conversation; et si je m'en vois, mon frere, je vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que je leur ay portee jusques à ce dernier terme de ma vie : et puis, mon frere, par adventure, n'estoys je point nay si inutile, que je n'eusse moyen de faire service à la chose publicque; mais, quoy qu'il en soit, je suis prest à partir quand il plaira à Dieu, estant tout asseuré que je jouïrai de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, je vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa saincte Majesté d'ordonner de moy; et vous supplie vous prendre garde que le dueil de ma perte ne poulse ce bon homme et cette bonne femme hors des gonds de la raison. » Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desja. Je luy dis que assez bien pour l'importance de la chose. « Ouy, suyyvit-il, à cette heure qu'ils ont encore un peu d'esperance; mais si je la leur ay une fois toute ostee, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir. » Suyvant ce respect, tant qu'il vescut depuis, il leur cacha tousjours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en user de mesme.

Quand il les veoyoit auprez de luy, il contrefaisoit la chere plus gaye¹, et les paissoit de belles esperances.

Sur ce point, je le laissay, pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieulx qu'ils peurent, pour un temps. Et aprez nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dict ainsi, d'un visage posé, et comme tout esjouy :

« Món oncle, ma femme, je vous asseure, sur ma foy, que nulle nouvelle attaincte de ma maladie, ou opinion mauvaise que j'aye de ma guarison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller pour vous dire ce que j'entreprends; car je me porte, Dieu mercy, tresbien, et plein de bonne esperance : mais, ayant de longue main apprins, tant par longue experiance que par longue estude, le peu d'asseurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesme en nostre vie, que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumee et chose de neant; et considerant aussi que, puisque je suis malade, je me suis d'autant approché du dangier de la mort, j'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, aprez en avoir eu vostre avis premirement. »

Et puis addressant son propos à son oncle : « Mon bon oncle, dict il, si j'avois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que je vous ay, je n'aurois eu piece faict² : il me suffit que, jusques à present, où que j'aye été, et à quiconque j'en aye parlé, j'aye tousjours dict que tout ce que un tressage, tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez vous faict pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulser aux estats³; de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommandables offices d'amitiez vostres envers moy;

1. *L'accueil plus gai.* E. J.

2. *De long-temps fait.* E. J.

3. *Aux emplois publics;* car, comme dit Montaigne dans sa lettre au chancelier de L'Hospital, son ami « estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes. » C.

somme, quoy que j'aye, je le tiens de vous, je l'advoue de vous, je vous en suis redevable, vous estes mon vray pere : ainsi, comme fils de famille, je n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé. » Lors il se teut, et attendit que les soupirs et les sanglots eussent donné loysir à son oncle de luy respondre, Qu'il trouveroit tousjours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis destournant sa parole à sa femme : « Ma semblance, dict il (ainsi l'appelloit il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eulx), ayant esté joinct à vous du saint noeud de mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas pour l'entretien de la societé humaine, je vous ay aymee, cherie et estimee autant qu'il m'a été possible, et suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que je ne scaurois assez recognoistre. Je vous prie de prendre de la part de mes biens ce que je vous donne, et vous en contenter, encores que je sçache bien que c'est bien peu au prix de vos merites. »

Et puis tournant son propos à moy : « Mon frere, dict il, que j'ayme si cherement, et que j'avois choisy parmy tant d'hommes pour renouveller avecques vous cette vertueuse et sincere amitié, de laquelle l'usage est, par les vices, dez si longtemps esloingné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, je vous supplie, pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma bibliotheque et de mes livres, que je vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cœur, et qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera *μνημόσυνον tui sodalis*¹. »

Et puis, parlant à touts trois generalement, loua Dieu de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompagné de toutes les plus cheres personnes

1. Un souvenir de votre ami.

qu'il eust en ce monde; et qu'il luy sembloit tresbeau à veoir une assemblee de quatre si accordants et si unis d'amitié; faisant, disoit il, estat que nous nous entr'aymions unanimement les uns pour l'amour des aultres. Et nous ayant recommandé les uns aux aultres, il suyvit ainsin : « Ayant mis ordre à mes biens, encors me fault il penser à ma conscience. Je suis chrestien, je suis catholique; tel ay vescu, tel suis **je** delibéré de clorre ma vie. Qu'on me face venir un presbtre; car je ne veulx faillir à ce dernier debvoir d'un chrestien. »

Sur ce point il finit son propos, lequel il avoit continué avecques telle assurance de visage, telle force de parole et de voix, que, là où je l'avois trouvé, lorsque j'entray en sa chambre, foible, traînant lentement les mots les uns aprez les aultres, ayant le pouls abbattu comme de siebvre lente, et tirant à la mort, le visage pasle et tout meurtry, il sembloit lors qu'il veinst, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teinct plus vermeil, et le pouls plus fort; de sorte que je luy feis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure j'eus le cœur si serré, que je ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprez, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que je souhaitois, pour la jalousie que j'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoings de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compagnie en sa chambre, je luy dis que j'avois rougi de honte de quoy le courage m'avoit failly à ouïr ce que luy, qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que jusques lors j'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand advantage sur les accidents humains, et croyois malaysement ce que quelquesfois j'en lisois parmy les histoires : mais qu'en ayant senti une telle preuve, je louois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui je feusse tant aymé, et que j'aymasse si chermençt; et que cela me serviroit d'exemple pour jouer ce mesme roolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsin,

et de montrer, par effect, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient; adjoustant que c'estoit la vraye pratique de nos estudes et de la philosophie. Et me prenant par la main, « Mon frere, mon amy, me dict il, je t'asseure que j'ay faict assez de choses, ce me semble, en ma vie, avecques autant de peine et difficulté que je fois cette cy. Et quant tout est dict, il y a fort long temps que j'y estois preparé, et que j'en scavois ma leçon toute par cœur. Mais n'est ce pas assez vescu jusques à l'aage auquel je suis? j'estoys prest à entrer à mon trente troisiesme an. Dieu m'a faict cette grace, que tout ce que j'ay passé jusques à cette heure de ma vie, a été plein de santé et de bonheur : pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit gueres plus durer. Il estoit meshuy temps de se mettre aux affaires, et de veoir mille choses malplaisantes, comme l'incommodeité de la vieillesse, de laquelle je suis quite par ce moyen : et puis, il est vraysemblable que j'ay vescu jusques à cette heure avecques plus de simplicité et moins de malice, que je n'eusse, par adventure, faict, si Dieu m'eust laissé vivre jusqu'à ce que le soing de m'enrichir, et accommoder mes affaires, me feust entré dans la teste. Quant à moy, je suis certain, je m'en vois trouver Dieu, et le séjour des bienheureux. » Or, parce que je montrois, mesme au visage, l'impatience que j'avois à l'ouïr : « Comment, mon frere! me dict il, me voulez vous faire peur? Si je l'avois, à qui seroit ce de me l'oster, qu'à vous? »

Sur le soir, parce que le notaire surveint, qu'on avoit mandé pour receveoir son testament, je le luy feis mettre par escript; et puis je luy feus dire, S'il ne le vouloit pas signer : « Non pas signer, dict il, je le veulx faire moy mesme : mais je vouldrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loysir; car je me treuve extremement travaillé, et si affoiblly que je n'en puis quasi plus. » Je me meis à changer de propos;

mais il se reprit soudain, et me dict qu'il ne falloit pas grand loysir à mourir, et me pria de sçavoir si le notaire avoit la main bien legiere, car il n'arresteroit gueres à dicter. J'appellay le notaire; et sur le champ il dicta si vite son testament, qu'on estoit bien empesché à le suyvre. Et ayantachevé, il me pria de luy lire : et parla à moy, « Voylà, dict il, le soing d'une belle chose que nos richesses ! *Sunt hæc, quæ hominibus vocantur bona¹* ! » Aprez que le testament eust esté signé, comme sa chambre estoit pleine de gents, il me demanda s'il luy feroit mal de parler. Je luy dis que non, mais que ce feust tout doulcement.

Lors il feit appeller madamoiselle de Saint Quentin sa niepce, et parla ainsin à elle : « Ma niepce m'amie, il m'a semblé, depuis que je t'ay cogneue, avoir veu reluire en toy des traicts de tresbonne nature : mais ces derniers offices que tu fois, avecques si bonne affection et telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy; et vrayement je t'en suis obligé, et t'en mercie tresaffectueusement. Au reste, pour me descharger, je t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu : car c'est sans double la principale partie de nostre debvoir, et sans laquelle nulle aultre action ne peult estre ny bonne ny belle; et celle là y estant bien à bon escient, elle traistne aprez soy, par necessité, toutes aultres actions de vertu. Aprez Dieu, il te fault aymer et honorer ton pere et ta mere, mesme ta mere ma sœur, que j'estime des meilleures et plus sages femmes du monde; et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuy comme peste ces folles privautez que tu veois les femmes avoir quelquesfois avecques les hommes; car, encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oisifveté, et de là, dans le vilain bqrubier du vice. Crois moy : la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Je te prie, et veulx, qu'il te souvienne de moy, pour avoir souvent

1. Voilà ce que les hommes appellent des biens !

devant les yeulx l'amitié que je t'ay portee; non pas pour te plaindre, et pour te douloir de ma perte, et cela deffends je à touts mes amis tant que je puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils feussent envieux du bien, duquel, mercy à ma mort, je me verray bientost jouïssant; et t'asseure, ma fille, que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encores, ou d'achever le voyage que j'ay commencé, je serois bien empesché au chois. Adieu, ma niepce m'amie. »

Il feit, aprez, appeller madamoiselle d'Arsat sa belle fille, et luy dict : « Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements, ayant une telle mere, que j'ay trouvée si sage, si bien conforme à mes conditions et volontez, ne m'ayant jamais faict nulle faulte : vous serez tresbien instruicte, d'une telle maistresse d'eschole. Et ne trouvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aulcune parenté, me soulcie et me mesle de vous; car, estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous concerne ne me touche aussi. Et pourtant ay je tousjours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arsat vostre frere, comme des miennes propres, et, par adventure, ne vous nuira il pas à vostre advancement d'avoir esté ma belle fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez; vous estes damoiselle de bon lieu : il ne vous reste que d'y adouster les biens de l'esprit; ce que je vous prie vouloir faire. Je ne vous deffends pas le vice, qui est tant detestable aux femmes; car je ne veulx pas penser seulement qu'il vous puisse tumber en l'entendement, voire je crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belle fille. »

Toute la chambre estoit pleine de cris et de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui feurent longuets. Mais, aprez tout cela, il commanda qu'on feist sortir tout le monde, sauf sa garnison; ainsi nomma il les filles qui le servoient. Et puis appellant mon frere de Beauregard : « Monsieur de Beauregard, luy dict il, je veus mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy. Vous voulez bien que je vous descouvre quelque chose

que j'ay sur le cœur à vous dire? » De quoy quand mon frere luy eut donné assurance, il suyvit ainsi : « Je vous jure que de touts ceulx qui se sont mis à la reformation de l'Église, je n'ay jamais pensé qu'il y en ayt eu un seul qui s'y soit mis avecques meilleur zele, plus entiere, sincere et simple affection, que vous : et crois certainement que les seuls vices de nos prelats, qui ont sans doubté besoing d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Église, vous ont incité à cela. Je ne vous en veulx, pour cette heure, desmouvoir; car aussi ne prie je pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience : mais je vous veulx bien advertir qu'ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de la quelle vous estes par une continuelle concorde, maison que j'ay autant chere que maison du monde (mon Dieu, quelle case, de laquelle il n'est jamais sorty acte que d'homme de bien !), ayant respect à la volonté de vostre pere, ce bon pere à qui vous debvez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyiez ces extremitez : ne soyez point si aspre et si violent; accommodez vous à eux : ne faites point de bande et de corps à part; joignez vous ensemble. Vous veoyez combien de ruynes ces dissentions ont apporté en ce royaume; et vous respondez qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et, comme vous estes sage et bon, gardez de mettre ces inconvenients parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur duquel elle a jouï jusques à cette heure. Prenez en bonne part, monsieur de Beauregard, ce que je vous en dis, et pour un certain tesmoignage de l'amitié que je vous porte : car pour cet effect me suis je reservé, jusques à cette heure, à vous le dire, et, à l'aventure, vous le disant en l'estat auquel vous me veoyez, vous donnerez plus de poids et d'auctorité à mes paroles. » Mon frere le remercia bien fort.

Le lundy matin, il estoit si mal, qu'il avoit quitté toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me veit, il m'appella tout piteusement, et me dict : « Mon frere, n'avez-vous pas de compassion de tant de tor-

ments que je souffre? ne veoyez vous pas, meshuy, que tout le secours que vous me faites ne sert que d'alongement à ma peine? » Bientost aprez, il s'esvanouit; de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespassé : enfin, on le reveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort long temps aprez; et nous oyant crier autour de luy, il nous dict : « Mon Dieu! qui me tormenta tant? Pourquoy m'oste lon de ce grand et plaisant repos auquel je suis? Laissez moy, je vous prie. » Et puis m'oyant, il me dict : « Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez doncques pas que je guarisse? Oh! quel ayse vous me faictes perdre! » Enfin, s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dict que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea, feis je pour le mettre en propos; c'est l'eau. » « C'est mon, repliqua il, *οὐδωρεῖτεν*¹. » Il avoit desja toutes les extremitez, jusques au visage, glacees de froid, avecques une sueur mortelle qui lui couloit tout le long du corps : et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de pouls.

Ce matin, il se confessa à son presbtre; mais parce que le presbtre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardi matin, monsieur de La Boëtie le demanda, pour l'ayder, dict il, à faire son dernier office chrestien. Ainsin, il ouït la messe, et feit ses pasques. Et comme le presbtre prenoit congé de luy, il luy dict : « Mon pere spirituel, je vous supplie humblement, et vous et ceulx qui sont soubs vostre charge, priez Dieu pour moy. Soit qu'il soit ordonné, par les tressacrez thresors des desseings de Dieu, que je finisse à cette heure mes jours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si hault et si puissant maistre : Ou, s'il luy semble que je face encores besoing

1. « Oui, certes, repliqua-t-il, l'eau est la meilleure des choses. » Les deux mots grecs sont de PINDARE, qui commence par là sa première *Olympique*. C.

par deçà, et qu'il veuille me reserver à quelque aultre heure, suppliez le qu'il finisse bientost en moy les angoisses que je souffre, et qu'il me face la grace de guider doresnavant mes pas à la suyte de sa volonté, et de me rendre meilleur que je n'ay esté. » Sur ce poinct, il s'arresta un peu pour prendre haleine; et voyant que le presbtre s'en alloit, il le rappella, et luy dict : « Encores veulx je dire cecy en vostre presence : Je proteste que comme j'ay esté baptizé, ay vescu, ainsi veulx je mourir soubs la foy et religion que Moïse planta premierement en Aegypte; que les peres receurent depuis en Judee; et qui de main en main, par succession de temps, a esté apportee en France. » Il sembla, à le voir, qu'il eust parlé encores plus long temps, s'il eust pu : mais il finit, priant son oncle et moy de prier Dieu pour luy : « Car ce sont, dict il, les meilleurs offices que les chrestiens puissent faire les uns pour les aultres. » Il s'estoit, en parlant, descouvert une espaule, et pria son oncle la recouvrir, encores qu'il eust un valet plus prez de luy; et puis me regardant : *Ingenui est*, dict il, *cui multum debeas, ei plurimum velle debere*¹.

Monsieur de Belot le vient veoir aprez midy : et il luy dict, luy presentant sa main : « Monsieur, mon bon amy, j'estois icy à mesme pour payer ma dette; mais j'ay trouvé un bon crediteur qui me l'a remise. » Un peu aprez, comme il se resveilloit en sursault : « Bien ! bien ! qu'elle vienne quand elle vouldra, je l'attends, gaillard et de pied coy : » mots qu'il redict deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force pour le faire avaller, *An vivere tanti est*²? dict il, tournant son propos à monsieur de Belot.

Sur le soir, il commencea bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort : et comme je soupois, il me feit appeller, n'ayant plus que l'image et que l'ombre

1. Il est d'un cœur noble de vouloir devoir encore plus à celui à qui il doit beaucoup. — Cette phrase, dont personne n'avoit indiqué la source, est de CICÉRON, *Epist. fam.*, II, 6. J. V. L.

2. La vie vaut-elle tout cela?

d'un homme, et, comme il disoit luy mesme, *non homo, sed species hominis*; et me dict, à toutes peines : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que je veisse les effects des imaginations que je viens d'avoir ! » Aprez avoir attendu quelque temps, qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des soupirs trenchants pour s'en efforcer, car alors la langue commenceoit fort à luy denier son office, « Quelles sont elles, mon frere ? » luy dis-je. « Grandes, grandes, » me respondit il. « Il ne feut jamais, suyvis je, que je n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement : voulez vous pas que j'en jouisse encores ? » « C'est mon dea¹, respondit il; mais, mon frere, je ne puis : elles sont admirables, infinies, et indicibles. » Nous en demeurasmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dict, d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforceast pour parler : mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce feut pour neant; car il esvanouït soubdain, et feut long temps sans veoir.

Estant desja bien voysin de sa mort, et oyant les pleurs de madamoiselle de La Boëtie, il l'appella, et luy dict ainsi : « Ma semblance, vous vous tormentez avant le temps : voulez vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes, je porte plus la moitié de peine, pour le mal que je vous veois souffrir, que pour le mien; et avecques raison, parce que les maulx que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les aultres, c'est par certain jugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais je m'en vois : » cela, disoit il, parce que le cœur luy failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint, et dict : « Je m'en vois dormir : bon soir, ma femme; allez vous en. » Voylà le dernier congé qu'il print d'elle.

Aprez qu'elle feut partie, « Mon frere, me dict il,

1. *C'est mon avis aussi.* E. J.

tenez vous auprez de moy, s'il vous plaist. » Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque medicament chauld qu'on luy avoit faict avaller, il print une voix plus esclatante et plus forte, et donnoit des tours dans son lit avecques tout plein de violence : de sorte que toute la compagnie commencea à avoir quelque esperance, parce que jusques lors la seule foiblesse nous l'avoit faict perdre. Lors, entre aultres choses, il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place. De sorte que j'eus peur que son jugement feust esbranlé : mesme que luy ayant bien doulement remontré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort : « Mon frere ! mon frere ! me refusez vous doncques une place ? » Jusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire que puisqu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. « Voire, voire¹, me respondit il lors, j'en ay : mais ce n'est pas celuy qu'il me fault : et puis, quand tout est dict, je n'ay plus d'estre. » « Dieu vous en donnera un meilleur bientost, » luy feis je. « Y feusse je desja, mon frere ! me respondit il; il y a trois jours que j'ahanne pour partir. » Estant sur ces destresses, il m'appella souvent, pour s'informer seulement si j'estoisois prez de luy. Enfin, il se meit un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance : de maniere que, sortant de sa chambre, je m'en resjouïs avecques madamoiselle de La Boëtie. Mais une heure aprez, ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand soupir, il rendit l'ame, sur les trois heures du mercredy matin dixhuitiesme d'aoust, l'an mil cinq cents soixante trois, aprez avoir vescu trente deux ans, neuf mois, et dix-sept jours.

1. Vraiment, vraiment. E. J.

II¹

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE

Monseigneur, suyvant la charge que vous me donnastes l'annee passee chez vous à Montaigne, j'ay taillié et dressé de ma main, à Raimond Sebond, ce grand theologien et philosophie espagnol, un accoustrement à la françoise; et l'ay devestu, autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche et maintien barbaresque que vous luy veites premierement : de maniere qu'à mon opinion, il a meshuy assez de façon et d'entregent pour se presenter en toute compaignie. Il pourra bien estre que les personnes delicates et curieuses y remarqueront quelque traict et ply de Gascongne : mais ce leur sera d'autant plus de honte d'avoir, par leur nonchalance, laissé prendre sur eux cet advantage à un homme de tout poinct nouveau et aprenty en telle besongne. Or, monseigneur, c'est raison que soubs vostre nom il se poulse en credit et mette en lumiere, puisqu'il vous doibt tout ce qu'il a d'amendement et de reformation. Toutesfois je veois bien que, s'il vous plaist de compter avecques luy, ce sera vous qui luy debvrez beaucoup de reste; car, en eschange de ses excellents et tresreligieux discours, de ses haultaines conceptions et comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots et du langage; marchandise si vulgaire et si vile, que qui plus en a n'en vault, à l'aventure, que moins.

Monseigneur, je supplie Dieu qu'il vous doint treslongue et tresheureuse vie. De Paris, ce 18 de juin 1568.

Vostre treshumble et tresobeïssant fils,

MICHEL DE MONTAIGNE.

1. Cette lettre de Montaigne à son père se trouve au-devant de la *Théologie naturelle de Raimond Sebond*; Paris, 1569. Le père de

III¹A MONSIEUR MONSIEUR DE LASAC²

Chevalier de l'ordre du Roy, conseiller de son conseil privé,
sur-intendant de ses finances,
et capitaine de cent gentilshommes de sa maison.

Monsieur, je vous envoie la Mesnagerie de Xenophon, mise en françois par feu monsieur de La Boëtie : présent qui m'a semblé vous estre propre; tant pour estre party premierement, comme vous sçavez, de la main d'un gentilhomme de marque³, tresgrand homme de guerre et de paix, que pour avoir prins sa seconde façon de ce personnage⁴ que je sçais avoir esté aymé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira toujours d'aiguillon à continuer envers son nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiment, monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose; car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publics qu'il avoit donné de soy, c'est à

Montaigne, mort cette année même, ne put voir cette traduction imprimée. J. V. L.

1. Lettre qui se trouve au-devant de la *Mesnagerie de Xenophon* et des autres traductions de La Boëtie, imprimées chez Federic Morel en 1571, fol. 2. Cette dédicace doit être de l'an 1570, comme toutes celles qui sont comprises dans ce volume, et qui portent une date précise. J. V. L.

2. Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, nommé conseiller d'état par Charles IX, ou plutôt par la reine mère Catherine de Médicis, au mois de mai 1568 : Lansac fut ambassadeur de Charles IX au concile de Trente. Palavicini, dans son Histoire du Concile, lui donne le collier de l'ordre du Saint-Esprit, qui n'a été institué qu'en 1579, par Henri III; erreur relevée par les *Mélanges de Vigneul-Marville* (Bonaventure d'Argonne), t. II, p. 215, édit. de 1701. J. V. L.

3. Xénophon. Le titre de gentilhomme, que lui donne Montaigne, pourroit le faire méconnoître. Peut-être l'auroit-il désigné plus honorablement, s'il l'eût nommé tout simplement un illustre citoyen d'Athènes. C.

4. *D'Estienne de la Boëtie.*

moy à vous respondre qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a faict cet honneur, vivant, que je mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avecques moy une cousture d'amitié si estroicte et si joincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement, ny ressort en son ame, que je n'aye peu considerer et juger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si prez du miracle, que pour, me jectant hors des barrières de la vraysemblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que je me resserre et restreigne au dessoubs de ce que j'en scāis. Et pour ce coup, monsieur, je me contenteray seulement de vous supplier, pour l'honneur et reverence que vous devez à la verité, de tesmoigner et croire que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance doncques que vous luy rendrez cela qui luy est tresjustement deu, et pour le refreschir en vostre memoire, je vous donne ce livre, qui tout d'un train aussi vous respondra, de ma part, que, sans l'expresse deffense que m'en faict mon insuffisance, je vous presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en reconnaissance des obligations que je vous doibs, et de l'ancienne faveur et amitié que vous avez portee à ceulx de nostre maison. Mais, monsieur, à faulte de meilleure monnoye, je vous offre en payement une tresasseuree volonté de vous faire humble service.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

IV

A MONSIEUR MONSIEUR DE MESMES¹,

Seigneur de Roissy et de Malassize,
conseiller du roy en son privé conseil.

Monsieur, c'est une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruyner et chocquer les opinions communes et receues qui nous portent de la satisfaction et du contentement : car, là où tout ce qui est soubs le ciel emploie les moyens et les utils que nature luy a mis en main (comme de vray c'en est l'usage) pour l'adgencement et commodité de son estre, ceulx cy, pour sembler d'un esprit plus gaillard et plus esveillé, qui ne receoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranlant leurs ames d'une assiette paisible et reposee, pour, aprez une longue queste, la remplir, en somme, de double, d'inquietude, et de fiebvre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont esté tant recommandees par la Verité mesme. De ma part,

1. Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise, conseiller d'état, chancelier du royaume de Navarre, etc., né à Paris, en 1532, d'une famille originaire de Béarn, se distingua sous Henri II, Charles IX et Henri III, par ses talents administratifs et politiques : il fut chargé, cette année même (août 1570), de la paix avec les protestants; et comme Armand de Biron, son collègue dans les négociations de Saint-Germain, étoit boiteux, cette paix fut appellée *boiteuse et mal assise*. Le massacre de la Saint-Barthélemy ne tarda pas à prouver qu'on disoit vrai. De Mesmes se montra toujours le protecteur et l'ami des savants : il accueillit Pibrac, Daurat, Turnebe, Passerat; lui-même il prit part au travail de Lambin sur Cicéron, qui lui fut dédié. Rollin, dans son *Traité des Études* (liv. I, chap. 2, art. 1), cite de lui des *Mémoires* manuscrits, que le premier président de Mesmes lui avoit communiqués, et qui ont été publiés depuis. On y voit qu'au sortir du collège, Henri de Mesmes récita *Homère par cœur d'un bout à l'autre*. J. V. L.

j'ayme mieulx estre plus à mon ayse, et moins habile; plus content, et moins entendu. Voylà pourquoy, monsieur, quoynque des fines gents se mocquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy aprez nous, comme nostre ame, logee ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de çà bas, j'estime toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse et briefveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir et alonger par la reputation et par la renommee; et embrasse tresvolontiers une si plaisante et favorable opinion engendree originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment, ny pourquoy. De maniere que, ayant aymé, plus que toute aultre chose, feu monsieur de La Boëtie, le plus grand homme, à mon avis, de nostre siecle, je penserois lourdement faillir à mon debvoir, si, à mon escient, je laissoi esvanouir et perdre un si riche nom que le sien, et une memoire si digne de recommendation; et si je ne m'essayois, par ces parties là, de le ressusciter et remettre en vie. Je crois qu'il le sent aulcunement, et que ces miens offices le touchent et resjouissent : de vray, il se loge encores chez moy si entier et si vif, que je ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloingné de nostre commerce. Or, monsieur, parce que chasque nouvelle cognissance que je donne de luy et de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, et dadvantage que son nom s'ennoblit et s'honneure du lieu qui le receoit, c'est à moy à faire, non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encores de le donner en garde à personnes d'honneur et de vertu : parmy lesquelles vous tenez tel reng, que, pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hoste, et de luy faire bonne chere, j'ay esté d'advis de vous presenter ce petit ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que, à practiquer Plutarque et ses compagnons, vous n'avez que faire de truchement, mais il est possible que madame de Roissy¹, y veoyant

1. Jeanne Hennequin, fille d'Oudart Hennequin, seigneur de Boinville, maître des comptes, mort en 1557, étoit cousine au troi-

L'ordre de son mesnage et de vostre bon accord representé au vif, sera tresayse de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement attaint, mais surmonté ce que les plus sages philosophes ont peu imaginer du debvoir et des loix du mariage. Et en toute façon, ce me sera tousjours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que j'ay de vous faire service.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous doint tres-heureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Votre humble serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

V

A MONSEIGNEUR MONSIEUR DE L'HOSPITAL

Chancelier de France.

Monseigneur, j'ay opinion que vous aultres, à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoscance des hommes de vos charges : car à peine est il nulle communauté si chestifve, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodement à chascun de ses offices, pourveu que le despartement et le triage s'en peust justement faire; et ce poinct là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un estat. Or, à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que ny vos yeulx

sième degré de Henri de Mesmes : il l'avoit épousée par dispense le 3 juin 1552. Il en eut deux enfants, Jean-Jacques de Mesmes, créé comte d'Avaux en 1638, et Judith de Mesmes, qui épousa Jacques Barillon, seigneur de Mancy, conseiller au parlement, etc.
J. V. L.

ne se peuvent estendre si loing que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espandue, ny ne peuvent entrer jusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publicque si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faulte de ce despartement et de ce chois; et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque eslection se veoid faicte meritoirement et par ordre, nous le debvons sans doute à la fortune, qui, par l'inconstance de son bransle divers, s'est pour ce coup rencontrée au train de la raison.

Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de La Boëtie, l'un des plus propres et nécessaires hommes aux premières charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé, ez cendres de son fouyer domestique, au grand interest¹ de nostre bien commun; car, quant au sien particulier, je vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que jamais homme n'a vescu plus satisfiaict ny plus content. Je sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes; et sçais, dadvantage, que jamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que, en l'aage de trente deux ans, qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce reng là que nul aultre avant lui : mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les premières. A la vérité, ses forces feurent mal mesnagées, et trop espargnees : de façon que, au delà de sa charge, il luy restoit beaucoup de grandes parties oysifves et inutiles, desquelles la chose publicque eust peu tirer du service, et luy de la gloire.

Or, monsieur, puisqu'il a esté si nonchalant de se poulser soy mesme en lumiere, comme, de malheur, la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble : et qu'il

1. *Au grand préjudice.*

a esté d'un siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoignage d'autruy, je souhaite merveilleusement que, au moins aprez luy, sa memoire, à qui seule meshuy je doibs les offices de nostre amitié, recevoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommendation des personnes d'honneur et de vertu. A cette cause m'a il pris envie de le mettre au jour, et de vous le presenter, monsieur, par ee peu de Vers latins qui nous restent de luy¹. Tout au rebours du masson, qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, et du marchand, qui fait montre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise; ce qui estoit en luy le plus recommandable, le vray sue et moelle de sa valeur l'ont suivy, et ne nous en est demeuré que l'escoree et les feuilles. Qui pourroit faire veoir les reglez bransles de son ame, sa piete, sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poids et la santé de son jugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevees au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et juree contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine trafique qui se couve sous l'honorable filtre de justice, engendreroit certainement à toutes gents de bien une singuliere affection envers luy, meslée d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, monsieur, il s'en fault tant que je puisse cela, que du fruiet mesme de ses estudes il n'avoit encores jamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité; et ne nous en est demeuré que ee que, par maniere de passetemps, il escrivoit quelquesfois.

Quoy que ce soit, je vous supplie, monsieur, le recevoir de bon visage, et, comme nostre jugement argumente maintesfois d'une chose legiere une bien grande, et que les jeux mesmes des grands personnages

1. Plusieurs de ces poésies latines sont adressées à Montaigne lui-même; à Belot, leur ami commun; à Jos. de La Chassagne, beau-père de l'auteur des *Essais*; à Marguerite de Carle, femme de La Boëtie; au célèbre Jules-César Scaliger, etc. Il y a, dans la plupart, quelques fautes, mais de l'esprit et de la facilité. J. V. L.

rapportent aux clairvoyants quelque marque honnable du lieu d'où ils partent, monter, par ce sien ouvrage, à la cognoissance de luy mesme, et en aymer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy, monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresolue qu'il avoit de vostre vertu; et si accomplitrez ce qu'il a insinuement souhaité pendant sa vie : car il n'estoit homme du monde en la cognoissance et amitié duquel il se feust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise de quoy si hardiment j'use des choses d'autrui, je l'advise qu'il ne feut jamais rien plus exactement dict ne escript, aux escholes des philosophes, du droict et des debvoirs de la saincte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons pratiqué ensemble. Au reste, monsieur, ce legier present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur et reverence que je porte à vostre suffisance, et qualitez singulieres qui sont en vous : car, quant aux estrangieres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Vostre humble et obeissant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

VI

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR¹.

Lecteur, tu me doibs tout ce dont tu jouïs de feu M. Estienne de La Boëtie; car je t'advise que quant à luy il n'y a rien qu'il eust jamais esperé de te faire

1. Imprimé à la suite de la lettre de M. de Lansac, et qui sert de préface aux diverses traductions de La Boëtie, édition de Paris, 1571. C.

veoir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy, qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant trouvé aultre chose dans sa librairie, qu'il me laissa par son testament, encores n'ay je pas voulu qu'il se perdist : et, de ce peu de jugement que j'ay, j'espere que tu trouveras que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que cela. J'entends de ceux qui l'ont pratiqué plus jeune (car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort), qu'il avoit faict force aultres vers latins et françois, comme soubs le nom de Gironde, et en ay ouï reciter des riches lopins : mesme celuy qui a escript les antiquitez de Bourges en allegue que je recognois; mais je ne sçais que tout cela est devenu, non plus que ses poëmes grecs. Et, à la verité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en dechargeoit sur le premier papier qui luy tumboit en main, sans aultre soing de le conserver. Asseure toy que j'y ay faict ce que j'ay peu, et que, depuis sept ans que nous l'avons perdu, je n'ay peu recouvrer que ce que tu en veois : sauf un discours de LA SERVITUDE VOLONTAIRE, et quelques memoires de nos troubles sur l'edict de janvier 1562. Mais quant à ces deux dernieres pieces, je leur treuve la façon trop delicate et mignarde pour les abandonner au grossier et pesant air d'une si mal plaisante saison. A Dieu. De Paris, ce dixiesme d'aoust 1570.

VII

A MONSIEUR MONSIEUR DE FOIX,

Conseiller du roy en son conseil privé,
et ambassadeur de Sa Majesté prez la seigneurie de Venise.

Monsieur, estant à mesme de vous recommander, et à la posterité, la memoire de feu Estienne de La Boëtie, tant pour son extreme valeur que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tumbé

en fantasie combien c'estoit une indiscretion de grande consequence, et digne de la coercion de nos loix, d'aller, comme il se faict ordinairement, desrobbant à la vertu la gloire, sa fidelle compagne, pour en estrener, sans chois et sans jugement, le premier venu, selon nos interests particuliers : Veu que les deux resnes principales qui nous guident et tiennent en office, sont la peine et la recompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes, que par l'honneur et la honte, d'autant que celles icy donnent droictement à l'ame, et ne se goustent que par les sentiments interieurs et plus nostres : là où les bestes mesmes se voyent aucunement capables de toute autre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu, mesme de ceulx qui ne sont plus, ne vise pas à eulx, ains qu'elle faict estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter : comme les derniers chastiements sont employez par la justice, plus pour l'exemple que pour l'interest de ceulx qui les souffrent. Or, le louer et le meslouer s'entrerespondants de si pareille consequence, il est malaysé à sauver que nos loix dessendent offenser la reputation d'aultruy, et ce neantmoins permettent de l'ennoblir sans merite. Cette pernicieuse licence de jecter ainsin, à nostre poste¹; au vent les louanges d'un chascun, a esté aultrefois diversement restreincte ailleurs; voire, à l'avventure ayda elle jadis à mettre la poësie en la malegrace des sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit on couvrir, que le vice du mentir n'y apparoisse tousjors, tresmesseant à un homme bien nay, quelque visage qu'on luy donne.

Quant à ce personnage de qui je vous parle, monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes; car le dangier n'est pas que je luy en preste quelqu'une, mais que je luy en oste; et son malheur porte que, comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse, de tresjustes et tresapparentes occasions de louange, j'ay bien aussi peu de moyen et de suffisance pour la luy rendre; je

1. A notre gré. E. J.

dis moy, à qui seul il s'est communiqué jusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections et de vertus qui moisirent oysifves au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitudo de sa fortune. Car, la nature des choses ayant, je ne sçais comment, permis que la verité, pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme, si ne l'embrassons nous qu'infuse et insinuée en nostre creance par les utils de la persuasion, je me treuve si fort desgarny, et de credit pour auctoriser mon simple tesmoignage, et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'à peu a il tenu que je n'aye quité là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par où dignement je puisse presenter au monde au moins son esprit et son sçavoir.

De vray, monsieur, ayant esté surprins de sa destinee en la fleur de son aage, et dans le train d'une tresheureuse et tresvigoreuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au jour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela : et à l'avventure estoit il assez brave, quand il y eust pensé, pour n'en estre pas fort curieux. Mais enfin j'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy, d'avoir ensepvely avecques soy tant de rares faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensepvelir encores la cognoscience qu'il m'en avoit donnee : et, pourtant, ayant curieusement recueilli tout ce que j'ay trouvé d'entier parmy ses brouillarts et papiers espars çà et là, le jouet du vent et de ses estudes, il m'a semblé bon, quoy que ce feust, de le distribuer et de le despartir en autant de pieces que j'ay peu, pour de là prendre occasion de recommander sa memoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoscience, et desquelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honnorable; comme vous, monsieur, qui de vous mesme pouvez avoir eu quelque cognoscience de luy pendant sa vie, mais certes bien legiere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira, si bon luy semble; mais je luy jure, sur tout ce que j'ay de conscience, l'avoir sceu et veu tel, tout consideré, qu'à

peine par souhait et imagination pouvois je monter au delà, tant s'en fault que je luy donne beaucoup de compagnons.

Je vous supplie treshumblement, monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encores de ces dix ou douze Vers françois, qui se jectent, comme par necessité, à l'abry de vostre faveur. Car je ne vous celeray pas que la publication n'en ayt esté differee aprez le reste de ses œuvres, soubs couleur de ce que, par de là¹, on ne les trouvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, monsieur, ce qui en est : et, parce qu'il semble que ce jurement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage et la barbarie, c'est proprement vostre charge, qui, au reng de la premiere maison de Guyenne, receu de vos ancestres, avez adjousté du vostre le premier reng encores en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'auctorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousjours ainsin. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons que le dire, si est ce qu'ils s'arment quelquesfois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. De ma part, monsieur, ce n'est pas mon gibbier de juger de telles choses; mais j'ay ouï dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande; mais dadvantage, qui s'arrestera à la beauté et richesse des inventions, qu'ils sont, pour le subject, autant charnus, pleins et moëlleux, qu'il s'en soit encores veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art, et les plus heureux sont ceulx qui se sont empoignez à la plus noble; car toutes pieces eguallement necessaires au bastiment d'un corps ne sont pas pourtant egualement prisables. La mignardise du language, la doulceur et la polissure reluisent, à l'avventure, plus en quelques aultres; mais en gentillesse

1. A Paris, où Montaigne faisoit imprimer alors, chez F. Morel les œuvres posthumes de Boëtie.

d'imaginactions, en nombre de saillies, poinctes et traicts, je ne pense point que nuls autres leur passent devant : et si fauldroit il encores venir en composition de ce, que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous veoyez, monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans chois et sans triage; en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast, que pour dire qu'il estoit capable de tout faire; car, au reste, mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, avons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sceues, plus dignes d'estre admirrees.

Voylà, monsieur, ce que la raison et l'affection, jointes ensemble par un rare rencontre, me commandent vous dire de ce grand homme de bien; et, si la privauté que j'ay prinse de m'en addresser à vous, et de vous en entretenir si longuement, vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur et de l'eminençe, c'est de vous jecter en bute à l'importunité et embesongnement des affaires d'aultruy. Sur ce, aprez vous avoir présentée ma treshumble affection à vostre service, je supplie Dieu vous donner, monsieur, tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce premier de septembre mil cinq cents soixante et dix.

Votre obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

VIII

A MADAMOISELLE DE MONTAIGNE,

MA FEMME.

Ma femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux regles de ce temps icy, de vous courtiser et caresser encores : car ils disent qu'un habile homme peult bien prendre femme; mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire : je me tiens, de ma part, à la simple façon du vieil aage; aussi en porte je tantost le poil : et, de vray, la nouvelleté couste si cher jusqu'à cette heure à ce pauvre estat (et si je ne sc̄ais si nous en sommes à la derniere enchere), qu'en tout et par tout j'en quitte le party. Vivons, ma femme, vous et moy, à la vieille françoise. Or, il vous peult souvenir comme feu monsieur de La Boëtie, ce mien cher frere, et compagnon inviolable, me donna, mourant, ses papiers et ses livres, qui m'ont esté, depuis, le plus favory meuble des miens. Je ne veulx pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy : à cette cause, il m'a prins envie d'en faire part à mes amis. Et parce que je n'en ay, ce crois je, nul plus privé que vous, je vous envoye la lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduicte par luy en françois : bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que, n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais je laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous advertir de vostre debvoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy; car il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se peult alleguer en cela, beaucoup mieulx que je ne ferois moy mesme.

Sur ce, ma femme, je me recommande bien fort à vostre bonne grace, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris, ce 10 septembre 1570.

Vostre bon mary,

MICHEL DE MONTAIGNE.

IX

A MONSIEUR DUPUY¹,

Conseiller du roy en sa cour et parlement de Paris.

Monsieur, l'action du sieur de Verres, prisonnier, qui m'est tresbien cogneue, merite qu'à son jugement vous aportiez vostre doulceur naturelle, si en cause du monde vous la pouvez justement apporter. Il a faict chose non seulement excusable selon les loix militeres de ce siecle, mais necessere, et, comme nous jugeons, louable; il l'a faict sans doublet fort pressé et envis². Le reste du cours de sa vie n'a rien de reprochable. Je vous supplie, monsieur, y employer vostre attention; vous trouverez l'air de ce faict tel que je vous le represente, qui est poursuivi par une voye plus malicieuse que n'est l'acte mesme. Si cela y peult aussi servir, je vous veulx dire que c'est un homme nourri en ma maison, apparenté de plusieurs honestes familles, et surtout qui a tousjours vescu honnorablement et innocemment, qui m'est fort ami. En le sauvant, vous me chargez d'une extreme obligation. Je vous supplie treshumblement l'avoir pour recommandé, et, aprez vous avoir baisé les mains, prie Dieu vous donner, monsieur, longue et heureuse vie. Du Castera, ce 23 d'avril.

Vostre affectionné serviteur,

MONTAIGNE.

1. Il s'agit probablement de Claude Dupuy, né à Paris en 1545, et un des quatorze juges envoyés dans la Guyenne, d'après le traité de Fleix, en 1580. C'est peut-être dans cette circonstance que Montaigne lui adressa cette lettre de recommandation. J. V. L.

2. Malgré lui, *invitus*.

X

A MADAMOISELLE PAULMIER^{1.}

Mademoiselle, mes amis sçavent que dez l'heure que je vous eus veue, je vous destinay un de mes livres : car je sentis que vous leur aviez faict beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de monsieur Paulmier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé depuis à beaucoup plus que ne vault mon livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que je le deusse; et me ferez cette grace de l'aymer, ou pour l'amour de luy, ou pour l'amour de moy; et je garderay entiere la dette que j'ay envers monsieur Paulmier, pour m'en revencher, si je puis d'ailleurs, par quelque service.

1. Cette demoiselle, née en 1554, se nommoit Marguerite de Chaumont. Elle fut mariée en 1574 avec Julien Le Paulmier, et mourut en 1599.

FIN DES LETTRES DE MONTAIGNE

TABLE ANALYTIQUE DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES ESSAIS DE MONTAIGNE.

A

- ABRA,** fille de saint Hilaire, évêque de Poitiers, I, 253.
- Absence.** Ranime l'amitié des personnes mariées, IV, 101.
- Abus.** Fondement de tous les abus de ce monde, IV, 158, 159.
- ABYDÉENS.** Leur obstination à périr jusqu'au dernier, II, 71.
- Academiciens.** Leur sentiment moins aisé à défendre que ceux des pyrrhiens, II, 324 et suiv.
- Accidents funestes.** Supportés sans peine par certaines personnes, I, 295 et suiv. Accidents pires à souffrir que la mort, II, 58. Permet des gens du commun contre les savants les plus fâcheux de la vie, plus instructive que les discours des philosophes, IV, 187.
- Accointances domestiques.** Ce qu'il y faut rechercher, I, 208.
- ACHAIENS.** Détestoient toute sorte de tromperies dans les guerres, I, 24.
- Actions.** C'est miracle de pouvoir mêler à telles actions quelque image de justice, III, 247.
- Amour (I).** La cause de l'apaisement de sa femme qui lui reprochait d'entretien de plusieurs, I, 229.
- AMMIUS LAPIUS.** Sa mort, I, 74.
- AMMIUS BECHIUS (II).** Ne peut se résigner à faire de son mariage une ville qui n'était rentrée à lui par composition, I, 27.
- ANISCHYLUS.** Sa mort, I, 74.
- Age.** Quel est l'âge où l'homme est capable de plus grande action, II, 31. Il est de son corps et son esprit tout s'efforce, II, 314, 32.
- Antoine (I).** Ce que le Grec appelle d'apprendre à un enfant, I, 147. Comment il a été vaincu par trop d'assauts de l'ennemi pour échapper à la destruction, 361. Un Grec a été assassiné qui l'avait fait faire, II, 282. S'il est vrai qu'il ait été mis à l'assassin pour s'être trop fait envier de ses collègues, III, 175. Principes de

- prenoit en voyageant son logis dans les églises, 256. Ce qu'il jugeoit de l'amour, 364.
- AGIS, roi de Sparte.** Sa réponse remarquable à un ambassadeur de la ville d'Abdère, II, 184.
- AGRIGENTINS.** Elevoient des monuments à l'honneur des bêtes qui leur avoient été chères, II, 161.
- AIGUEMONT.** Voyez EGMONT.
- ALBE** (*Le duc d'*). Cruautés qu'il exerça à Bruxelles, I, 30. Comparé avec le connétable de Montmorency, III, 73.
- ALBIGEOIS.** Brûlés tout vifs pour ne vouloir pas désavouer leurs opinions, I, 299.
- ALBUCILLA.** Mort de cette Romaine, III, 5.
- ALBUQUERQUE.** Pourquoi, étant en danger de périr, prit un jeune garçon sur ses épaules, I, 275.
- ALCIBIADE.** Donna un soufflet à un grammairien qui lui déclara n'avoir pas un Homère, III, 184. Sa vie est une des plus riches et des plus désirables, au gré de Montaigne, 189. Pourquoi il coupa la queue et les oreilles à un fort beau chien qu'il avoit, 291. Ne vouloit point de musique à table, IV, 274.
- ALCMÉON.** A quelles choses il attribuoit la divinité, II, 262.
- ALÉSIA.** Deux événements extraordinaires concernant le siège de cette ville entrepris par César, III, 167.
- ALEXANDRE LE GRAND.** Sa cruauté envers Bétis, gouverneur de Gaza, I, 4, et contre la ville de Thèbes, 4. Pourquoi refuser de combattre la nuit, 29. En quel cas son intrépidité parut le plus, 129 *et suiv.* Blâmé par son père Philippe de ce qu'il chantoit trop bien, 290. Comment il se moqua de ses flatteurs, qui vouloient lui faire accroire qu'il étoit fils de Jupiter, 325. Profondément endormi un peu avant sa dernière bataille contre Darius, 336. De son cheval Bucéphale, 357. Pourquoi ne doit être jugé ni à table, ni au jeu, II, 3. Digne récompense qu'il donne à l'extrême adresse d'un art inutile, 12. Quelle odeur exhaloit son corps, 16. Sa valeur n'étoit point parfaite et universelle, 43 *et suiv.* Jugement général sur Alexandre, préférable à César même, III, 187. En quoi il est bien inférieur à Socrate, 257. Comment son père le reprit de sa libéralité, IV, 11.
- ALEXANDRE, tyran de Phères.** Pourquoi ne vouloit pas assister à la représentation des pièces tragiques, III, 109.
- ALEXANDRE VI, pape.** Comment il fut empoisonné avec son fils le duc de Valentinois, I, 254 *et suiv.*
- ALLEMANDS.** Quoique ivres, sont malaisés à vaincre, II, 48. Boivent également de tout vin avec plaisir, 50.
- ALPHONSE XI, roi de Castille.** En quoi trouvoit les ânes plus heureux que les rois, I, 329 *et suiv.* Fondateur de l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Echarpe en Espagne; règles qu'il leur donna, 362.
- ALVIANE** (*Barthélémy d'*), général vénitien. Pourquoi son corps fut rapporté à Venise à travers les terres des ennemis, I, 13.
- AMASIS, roi d'Égypte.** épouse une belle Grecque, mais sans en pouvoir jouir pendant quelque temps, I, 94.
- Ambassadeurs.** Surpris dans un mensonge par François I^{er}, I, 38 *et suiv.* Autre ambassadeur surpris en faute par Henri VIII, roi d'Angleterre, 39 *et suiv.* Si les ambassadeurs

d'un prince lui doivent rien cacher de ses affaires, III, 60.
Ambition. Plus difficile à dompter que l'amour, à en juger par l'exemple de César, III, 153. L'exemple de Ladislas, roi de Naples, semble prouver le contraire, 154. N'est pas un vice de petits compagnons, IV, 163.

Ame. Doit avoir quelque objet vrai ou faux dont elle puisse s'occuper, I, 18. Ne regarde pas les choses d'un même biais, 273. Elle se découvre en tous ses mouvements, II, 2. Donne aux choses telle forme qu'il lui plaît, *ibid.* Ce que la raison nous apprend de sa nature, 298. Grande diversité d'opinions sur l'endroit du corps où réside notre âme, 300. Différents sentiments sur l'origine de l'âme, 304. L'opinion de la préexistence des âmes, avant que d'être unies à nos corps, réfutée, 305 *et suiv.* Raisons d'Epicure, pour prouver que l'âme naît, se fortifie et s'affoiblit avec le corps, 308. L'âme de l'homme le plus sage sujette à devenir l'âme d'un fou, 310. L'immortalité de l'âme foiblement soutenue par les plus hardis dogmatistes, *ibid.* Sur quoi est fondée l'opinion de l'immortalité des âmes, 312 *et suiv.* Transmigration de l'âme d'un corps dans un autre, soutenue par Platon; comment réfutée par Epicure, 316 *et suiv.* Si les facultés et les inclinations de nos âmes dépendent de l'air, du climat et du terroir où nous vivons; quelle est la conclusion qu'on peut tirer de là, 343 *et suiv.* En quoi consiste le véritable prix de l'âme, III, 257 *et suiv.* En quoi paraît sa grandeur, IV, 280.

AMÉRICAINS. Ce fut leur grandeur et leur vertu qui les

livra à la perfidie et à la férocité des Espagnols, III, 16 *et suiv.* Magnificence des jardins de leurs rois, 16. Par quels moyens les Américains furent subjugués, *ibid. et suiv.* Comment ils ont été traités par les Espagnols, 17. Réponse vigoureuse et sensée que certains peuples d'Amérique firent aux Espagnols, qui les vouloient rendre tributaires, 18. Horrible boucherie que les Espagnols firent en Amérique de leurs prisonniers de guerre, 19 *et suiv.* Les richesses des Américains moins considérables qu'on n'avoit cru d'abord, et pourquoi, 22.

AMÉRIQUE. Quel compliment certains peuples d'Amérique firent à Fernand Cortez, I, 231. En quel sens les sauvages de l'Amérique sont barbares, 237. Excellence de leur police, *ibid.* Qualité de leur climat, 238. Leurs bâtiments, leurs lits, *ibid.* Leurs repas, leur boisson, leur pain, *ibid. et suiv.* Comment ils passent leur temps, 239. Où ils logent les âmes après la mort, *ibid.* Leurs prêtres et prophètes; en quoi consiste leur morale: comment traités si leurs prophéties se trouvent fausses, *ibid.* Leurs guerres, leurs armes, leurs combats, 240. Pourquoi ils mangent leurs prisonniers, *ibid.* Leurs guerres nobles et généreuses, *ibid.* Leur modération, leur cordialité, et comment ils usent de la victoire, *ibid.* Quelle est la jalousie de leurs femmes, 246 (Voyez *Sauvages.*)

AMESTRIS, mère de Xerxès. Inhumanement pieuse, II, 271.

Amitié. Le fruit le plus parfait de la société, I, 198. Quatre espèces de liaisons entre les hommes, auxquelles le nom d'amitié ne convient pas pro-

prement, *ibid.* Amitié contre nature, fort en usage chez les Grecs : ce qu'en jugeoit Montaigne, 201. Idée de l'amitié la plus accomplie, 203. En quoi se résout la vraie amitié, 204. Idée des amitiés communes, 205. Dans une amitié parfaite, c'est à celui qui reçoit que celui qui donne est obligé, *ibid.* L'amitié parfaite est indivisible, 207. Les amitiés ordinaires peuvent être partagées entre plusieurs personnes, *ibid.* Amitié unique et principale dénoue toutes autres obligations, *ibid.* Amitié des maris envers leurs femmes, restreinte par la théologie, 227. Le vrai but de l'amitié, IV, 103.

Amour. Comment se guérit, au jugement de Cratès, II, 239. Combien cette passion a d'empire sur l'esprit de l'homme, 334. Si les désirs que l'amour inspire aux hommes sont les plus violents, III, 452. Moyens dont on s'est servi pour les amortir, *ibid. et suiv.* Ses empêtements bannis du mariage et pourquoi, 307. Tout tend, parmi les hommes, à mettre en jeu cette passion, 316. Ce que c'est que l'amour, 344. Il rend l'homme ridicule, et semblable aux bêtes, *ibid. et suiv.* Ne doit point être condamné, puisqu'il nous est inspiré par la nature, 345. Parler discrètement de l'amour, c'est le rendre plus piquant, 348. L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueux et plus timide, n'en est que plus agréable, 349. L'amour doit être conduit par degrés et sans précipitation, *ibid.* Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légéreté et l'inconstance des femmes, 355. Pouvoir injuste que des amants favorisés s'attribuent

sur leurs maîtresses, 360. Avantages qu'on pourrait retirer de l'amour dans un âge avancé, 366. Quel est l'âge auquel l'amour convient proprement et naturellement, 369.

Amour conjugal. Doit être accompagné de respect, I, 228. **Amours dénaturées.** Vrai moyen de les décréditer, I, 114.

AMURAT. Immole six cents jeunes Grecs à l'ame de son père, I, 231.

AMYOT (Jacques). Loué de ce que, dans sa traduction de Plutarque, il n'a pas francisé les noms latins, I, 343. Éloge de son style, II, 74.

ANACHARSIS. Quel est, à son avis, le gouvernement le plus heureux, I, 332.

ANAXAGORAS. Le premier philosophe qui ait reconnu que toutes choses ont été faites et sont gouvernées par un esprit infini, II, 262.

ANAXARCHUS. Mis en pièces par le tyran Nicocréon ; sa fermeté dans la douleur, II, 55.

ANAXIMANDER. Son opinion sur la nature de Dieu, II, 262 ; et sur celle de notre ame, 299.

ANAXIMÈNES. Son opinion sur la nature de Dieu, II, 262.

ANDRODUS. Par quelle aventure il échappa à la mort qu'il alloit subir, II, 213 *et suiv.*

ANDRON, Argien. Traversoit Libye sans boire, IV, 241.

ANGLOIS. Vœu fort particulier de quelques gentilshommes anglois : réflexions à ce sujet, III, 105.

ANGUIEN. Voyez ENGHien.

Animaux. Voyez Bêtes.

ANTIGONUS. Comment se moque d'un poète qui l'avoit appelé *fils du Soleil*, I, 325. Comment punit les soldats d'Eumènes, son ennemi, après qu'ils le lui eurent livré entre les mains, III, 242. Comment il se dis-

pensa de rien donner à un philosophe cynique, IV, 180.
ANTIOCHUS. Dépouillé de ses conquêtes par une lettre du sénat romain, III, 103.
ANTISTHÈNES. Sa réponse à ceux qui lui reprochoient sa conversation avec les méchants, I, 275. Sa maxime sur la constance dans le malheur, 278. Quel étoit, selon lui, le meilleur apprentissage, II, 152. Sa réponse au prêtre qui l'initiant aux mystères d'Orphée, l'assuroit que ceux qui se vouoient à cette religion jouiroient d'un bonheur éternel et parfait après la mort, 171. Pourquoi il conseilloit aux Athéniens d'ordonner que les ânes fussent employés au labourage comme les chevaux, IV, 50.

ANTISTHÈNES ou ANTISTHÉNIUS, surnommé *Hercule*. Ce qu'il commandoit à ses enfants, IV, 36.

APOLLODORE, *tyran de Potidée*. Torturé par le souvenir de sa propre barbarie, II, 78.

Apparences. Dans la vie, le sage est déterminé par elle, II, 249 et suiv. Philosophes qui ont soutenu qu'il se trouvoit dans un même sujet des apparences contraires, 356. On ne peut rien juger définitivement d'une chose par les apparences que nous en donnent les sens, 376.

Approbation publique. Pourquoi doit être recherchée, III, 32 et suiv.

ARACUS, *amiral de Sparte*, I, 122.

ARCÉSILAS. Louable de ce qu'il savoit bien user de ses richesses, I, 281. Sa réponse à un jeune homme efféminé qui lui demandoit si le sage peut être amoureux, III, 369. Sa visite à Ctésibius malade, IV, 130.

ARCHIAS, *tyran de Thèbes*. Périt

dans une conspiration, pour avoir différé d'ouvrir une lettre, II, 75 et suiv.

ARCHILÉONIDE, *mère de Brasidas*. Pourquoi rejette l'éloge qu'on lui fait de son fils, I, 319.

Architecte. Courte harangue d'un architecte au peuple d'Athènes, I, 181. Du langage des architectes, II, 7.

ARCHYTAS. Sa modération dans la colère, III, 139. Quelle aversion il avoit pour une parfaite solitude, IV, 117.

Aréopage. Pourquoi ce vénérable sénat jugeoit de nuit, II, 329.

ARÉTIN (Pierre), S'il mérite le nom de *divin*, II, 8.

ARGENTERIUS (Jean Argentier), *médecin*, III, 209.

ARGIPPÉES. Peuple qui vivoit en sûreté sans armes offensives, III, 16.

ARIOSTE. A quel âge Montaigne cessa de prendre goût à ses ouvrages, II, 131. Ne peut être comparé à Virgile, 132.

ARISTARCHUS. Ce qu'il disoit pour se jouer de la présomption de son siècle, IV, 232.

ARISTIPPE. Sa réponse à celui qui lui disoit qu'il devoit aimer ses enfants, parce qu'ils étoient sortis de lui, I, 199.

A soulevé contre lui toute la philosophie par ses opinions hardies en faveur de la volupté et de la richesse, II, 152. Ses mœurs louées, 152. Pourquoi ne fait pas difficulté d'accepter une robe parfumée, 351. Pourquoi il souffre que Denys le Tyran lui crache au visage, *ibid*. Sa réponse à Diogène, qui lui dit que, s'il savoit vivre de choux, il ne feroit pas la cour à des tyrans, *ibid*. Quel fruit il avoit tiré de la philosophie, III, 58. Ce qu'il dit à des jeunes gens qui rougissoient de le voir entrer chez une courtisane, 354.

- ARISTODEMUS, roi des Messéniers.** Ce qui le détermine à se tuer, III, 295.
- ARISTON.** Comment il définit la rhétorique, II, 5. Son opinion sur la nature de Dieu, 263. A quoi comparoît une leçon, IV, 120.
- ARISTOTE.** Comment conduisit l'instruction d'Alexandre, I, 173. Comment définissoit l'amitié parfaite, 206. A quel âge il vouloit qu'on se mariât, II, 106 et suiv. Qualification ridicule qu'il donne à l'homme, 230. S'il est véritablement dogmatiste, 253 et suiv. N'avoit point d'opinion déterminée sur la nature de Dieu, 263. Censuré pour avoir considéré la privation comme un principe, 295. Combien il parut sensible à des médisances qu'on lui dit avoir été faites contre lui, III, 112. Sa réponse à celui qui demandoit pourquoi on se plaisoit à voir souvent les belles personnes, IV, 211. Ce qu'il dit à quelqu'un qui lui reprochoit d'avoir été miséricordieux envers un méchant, 217.
- ARIUS.** On ne peut rien conclure contre lui de la manière dont il mourut, I, 250.
- ARMÉNIE.** Ses montagnes sont quelquefois toutes couvertes de neige, I, 263.
- Armes.** Mauvaise coutume de ne les prendre que sur le point d'une extrême nécessité, II, 124. Armes des François, *ibid.*; des Mèdes, 125; des piétons romains, 126; des Parthes, *ibid.*
- Armoiries.** Incertaines, I, 344.
- ARRAS.** Étrange obstination de plusieurs de ses habitants, lorsqu'elle fut prise par le roi Louis XI, I, 296.
- ARRIA, femme de Cécina Pœtus.** Se poignarde elle-même, pour encourager son mari à éviter par sa mort le supplice qui lui étoit destiné, III, 174 et suiv. Belles paroles qu'elle dit après s'être donné le coup mortel, gâtées par Martial, qui a prétendu les embellir, 176.
- ARSAC (Le sieur d'), frère de Montaigne,** I, 234.
- ARTAXERXES.** Comment adoucit la rigueur de quelques lois de Perse, II, 157 et suiv.
- ARTIBUS, général de l'armée de Perse.** Comment son cheval fut cause de sa mort, I, 357.
- ASIATIQUES.** Pourquoi il, menoient en leurs guerres femmes et concubines parées de leurs plus riches joyaux, I, 350.
- ASINIUS POLLIO.** Ce qu'il trouvoit à reprendre dans les Commentaires de César, I, 141. Sa lâcheté de ne vouloir publier la critique d'un ouvrage qu'après que l'auteur de cet ouvrage seroit mort, III, 111 et suiv. Pourquoi il ne vouloit rien répliquer à Auguste, qui avoit fait des vers contre lui, IV, 31.
- Assassin.** Deux assassins de Guillaume I^{er}, prince d'Orange, III, 131 et suiv.
- ASSASSINS, peuple dépendant de la Phénicie.** Comment ils croient gagner le paradis, III, 132.
- ASSIGNE (Le sieur d'),** I, 25.
- ASSYRIENS.** Comment ils domptoient les chevaux dont ils se servoient à la guerre, I, 362.
- ASTAPA, ville d'Espagne.** Avec quelle fureur ses habitants se jettent dans un bûcher ardent avec leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'ils avoient de plus précieux, II, 70.
- ATALANTE.** Par quel moyen elle fut vaincue à la course, III, 285.
- Ataraxie des pyrrhoniens.** Ce que c'est, II, 247, 346 et suiv.
- Athéisme.** Rarement établi dans

- l'esprit de l'homme comme un dogme sérieusement digéré, II, 173.
- ATHÈNES.** Comment elle étoit aimée des étrangers, III, 313.
- ATHÉNIENS.** Leur superstition sur la sépulture des morts, cruelle et puérile, I, 17 *et suiv.* Comment ils en sont punis, 18. De leur dieu inconnu, II, 261. Pourquoi firent couper les pouces aux Æginètes, III, 108.
- Athlètes.** Leur force est plutôt vigueur de nerfs que de cœur, I, 160. Qui se sont privés des plaisirs de l'amour pour se conserver plus agiles et plus vigoureux, II, 107.
- ATLANTIDE, île.** Son étendue, I, 232. Ce ne peut être l'Amérique, 233.
- ATTICUS (Pomponius).** Sa mort volontaire, III, 6.
- AUBIGNY (Monsieur d')** assiégeant Capoue, I, 28.
- AUFIDIUS.** Sa mort, I, 74.
- AUGUSTE.** Il veut se venger de Neptune après une tempête, I, 22. Comment il témoigne son affliction pour avoir perdu quelques légions, 22. Conjugation de Cinna contre lui, découverte un peu avant l'exécution, 124 *et suiv.* Son discours à Cinna, 124. Sa clémence envers ce conjuré, et avantages qu'il en retira, 126. Son sommeil profond à l'heure d'une bataille, 337 *et suiv.* Quel âge il fixa pour l'exercice des charges de judicature, II, 31. Son caractère impénétrable aux plus hardis juges, 38. Libéral de dons, étoit avare de récompenses d'honneur, 95. Épigramme composée par lui, 210.
- AUGUSTIN (Saint).** Miracles attestés par lui, I, 194 *et suiv.* Quel dommage c'eût été que ses écrits eussent été perdus, II, 121.
- AURAT, ou plutôt DAURAT.** Mis par Montaigne au rang des meilleurs poëtes latins de son temps, III, 73.
- Auteurs.** Ne doivent écrire sur chaque sujet que ce qu'ils savent, I, 235. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, III, 68.
- Autruches.** Attelées à un coche, IV, 6.
- Avarice.** Ce qui la produit, I, 310.
- Aveugle.** Histoire d'un gentilhomme aveugle-né, II, 361. Exemple d'un homme devenu aveugle en dormant, III, 105.
- Avocats.** Comparés aux prédictateurs, I, 40. Persuadés quelquefois de la bonté d'une cause par leur propre passion, II, 331 *et suiv.* Trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble, 331.

B

Bains. Les anciens en usoient tous les jours avant le repas, I, 368. Leur utilité, III, 214. Chaque nation en fait un usage particulier, 215.

Baisers. Comment ont été avilis, III, 350,

BAJAZET I^{er}. Fit éventrer un soldat accusé d'avoir pris de la bouillie à une pauvre femme qui en sustentoit ses enfants, II, 81.

Barbare. Ce qu'emporte ce mot dans la bouche de chaque

peuple, I, 235. Il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, 241.

Bataille. Si, dans une bataille, il faut attendre l'ennemi, ou l'aller attaquer, I, 352 et suiv.
BATHORY (Étienne), roi de Pologne. Loué par Montaigne, I, 262.

BAYARD. Sa fermeté sur le point de rendre l'esprit, I, 15. Quel étoit son vrai nom, 345.

Beauté du corps. En quoi elle consiste, II, 220 et suiv. Si, sur cet article, les hommes ont quelque avantage sur les bêtes, 222. De quel prix est la beauté corporelle, III, 45 et IV, 211.

BEAUVASIS (L'évêque de). Vainqueur de plusieurs ennemis à la bataille de Bouvines, il les donnoit à d'autres pour les tuer ou les faire prisonniers, I, 320. Pourquoi il ne se servoit que d'une massue dans le combat, *ibid.*

BEBIUS, juge. Particularité remarquable de l'heure de sa mort, I, 74.

BÉDOINS. L'opinion qu'ils avoient d'une nécessité inévitale et préordonnée les engageoit à s'exposer dans les combats sans aucune précaution, III, 129.

BELLAY (Guillaume du). Jugement sur ses Mémoires, II, 143.

BELLAY (Martin du). Ses Mémoires historiques : ce qu'en pense Montaigne, II, 143.

BELLAY (Joachim du). Excellent poète françois, au jugement de Montaigne, III, 73.

BEMBO (Le cardinal), III, 341.
BERTHEVILLE, lieutenant du comte de Brienne, I, 29.

BESSUS. Paeonien. Comment il découvrit lui-même, sans y penser, le parricide qu'il avoit commis, II, 78.

Bêtes. Petites bêtes qui ne vivent qu'un jour, I, 83. Les bêtes sont sujettes à la force de l'imagination, 98 et suiv. Certains égards qu'on doit avoir pour les bêtes, II, 161. Exemples remarquables de cette espèce de respect, *ibid.* et suiv. Se communiquent leurs pensées aussi bien que les hommes, 182. Habiléte qu'on remarque dans leur conduite, 184 et suiv. Elles ont un langage naturel, 189 et suiv. Suisent librement leurs inclinations, 189. Leur subtilité dans leur chasse, 193 et suiv. Elles discernent ce qui peut les soulager dans leurs maladies, 194. Sont capables d'instruction, 195. Ont de l'équité, *ibid.* Leur amitié est plus vive et plus constante que celle des hommes, 205. Il y a des bêtes qui sont bizarres et extravagantes dans leurs amours comme les hommes, *ibid.* Bêtes qui paroissent entachées d'avarice, 208. Autres qui sont fort ménagères, *ibid.* Autres qui ont la passion de la guerre, *ibid.* Société qui s'observe entre les bêtes, 215. Pourquoi Moïse défendit de manger leur sang, 300.

BÉTIS, gouverneur de Gaza. Fait prisonnier par Alexandre-le-Grand, I, 4. Sa valeur et sa fermeté jusqu'à son dernier soupir, *ibid.* et suiv.

BÈZE. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poëtes latins de son temps, III, 56.

BIAS. Ce qu'il dit à des gens qui, se trouvant avec lui dans un vaisseau battu de la tempête, imploroint le secours des dieux, I, 275.

Bibliothèque. Ce qui sauva les bibliothèques du feu, lorsque les Goths ravageoient la Grèce I, 148. Situation et forme de

la bibliothèque de Montaigne,
III, 280 *et suiv.*

Bien. Nous le desirons avec d'autant plus d'ardeur que nous avons plus de peine à l'obtenir, III, 10. Le bien et le mal moral se trouvent en nous mêlés ensemble, 86.

Bien-être (Le). En quoi il consiste pour l'homme; opinions diverses à ce sujet, II, 346 *et suiv.*

Bien-faire (Le). Se juge par la seule intention, II, 42.

Biens véritables. Mettent l'homme au-dessus des injures, I, 278. *Biens de fortune :* en quel sens sont utiles à ceux qui les possèdent, 326. Moyen le plus sage de les distribuer en mourant, II, 115. Ce qui détermine certaines gens au choix qu'ils font des héritiers de leurs biens, 116. Selon Platon, c'est par les lois que doit être réglée la disposition de nos biens, *ibid.*

BION. Ce qu'il dit d'un roi qui, dans le deuil, s'arrachoit les cheveux, I, 21. Philosophe faux esprit fort, II, 172. Avec quelle franchise il décrivit son origine à Antigonus, IV, 108.

BIRON (Le maréchal de), maire de Bordeaux, IV, 140.

BLOSIUS (Caius). Sa réponse, qu'il auroit fait toutes choses pour son ami, très-raisonnable en un certain sens, I, 204.

BOCCACE. Son *Décaméron*, mis par Montaigne au rang des livres simplement plaisants, II, 130.

BODIN. Réfuté sur ce qu'il a dit de Plutarque, II, 141; III, 147.

BOETIE (Etienne de la). Auteur d'un discours intitulé *de la Servitude volontaire, ou le Contr'un.* Quelle en fut l'occasion et la matière, I, 164. A quel âge il le composa, 197. La Boëtie et Montaigne firent

leur alliance du nom de *frère*: ce qu'il faut entendre par là, 199. Comment, dès leur première rencontre, ils s'aimèrent de la plus parfaite amitié, 204. Regrets de Montaigne sur sa perte, 209 *et suiv.* Eloge qu'il en fait, 211 *et suiv.* Vingt-neuf sonnets composés par lui dans sa jeunesse, 213 *et suiv.* Ses excellentes qualités, III, 71.

Bœuf. Porté par une femme, qui s'y étoit accoutumée en le portant veau, I, 103. Bœufs qui comptoient jusqu'à cent, I, 197.

Boire. Plaisir de boire, le dernier dont l'homme est capable, II, 197.

Boiteux et boiteuse. Sur quoi est fondé un proverbe qui court depuis longtemps sur leur compte, IV, 178 *et suiv.*

BOJOCALUS. Réponse généreuse qu'il fit aux Romains, II, 59.

BOLESLAS III, roi de Pologne. Trahi, III, 241 *et suiv.*

BOLESLAS IV, roi de Pologne, dit le Pudique, III, 316.

BONIFACE VIII, pape. Son caractère, II, 38.

BONNES (Barthélémy de), au siège de Commercy, I, 25.

BORGIA (César), duc de Valentinois, I, 254 *et suiv.*

Borgne. Exemple d'un homme qui devint borgne pour avoir fait semblant de l'être, III, 104 *et suiv.*

BORROMÉE, cardinal. Austérité de sa vie, I, 309.

BOUCHET, auteur des Annales d'Aquitaine, I, 194.

Bouffons qui ont plaisanté en mourant, I, 296.

Bourreaux. De ceux qui ont consenti à être les bourreaux de leurs propres parents, III, 244.

BOUTIÈRES (M. de), II, 75.

BRÉSIL. Par qui cette contrée fut surnommée *la France an-*

- tarctique*, I, 232. Pourquoi ses habitants ne mourraient que de vieillesse, II, 232.
- BRIENNE (*Le comte de*), I, 29.
- BROUSSE (*Le sieur de La*), frère de Montaigne, II, 77.
- BRUTUS. Regrets de Montaigne sur la perte du livre qu'il avoit écrit, de *la Vertu*, II, 137. N'estimoit pas l'éloquence de Cicéron, *ibid.* et suiv.
- BUCÉPHALE, cheval d'Alexandre, I, 357.
- BUCHANAN. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 73.
- Bulle. Formulaire d'une bulle qui accorde à Montaigne la bourgeoisie romaine, IV, 134, 135.
- BUNEL (*Pierre*), II, 161.
- BURES (*Le comte de*), I, 62.

C

- CALIGULA. Ruine une belle maison; pourquoi, I, 21.
- CAMBYESES. Ce qui le détermina à faire mourir son frère, III, 295.
- CANIUS (*Julius*), noble Romain. S'appliqua en mourant à observer l'effet de la mort, II, 83 et suiv.
- CANNIBALES, ou sauvages de l'Amérique. Voy. AMÉRIQUE.
- CAPILUPUS (*Lælius*), fameux auteur de centons, I, 153.
- CARAFFE (*Antoine*), cardinal. Son maître-d'hôtel, II, 6 et suiv.
- CARNAVALET, le plus excellent homme de cheval du temps de Montaigne, I, 365.
- CARNÉADES. Trop passionné pour l'étude, I, 173. A soutenu que la gloire est désirable pour elle-même, III, 21. Noble sentiment de ce philosophe, *ibid.*
- CARO (*Annibal*). Éloge de ses lettres, I, 293.
- CARTHAGE. Ses habitants jetés dans une confusion soudaine par des terreurs paniques, I, 63.
- CARTHAGINOIS. Leur barbare superstition qui les portoit à immoler des enfants à Saturne II, 271. En quel cas ils punissoient leurs généraux victorieux, IV, 47.
- CASSIUS SEVERUS. Parloit mieux sans être préparé, I, 41. Mot de lui, II, 121.
- CASTALIO (*Sébastien*). Savant homme en Allemagne, meurt de misère, I, 258.
- CATENA. Supplice de ce brigand italien, II, 157.
- CATON l'ancien, ou le censeur. Sa parcimonie, II, 9. Reproche qu'on lui a fait de bien boire, 49. S'avisa trop tard d'apprendre le grec, III, 123.
- CATON le jeune. Comment il tourna en ridicule les plaisanteries que Cicéron avoit répandues dans un de ses plaidoyers, I, 181. Divers jugemens sur sa mort, 265 et suiv. Beaux traits de cinq poètes latins à sa louange, comparés et appréciés, 268. Caton tranquille à la veille d'une émeute publique où il devoit avoir beaucoup de part, 337. Sa vertu le porta à se donner la mort, II, 147. Avec quelle fermeté et sérénité d'âme il l'affronta, 148. Sa mort moins belle que celle de Socrate, 149. Sa vertu plus pure que celle de Caton le censeur, II, 123.

CATULLE. En quoi supérieur à Martial, II, 133.

CATULLUS (Q. Lutatius). Pourquoi il prit la fuite dans un combat, I, 319.

CAUNIENS. Bannissoient de leur pays les dieux étrangers, II, 287.

CAUPÈNE, en Chalosse (Le baron de), III, 216 et suiv.

CÉA, île de Négrepon. Histoire singulière d'une femme de cette île, II, 72 et suiv.

Cer/s. Attelés à un coche, IV, 6.

CÉSAR, excellent capitaine, eut l'ambition de se faire connoître aussi pour excellent ingénieur, I, 57. Ce qu'il dit à un soldat cassé de vieillesse, 81. Son intrépidité en présence de ses légions mutinées, 132. Moyens qu'il employa pour se faire aimer de ses ennemis, 132. Il marchoit tête nue devant son armée, 262. S'il pleura de bonne foi à la mort de Pompée, 270. Pourquoi il a écrit sa propre histoire, 288. De combien il s'endetta pour arriver au suprême pouvoir, 311. Il étoit fort bon homme de cheval, 357. Avoit un cheval singulier qui ne put être dressé que par lui, *ibid.* Pourquoi il fut appelé *sponda regis Nicomedis*, 372. Eloge de ses Commentaires, II, 139. On y a trouvé des méprises, 141. A quelle occasion Montaigne le traite de brigand, 148. Singulière preuve de clémence, 155. Quelle mort César trouvoit la plus souhaitable, III, 5. Il a vendu et donné des royaumes, lorsqu'il n'étoit que simple citoyen romain, 102. Les plaisirs de l'amour ne l'empêchèrent jamais de profiter des occasions de s'agrandir, 155 et suiv. Sa sobriété singulière, 156. A quel propos il fut traité d'ivrogne par Caton, *ibid.* Sa douceur et sa clémence envers

ses ennemis, *ibid.* Egards qu'il avoit pour ses amis, 157. Sa justice, *ibid. et suiv.* Son ambition effrénée a rendu sa mémoire odieuse à tous les gens de bien, 158. Ses Commentaires devroient être le bréviaire de tout homme de guerre, 161. Comment il rassoiroit ses troupes lorsqu'il les voyoit alarmées par la crainte des forces nombreuses de l'ennemi, *ibid.* Il accoutumoit ses soldats à lui obéir sans s'informer de ses desseins, 162. Amusoit ses ennemis pour les surprendre avec plus d'avantage, *ibid.* Vertu qu'il exigeoit de ses soldats, *ibid.* Il leur accordoit beaucoup de licence, et vouloit qu'ils fussent richement armés, *ibid.* Dans l'occasion, les traitoit avec beaucoup de sévérité, 163. Pourquoi il fit faire un pont sur le Rhin, *ibid.* Pourquoi il aimoit à haranguer ses soldats, *ibid.* Rapidité de ses expéditions militaires, 164 et suiv. Il vouloit tout voir lui-même, 165. Aimoit mieux une victoire gagnée par prudence que par la force des armes, *ibid.* Plus circonspect dans ses entreprises qu'Alexandre, il se jetoit hardiment dans le péril lorsque la nécessité le requéroit, 166 et suiv. Sa confiance et sa fermeté au siège d'Alesia, 167. Il n'approuvoit pas toute sorte de moyens d'obtenir la victoire, 168. Il savoit très bien nager, et en tira de très grands avantages, 169. Combien ses soldats lui étoient affectionnés *ibid. et suiv.* Exemples mémorables de leur intrépidité, de leur dévouement à son service, 170 et suiv. Inhumanité de César, engagé dans une guerre civile, 249. Comment sa robe troubla toute Rome, ce que sa mort n'avoit pas fait, 291.

CESTIUS. Comment il fut traité pour avoir méprisé l'éloquence de Cicéron, II, 138.

CHALCONDYLE, historien grec, III, 119.

Charges. Désignées par des titres trop éclatants, II, 8. Grandes charges données au hasard, IV, 46 et suiv. Ce que les sages recommandent à ceux qui exercent une charge publique, 141 et suiv. Pourquoi ils ne doivent pas trop se passionner, 142.

CHARILLUS, Lacédémonien. Sa retenue dans un accès de colère, III, 139.

CHARLES V, empereur. Ce qu'il disoit des capitaines et des soldats de François I^e, I, 58. Quelle fut la plus belle de ses actions, II, 107.

CHARLES VIII, roi de France. Quelle fut, en partie, la cause de la rapidité de ses conquêtes en Italie, I, 149. Service que lui rendit son cheval à la bataille de Fornoue, 357.

CHARONDAS. Châtoit ceux qui hantoient mauvaise compagnie, I, 275.

CHASTEL (*Jacques du*), évêque de Soissons. Sa mort volontaire, II, 72.

Chasteté. Devoir qu'il est difficile aux femmes d'observer dans toute sa rigueur, III, 324. Ce qui doit les encourager à la bien conserver, *ibid.* et suiv. Etendue de ce devoir, 329 et suiv. C'est de l'innocence de la volonté que dépend la chasteté; exemples divers, 332 et suiv. La curiosité sur l'article de la chasteté des femmes est ridicule et pernicieuse, 333 et suiv.

CHASTILLON (*L'amiral de*). Voyez COLIGNY.

Châtiments. Pourquoi ne devraient pas être infligés par des gens en colère, III, 136.

CHÉLONIS, fille et femme de rois

de Sparte. Sa tendresse et sa générosité, IV, 266.

Cheval. Chevaux destriers; pourquoi ainsi nommés, I, 356. Chevaux à changer au milieu de la course, *ibid.* Chevaux des Mamelucks fort adroits, 357. Du cheval d'Alexandre et de celui de César, *ibid.* Aller à cheval, exercice très salutaire, *ibid.* Gens de cheval; à quelle occasion les généraux romains leur ordonnaient de mettre pied à terre dans un combat, 358. Combats à cheval; quels en étoient les inconvénients, *ibid.* Les Massyliens se servoient de leurs chevaux sans selle et sans bride, 362. Chevaux farouches des Assyriens, *ibid.* Le sang et l'urine des chevaux dont on s'est abreuvé dans un cas de nécessité, *ibid.* Chevaux autant estimés et respectés des Américains que les Espagnols, 363. Chevaux éventrés pour se garantir du froid, 364. Chevaux tondus pour être menés en triomphe, *ibid.* Adresse surprenante d'un homme à cheval, *ibid.* et suiv. Autres exemples du même genre, 366.

Chèvres. S'affectionnent pour les enfants qu'elles nourrissent de leur lait, II, 118.

Chien. Animal capable de raison, II, 196 et suiv. Chien qui contrefait le mort, 196. Chien qui trouve le moyen de tirer de l'huile du fond d'une cruche, 198. Chiens dressés à combattre dans les armées, 200. Chiens de chasse, connaissent quel est le meilleur de leurs petits, 204. Chiens plus fidèles que les hommes, 212 et suiv. Chien des Indes, d'une magnanimité extraordinaire, 217.

CHILON. Précepte de lui, qui ne s'applique qu'aux amitiés communes, I, 205.

CHINE (*La*). Il y a dans ce

royaume des officiers établis pour récompenser les bonnes actions, aussi bien que pour punir les mauvaises, IV, 227.

CHIRON. Pourquoi refusa l'immortalité, I, 87.

CHRÉTIENS. Pourquoi ne doivent point autoriser leur religion par les événements, I, 249, 250. Leur zèle plein d'injustice et de fureur, II, 170. Sur quoi est fondée la profession qu'ils font de leur religion, 171 *et suiv.*

Christianisme. Quelle est la marque du vrai christianisme, II, 167.

CHRYSIPPE. Combien il aimoit à charger ses livres de citations, I, 114, 152. Comment il vient à connoître que les chiens raisonnent, 195. Jusqu'où il a multiplié les dieux, II, 264. Raison ridicule dont il se sert pour prouver que l'âme réside autour du cœur, 301.

CICÉRON. Conseilloit la solitude, I, 283 *et suiv.* Le peu de solidité de ce conseil, 283. Dans quelle vue il a publié des lettres qu'il avoit écrites à ses amis, 288. Pourquoi il donna la liberté à un de ses esclaves, 291. Quel jugement Montaigne faisoit des ouvrages philosophiques de Cicéron, II, 135. Eloge de ses lettres à Atticus, 136. Caractère de cet orateur, 137 *et suiv.* Sa poésie méprisée par Montaigne, *ibid.* Son éloquence incomparable a trouvé des censeurs, 137. S'il a méprisé les lettres dans sa vieillesse, 245. Quelle manière de philosophe étoit le plus à son goût, 253.

CIMBER, un des conspirateurs contre César : ce qu'il dit en s'engageant dans cette entreprise, II, 48.

Cimetières. Pourquel ont été

placés dans l'intérieur des villes, I, 79.

CINÉAS, conseiller de Pyrrhus. Comment il réprime la vaine ambition de ce prince, I, 332 *et suiv.*

CINNA. Sa conjuration contre Auguste, et clémence de celui-ci, I, 124 *et suiv.*

CIPPUS. Comment il lui vint des cornes au front, I, 90.

Civilité. Trop d'exactitude y est blâmable, I, 51. Avantages d'une civilité bien entendue, 52.

CLEANTHES. Opinion peu déterminée qu'il avoit sur la nature de Dieu, II, 263. Sa résolution à mourir, III, 7. Combien il gagnoit par le travail de ses mains, IV, 145.

CLEOMÈNES, fils d'Anaxandrides, roi de Sparte. Croyoit tout permis contre un ennemi, I, 27. Ce qu'il répondit à des ambassadeurs de Samos, 181. Sa réponse à ses amis, qui, le voyant pendant sa maladie sujet à des fantaisies particulières, lui en faisoient des reproches, II, 328. Comment il se moqua d'un rhétoricien qui haranguoit sur la vaillance, III, 137.

CLEOMÈNES III. Attend la dernière extrémité pour se donner la mort, II, 64.

CLIMACIDES, femmes de Syrie.

Quel étoit leur office, II, 192. **CLODOMIRE, roi d'Aquitaine.** Par son opiniâtreté à poursuivre son ennemi vaincu, il perd la vie, I, 350.

CLOVIS. Quel salaire obtinrent de lui trois esclaves qui avoient trahi leur maître, III, 242.

Coches. De quel usage ils ont été dans la guerre, IV, 4. Leur usage pour le luxe, 5.

Coucage. Maintes gens s'en effraient, mais beaucoup en tirent profit, I, 909. Braves

gens qui furent cocus, et qui le surent sans exciter de tumulte, III, 326. Mal qu'on est obligé de tenir secret, 335.

CÆLIUS, l'orateur. S'emporte contre un homme qui, pour ne pas l'irriter, évitoit de le contredire, III, 140.

Colère. Des châtiments infligés dans la colère, III, 136. Modération de quelques grands hommes dans des accès de colère, 138 *et suiv.* La colère, passion sujette à s'applaudir, 139. Il vaut mieux la laisser éclater que de la tenir renfermée, 141. Règles à observer en faisant éclater sa colère, *ibid. et suiv.* Si la colère peut servir d'aiguillon à la vaillance et à la vertu, 143.

COLIGNY (Gaspard de), seigneur de Chastillon-sur-Loing, amiral de France, III, 170.

Collèges, sévèrement jugés par Montaigne, I, 173 *et suiv.* Cruautés qu'on y exerce contre l'enfance, 175.

Combattre à l'épée et à la cape, usage pratiqué par les anciens Romains, I, 368.

Comédiens, qui pleuroient encore au sortir du théâtre, où ils avoient été attendris par leur rôle, III, 294.

Comédies françaises. Du temps de Montaigne, manquoient d'invention, II, 132.

COMINES (Philippe de). Jugement qu'en fait Montaigne, II, 142. Mot de cet historien critiqué, IV, 56.

Commander. S'il est plus doux de commander que d'obéir, I, 327. A qui il appartient de commander, *ibid.*

Commentateurs. Pourquoi il y en a un fort grand nombre, IV, 221 *et suiv.*

Conférence. Son utilité, IV, 35. Exercice plus avantageux que celui des livres, *ibid.* Pourquoi l'on y doit admettre les répar-

ties vives et hardies, 54 *et suiv.*

Confiance. Elle doit être ou paroître exempte de crainte, I, 130 *et suiv.* Confiance envers des troupes suspectes, qui eut un heureux succès, 132.

Conjurations. S'il est dangereux de les prévenir par des exécutions sanglantes, I, 124 *et suiv.* Conseil donné à un tyran pour l'en mettre à couvert, 132.

Connaissance des choses. A quel usage doit être employée, I, 300. A quoi se réduit notre connaissance des choses naturelles, II, 194. Jusqu'où peut atteindre l'humaine connaissance, 323 *et suiv.*

CONRAD, marquis de Montferrat, III, 132.

CONRAD III. Comment il fut réconcilié avec Guelphe, son grand ennemi, I, 2.

Conscience. Sa force, II, 77 *et suiv.* Ne laisse pas le crime long-temps secret, 78 *et suiv.* Fruit de la bonne conscience, 79. Satisfaction qui y est attachée, III, 253.

Conseils. Ils sont indépendants des événements, III, 262.

Constance. Comment définie, et en quoi elle consiste, I, 48. Constance au milieu des malheurs, 279. Constance dans la douleur : exemples sur ce sujet qui tiennent de la fureur, II, 55.

Converser. Combien il est utile de savoir converser familièrement avec toute sorte de gens, III, 270 *et suiv.* Il faut se mettre au niveau de ceux avec qui l'on converse, 271. Comment on peut juger la capacité d'un homme dans la conversation, IV, 51. Utilité dans la conversation des reparties vives et hardies, 54 *et suiv.*

CORNELIUS GALLUS. Sa mort, I, 74.

Corps. Les exercices du corps et la bienséance extérieure, considérable partie de l'éducation des enfants, I, 172 et suiv. Diversité d'opinions sur la matière qui produit le corps de l'homme, II, 317. Avantages de la beauté du corps, III, 45. La santé, la vigueur du corps, est cause des élancements extraordinaires de l'esprit, 300.

CORRAS, conseiller au parlement de Toulouse. Son opinion dans l'affaire du faux Martin Guerre, IV, 174.

CORTEZ (Fernand). Compliment singulier que lui adressent des peuples d'Amérique, I, 231. Quelle idée les ambassadeurs du roi de Mexique lui donnèrent de la grandeur de leur maître, *ibid.*

Cossitus (Lucius). De femme, changé en homme, I, 90.

COTVS, roi de Thrace. Pourquoi il casse de beaux vases après les avoir payés libéralement, IV, 153.

Couardise. Voyez *Poltronnerie*. **Courtisan (Le),** livre italien cité, I, 362.

Courtisans. Avec quelle bassesse ils cachent aux princes leurs défauts, IV, 30.

Coutume. Sa force, I, 103 et suiv. Étranges impressions qu'elle fait sur nos âmes, 106. Coutumes bizarres de divers peuples, 107 et suiv. Combien est impérieux le joug de la coutume, 112. C'est l'unique fondement de quantité de choses très autorisées dans le monde, 114. Des coutumes anciennes, 367 et suiv. Coutumes établies dans un pays directement contraires à celles de quelque autre pays, IV, 240.

CRASSUS (Publius). Pourquoi

fait donner le fouet à un ingénieur, I, 59.

CRATÈS. Sa réponse à celui qui lui demandoit jusqu'à quel temps il falloit philosopher, I, 137 et suiv. Sa recette contre l'amour, II, 239 et suiv. Ce qu'il pensoit de notre âme, 299. Singulières dispositions qu'il fit à sa mort, IV, 67.

Crédulité. Marque de foiblesse, I, 191 et suiv.

CRÉMUTIUS CORDUS. Voyant qu'on brûloit ses livres, se fait mourir lui-même, II, 121.

CRÉTOIS. Imprécations qu'ils faisoient contre ceux qu'ils haïssent beaucoup, I, 112. Crétos réduits à boire l'urine de leurs chevaux, 363.

Crime. La peine naît avec lui, II, 78.

Criminels. Livrés aux médecins pour être anatomisés en vie, III, 99.

Crocodile. Quel secours il reçoit du roitelet, et quels égards il a pour lui, II, 216.

CRÈSUS. Acte barbare de ce prince, III, 120.

Croyants. Si la multitude des croyants est une bonne preuve de la vérité, IV, 170 et suiv.

Cruauté extrême, II, 158. Conséquences de la cruauté qu'on exerce sur les bêtes, *ibid.* et suiv. La cruauté est l'effet de la poltronnerie, III, 110. Un premier acte de cruauté en produit d'autres nécessairement, 117. Exemple remarquable sur ce sujet, *ibid.* et suiv.

Cuisines portatives en usage chez les Romains, I, 370.

Curiosité. Celle qui doit être inspirée aux jeunes gens, I, 163. Curiosité, passion avide et gourmande de nouvelles, II, 75. Funestes effets de la curiosité, 241. Est vicieuse

partout, mais où pernicieuse, III, 333 *et suiv.*

Cyniques. Appeloient *vice* de n'oser faire à découvert ce que nous faisons en secret, II, 354 *et suiv.* Jusqu'où alloit leur impudence, 355 *et suiv.*

CYRUS. Défense qu'il fit à ses enfants de voir et de toucher son corps après sa mort, I, 16. Pourquoi fut battu à l'école, 146. Établit le pre-

mier des chevaux de poste, III, 95. Exemple de sa libéralité après qu'il fut roi, d'où les princes peuvent apprendre à bien placer leurs dons, IV, 10. Comment il se mit à couvert des traits de la belle Panthée, sa captive, 154.

CYRUS le jeune. Pourquoi il se préféroit à son frère Artaxerxes, II, 49.

D

DAMINDAS, *Lacédémonien.* Sa généreuse réponse à quelqu'un qui menaçoit les Lacédémoniens de la puissance de Philippe, II, 58 *et suiv.*

DANDAMIS, *sage indien.* Ce qu'il blâmoit dans Socrate, Pythagore, Diogène, III, 239.

DARIUS. Proposition qu'il fait à des Indiens qui mangeoient leurs pères trépassés, et aux Grecs qui les brûloient, I, 113. **DAVID.** Comment et par qui ses psaumes doivent être chantés, II, 22 *et suiv.*

Défaits. Raisons que nous avons tous de supporter les défauts d'autrui, IV, 41.

Délibération. Doit précéder nos engagements dans les affaires et surtout dans des querelles, IV, 159 *et suiv.*

Déluges. Ont causé de grands changements sur la terre, I, 233.

DÉMADES, *Athénien.* Jugement qu'il prononce contre un homme qui vendoit les choses nécessaires aux enterrements, I, 102 *et suiv.*

DÉMÉTRIUS. Son jugement sur la voix du peuple, III, 26.

DÉMOCRITE. Comparé avec Héraclite, pourquoi lui est pré-

féré, II, 3. Un jour qu'on lui avoit servi des figues qui sentoient le miel, il se mit d'abord à rechercher la cause physique de ce goût, 257. Comment sa servante mit fin à cette recherche, *ibid.* Opinion vague qu'il avoit de la nature de Dieu, 263.

DENISOT (Nicolas). Poète moins connu par ce nom que par celui de *comte d'Alsinois*, anagramme de son nom, I, 345.

DENYS. Voyez *DIONYSIUS*.

Desir. S'accroît par la difficulté d'obtenir une chose, III, 11.

Deuil. Comment les femmes le portoient anciennement, et devroient le porter encore, selon Montaigne, I, 372.

Devins (Faux). Comment traités par les Scythes, I, 240 *et suiv.*

Dévotion supercéleste. Ce qu'en jugeoit Montaigne, III, 38 *et suiv.*

DIAGORAS. Sa réponse à ceux qui lui montroient des tableaux de gens échappés du naufrage, I, 46. Nioit ouvertement l'existence de Dieu, II, 264.

DICÆARCHUS. Ce qu'il pensoit de notre ame, II, 299.

DIEU. Les hommes ne doivent

pas l'invoquer indifféremment à toute occasion, II, 20. Il faut avoir l'ame nette quand on le prie, *ibid.* Prier Dieu seulement par coutume, en quoi blâmable, 21. Le nom de Dieu ne doit pas entrer dans nos discours ordinaires, 26. Dieu doit être prié rarement, et pourquoi, *ibid.* Dieu se fait connoître par ses ouvrages visibles; ce qui devroit nous y attacher solidement, II, 171. Sa nature ne doit point être recherchée trop curieusement par l'homme, 242. A quoi se réduisent nos notions sur la Divinité, 243. Idées que les histoires païennes nous donnent de Dieu, 260 *et suiv.* Diverses opinions des philosophes sur la nature de Dieu, 262 *et suiv.* Des hommes en faire des dieux, c'est la dernière des extravagances, 264 *et suiv.* Il est ridicule de raisonner de Dieu par comparaison à l'homme, 270; et de juger du pouvoir et des perfections de Dieu par rapport à nos conceptions et par rapport à nous, 273 *et suiv.* Arguments que la philosophie a imaginés pour et contre une Divinité, également frivoles, 277 *et suiv.* Dieu seul a une substance réelle et constante, 380. Comment son nom peut être accru, III, 18.

Dieux qui épousent les querelles des hommes, II, 284 *et suiv.* Dieux étrangers bannis par les Cauniens, 287. Puissance des dieux bornée à certaines choses, *ibid. et suiv.* Dieux chétifs et populaires, 288.

DIOCLETIEN. Pour quelle raison il ne voulut point reprendre le gouvernement de l'empire, auquel il avoit renoncé, I, 331.

DIODORUS le dialecticien. Sa

mort soudaine causée par la honte, I, 9.

DIOGÈNE le cynique. Comment il en usoit avec ses amis quand il avoit besoin d'argent, I, 206. Diogène plus mordant que Timon, II, 4. Impudence de ce philosophe, 355. Raillé sur ce qu'en plein hiver il embrassoit tout nu une statue de neige, IV, 152.

DIOGÈNE LAERCE. Ce qu'en pensoit Montaigne, II, 138.

DIOMÉDON, capitaine athénien. Condamné injustement à la mort, prie pour ses juges, I, 17.

DIONYSIUS le père, tyran de Syracuse. Sa cruauté au siège de Rhége, I, 3. Grand chef de guerre, voulut encore s'illustrer par la poésie, 57. Conseil qu'il reçut pour se mettre à l'abri des conjurations, 133. Comment il se moquoit des grammairiens, des musiciens et des orateurs, 141. Comment il traita un Syracusain qui tenoit ses richesses cachées dans la terre, 314. Sa poésie méprisée aux jeux olympiques, III, 40. Quelle fut la cause de sa mort, 41. Pourquoi il condamna Philoxène aux carrières, et Platon à être vendu esclave, IV, 31.

DIOSCORIDE, île de la mer Rouge. Habitée par des chrétiens d'un genre tout particulier, II, 25.

Disputes mal conduites. Mauvais effets qu'elles produisent, IV, 37. C'est l'ordre et la conduite qui donnent du prix à la dispute, 40. Les disputes sont infinies parmi les hommes, et ne roulent la plupart que sur des mots, 224 *et suiv.*

Dissimulation. Inconvénients dont ce vice est accompagné, III, 55.

Diversion. Consoler par diversion; de quelle utilité, III,

283 et suiv. Cette voie utilement employée dans la guerre et les négociations, 284 *et suiv.* Est une recette utile aux maladies de l'ame, 286; et en particulier contre l'amour, 289 *et suiv.*

Divination. Son étrange origine, I, 45. Quelles sont les voies naturelles qui y conduisent, II, 334.

Divorce. Si, par l'interdiction du divorce, on arresseré les nœuds du mariage, III, 15.

Doctrine nouvelle. Pourquoi il est bon de s'en défier, selon Montaigne, II, 336 *et suiv.*

Dogmatistes. A quoi se réduit leur profession, II, 252.

Dormir. Sommeil profond de grands personnages dans leurs plus importantes affaires, I, 336 *et suiv.* Nations où les hommes dorment et veillent par demi-années, 338.

Douaire. Gros douaire est la ruine des familles, II, 114.

Douleur. Le pire accident de notre être; comment peut être adoucie, I, 302. Plusieurs

exemples de fermeté dans la douleur, 304 *et suiv.* Opinion de la douleur, sur quoi fondée, 316. N'est pas toujours à fuir, II, 235. Tient à la volupté par un bout, III, 86. Plaisant moyen de la divertir, 232.

DREUX (bataille de). Ses accidents les plus remarquables, I, 339.

Drogues médicinales. Forfanterie employée dans leur choix et leurs doses, III, 221.

Drogues odoriférantes. Mêlées avec les viandes, II, 18.

DRUSUS (Livius). Ce qu'il dit d'un architecte qui lui offroit de disposer sa maison de telle sorte que ses voisins n'y auroient aucune vue, III, 255 *et suiv.*

Duels. C'est par lâcheté qu'on y a introduit des seconds, des tiers, etc., III, 112 *et suiv.* Histoire d'un duel entre des François à Rome, 113.

DURAS (madame de). Fin de chapitre adressée à cette dame III, 223.

E

Echecs. Quel jugement Montaigne faisoit du jeu des échecs II, 3. Ce jeu peut nous aider à nous connoître nous-mêmes, *ibid.*

Ecrits obscurs. Trouvent toujours des interprètes qui leur font honneur, II, 357 *et suiv.*

Ecriture sainte. S'il faut la mettre entre les mains du petit peuple II, 22 *et suiv.*; et la traduire en toutes sortes d'idiomes, 23.

Ecrivains. Pourquoi les écrivains ineptes devroient être

réprimés par les lois, IV, 62 *et suiv.*

ÉDOUARD I^{er}, roi d'Angleterre. Pourquoi il veut que ses os soient portés dans l'armée de son fils, lorsqu'il marchera contre les Écossois, I, 14.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre. Pourquoi, à la bataille de Crécy, il ne veut pas envoyer du secours au prince de Galles, I, 319 *et suiv.* Ce qu'il disoit de Charles V, roi de France, III, 91. Pourquoi, en faisant une paix générale avec la France, il ne voulut pas ter-

miner le différend du duché de Bretagne, 98.

ÉDOUARD, prince de Galles, fils du précédent. Comment sa colère fut apaisée en Guienne par la valeur de trois gentils-hommes françois, I, 1.

Éducation des enfants. Ouvrage tout plein de difficultés, I, 154 et suiv. Éducation des enfants doit être conduite sans violence, 175. Effets d'une bonne éducation, III, 71. L'éducation fortifie les inclinations naturelles, loin de les changer, 258.

ÉGINARD, chancelier de Charlemagne, II, 143.

EGMONT (Lamoral, comte d'), I, 30.

Éguillettes ou aiguillettes. D'où procède ce qu'on a nommé nouement d'aiguillettes, I, 91. Mal d'imagination, guéri par un moyen fondé sur le même principe, *ibid.* et suiv.

ÉGYpte. Serment des juges d'Égypte, III, 241. Pourquoi l'on y ordonna, par une loi expresse, que les corps des belles et jeunes femmes seroient gardés trois jours, avant que d'être mis entre les mains de ceux qui devoient les embaumer, 351.

ÉGYPTIENS. Comment, au milieu de leurs festins, rappeloient aux conviés l'idée de la mort, I, 80. Pourquoi ils avoient le crâne plus dur que les Perses, 261. Les Égyptiens offroient à leurs dieux des pourceaux en figure, II, 157. Adoroient dans les animaux quelque image des facultés divines, 161; et portoient le deuil à leur trépas, 162. Leur prudence impudente au sujet de leurs dieux, 265.

Éléphants. Dressés à danser au son de la voix, II, 198. Subtilité et pénétration de ces animaux, 199. Si les éléphants

ont quelque sentiment de religion, 201. Éléphant rival d'Aristophane le grammairien, 207. Éléphant touché de repentir, 217.

Éloquence. Elle a plus contribué que les armes à l'avancement des grands personnages de Rome, II, 6. En quel temps elle y a le plus fleuri, *ibid.* Ce qui constitue la véritable éloquence, III, 338 et suiv.

EMMANUEL, roi de Portugal. Édit cruel qu'il fit publier contre les Juifs, I, 298. Effet horrible qui en résulte, *ibid.* et suiv.

EMPÉDOCLES. Pourquoi refuse la royauté que lui offroient les Agrigentins, I, 138. Son opinion touchant la nature de Dieu, II, 262.

Empereurs romains. Pourquoi les dépenses qu'ils faisoient pour les spectacles publics étoient injustes, IV, 10.

Encens. Son usage dans les églises, sur quoi fondé, II, 18 et suiv.

Énéide. Si ce poème et l'*Orlando furioso* peuvent être comparés ensemble, II, 131.

Enfants. Le mensonge et l'opiniâtreté doivent être d'abord réprimés en eux, I, 37. Combien il importe de les corriger de bonne heure, 105. Il n'est pas aisé de prévoir, par leurs premières actions, ce qu'ils seront un jour, 154. Le succès de l'éducation d'un enfant dépend du choix que l'on fera de son gouverneur, 155. Utilité des voyages pour les enfants, 159. Pourquoi ils ne devroient point être élevés auprès de leurs parents, *ibid.* Doivent être dressés à avoir en compagnie les yeux ouverts sur tout ce qui s'y passe, 163. Il faut leur inspirer la sincérité et une honnête curiosité, *ibid.* En quel temps doivent

être instruits dans les sciences, 168. A quoi on peut connoître qu'un enfant est bien ou mal né, 171. Un enfant est capable de recevoir les leçons de philosophie, *ibid. et suiv.* Les enfants ne doivent pas être engagés à l'étude par sévérité, 176. Doivent être corrigés de toute humeur étrange et particulière, 176; et formés à toute sorte de coutumes et même à pouvoir souffrir quelques excès, *ibid.* C'est par leurs actions qu'on doit juger des progrès qu'ils font, 178. Doivent être plus soigneusement instruits dans la connaissance des choses que dans celle des mots, *ibid. et suiv.* Ne doivent pas s'embarrasser de débrouiller des subtilités sophistiques, 182. Socrate veut qu'on leur donne un beau nom, 342. D'où vient que leur affection envers leurs pères est moins grande que celle de leurs pères envers eux, II, 101 *et suiv.* Violence dans leur éducation, condamnée, 105. Vrai moyen de se faire aimer de ses enfants, *ibid.* L'appellation paternelle ne doit pas leur être interdite, 110. Ils doivent être admis à vivre familièrement avec leurs pères, lorsqu'ils sont d'âge pour cela, *ibid.* On a raison de les empêcher de contrefaire les défauts naturels, III, 105. Ne devroient pas être abandonnés indiscrètement au gouvernement de leurs parents, 135 *et suiv.* Patience merveilleuse d'un enfant lacédémoneen, 147.

Enfant monstueux. Sa description, III, 133.

Enfantement. Douleurs qui l'accompagnent, supportées sans peine, I, 304. Exemple remarquable sur cela d'une dame romaine, 305.

ENGHien (Le duc d'). Fut sur le point de se tuer, croyant avoir perdu la bataille de Cerisoles, qu'il gagna, II, 64. *Ennemi vaincu.* S'il faut le poursuivre à outrance, I, 348 *et suiv.*

Enthousiasme. Élève l'homme au-dessus de lui-même, II, 56.

EPAMINONDAS. Sa fermeté dans une accusation qui lui fut intentée devant le peuple thébain, I, 3. Mot excellent de lui, 67. Comment il qualifioit les deux victoires qu'il avoit remportées contre les Lacédémoniens, II, 122. Pourquoi il refusa des richesses légitimes, 145. Fut, selon Montaigne, le plus excellent homme dont on ait connaissance, III, 187. Caractère de sa valeur, de son courage et de son habileté dans la guerre, *ibid.* Son savoir, ses moeurs, sa vertu pleine partout et uniforme, 188. Sa résolution à demeurer constamment attaché à la pauvreté : ce qu'en jugeoit Montaigne, *ibid.* Preuves palpables de sa bonté, de son équité et de son humanité, 189. Sa douceur et sa courtoisie dans le fort du combat, *ibid.* Jusqu'où il portoit la délicatesse sur l'article de la justice, *ibid. et 247.*

Épée. L'arme la plus sûre et la plus utile dans un combat, I, 359 *et suiv.*

ÉPICHARIS. Accusé d'avoir trempé dans une conspiration contre Néron : sa fermeté dans les tourments, III, 147.

ÉPICURE. Dispense son sage de la prévoyance et du souci de l'avenir, I, 12. Ne mettoit aucune citation dans ses écrits, 152. Sa lettre à Méhiœus, 173. Ce qu'il pensoit des richesses, 310. S'il n'auroit pas préféré ses ouvrages à

des enfants nés de lui, II, 121. Ses dogmes irréligieux et délicats, sa vie dévoteuse et laborieuse, 152. Comment Épicure représentoit les dieux, 264. Opinion de ce philosophe à l'égard des plaisirs obscènes, 353. Conseilloit de fuir la gloire, III, 19; et il n'y étoit pas insensible lui-même, *ibid.* Lettre qu'il dicta un peu avant son dernier soupir, 20.

Épicuriens. Extravagance de leurs principes de physique, II, 302. Pourquoi ils déchargeoient la Divinité de toute sorte de soins, 332 *et suiv.*

ÉPIMÉNIDE. Son sommeil durant cinquante-sept ans, I, 338.

Épingle. Femme guérie de l'imagination d'avoir avalé une épingle, I, 97.

Éponge. Usage qu'en faisoient les anciens Romains, I, 369.

ÉQUICOLA, théologien, III, 341.

ESCALIN (Antoine). Moins connu par ce nom, qui étoit son vrai nom, que par celui de capitaine Poulin et du baron de La Garde, I, 345.

Escares, poissons. Comment s'assistent les uns les autres, II, 203.

Esclave, récompensé et puni pour avoir trahi son maître, III, 242.

Escrime. Exercice qui n'a rien de noble, III, 114 *et suiv.* Est inutile et dommageable dans les combats, 116. Il est mal-séant et pourquoi, *ibid.*

ESCRUT (Le seigneur de l') au siège de Reggio, I, 25.

ÉSOPE. Quel cas Montaigne fait de ses fables, II, 131. A quelle occasion il lui donne le titre de *grand homme*, IV, 287.

ESPAGNOL. Fermeté d'un paysan espagnol mis à la torture la plus violente, III, 147.

ESPAGNOLS. Avec quelle barbarie, ils traitèrent les Amé-

ricains, IV, 18. Cruautés qu'ils exercerent contre le dernier roi du Pérou, 20; et contre celui de Mexico, *ibid. et suiv.* Boucherie qu'ils firent de leurs prisonniers de guerre, 21.

Espérance. Jusqu'où doit nous accompagner, II, 64.

Esprit. Les hommes ne sont pas moins attachés aux productions de leur esprit qu'à leurs enfants, II, 119 *et suiv.* Pourquoi il est dangereux de commencer tard à faire imprimer les productions de son esprit, IV, 208 *et suiv.*

Esprit humain. Comment défini, II, 321. Pourquoi est incapable d'arriver à la connaissance évidente des choses, 323. Jugements de l'esprit dépendant des altérations du corps, 328. Son infirmité malaisée à découvrir, 329. Est grand ouvrier de miracles, 340. Comment se détermine à choisir entre deux choses indifférentes, III, 9. La plupart des esprits ont besoin de matière étrangère pour s'exercer, 268. Il est occupé ou détourné par très peu de chose, 291; et déterminé par de pures imaginations, par des objets chimériques, 292. Il est trop étroitement uni au corps, 300. Vanité de ses recherches, qui paroît en ce qu'il s'attache souvent à découvrir les causes d'un fait avant que d'être assuré de ce fait, IV, 168. Il se forge des raisons des choses les plus vaines, 184.

Esprits simples. Propres à devenir bons chrétiens, II, 14. Esprits médiocres, sujets à s'égarer, *ibid.* Grands esprits, chrétiens les plus accomplis, *ibid.* Quels esprits sont les mieux disposés à se soumettre à la religion et aux lois poli-

- tiques, 251. Esprits communs, plus propres aux affaires que les subtils, III, 88.
- ESSÉNIENS.** Comment ils se maintenoient sans l'usage des femmes, III, 346.
- ESTAMPES** (*Madame d'*), II, 143.
- ESTISSAC** (*Madame d'*). Citée comme un exemple d'affection maternelle, II, 100 et suiv.
- ESTRÉE** (*Le seigneur d'*), I, 254.
- État.** Rien n'est plus dangereux pour un état qu'un grand changement, IV, 77. Exemple remarquable de la difficulté qui accompagne la réformation générale d'un état, 78 et suiv.
- États politiques.** Sujets aux mêmes accidents que le corps humain, III, 97 et suiv. Ne laissent pas de se soutenir, quoique fort déréglés, IV, 80. Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite des états corrompus, 123.
- Être à soi.** Combien il importe de savoir être à soi, I, 279.
- Étude.** Quel doit en être le fruit, I, 158.
- EUDAMIDAS, de Corinthe.** Son testament singulier, I, 206.
- EUDAMIDAS, de Lacédémone.** Ce qu'il dit d'un philosophe qui discourroit de la guerre, III, 137.
- EUDÉMONIDAS, ou plutôt Eudamidas, fils d'Archidamus et frère d'Agis.** Mot de ce Lacédémoneien sur Xénocrate, III, 121.
- EUDOXUS, philosophe pythagoricien.** A quel prix il souhaitait de voir le soleil de fort près, II, 258.
- EUMÈNES.** Sa belle réponse à Antigone, lors du siège de Nora, I, 25. Livré à Antigone par ses soldats, III, 242.
- Expérience.** Si elle peut terminer l'incertitude philosophique, II, 296 et suiv. Ce n'est pas assez de compter les expériences, il faut les peser et les assortir, IV, 43, 44. Pourquoi l'expérience n'est-elle pas un sûr moyen pour nous instruire de la vérité des choses, 218, 219.
- EVQUEM, III, 29.** Voyez MONTAIGNE.

F

- Fatalisme.** Quel usage on a fait de cette doctrine, III, 130.
- FAVORINUS.** Pourquoi il se laisse vaincre dans une dispute de grammaire par l'empereur Adrien, IV, 30.
- Femmes.** Action généreuse des femmes de Weinsberg, I, 2. Femmes jugées incapables d'une parfaite amitié, 201. Qui s'ensevelissent ou qui se brûlent avec le corps de leurs maris, 297. Qui méprisent la douleur pour l'intérêt de leur

beauté, 306. Comment les femmes portoient le deuil anciennement et devroient le porter encore, à l'avis de Montaigne, 372. Qui ont préféré la conservation de leur honneur à la vie, II, 66 et suiv. Qui se donnent la mort pour encourager leurs maris à les imiter, 68. Pourquoi les femmes ont du penchant à contrarier leurs maris, 112. Leur gros douaire est la ruine des familles, 114-115. Il est dange-

reux de laisser aux femmes la liberté de partager à leurs enfants le bien de leurs pères, 118. Le temps de leur grossesse est indéterminé, 318. Pourquoi elles se masquent, et prennent des airs sévères et pleins de pudeur, III, 14 *et suiv.* Différence qu'il y a entre l'honneur des femmes et leur devoir, 34. Exemple remarquable d'une femme qui se noie pour avoir été battue par son mari, 126. Femmes indiennes qui se brûlent ou s'en-terrent volontairement avec le corps mort de leurs maris, *ibid. et suiv.* Femmes emportées, comment deviennent furieuses, 140. Femmes de Gascoigne très-obstinées, 148. Ce que Montaigne jugeoit des femmes qui n'étaient leur affection pour leurs maris qu'après qu'ils sont morts, 172. Exemple d'une femme sans nom et de basse naissance qui, par pure affection pour son mari, attaqué d'un mal incurable, l'encourage à la mort et meurt avec lui, 173 *et suiv.* Si les femmes doivent être savantes, 273. Quelles connaissances leur conviennent, *ibid. et suiv.* Du commerce avec les femmes : sincérité qui doit l'accompagner, 276 *et suiv.* Lois sévères imposées aux femmes par les hommes, avant qu'elles y aient donné leur consentement, 313. Si ces lois ont rendu les femmes plus retenues, 321 *et suiv.* Combien il leur est difficile de garder leur chasteté, 323 *et suiv.* Ce qui doit les y engager, 324. Combien les femmes sont tourmentées par la jalousie, et combien elles sont odieuses lorsqu'elles s'y abandonnent, 328. Femmes scythes crevant les yeux à leurs esclaves, pour s'en servir plus secrètement,

329. A quel prix une femme faisoit gloire, dans les Indes orientales, d'abandonner son honneur, 333. Jalouse d'une femme est très-funeste à son mari, 335. Pourquoi, en amour, les hommes ont tort de blâmer la légèreté et l'inconstance des femmes, 355. A quel âge les femmes doivent changer le titre de belles en celui de bonnes, 369.

FERAULEZ. Bel exemple qu'il donne du mépris des richesses, I, 315.

FICIN (*Marsile*), *interprète de Platon*, III, 341.

Fille. Changée en homme, I, 90. Fille d'une vertu fort équivocée, qui se précipita, de peur d'être violée par un soldat, II, 40.

Filles. L'éducation qu'on leur donne ne tend qu'à leur inspirer de l'amour, III, 317; et c'est à cette passion qu'elles sont portées naturellement, 318.

Finesse contre un ennemi. Blâmée, et avec raison, I, 21.

FIORAVANTI, *médecin de Bologne*, III, 209.

FLORA. Quelle était l'humeur de cette fameuse courtisane, III, 278.

FLORENTINS. Dénonçoient la guerre au son d'une cloche, I, 24.

Foi. Le seul principe qui attache le chrétien à sa religion, II, 166 *et suiv.* Description d'une vraie et vive foi, 167 *et suiv.*

FOIX (*Diane de*). Voy. GURSON. **FOIX** (*François de*), *duc de Candale*, I, 155.

FOIX (*Gaston de*), à la bataille de Ravenne, I, 349.

FOIX (*Paul de*). Regrets de sa mort, IV, 77.

Fortune. A beaucoup de part aux ouvrages de poésie, de peinture, et aux entreprises militaires, I, 128. Elle corrige

quelque fois nos desseins, 256. Surpasse les règlements de l'humaine prudence, 257. Faveur singulière qu'elle fit à deux proscrits, *ibid.* Les événements de la guerre dépendent d'elle pour la plupart, 354.

FOULQUES, comte d'Anjou. Va se faire fouetter à Jérusalem, I, 308.

Fourmi. Exemple remarquable d'une espèce de communication entre les fourmis, II, 202. Prévoyance des fourmis, 208.

FRANCE ANTARCTIQUE. Par qui découverte, I, 232.

FRANÇOIS (les). Hardiesse merveilleuse de trois gentilshommes françois, I, 1. Les François sont fort changeants dans leur manière de s'habiller, 367. Ils condamnent bientôt les modes qu'ils ont le plus admirées, *ibid.* Ne s'armoient, du temps de Montaigne, que sur le point d'une extrême nécessité, II, 124. Leurs armes les incommodoient plus par leur poids qu'elles ne contribuoient à leur défense, *ibid.*

FRANÇOIS I^{er}, roi de France. Comment il fit tomber en contradiction un ambassadeur, I, 38 et suiv. Pourquoi il aimait mieux attendre Charles V sur

ses propres terres que de l'aller attaquer chez lui, 353 et suiv. Les mémoires de Du Bellay ne donnent qu'une connoissance imparfaite du règne de ce prince, 143 et suiv.

FRANÇOIS, marquis de Saluces. Obligé au roi de France de son marquisat; pourquoi le trahit, I, 44.

FRANÇOIS, duc de Bretagne. Quelles connaissances il exigeait des femmes, I, 144.

FRANGET (le seigneur de), I, 56.

FREGOSSE (Octavien), I, 28.

FROISSARD. Historien plus recommandable par sa candeur que par son habileté, II, 139.

Fronde, dont les anciens se servoient dans les combats : son usage, I, 360.

Fuite. Noble usage qu'en ont fait des nations très-belliqueuses, I, 48.

FULVIUS. Ayant découvert à sa femme un secret de l'empereur Auguste, qu'elle éventa aussitôt, veut se tuer : comment il est prévenu dans ce dessein par sa femme, II, 69.

Funérailles. Le trop grand soin que l'on prend d'avance à ce sujet est une vanité ridicule, I, 16. Ne doivent être ni mesquines, ni trop pompeuses, *ibid.*

G

GALBA, empereur. Son goût en amour, III, 368.

GALBA, simple particulier. Ce qu'il dit à un valet qui lui alloit voler de l'argenterie, dans le temps qu'il faisoit semblant de dormir pour favoriser une intrigue amoureuse entre sa femme et Mécene, III, 332.

GALLIO (Junius). Pourquoi rappelé à Rome du lieu où il avoit été exilé, I, 230.

GALLUS VIBIUS. Devint fou en tâchant de comprendre l'essence de la folie, I, 89.

Gascons. Admiré pour avoir des chevaux accoutumés de virer en courant, I, 361.

GAULOIS. Ne pouvoient souffrir

d'être blessés par des flèches, I, 361. Regardoient l'accointance avec les femmes comme préjudiciable au courage, II, 106. Description de leurs armes, 125.

Gène. Ses inconvenients, II, 80 et suiv. L'usage en est condamné par plusieurs nations et pourquoi, 81.

Génération. Est la principale des actions naturelles : disposition qui y est le plus propre, II, 204. D'un homme privé des parties qui y sont nécessaires, III, 134. Pourquoi l'action qui nous met au monde est exclue des propos sérieux et réglés, 305.

Généraux d'armée. S'ils doivent se déguiser sur le point de la mêlée, I, 351.

Gentilhomme. Son devoir envers un grand qui va le visiter, I, 51. Doit être affectionné à son prince, sans s'attacher à lui par des emplois à la cour, 162. Condition des gentilshommes en France du temps de Montaigne, 330. Mariage singulier d'un vieux gentilhomme, III, 52. Combien il lui est honteux d'être obligé de se dédire, IV, 160. Gentilhomme qui passoit un an entier sans boire, 241.

GERMAIN (Marie), de fille deve nue garçon, I, 90.

GÉTA, empereur. Faisoit servir les mets à sa table, selon les premières lettres de leur nom, I, 341.

GÈTES. Comment ils envoient des députés à leur dieu Zamolxis, II, 271 et suiv.

GIRALDI (Lilio-Gregorio), I, 258.

Gladiateurs. Pourquoi donnés en spectacle au peuple romain pour être égorgés en sa présence, III, 99 et suiv.

Gloire. La plus inutile, vaine et fausse monnoie qui soit à notre usage, I, 279. Incompatible avec le repos, 286. Vanité

de la passion que les hommes ont pour la gloire, 318 et suiv. Philosophes qui en ont prêché le mépris, III, 19. Pourquoi peut être recherchée, *ibid.* Combien peu de gens qui ont droit à la gloire y ont part, 30. Ce que c'est que la gloire qui se conserve dans les livres, 32. Court moyen de parvenir à la gloire, 257.

Gloses. Ne servent qu'à obscurcir le texte, et surtout celui des lois, IV, 213 et suiv.

GOBRIAS. Voulut mourir pour se venger, II, 319.

GOURNAY LE JARS (Marie de), fille d'alliance de Montaigne. Son éloge, III, 73.

Gouvernement. Chaque peuple est content de celui auquel il est accoutumé, I, 113. Quel est, suivant Anacharsis, le plus heureux, 332. A quoi se réduisent les disputes sur la meilleure forme de gouvernement, IV, 76. Quel est le meilleur pour chaque nation, 77. Si rien peut autoriser les maux qu'on cause à son pays, sous prétexte de corriger les abus de son gouvernement, 190.

Gouverneur d'un enfant. C'est du choix qu'on en fait que dépend le succès de l'éducation, I, 155. Qualités qu'il doit avoir, et règle qu'il doit suivre en instruisant son élève, *ibid.* et suiv.

GOUVEA (André), I, 189.

Grammairiens. Leur langage, II, 8.

GRAMONT (Madame de), comtesse de Guiche. Hommage que lui fait Montaigne des sonnets de la Boëtie, I, 211.

GRAMONT (M. de), comte de Guiche, tué au siège de La Fère, III, 293.

Grandeur. Qui la connaît, la peut fuir sans beaucoup d'effort, IV, 25.

Grands. Ne doivent point être

loués pour des choses communes, I, 289. Pourquoi les grands doivent avoir plus de soin de cacher leurs fautes que les petits, 329. Pourquoi les grands paroissent quelquefois plus sots qu'ils ne sont effectivement, IV, 45. Le silence leur est d'un merveilleux usage, 46. Combien leur rang nous impose, 49. Qu'il faut se dénier de l'habileté d'un homme qui occupe un grand poste, 50.

Gravelle. Son avantage sur bien d'autres maladies, IV, 256 et suiv.

GRECS. Ne se piquoient pas d'une scrupuleuse bonne foi, I, 23. Leur nom étoit un terme de mépris chez les Romains, 135. Grecs fameux par leur retraite d'autrèes de Babylone : combien ils souffrirent en passant par les montagnes d'Arménie, 263. Pourquoi, sur la fin du repas, les Grecs buvoient en plus grands verres qu'au commencement, II, 52.

GRÉGOIRE XIII, pape, IV, 7, 147.

GROUCHY (Nicolas), I, 186.

GUÉRENTE (Guillaume), I, 186.

Guerre. Dénoncée au son d'une cloche, I, 24. Parole des gens de guerre peu certaine, 25 et suiv. La passion pour la guerre, preuve d'imbécillité dans l'homme, se trouve dans quelques animaux, 202.

Guerre étrangère, de quelle utilité, III, 98 et suiv. Caractère de la guerre que se firent César et Pompée, IV, 151. Désordres causés par la guerre civile en France, du temps de Montaigne, 188.

Guerriers. Quels étoient les plus grands guerriers du temps de Montaigne, à son avis, III, 73.

GUESCLIN (Bertrand du), connétable de France. Honneurs qu'on lui rend après sa mort, I, 13. Est nommé si différemment, qu'on ne sait lequel de ses noms doit être honoré de ses victoires, 345.

GUEVARA. Ses lettres; ce qu'en jugeoit Montaigne, I, 362.

GUICCIARDIN. Quel jugement Montaigne faisoit de cet historien, I, 141, 142.

GUILLAUME, comte de Salsberi. Pris par l'évêque de Beauvais à la bataille de Bouvines, I, 320.

GUISE (Le duc de). Sa conduite à la bataille de Dreux, I, 339. Mourut à Orléans, III, 73.

GURSON (Diane de Foix, comtesse de). Le chapitre de l'*Ins-titution des enfants* lui est dédié, I, 150.

GYLISSUS, de Sparte, I, 352.

Gymnosophistes. Se brûloient volontairement après un certain âge, ou lorsqu'ils étoient menacés de quelque maladie, III, 128.

H

Habits. Bizarrie de la coutume en ce qui les concerne, I, 115. Tout homme de bon sens doit s'y conformer, *ibid.* Quand les habits de soie commencèrent à être méprisés en France, 332.

Halcyons. Leurs qualités merveilleuses; fabrique admirable de leur nid, II, 218.

HANNIBAL. Sa réponse à Antiochus, qui lui demanda si les Romains se contenteroient de son armée, I, 350. A vécu la

belle moitié de sa vie de la gloire acquise en sa jeunesse, II, 32.

HARDIESSE. Jusqu'où elle doit s'étendre I, 130 *et suiv.*

HARPASTÉ. Folle de la femme de Sénèque : devenue aveugle, elle s'imagina que c'étoit la maison où elle habitoit qui étoit devenue obscure, III, 105. Sages réflexions de Sénèque sur l'imagination de cette folle, 106.

HASARD. Pourquoi il peut tant sur nous, II, 43. Il a beaucoup de part aux actions humaines, IV, 46 *et suiv.*

HÉGÉSIAS. Pensoit que le sage ne doit rien faire que pour soi, II, 4. Ce qui portoit ses disciples à se priver de la vie, III, 286.

HÉLIODORE, évêque de Tricca. Aime mieux perdre son évêché que son roman, II, 119, 120.

HÉLIOGABALE. Où il fut mis à mort, II, 250. Ses apprêts pour se faire mourir délicatement, III, 4.

HENRI IV, roi d'Angleterre. Défi fait à ce prince par Louis, duc d'Orléans, III, 113.

HENRI VII, roi d'Angleterre. Sa perfidie à l'égard du duc de Suffolk, I, 30.

HENRI VIII, roi d'Angleterre. Comment il surprit en faute un ambassadeur, I, 39.

HÉRACLIDE de Pont. Opinions indéterminées qu'il avoit sur la nature de Dieu, II, 263.

HÉRACLITE. Sa réponse aux Ephésiens, qui lui reprochoient de passer son temps à jouer avec des enfants, I, 137. Héraclite et Démocrite; leur humeur opposée : pourquoi Montaigne donne la préférence à celle de Démocrite, II, 3. Héraclite avoue que l'essence de l'âme nous est inconnue, 300. Son opinion sur la formation du monde, sa destruction et sa renais-

sance, 339. Ce que Cratès jugeoit de ses écrits, IV, 222.

HÉRISON. Prévoit le vent qui doit souffler, II, 203.

HERMACHUS (*Lettre d'Epicure à*), III, 20.

HÉSIODE (*Mort d'*), II, 212.

HÉRON. Croit que les rois sont moins en état de goûter les plaisirs de la vie que de simples particuliers, I, 328. Ce qu'il trouvoit incommode dans la royauté, 329.

HILAIRE (Saint). Ses miracles dans Bouchet, I, 194. Demande à Dieu la mort de sa fille Abra et de sa femme, 253.

HIMBERCOURT (*Le sieur d'*). Comment il calma la furie des Liégeois, III, 284, 285.

HIPPIAS, d'Elis. Pourquoi il avoit appris à faire toutes les choses dont il avoit besoin pour l'entretien et la commodité de la vie, IV, 92.

HIPPOCRATE, le père de la médecine, III, 135, 207.

Hirondelles. Employées à porter des nouvelles, II, 96.

Histoire. S'il convient qu'elle soit écrite par un philosophe et un théologien, I, 100. L'étude en est très-utile aux jeunes gens, 163. Pourquoi Montaigne préféroit la lecture de l'histoire à toute autre lecture, II, 138 *et suiv.* Quelles sont les seules bonnes histoires, 139 *et suiv.*

Historiens. Combien il importe qu'un historien connoisse sa profession, I, 58. Qualités qu'il doit avoir, 235. Historiens simples, par où estimables, II, 139. En quoi consiste le prix des historiens excellents, *ibid.* Quels sont les historiens méprisables, 140.

HOMÈRE. Reconnu pour maître de toute sorte de gens; sur quel fondement, II, 357. Sa prééminence sur les plus grands génies, III, 182 *et suiv.*

A d'abord atteint la perfection de son art, 182 *et suiv.* Éloge qu'en fait Plutarque, et qui ne convient qu'à lui seul, 184. Rien n'est si universellement connu que son nom et ses ouvrages, *ibid.*

Homme. Sujet vain, divers et ondoyant, I, 3. Trop occupé de l'avenir, 11 *et suiv.* En quoi consiste son devoir, 12. Les hommes ont cru que les faveurs du ciel les accompagnaient dans le tombeau, 14. L'homme s'en prend à des choses inanimées pour amuser ses passions, 18 *et suiv.* A combien de revers il peut être exposé avant sa mort, 65 *et suiv.* C'est la mort des hommes qui fait connoître leur vrai caractère, 66. Qui leur apprendroit à mourir, leur apprendroit à vivre, 80 *et suiv.* Comment l'homme est acheminé naturellement à la mort, 81 *et suiv.* Pourquoi chacun est satisfait du lieu de sa naissance, 113. Ce qui constitue le vrai mérite de l'homme, et sa supériorité sur ceux de son espèce, 244. Les bons ou mauvais succès ne prouvent ni son mérite ni son démerite, 250. L'homme est sujet à des passions opposées, 271 *et suiv.* Il se passionne pour mille choses qui ne le concernent point, 275. Si un homme doit être loué pour des qualités qui ne conviennent point au rang qu'il tient dans le monde, 289 *et suiv.* Ce qui rend un homme aisé ou indigent, 316. L'homme doit être estimé par lui-même, non par ses atours, 321 *et suiv.* Imperfection de l'homme démontrée par l'inconstance de ses désirs, II, 10 *et suiv.* Quel est le cours naturel de la vie de l'homme, 30. Les lois ont accordé trop tard aux hommes le maniement de leurs affaires,

31 *et suiv.* A vingt ans, l'homme fait voir ce qu'il est capable de faire, *ibid.* Homme, peu d'accord avec lui-même, 37 *et suiv.* Inconstance de ses inclinations, 38 *et suiv.* Qu'il n'est pas sûr de juger de l'habileté et de la vertu des hommes par quelques actions extérieures, 39. L'homme le plus sage peut être dérangé par divers accidents, 41. L'homme est élevé quelquefois au-dessus de lui-même par une espèce d'enthousiasme, 54 *et suiv.* Il est une bonne discipline à lui-même, 91. Hommes créés capables de raison, à quelle fin, 102 *et suiv.* Si l'homme a de grands avantages sur les autres créatures, 177 *et suiv.* De quel droit il se donne la supériorité sur les animaux, 181 *et suiv.* La nature l'a traité plus favorablement qu'on ne l'imagine, 185 *et suiv.* L'homme a des armes naturelles, 188. S'il est naturel à l'homme de parler, *ibid.* *et suiv.* Homme et animaux, également soumis à l'ordre de la nature, 189 *et suiv.* Hommes esclaves des autres hommes, 192. Quel soin ils prennent de certaines bêtes, 193. Force de l'homme, inférieure à celle de plusieurs animaux, 194. Hommes venus de pays éloignés en France; pourquoi tenus pour sauvages, 200. A l'égard de la beauté, les hommes n'ont point de privilège particulier au-dessus des bêtes, 222. L'homme a plus de raison de se couvrir qu'aucun autre animal, *ibid.* *et suiv.* Il s'attribue des biens imaginaires, et laisse les réels aux animaux 224 *et suiv.* En quoi consiste l'excellence de l'homme sur la bête, 225. Vices et passions de l'homme, *ibid.* L'homme fort porté à s'imaginer que

tout ce qui existe est fait pour lui, 286. Il n'a que des idées confuses de soi-même, 293 *et suiv.* Incertitude que chaque homme peut remarquer dans ses jugements, 326. L'homme est inconstant dans ses désirs; preuve de sa faiblesse, 343. Confusion où se jettent les hommes sur le règlement de leurs mœurs, 346 *et suiv.* Peu d'hommes meurent avec une vraie fermeté d'âme, III, 1. Les hommes sont souvent réduits à se servir de mauvais moyens pour une bonne fin, 99. Hommes sanguinaires et meurtriers sont lâches et timides, 117. Leurs désirs devroient être amortis avec l'âge, 122. Ils parviennent rarement à cet état, d'agir constamment selon les principes d'une vertu solide, 124 *et suiv.* Hommes doubles; à quoi utiles, 236. Pourquoi fuit-on à voir naître l'homme, tandis qu'on court à le voir mourir, 346. Hommes qui se cachent d'autres hommes, et sont ingénieux à se maltraiter eux-mêmes, *ibid. et suiv.* Comment le vice d'un homme peut servir d'instruction aux autres, IV, 32. Moyen de juger de la capacité d'un homme dans la conversation, 51. Quel parti peut prendre un homme vertueux dans des temps fort déréglés, 127. Pourquoi l'homme n'aime pas à se connoître et à s'observer lui-même, 136. Sottise des hommes qui sans discréption asservissent leur temps et leurs facultés à d'autres hommes, 138. L'homme qui connaît exactement ce qu'il se doit à lui-même, trouve par là ce

qu'il doit aux autres, 142. Il doit savoir ce qui l'intéresse proprement et essentiellement, 145. Il doit borner ses désirs, s'il veut être à couvert des insultes de la fortune, 148. Les hommes sont naturellement fort portés à faire valoir leurs opinions, 170. L'homme est incapable de modération, même à l'égard de la science 184. L'expérience que chaque homme a de soi-même suffit pour le rendre sage, 230. Quel est le vrai chef-d'œuvre de l'homme, 277. L'homme est fou qui veut s'élever au-dessus de lui-même, 267.

Honnête homme. Il n'est pas moins estimé pour être déshonoré par sa femme, III, 334. L'honnête homme n'est point gâté par l'emploi qu'il exerce IV, 149.

Honneur. Récompenses d'honneur doivent être dispensées avec beaucoup de discréption, II, 95 *et suiv.*

HORACE. Cas que Montaigne faisoit de ce poète, II, 131. D'où vient que son expression est pleine d'énergie, III, 339.

HORN (Philippe de Montmorency-Nivel, comte de). Sa mort, I, 30.

HOSPITAL (Michel L'). Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes latins de son temps, III, 73.

HUNIADE (Jean Corvin), III, 130.

HYPÉRIDES. Sa réponse aux Athéniens, qui se plaignent de l'aprétré de ses discours, III, 233.

Hyposphagma. Sorte de maladie; sa description, II, 372.

I

ICÉTAS, Syracusain. Conspire contre Timoléon, I, 256 *et suiv.*
ICUS. Chasteté de cet athlète, II, 107.

IGNATIUS ou mieux EGNATIUS, père et fils. Tous deux proscrits, terminent leur vie dans un même instant, I, 257.

Ignorance et sagesse. Parviennent aux mêmes fins, II, 13 *et suiv.* Deux sortes d'ignorance, 14. Pourquoi l'ignorance est recommandée par la religion, I, 228. Ses effets sont préférables à ceux de la science, 231. La science nous rejette en ses bras pour nous sauver des injures de la fortune, 235. Ignorance et simplicité, leur utilité, 243. Tous les abus du monde viennent de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de notre ignorance, IV, 173. Espèce d'ignorance très-estimable, 174.

Ignorants. Il y a parmi les ignorants plus de véritable mérite que parmi les savants, II, 228.
Ile. Découverte par les Carthaginois, ne peut être l'Amérique, I, 233 *et suiv.*

Imagination. Ses effets, I, 87 *et suiv.* L'imagination cause des extases et des défaillances extraordinaires, 91 *et suiv.* Met en crédit les visions et les enchantements, 91. Plaisant conte d'un malade soulagé par des clystères qu'il ne prenoit point, 97. Maladies causées par un pur effet d'imagination, 98. Ses effets sur le corps d'autrui, *ibid. et suiv.*; et sur les femmes grosses, 99. Imagination, faculté commune aux bêtes et aux hommes, *ibid.*, et IV, 203 *et suiv.*

Immodération vers le bien. Ce que c'est, I, 227.

Immortalité. Pourquoi refusée par Chiron, I, 87 *et suiv.*

Imposture. Sur quoi elle s'exerce le plus communément I, 249.

Inclinations naturelles. Si elles sont extirpées par l'éducation, III, 258.

INDATHYRSSES, roi des Scythes. Réponse qu'il fait à Darius, qui lui reprochoit de reculer à son approche, I, 49.

INDIENS. Se brûlant tous dans leur ville, assiégée par Alexandre, II, 70.

Indolence et pesanteur d'esprit. Compagnes de la vigueur et de la santé, II, 233. Indolence parfaite, n'est ni possible, ni désirable, 235.

Industrie frivole. Récompensée selon son vrai mérite, II, 12, *et suiv.*

Innocents. Reconnus pour tels, sacrifiés aux formes de la justice, IV, 226. Il n'est pas sûr à une personne innocente de se mettre entre les mains de la justice humaine, *ibid. et suiv.*

Intention. Juge de nos actions, I, 30. C'est par elle seule qu'on doit juger si une action est bonne ou mauvaise, II, 42.

IPHICRATE, d'Athènes, I, 290.

IPHIGÉNIE. Artifice dont un peintre se servit dans la représentation de son sacrifice, I, 7.

IRÉNÉE. Quel fut le genre de sa mort, I, 251.

ISABEAU, princesse d'Écosse, I, 144.

ISABELLE, reine d'Angleterre, I, 256.

ISCHOLAS, capitaine lacédémien. Sacrifie sa vie pour le bien de son pays, I, 244.

ITALIENS. Plaisante raison de leur manque de bravoure, II, 150. Tiennent leurs femmes dans une trop grande contrainte, III, 352 et suiv.

Ivrognerie. Vice grossier et dont

les suites sont quelquefois très-funestes, II, 46 et suiv. N'a pas été fort décriée par les anciens, 49. C'est un vice moins malicieux que les autres, *ibid.*

J

JACOB. Complaisance de ses femmes, I, 246.

JACQUES DE BOURBON, roi de Naples. Simplicité de sa personne et luxe de son cortége, III, 279.

Jalousie. Action extraordinaire qu'occasionne cette passion, III, 125, 126. Son injustice, 326. Les plus sages ont été les moins sensibles à cette passion *ibid.* Combien les femmes sont tourmentées par la jalousie, et combien elles deviennent odieuses lorsqu'elles s'y abandonnent, 328. Jalousie d'une femme funeste à son mari, 335.

JARNAC (Bataille de), I, 250.

JAROPELC, duc de Russie. Comment il punit un gentilhomme dont la trahison lui avoit procuré le moyen de se venger d'un roi de Pologne, son grand ennemi, III, 241, 242.

JASON de Phères. Comment guéri d'un apostume, I, 255.

JEAN I^e, roi de Castille, I, 193.

JEAN II, roi de Portugal, I, 297 et suiv.

JEAN SECOND, poète latin moderne. Ce que Montaigne pensoit de ses *Baisers*, II, 130.

JEANNE I^e, reine de Naples. Pourquoi elle fit étrangler Andréosse, son premier mari, III, 355.

Jeu. Pour y réussir, il faut être modéré dans le gain et dans la perte, IV, 145.

Jeune homme. Pourquoi ne doit

être ni délicat ni trop régulier dans sa manière de vivre, IV, 242.

Jeunes gens. Il y en a de bonne famille qui s'adonnent au larcin; pourquoi, II, 103 et suiv.

Jeux de main. Sont odieux, IV, 55.

Jeux et exercices publics. Sont utiles à la société, I, 190.

Joie. Exemples divers de morts subites causées par la surprise d'un plaisir inespéré, I, 9.

Joie constante. Marque de sa gesse, I, 170.

JOINVILLE (Le sire de), II, 143.

Journal. Tenu par le père de Montaigne des choses les plus importantes qui concernent sa famille, I, 259.

JUAN D'AUTRICHE (Don), vainqueur des Turcs, I, 250.

Jugement. Est un outil à tous sujets, et se mêle partout, II, 1. A peine y a-t-il une seule heure en notre vie où notre jugement se trouve en son assiette, 329.

Juges. Serment que leur fai soient prêter les rois d'Égypte, III, 241. Juges de la Chine établis pour récompenser les bonnes actions aussi bien que pour punir les mauvaises, IV, 227.

JUIFS. Traités inhumainement par les Portugais, pour les faire changer de religion, I, 297 et suiv. Par zèle pour la

leur, se tuent et tuent leurs propres enfants, 298.
JULES II, pape, I, 39.
JULIEN, empereur. Différentes peines qu'il infligea à de lâches soldats, I, 56. Pourquoi n'étoit point touché des louanges de ses courtisans, 331. Étoit ennemi de la religion chrétienne, mais très-grand homme et doué d'excellentes vertus, III, 82. Sa chasteté, sa justice, *ibid. et suiv.* Réponse qu'il fit à un évêque qui osa l'appeler méchant et *trattre à Christ*, 82. Sa sobriété, *ibid.* Son application au travail, son habileté dans l'art militaire, 83. Sa mort semblable à celle d'Épaminondas, *ibid.* Pourquoi on lui a donné le titre d'*Apostat*, 84. Il fut fort entêté du culte des faux dieux, et extrêmement superstitieux, *ibid.* S'il est vrai qu'il ait dit, quand il se sentit blessé: «Tu as vaincu, Nazaréen, » *ibid.* Il vouloit rétablir le paganisme, *ibid. et suiv.* Pourquoi il accorda

une tolérance générale aux différents partis qui divisoiient les chrétiens, 85. Preuve sensible de son activité et de sa sobriété, 91, 92.
Jument. Son lait fait les délices des Tartares, I, 364.
JUSTE LIPSE. Son éloge, I, 153.
Justice. Vendre la justice, coutume farouche, I, 115. Ce que signifioit l'épée rouillée de Marseille, 117. Les exécutions de la justice devroient être bornées à une mort simple, sans aucune marque de rigueur, II, 156 *et suiv.*, et III, 119 *et suiv.* Justice malicieuse, qui, par fraude et fausses espérances de pardon, amène le criminel à découvrir son fait, III, 233. Justice universelle, beaucoup plus parfaite que la justice particulière et nationale, 239. La justice est proprement la vertu qui convient aux rois, IV, 9. Il n'est pas sûr à l'innocent de se mettre entre les mains de la justice humaine, 226 *et suiv.*

K

KARENTY (Ensorcelés de), IV, 103.

KINGE, femme de Boleslas, roi

de Pologne, consent au voeu de chasteté de son mari, III, 316.

L

LABIÉNUS. Ses écrits, les premiers qui aient été condamnés à être brûlés, II, 120. Il ne put survivre à cet affront, *ibid.*

LACÉDÉMONIENS. Vaine cérémonie qu'ils observoient à la mort de leurs rois, I, 13. Comment instruisoient leurs en-

fants, 146 *et suiv.* En quoi cette instruction différoit de celle que les Athéniens donnaient à leurs enfants, 147. Ce que les Lacédémoniens répondirent à Antipater, qui leur demandoit cinquante enfants pour otages, *ibid. et suiv.* Avec quelle constance

leurs enfants supportoient la douleur, 305. Action d'un enfant de Lacédémone, devenu esclave et traité indignement par son maître, II, 58. Réponse généreuse des Lacédémoniens à Antipater et à Philippe, *ibid.* Reproche fait à un soldat lacédémonien, 126. Ce que comprenoit la prière publique et particulière que les Lacédémoniens faisoient à la Divinité, 344. Si ce qu'a dit Plutarque d'un enfant lacédémonien, qu'il se laissa déchirer le ventre par un renardeau qu'il avoit volé, est incroyable, III, 146.

LADISLAS, roi de Naples. Comment il fut empoisonné, III, 154.

LAHONTAN (*Vallée de*), en Gascoigne, III, 216, 217.

LAÏS. Ce qu'elle disoit des philosophes de son temps, IV, 121.

Langage gascon. Ce qu'en jugeoit Montaigne, III, 44.

Langage humain. Plein de défauts, II, 278 et suiv. Pourquoi le langage commun, si propre à tout autre usage, devient obscur dans les contrats et les testaments, IV, 220, 221.

Langues. Comment la langue est enrichie par de bons esprits, III, 338 et suiv. Ce que Montaigne jugeoit de la langue françoise, 340.

LANSSAC (*M. de*), maire de Bordeaux, IV, 140.

LAODICE. ou plutôt **LADICE.** Belle Grecque mariée à Amasis, roi d'Egypte : pourquoi elle promet une statue à Vénus I, 94.

Larcin. Pourquoi permis par Licurgue, II, 350. Pourquoi moins haï que l'indigence, III, 259 et suiv.

LAURENTINE, *fameuse courtisane.* Par quelle aventure,

ayant couché dans le temple d'Hercule, elle parvint aux honneurs divins après sa mort, II, 285 et suiv.

LÉON, Hébreu, rabbin, III, 341. **LÉON pape arien,** successeur de Félix. Sa mort, I, 250.

LÉON X, pape. Sa mort, causée par un excès de joie, I, 9.

LÉONOR, fille de Montaigne, II, 105; III, 317 et suiv.

LÉPIDUS (*M. Aemilius*). Meurt du déplaisir que lui cause la mauvaise conduite de sa femme, III, 327.

Lettre. Si la lecture d'une lettre doit être différée, II, 75 et suiv.

Lettres. Si la connoissance des lettres est d'une absolue nécessité, I, 144 et suiv. Éloge excessif que Cicéron fait des lettres, II, 229. D'où vient que les gens de lettres sont vains et foibles d'entendement, III, 71.

LÈVE (*Antoine de*). Déconseille une expédition pour flatter adroitement son maître Charles-Quint, I, 319.

Libéralité. Si elle sied bien à un roi, et jusqu'à quel point, IV, 7 et suiv. Exemple de libéralité d'un prince, par où les autres peuvent apprendre à placer leurs dons, 10 et suiv.

Liberté. En quoi consiste la véritable, I, 82.

LICQUES (*Le seigneur de*), I, 254.

LILIUS GREGORIUS GIRALDUS, savant italien. Meurt de misère, I, 258.

Lion. Noble gratitude d'un lion, II, 213 et suiv. Lions attelés à un coche, IV, 5.

Lits. Comment les femmes s'y couchoient chez les Romains, I, 372.

LIVIA (*La signora*). Ses calections, I, 159.

LIVIE. Favorisoit les amours de son mari Auguste, I, 246. Ce qu'elle dit après avoir vu par

hasard des hommes nus, III, 322.

Livres. Quand on a commencé à Rome de brûler les livres qui déplaisoient aux empereurs, II, 120. Avantages qu'on retire de leur commerce, III, 279 *et suiv.* Inconvénients attachés aux plaisirs qu'ils procurent, 282.

Loi très sage concernant les rois trépassés, I, 12. Lois de l'honneur opposées à celles de la justice, 115. S'il est utile de changer les lois qui sont établies par un long usage, 116. En quel cas les lois anciennes doivent faire place à de nouveaux règlements, 121 *et suiv.* Des lois somptuaires, 333 *et suiv.* Les lois ont accordé trop tard aux hommes le maniement de leurs affaires, II, 31. Lois fort nécessaires pour tenir l'homme en règle, 320. Lois humaines sujettes à de continuels changements, 347. S'il y a des lois naturelles, c'est-à-dire reconnues universellement et constamment, 348 *et suiv.* Justice des lois, sur quoi fondée, *ibid. et suiv.* Lois naturelles perdues parmi les hommes, 350. Les plus justes ont quelque mélange d'injustice, III, 88. Multiplicité des lois funestes à un état IV, 219. Il y a plus de lois en France que dans tout le reste du monde ensemble, *ibid.* Lois de la nature sont les meilleures, 220. Imperfection des lois qui concernent les sujets d'un état, 225. Ce qui maintient en crédit les lois les plus déraisonnables, 228.

LORRAINE (Cardinal de). Mis en comparaison avec Sénèque, III, 144 *et suiv.*

LORRAINE (René II, duc de), I
270.

LOUIS (Saint). Avec quelle dureté il se traitoit par dévotion, I, 307. Pourquoi il détourne un roi tartare, qui s'étoit fait chrétien, d'aller baiser les pieds du pape à Lyon, II, 168.

LOUIS XI, le plus défiant de nos rois, I, 130, 131.

LUCAIN. Condamné à la mort, rendit l'esprit en prononçant quelques vers de sa *Pharsale*, II, 121. Pourquoi Montaigne le pratiquoit volontiers, 132.

LUCRÈCE, poète épicurien. S'il peut être comparé à Virgile, II, 132. Comment il perdit la raison et la vie, 229, *note.* Vive peinture qu'il a faite des amours de Vénus et de Mars, III, 338 *et suiv.*

LUTHER. Premiers progrès de sa réforme, II, 164.

Lutte. Condamnée par Philopœmen et par Platon, III, 116.

Luxe. Lois que fit Zaleucus pour le corriger, I, 334. En France, on prend pour règle la règle de la cour, *ibid.*

LYCON, philosophe. Ce qu'il prescrivit au sujet de ses funérailles, I, 17.

LYCURGUE. Pourquoi il défendit aux Lacédémoniens de dépouiller leurs ennemis vaincus, I, 350. Pourquoi il leur permit le larcin, II, 350. Ce qu'il ordonna aux mariés de Lacédémone pour tenir l'amour en haleine, III, 12.

LYNCESTES. S'il fut réputé justement coupable, parce qu'il n'avoit pu réciter le discours, qu'il avoit médité pour sa défense, IV, 84

M

MACHIAVEL (*Jugement sur*), III, 65.

MACON (*L'évêque de*). Sa conduite dans son ambassade à Rome, I, 58, 59.

MAHOMET. Pourquoi a promis à ses sectateurs un paradis abondant en toute sorte de voluptés sensibles, II, 266.

MAHOMET II. Comment il traita celui dont il s'étoit servi pour faire périr son frère, III, 243.

Mains. Grand nombre d'actions qu'on exprime par leur moyen, II, 183.

Mal. Ce que c'est; et comment il vient à nous intéresser, I, 294 et suiv. N'en point avoir, c'est avoir le plus de bien qu'on puisse espérer, II, 234, 235. Conseil que donne la philosophie d'oublier nos maux passés, 236.

Malade. Combien il lui importe d'avoir de la confiance en son médecin, I, 97 et suiv., et III, 205, 206.

Maladie. Qui n'étoit qu'un pur effet d'imagination, I, 97 et suiv. Maladies de corps et d'esprit, causées par l'agitation de notre âme, II, 232. De diverses maladies contre-faites et devenues réelles, III, 104 et suiv. Sentiments opposés des médecins sur la cause des maladies, 207 et suiv. Chaque maladie avoit son médecin particulier chez les Égyptiens, 212. Les maladies ont leurs périodes, qu'il faut attendre tranquillement, IV, 250.

Manger. Quelques personnes n'aiment pas qu'on les voie manger, III, 346.

MANLIUS TORQUATUS. Général romain qui condamna son fils

à la mort; jugement qu'en porte Plutarque, II, 55.

MARCELLIN (*Ammien*). HISTOIRE païen, qui a été témoin des actions de Julien l'Apostat, le blâme d'avoir défendu aux chrétiens de tenir des écoles, III, 82.

MARGUERITE, reine de Navarre. En quoi faisoit consister le devoir d'un gentilhomme envers un grand qui va le visiter, I, 51. Étrange idée qu'elle donne de la dévotion d'un jeune prince, II, 27. Eloge de son *Heptaméron*, 155.

Mariage. Quelle sorte de marché, I, 201. Ce qu'emporte cette liaison, 228. Sa principale fin, *ibid.* Continence conjugale, 229. Quel âge y est le plus propre, II, 106, 107. Si on en a rendu le noeud plus ferme en ôtant le moyen de le dissoudre III, 15. Les emportements de l'amour en sont bânnis, et pourquoi, 307 et suiv. Idée d'un bon mariage, 310. De quel prix est un bon mariage, *ibid.* Le mariage doit être exempt de haine et de mépris, 312. Différence qu'il y a entre le mariage et l'amour, 313. Pourquoi les hommes s'y abandonnent librement à l'amour qu'ils défendent rigoureusement aux femmes, 315. Ce qui peut faire un bon mariage, 336. Loi établie par Platon pour décider de l'opportunité de tout mariage, 356. Dans le mariage, l'amitié est ranimée par l'absence, IV, 101.

MARIE GERMAIN. Voy. GERMAIN.

MARIE STUART, reine d'Ecosse, I, 66,

- Mariés.** Comment ils doivent se comporter en la couche nuptiale, I, 94.
- Maris.** A quels maux ils s'exposent en tenant leurs femmes dans une trop grande contrainte, III, 336.
- MARIUS le père,** plus délicat dans sa vieillesse, IV, 244.
- MARIUS le jeune.** S'endort après avoir donné le signal du combat, dans sa dernière journée contre Sylla, I, 338.
- MAROT,** cité, II, 67.
- MARSEILLE.** On y gardoit du poison aux dépens du public, pour ceux qui voudroient s'en servir, II, 72.
- MARTIAL.** Ce que Montaigne pensoit de ses épigrammes, II, 133.
- MARTIN (*Le capitaine Saint-*), un des frères de Montaigne, I, 74.**
- MASSINISSA, roi.** Sa vigueur jusqu'à une extrême vieillesse, I, 261.
- MASSYLIENS, peuple d'Afrique.** Comment ils gouvernoient leurs chevaux, I, 362.
- MATECOULOM (*Le sieur de*), un des frères de Montaigne, III, 113.**
- MATIGNON,** maréchal de France, maire de Bordeaux, IV, 140.
- MAXIMILIEN.** Pudeur très particulière de cet empereur, I, 15.
- MÉCÉNAS.** Sa passion pour la vie, III, 192.
- Méchants.** Combien leur société est funeste, I, 274.
- MECHMET, empereur.** Supplices barbares qu'il ordonna, III, 119.
- Médecine.** Méprisée par Montaigne en maladie, et pourquoi I, 126 et suiv. Ses succès, sur quoi fondés, 127. L'expérience lui semble peu favorable, III, 200. Quand elle commença d'être reçue parmi les Romains, 201. Fut chassée de Rome par l'entremise .. de Caton le censeur, *ibid.* Quand et par qui mise en crédit, 207. Qu'il n'est pas sûr que, supposé que la médecine ne fait point de bien, elle ne fasse point de mal, 209 et suiv. Ses promesses, la plupart incroyables, 211. Foiblesse des raisons sur quoi est fondé cet art, 212 et suiv. Son incertitude autorise presque toutes nos envies, IV, 248 et suiv.
- Médecins.** S'ils font plus de bien que de mal, et comment ils excusent le mauvais succès de leurs ordonnances, III, 202 et suiv. Loi des Égyptiens qui les obligeoit d'en répondre, 205. Le mystère leur est très nécessaire, *ibid.* Ils y ont renoncé mal à propos, *ibid.* et suiv. Pourquoi un médecin devroit être seul à traiter un malade, 206. Médecins qui, depuis Hippocrate, ont combattu les opinions et la pratique les uns des autres, s'entre-accusant d'ignorance et de fourberie, 207 et suiv. Les médecins sont fort sujets à se méprendre, 209 et suiv. Contes plaisants contre les médecins, 216 et suiv. Sont dignes d'estime, et pourquoi, 219. Ils ne font eux-mêmes que fort peu d'usage des drogues médicinales, *ibid.* et suiv. D'où vient qu'on se livre communément aux médecins, 220. Sur quoi est fondée la connaissance qu'ils prétendent avoir de la bonté de leurs drogues, *ibid.* Les jurisconsultes et les médecins sont nuisibles aux pays qu'ils habitent, IV, 220.
- MÉDICIS (*Catherine de*), reine de France, IV, 7.**
- MÉDICIS (*Laurent de*), duc d'Urbino, I, 49.**
- Méditer.** Occupation importante, III, 269.
- MÉDOIS.** Pesamment et malaisément armés, II, 125.

MÉGABYZUS. Comment il fut repris par Apelles, chez qui il s'avisa de parler de peinture, IV, 46.

MÉNANDER. Sa réponse au reproche qu'on lui faisoit de ne pas travailler à une comédie qu'il avoit promise, I, 182. Son mot sur la rareté des amis, 209.

Mensonge. Vice très odieux, I, 37. Doit être soigneusement supprimé dans les enfants, *ibid.* D'où vient qu'aujourd'hui nous sommes si sensibles au reproche qu'on nous fait de mentir, III, 79 et suiv. Les Grecs et les Romains étoient moins délicats que nous sur ce point, 80.

Menteurs. Doivent avoir bonne mémoire, I, 36.

Mer. Si c'est la crainte qui fait soulever l'estomac à ceux qui voyagent sur mer, IV, 2.

Mères. Il est juste de leur laisser la tutelle de leurs enfants, II, 115. Quel fond, on peut faire sur leur affection naturelle pour eux, 117. Quelle est la plus utile et la plus honorable occupation d'une mère de famille, IV, 100.

Merlins. Espèce particulière d'enfants chez les mahométans, II, 285.

MERVEILLE. Ambassadeur secret de François I^r, assassiné à Milan par le duc de Sforza, I, 38 et suiv.

MÉTELLUS. Ses belles paroles sur les difficultés qui doivent accompagner la vertu, II, 145.

Métempsycose. Reçue par plusieurs nations, II, 159.

MÉTROCLÈS. A quelle occasion il fut attiré de la secte des péripatéticiens à celle des stoïciens, II, 354.

Mets. Servis alphabétiquement, I, 341.

MEXICAIS. Distinguoient le monde en cinq âges, et se

croyoient dans le dernier lorsque les Espagnols vinrent les exterminer, IV, 22. Quel serment ils faisoient faire à leurs rois, 50. La première leçon qu'ils donnent à leurs enfants, 250.

MEXIQUE. Nombre prodigieux d'hommes que sacrifioit annuellement le roi de ce pays, I, 231. Combien de fois il changeoit d'habit par jour, 264. Cruauté des Espagnols envers le dernier roi du Mexique, IV, 20 et suiv.

MIDAS. Fut obligé de révoquer la prière qu'il avoit faite aux dieux, II, 345. Est déterminé par un songe à se tuer, III, 295.

Miracles, que saint Augustin témoigne avoir vus, I, 194, 195. Miracles faux, comment accrédités dans le monde, IV, 169. et suiv. Ce qui fait qu'on a de la peine à se désabuser d'un faux miracle, 170, 171. Histoire d'un faux miracle qui fut sur le point d'être accrédité, quoique bâti sur un fondement très foible, 172. Si des événements miraculeux racontés dans nos livres sacrés on n'en peut rien conclure en faveur de pareils événements modernes, 174, 175.

Mode. Entêtement et inconsistance des François sur ce qu'ils appellent *la mode*, I, 367.

Modération. Requise même à l'égard de la vertu, I, 227. Celle qu'on doit garder dans les troubles civils, III, 235. et entre des gens brouillés, 236.

Modestie. Fort nécessaire aux jeunes gens, I, 161 et suiv. et aux femmes, III, 353 et suiv.

Mœurs. Science des mœurs doit être inculquée de bonne heure dans l'esprit des enfants, I,

163 *et suiv.* Les moeurs du simple peuple plus réglées que celles des philosophes, III, 72.

MOLLEY-MOLUCH, *roi de Fez* Prêt à mourir de maladie, i livre bataille aux Portugais et expire victorieux, III, 93.

Monde. Fréquentation du monde, de quelle utilité, I, 165. Le monde doit être le livre d'un jeune homme, *ibid.* *et suiv.* La pluralité des mondes crue autrefois, et encore à présent : ce qu'on en peut conclure, selon Montaigne, II, 274, 275. Le monde est sujet à des changements continuels, 339.

Monde (*Nouveau-*). Réflexions sur sa découverte, I, 232. On y vivoit sans magistrats et sans lois plus régulièrement que nous ne faisons, 462. Conformité surprenante des coutumes, mœurs et croyances, entre le Nouveau-Monde et le nôtre, II, 340 *et suiv.* Du Nouveau-Monde, et du génie de ses habitants quand on en fit la découverte, III, 15 *et suiv.* Il fut subjugué par les ruses des Espagnols plutôt que par leur valeur, 16. Avec quelle inhumanité les habitants du Nouveau-Monde furent traités par les Espagnols, 17 *et suiv.*

Monstres. S'il y en a véritablement, III, 134.

MONTAIGNE (*Pierre EYQUEM, seigneur de*), *père de l'auteur des Essais*. Soins qu'il prit pour l'éducation de son fils, I, 185 *et suiv.* Un de ses projets, 258. Son portrait, II, 51. Demande à son fils la traduction de la *Théologie naturelle*, 164, 165. Aimoit à bâtir, IV, 69. Maire de Bordeaux, 139. Nouveaux détails sur la manière dont il éleva son fils, 265 *et suiv.*

MONTAIGNE (*Michel EYQUEM,*

seigneur de), *auteur des Essais*. Pourquoi il s'est amusé à les écrire, I, 34. Se plaint de son peu de mémoire, *ibid.* Avantages qui en résultent pour lui, 35. Ennemi des vaines cérémonies, 51. Comment profitoit de la conversation des hommes, 57. Temps précis de sa naissance, 72. Pourquoi il eut soin de se familiariser de bonne heure avec la mort, 77. Pourquoi refuser d'écrire l'histoire de son temps, 100. Il fut instruit dès l'enfance à ne mêler aucune finesse de tromperie dans ses jeux, 105. Méprisoit la médecine, et pourquoi, 127. A quoi se réduit la connoissance qu'il avoit des sciences, 150. Ses livres favoris, *ibid.* Jugement qu'il porte de son ouvrage, 153. Quel style lui plaisoit le plus, 185. Comment il apprit le latin, 186 *et suiv.*; et le grec, 186. On l'éveilloit dans son enfance au son de quelque instrument, 186. Comment il prit du goût pour la lecture dès l'âge de huit ans, 187 *et suiv.* Ne lut jamais de romans, 188. A quel âge il jouait les premiers rôles dans des tragédies latines, 189. Sa liaison avec la Boëtie (*voyez ce nom*). En différents temps, son goût pour la poésie a été différent, 268. Critique qu'il fait de Pline le jeune et de Cicéron, 288. En quoi il fait consister le mérite de ses *Essais*, 290. Son génie pour le style épistolaire, 292. Ennemi des compliments outrés qu'on emploie dans les lettres, *ibid.* Peu propre à faire des lettres de recommandation, 293. Écrivoit ses lettres avec beaucoup de rapidité et de négligence, *ibid.* Comment il s'est comporté, par rapport aux commodités de la vie, en trois

sortes d'état où il a vécu, 310. Comment il régloit sa dépense, 314. Ce qu'il dit de sa manière de travailler et d'envisager un sujet, 373 *et suiv.* Comment il juge du prix de son livre, II, 15. Portrait et caractère qu'il fait de son père, 51 *et suiv.* Montaigne étoit peu sensible au plaisir de boire, 52 *et suiv.* Histoire d'un accident qui lui causa un long évanouissement, 85, 86. Difficultés attachées à l'étude constante qu'il fait de lui-même, 91 *et suiv.* S'il est blâmable d'entretenir le monde de soi, 92. Ce qui lui a mis en tête de se mêler d'écrire, 100. Ne souffroit pas volontiers près de lui les enfants nouveau-nés, 102. A quel âge il se maria, 106. De l'affection qu'il avoit pour son livre, 121. Pourquoi il a caché le nom des auteurs de qui il a emprunté des pensées, 128, 129. Ce qu'il cherchoit dans les livres, 130. Pourquoi il préféroit les anciens aux modernes, *ibid.* Ce qu'il pensoit d'Ovide sur la fin de ses jours, *ibid.* Poëtes latins qu'il mettoit au premier rang, 131. Quel usage il faisoit de Sénèque et de Plutarque, 134. Pourquoi il se plaisoit surtout à l'histoire, 138 *et suiv.* En quoi consistoit la vertu de Montaigne, 151 *et suiv.* Il étoit moins réglé dans ses opinions que dans ses moeurs, 152. En quoi consistoit sa bonté, 154. Il pouvoit résister aux plus fortes impressions de la volupté, *ibid.* Il avoit le naturel fort tendre, 155. Son humanité à l'égard des bêtes, 158. Quelle étoit sa devise, 279. La foiblesse et l'inconstance de son jugement, 331. Pourquoi il ne prenoit pas aisément de nouvelles opinions, 334, 335.

Comment il obtint l'ordre de Saint-Michel, 345. Comment il se trouva préservé dans une maison sans défense, durant les guerres civiles, III, 16. Geste particulier de Montaigne, marque apparente d'une sotte fierté, 36. Il étoit porté à ravalier le prix des choses qu'il possédoit, et à ne pas faire grand eas de lui-même, 37 *et suiv.* De toutes les opinions concernant le prix des hommes, quelles il embellissoit plus facilement, 38. Il étoit toujours fort peu satisfait des productions de son esprit, 39. Quelle idée il avoit de ses ouvrages, 41 *et suiv.* Se croyoit peu propre à entretenir les princes, 42 *et suiv.* Caractère de son style, 43. Son françois étoit corrompu par le langage du pays où il vivoit, 44. Facilité qu'il avoit eue à parler et à écrire en latin, *ibid.* Qualités corporelles de Montaigne, 46. Il étoit d'une complexion délicate et nonchalant, 49 *et suiv.* Ennemi de la fatigue de délibérer, 51. Dégouté de l'ambition par l'incertitude qui l'accompagne 52. Peu fait aux mœurs de son siècle, 53. Il haissoit la dissimulation, 55. Étoit naturellement ouvert et libre avec les grands, 57. Avoit la mémoire fort infidèle, 58. Étoit ennemi de toute obligation et contrainte, *ibid. et suiv.* Nouvelles preuves de la défectuosité de sa mémoire, *ibid. et suiv.* Caractère de son esprit, 61. Son ignorance des choses les plus vulgaires, 62. Montaigne étoit naturellement irrésolu, 64. Peu favorable au changement dans les affaires publiques, 66. Sur quoi étoit fondée l'estime qu'il faisoit de lui-même, 67; et l'idée qu'il avoit de la justesse de ses opi-

nions, 68. Il aimoit à louer le mérite dans ses amis, et même dans ses ennemis, 70. Il étoit peu prévenu en faveur de son siècle, 71. Pourquoi il parle si souvent de lui-même dans son livre, 77 *et suiv.* Soulagement que Montaigne trouve dans la vieillesse, 122. Caractère de son courroux dans les grandes et les petites affaires, 142, 143. Devenu sujet à la colique, il s'accoutume à souffrir patiemment ce mal, 193. Quel usage il tire de cette douloureuse maladie, *ibid. et suiv.* Il croit qu'on doit se plaindre librement dans le fort de la douleur, 194. Il se possédoit assez lui-même dans ses accès de colique, 195. Il pense tenir de son père le mal de la pierre à quoi il est sujet, 197, et le mépris qu'il a pour la médecine, 198. Sur quoi il fonde ce mépris, 198 *et suiv.* Il préfère l'estime présente à celle qui pourroit le suivre après sa mort, 223 *et suiv.* Quels biens il met en ligne de compte, 224. Pourquoi il a parlé si librement contre la médecine, 225. En quel état il seroit, s'il venoit jamais à se livrer entre les mains des médecins, *ibid.* Que ce n'est pas un désir de gloire qui l'a porté à écrire contre les médecins, 226 *et suiv.* Étoit ennemi de toute tromperie, 231. Délicatement consciencieux dans ses négociations avec les princes, 233 *et suiv.* N'embrassoit aucun parti avec trop d'ardeur, 234. Sa conduite entre des personnes de différent parti, 236. Il fuyoit les emplois publics et toutes sortes d'artifices, 238, 239. Pourquoi et comment il entreprit de parler de lui dans ce livre, 251. Jugeoit mieux de lui-même

par ses propres réflexions sur sa conduite, que par les reproches ou les louanges de ses amis, 254. Prenoit son juge-
ment pour directeur ordinaire de ses actions, 260. Ne se repentoit point de la manière dont il avoit conduit ses affaires, 261. Se servoit rarement des avis d'autrui dans la conduite de ses affaires, et en donnoit rarement aux autres, 263. Pourquoi ne s'affligeoit pas lorsque les événements ne répondoint pas à ses désirs, 264. Ce qu'il jugeoit d'un repentir causé uniquement par l'âge, *ibid.* En quoi il faisoit consistoir son bonheur 265. Peu attentif aux conversations frivoles, 269 *et suiv.* Se blâme d'être trop délicat dans le commerce qu'il est obligé d'entretenir avec le commun des hommes, *ibid.* Passionné pour des amitiés exquises, peu propre aux amitiés communes, 270. Quelle étoit la solitude qu'il désiroit, 274. De quelle sorte d'hommes il recherchoit la familiarité, 275. De la douceur qu'il trouvoit dans le commerce des femmes, 276. Il vouloit que ce commerce fût accompagné de sincérité, 277. En amour, il préféroit les grâces du corps à celles de l'esprit, 278. Quel usage il tiroit de son commerce avec les livres, 279. Ce qu'il dit de sa bibliothèque et de sa situation, 280 *et suiv.* Se délivroit d'une passion par le moyen d'une autre passion, 290. Ce qu'il pense de ceux qui condamneront la licence de ses écrits, 301. Il aimoit à dire tout ce qu'il osoit faire, *ibid.* Pourquoi il aimoit à rendre sa confession publique, 302 *et suiv.* Quelle raison l'engagea à se marier, quoique assez mal disposé pour le ma-

riage, 311. Ce qu'il jugeoit de la langue françoise, 340. Pourquoi, excepté Plutarque, il aimoit à se passer de livres en écrivant, 341, et à composer chez lui, où il n'étoit aidé de personne, 342. Il étoit fort sujet à imiter, *ibid.* Produisoit ordinairement ses plus profondes pensées à l'improviste, 343. N'aimoit pas à être interrompu lorsqu'il parloit, 344. Son goût sur le chapitre de l'amour, 354. Fort libre dans ses paroles : comment il excuse cette licence, 360. Avec combien de discrétion et de bonne foi il se conduisoit dans ses amours, 361 *et suiv.* Croyoit, que l'amour étoit salutaire, pris avec modération, 366. Ne pouvoit souffrir ni coche, ni litière, ni bateau, IV, 4. N'a jamais souhaité des postes fort élevés, 25. Il auroit préféré une vie tranquille et délicieuse à celle d'un Régulus, 26. N'aimoit ni à maîtriser ni à être maîtrisé, 27. Souffroit sans peine d'être contredit en conversation, 37. Pourquoi il se défioit de l'habileté d'un homme lorsqu'il le voyoit dans un grand poste, 50. Aimoit à railler et à être raillé, 53 *et suiv.* Comment il s'y prenoit pour juger d'un ouvrage d'esprit dont l'auteur le vouloit faire juge, 55. Comment il plaisante sur le dessein qu'il a pris d'enregistrer ses propres fantaisies, 61. Il étoit plus sage et plus modéré dans la prospérité que dans l'adversité, 64. Pourquoi il se plaisoit à voyager, *ibid.* *et suiv.* Fuyoit l'embarras des affaires domestiques, 67. Étoit peu sensible au plaisir de bâtrir, et à d'autres plaisirs d'une vie retirée, 69. Aimoit à se fier à ses domestiques, 71. Évitoit de s'instruire de ses propres

affaires, par pure négligence, *ibid.* *et suiv.* Nullement enclin à thésauriser, il étoit assez habile à dépenser, 74. Ennemi des répétitions, 83. Se défioit de sa mémoire, lors même qu'il avoit appris un discours par cœur, *ibid.* Faisoit volontiers des additions à son livre, mais n'y corrigeoit rien, 85. Fort exposé dans sa maison durant les guerres civiles; pourquoi il est fâché de n'être à couvert du pillage qu'à la faveur d'autrui, 88. Montaigne se tenoit absolument obligé par les engagements de la probité et de ses promesses, 89. Il étoit si ennemi de la contrainte, qu'il comptoit pour un gain d'être dégagé de son attachement à certaines personnes par leur ingratITUDE, 90. Se félicitoit de ne devoir rien aux princes, et de vivre dans l'indépendance, 91. Sa tendresse pour Paris, 97. Il regardoit tous les hommes comme ses compatriotes, *ibid.* Avantages qu'il trouvoit à voyager, 98. Pourquoi il aimeroit mieux mourir ailleurs que chez lui, 105. Voudroit être assisté d'un sage ami en sortant du monde, 106. Ce qu'il gagne à publier ses mœurs, 107. Quels étoient ses préparatifs par rapport à la mort, 110. Sa manière de voyager, 112. De quel genre de mort il s'accommodeoit le mieux, *ibid.* Il se prêtoit sans peine aux différents usages et aux manières de chaque pays, 115. Auroit aimé un compagnon de voyage avec qui il eût pu s'entretenir, 116. Raisons qui auroient pu détourner Montaigne de la passion de voyager, 117. Ce qu'il répond à ces raisons, 118. Pourquoi il est obligé de se peindre tel qu'il est, 122 *et suiv.* Il étoit

peu propre au maniement des affaires publiques, 123. Pourquoi il aimoit à faire des digressions, 127 *et suiv.* Son inclination pour la ville de Rome, 130 *et suiv.* Pourquoi Montaigne ne comptoit point pour un malheur de n'avoir point d'enfants qui pussent porter son nom, 133. Une des faveurs de la fortune qui lui plaisoit le plus, ce fut d'avoir été fait bourgeois de Rome, *ibid. et suiv.* Se passionnoit pour fort peu de choses, 137. Pourquoi il s'opposoit aux affections qui l'attachoient à autre chose qu'à lui, *ibid.* Élu maire de Bordeaux, il fut obligé d'accepter cette charge, qui lui fut continuée par seconde élection, 139. Portrait qu'il fit de lui-même à messieurs de Bordeaux, 140 *et suiv.* Pourquoi il étendoit ses besoins au delà de ce que la nature exige nécessairement, 146 *et suiv.* En épousant un parti, il n'épousoit point les injustices et les entêtements ridicules de ce parti, 149. Avoit soin de ne pas devenir esclave de ses affections, 152. Comment, dans la conduite de ses affaires et de ses propres actions, il évitoit les inconvénients en les prévenant, *ibid. et suiv.* Il s'opposoit d'abord au progrès de ses passions, 153. A quel prix il a eu soin d'éviter les procès, 156. Jugement qu'on fit de la manière dont il s'étoit acquitté de sa mairie de Bordeaux, 161. En quelles sortes d'affaires Montaigne auroit pu être employé utilement, *ibid. et suiv.* Quel étoit le miracle le plus réel à ses yeux, 169 *et suiv.* Il étoit ennemi des décisions trop hardies, 173. Maltraité des deux partis durant les désordres d'une

guerre civile, comment il souffrit cette infortune, 192. A quelles extrémités il fut réduit par la peste qui le chassa de chez lui, 196, 197. Dans quelle vue Montaigne a chargé son livre de citations, 207, 208. Son air naïf lui a été d'un grand usage, et en particulier dans deux occasions très importantes, 213 *et suiv.* La simplicité de son intention, qui paroisoit dans ses yeux et dans sa voix, empêchoit qu'on ne prît en mauvaise part la liberté de ses discours, 217. Il s'étudioit lui même plus qu'aucun sujet; ce qu'il apprenoit par là, 229. Cette étude l'instruisoit à juger passablement des autres, 233 *et suiv.* Il se seroit cru propre à parler librement à son maître, et à lui apprendre à se connoître lui-même, 235 *et suiv.* Pourquoi il croit que son livre peut fournir des instructions utiles à la santé du corps, 237. Malade, il conservoit la même manière de vivre que lorsqu'il étoit en santé, 238. Fuyoit la chaleur qui vient directement du feu, 239. Usages auxquels il se trouvoit asservi dans sa vieillesse, 243. Il avoit soin de se tenir le ventre libre, 245. Sain et malade, il suivoit volontiers ses appétits naturels, 246. Pourquoi le parler lui nuisoit dans ses maladies, 249. Pourquoi il évitoit de consulter les médecins, *ibid.* Il aimoit à flatter son imagination dans ses maux, comme par exemple dans la gravelle, 250 *et suiv.* Il étoit grand dormeur, 260. Il avoit naturellement la constitution fort saine, dont il sentoit les effets jusque dans la vieillesse, 262 *et suiv.* Son esprit peu troublé par les maux du corps, 263. Ses songes plutôt ridicules que tristes,

264. Il étoit peu délicat à table, *tibd.* et suiv. Il fut dressé, dès le berceau, à la plus commune façon de vivre, 265. Fut tenu sur les fonts par des personnes de la plus basse naissance, 266. Quel fut le fruit de cette éducation, *tibd.* Il n'aimoit pas à être longtemps à table, 267. De quelle espèce d'abstinence il étoit capable, *tibd.* De son goût, qui a eu ses changements et ses révolutions, 268. Il étoit friand de poisson, et n'aimoit point à le mêler avec la chair, 270. Jeûnoit quelquefois, et pourquoi, *tibd.* et suiv. Règles qu'il observoit à l'égard de ses vêtements, 271. Il préféroit le dîner au souper : quelle mesure il observoit dans son boire, *tibd.* Son goût par rapport à l'air, 272. Il étoit plus incommodé par un grand chaud que par un grand froid, *tibd.* Il avoit la vue longue, mais ses yeux étoient aisément fatigués par l'exercice, 273. Sa démarche : il se tenoit fort peu dans une même situation, *tibd.* Il mangeoit avec trop d'avidité, 274. Ce qu'il jugeoit des plaisirs de la table, *tibd.* Dans quel rang il mettoit les plaisirs purs de l'imagination et les plaisirs corporels, 275. Usage qu'il faisoit de la vie, 281. Il aimoit à goûter les douceurs de son état, 282. Ses discours s'accordaient avec ses mœurs, 283.

MONTCONTOUR (*Bataille de*), I, 250.

MONT-DORÉ. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poëtes latins de son temps, III, 73.

MONTFORT (*Jean V, comte de*), duc de Bretagne, I, 270.

MONTLUC (*Blaise de*), maréchal de France, II, 113, 114.

MONTMORD (*Le seigneur de*), I, 25.

MONTMORENCY (*Le connétable*

de). Sa conduite au siège de Pavie, I, 53. Sa mort est un des événements les plus remarquables du temps, III, 73.

MORALE. Leçons de morale, aussi méprisées de celul qui les fait que de celul à qui il les fait, IV, 119.

MOROZO (*Matteo di*), complice des menées contre le duc d'Athènes, I, 133.

MORT. En quel sens elle nous acquitte de toutes nos obligations, I, 30. Unique juge du bonheur des hommes, 65. Mépris de la mort, un des principaux biensfaits de la vertu, 70. Plusieurs exemples de morts extraordinaires et soudaines, 73, 74. Combien il importe d'être préparé d'avance à la mort, et de se familiariser avec elle, 74. Quelles sont les morts les plus saines, 78. Ne pas craindre la mort nous procure une vraie liberté, 82. Motifs d'en user ainsi, 83. La mort fait partie de l'ordre de l'univers, 85. Pourquoi est mêlée d'amer-tume, 87. Pourquoi nous paraît autre à la guerre que dans nos maisons, 88. Diversité d'opinions touchant la mort, 295. Plaisanteries dites à l'heure de la mort, *tibd.* et suiv. Mort recherchée avec avidité, 297. Mort, recette à tous maux, II, 59. Elle dépend de la volonté de l'homme, *tibd.* Raisons contre une mort volontaire, 60. Raisons qui peuvent porter l'homme à se donner la mort, 63. Morts funestes, pour avoir été précipitées, 65. Mort préférée à l'esclavage, *tibd.* et suiv. ; et à une vie malheureuse, 67 et suiv. Mort désirée pour l'espérance d'un plus grand bien, 71. On ne la peut essayer qu'une fois, et nous sommes tous apprentis quand nous y

venons, 82. Comment on peut se familiariser avec la mort, *ibid.* Si les défaillances, dans l'agonie de la mort, sont fort douloureuses, 87. La mort s'interprète par la vie, 148. Ce qu'on doit juger de la fermeté de bien des gens qui se sont donné la mort, III, 5. La mort la plus désirable, *ibid.* L'envie de mourir utilement est très-louable, mais l'exécution n'en est pas en notre puissance, 92. Si ceux qui, prêts à recevoir la mort sur un échafaud, se livrent à de grands transports de dévotion, doivent être loués de fermeté, 286. Si, lorsqu'on meurt dans une bataille ou dans un combat singulier, on pense beaucoup à la mort, 287. Différentes considérations qui nous empêchent de penser directement à la mort, 288. A quoi sert la préparation à la mort, IV, 201. La mort fait partie de notre être, et est très-utile à la nature, 206.

MUCIUS ScÉVOLA. Sa fermeté à souffrir la douleur, I, 305.

MULEASSES, ou mieux MULEY-HAÇAN, roi de Tunis. Ce qu'il blâmoit dans la conduite de son père, II, 106.

Mules et mulets. Monture honorable et déshonorables en différents pays, I, 362. Exemple d'une subtilité malicieuse dans un mulet, II, 207, 208.

Multitude. Combien son jugement est méprisable, III, 25.

MURET (Marc-Antoine). Mis par Montaigne au rang des meilleurs orateurs de son temps, I, 186.

MUSA, médecin d'Auguste, III, 208.

MUSES. Sont le jouet et le passe-temps de l'esprit, III, 282. Sont en grande liaison avec Vénus, 306.

MUSSIDAN (Siège de), I, 27.

MYSON, un des sept sages. Sa réponse à celui qui lui demanda de quoi il riait étant seul IV, 41.

N

Nacre. Quelle liaison elle entretient avec le pinnotière, II, 216, 217.

NANSEAU ou NASSAU (Le comte de), I, 25.

Nations. S'il y en a qui dorment et veillent six mois de suite, I, 338. Nations qui ont eu un chien pour leur roi, II, 182. Qui ne s'expriment que par gestes, 184.

Nature. Elle est supérieure à l'art, I, 237; II, 184 *et suiv.* Ce que Montaigne conclut de là en faveur des bêtes contre l'homme, 185. L'étude de la nature est une pâture pour

l'esprit humain, 257. *Aller selon la nature :* ce que c'est, selon nous, 277. *Se conformer à la nature,* précepte de grande importance, même par rapport à l'extérieur, IV, 212. La nature a rendu agréables à l'homme les actions qu'il doit faire nécessairement, 276.

Naturel sanguinaire à l'égard des bêtes. Ce qu'il dénote, II, 158.

NAUSIPHANES, disciple de Pyrrhon. Croyoit tout incertain II, 277.

Nécessité. Est une violente maîtresse d'école, I, 350. .

Nécessités naturelles. Leurs limites, I, 281.

Neige. Les anciens s'en servoient pour rafraîchir leur vin, I, 370.

Néorites. Comment ils traitent les corps morts, IV, 198.

Néron. Magnanimité de deux soldats interrogés par ce tyran, I, 12. Ce qu'il sentit en quittant sa mère, dont il avoit ordonné la mort, 272. Acte d'humanité qu'il fait paroître en signant la sentence d'un criminel, II, 37.

Neutralité. N'est ni belle ni honnête dans les guerres civiles, III, 235.

Nicétas, ou plutôt Hicétas, Syracusain. A été un des premiers à soutenir le mouvement de la terre, II, 336.

Nicias. Comment perd l'avantage qu'il avoit nettement gagné sur les Corinthiens, I, 14.

Ninachetuen, seigneur indien. Se jette dans le feu pour ne pas survivre à son déshonneur, II, 68 et suiv.

Niobé. Pourquoi les poètes ont feint qu'elle fût convertie en rocher, I, 7.

Nobles. Distribués en un festin en différentes tables, suivant la ressemblance de leurs noms, I, 341. A quel rang sont élevés dans le royaume de Calecut, III, 309.

Noblesse. Noms fiers et magni-

fiques de l'ancienne noblesse I, 341 et suiv. Ce qui la constitue essentiellement en France, II, 99. Noblesse n'est point jointe nécessairement à la vertu, III, 309.

Noms. Pris en mauvaise part, I, 341. Noms plus ordinaires dans les généalogies de quelques princes, *ibid.* et suiv. Il est bon d'avoir un nom facile à prononcer, 342. Prendre le nom de ses terres : confusion que produit cet usage, 343 et suiv. Changements de noms contribuent à falsifier les familles les plus obscures, 344. Noms et surnoms diversement changés, *ibid.* Noms communs à plusieurs personnes, 346.

Noue (De La). Son éloge, III, 73.

Nouveautés. Introduites dans les lois, sont toujours funestes, I, 117 et suiv. Le meilleur prétexte en est très-dangereux, 121. Dans les habits, les danses, etc., sont funestes à la jeunesse, 335.

Nu. La coutume d'aller nu n'a rien de contraire à la nature, I, 260 et suiv. L'homme est le seul animal abandonné nu sur la terre, II, 186.

Numa, roi de Rome, II, 261.

Numides. Pourquoi, montés à cheval dans le combat, ils en menaient un second, I, 356.

O

Obéissance pure. Première loi que Dieu a imposée aux hommes, II, 227.

Octavius (Sagitta). A quelle action barbare il fut entraîné par sa jalouse, III, 328, 329.

Oiseaux. Prédictions qui se tirent de leur vol, II, 203.

Oiseaux passagers prévoient le changement des saisons, *ibid.*

Oisiveté. Ses dangereux effets, I, 32.

Olivier (Le chancelier). Mot qu'on lui attribue, III, 53.

Opiniâtréte. Doit être d'abord

réprimée dans les enfants, I, 37. De celle des femmes, III, 148. Est sœur de la constance, au moins en vigueur et fermeté, 149. Opiniâtreté et affirmation sont signes exprès de bêtise, IV, 232.

Opinions. Épousées aux dépens de la vie, I, 297. Donnent du prix à bien des choses, 309, 310. De la liberté des opinions philosophiques, II, 352 *et suiv.*

Oracles. Quand ils ont commencé à perdre leur crédit, I, 43.

ORANGE (*Guillaume de Nassau, prince d'*), III, 131.

Orateur. Il est attendri par un rôle feint qu'il joue lui-même, III, 293 *et suiv.*

Ordres de chevalerie. Institution louable et d'un grand usage, II, 95. L'ordre de Saint-Mi-

chel, d'abord très-estimé, comment est venu à tomber dans le mépris, 96. Il est difficile de mettre en crédit un nouvel ordre de chevalerie, 98 *et suiv.*

Orgueil. Ses funestes effets, II, 241.

ORIGÈNE. Pourquoi il s'abandonna à l'idolâtrie, III, 303.

OSTORIUS. Avec quelle fermeté il se donna la mort, III, 5.

OTANES. A quelle occasion il renonça au droit qu'il avoit de prétendre au royaume de Perse, IV, 27.

OTHON. S'endormit un peu avant que de se tuer, I, 336. Ce qu'il eut de commun avec Caton, 336 *et suiv.*

OVIDE. A quel âge Montaigne commença de s'en dégoûter, II, 131.

P

PALUEL (LE), danseur, I, 159.

PALUS MÉOTIDES. Combien les gelées y sont âpres, I, 263.

PANETIUS. Sage réponse de ce philosophe à un jeune homme qui lui demandoit s'il siéroit bien au sage d'être amoureux, III, 363.

PARACELSE, *médecin alchimiste*, II, 337; III, 209.

PARIS. Ce que pense Montaigne de cette ville, II, 18; IV, 97. *Parlementer.* Voyez *Place assié-gée.*

Parleurs. De deux espèces, les uns propres à être prêcheurs, et les autres avocats, I, 40.

PARMÉNIDES. Ce qu'il prenoit pour Dieu, II, 262. Son opinion sur la nature de notre âme, 299.

Parole. La plus parfaite est susceptible de divers sens, II, 356.

PARTHES. Presque toujours à cheval, I, 358. Description de leurs armes, 358; II, 126-127.

PASICLÈS. Impudence de ce philosophe cynique, I, 369.

Passions. Celles qui se laissent goûter et digérer ne sont que médiocres, I, 9. On s'en prend à des choses inanimées pour les amuser, 20 *et suiv.* Les premiers mouvements des passions permis au sage par les stoïciens, 50. Passions déréglées animent et accompagnent les plus éminentes vertus, II, 332. Quels effets doit produire leur diversité, 333. On peut se dégager d'une passion par le moyen d'une autre, III, 289 *et suiv.* Comment les passions sont dissipées par le temps, 290. Exemples de passions très-

violentées excitées par des causes frivoles, IV, 157.

Patenôtre. Prière que les chrétiens devroient constamment employer, II, 19.

PAULINA, femme de Saturninus. Matrone de grande réputation à Rome, qui pensoit coucher avec le dieu Sérapis, II, 284.

PAULINUS, évêque de Nole. Ce qu'il dit après le sac de cette ville, étant dépouillé de tous ses biens, et prisonnier, I, 278.

PAUSANIAS le Lacédémoneien. Supplice qui lui fut infligé, et dont sa mère donna la première idée, I, 226.

PAUSANIAS le Macédonien. Cité comme exemple des inconvenients d'une profonde ivresse, II, 48.

PAVIE (Siège de), I, 53.

PAXEA, femme romaine. Pourquoi se donne la mort, II, 68.

Pays. Petit pays où régnoient la paix et la santé, parce qu'il n'y avoit ni gens de loi ni médecins; comment il fut enfin exposé aux procès et à une légion de maladies, III, 216 *et suiv.*

Paysans et philosophes. Honnêtes gens, II, 14.

Pédants. Méprisés en tout temps des plus galants hommes, I, 136 *et suiv.* Extrême différence entre les anciens philosophes et nos pédants, 138 *et suiv.* Caractère d'un parfait pédant, 141.

PÉGU (Royaume du). Tous les habitants y vont les pieds nus en tout temps, I, 262.

Peine. Nait avec le péché, II, 78. Peines dans une autre vie, sur quoi fondées, II, 265.

PÉLAGIE (Sainte). Mort de cette vierge, II, 67.

PELLETIER, médecin et mathématicien, I, 93; II, 338.

Pères. Ont plus d'affection pour leurs enfants que les enfants

n'en ont pour leurs pères, II, 101. Comment cette affection devroit être réglée, 102. En quel temps les pères doivent admettre leurs enfants au partage de leurs biens, *ibid.* Jeunes gens poussés au larcin par l'avarice de leurs pères, *ibid. et suiv.* Mauvaise excuse des pères qui thésaurisent pour se faire respecter de leurs enfants, 104. Par où ils doivent se rendre respectables, 105. Un père sur l'âge doit laisser l'usage de ses biens à ses enfants, mais avec la liberté de les reprendre s'ils abusotent de cette bonté, 109. Un père doit se familiariser avec ses enfants qui le méritent : exemple remarquable sur ce sujet, 113 *et suiv.* Dureté de certains pères qui privent leurs enfants du fruit de leurs biens, même après leur mort, 114. Indiscrétion des pères qui châtient leurs enfants dans de violents accès de colère, III, 133. Ressemblances qui passent des pères, aïeuls ou bisaïeuls, aux enfants, 196, 197.

PÉRIANDER, médecin grec. Reproche que lui faisoit Archidamus de quitter la gloire de bon médecin pour acquérir celle de mauvais poète, I, 57.

PÉRIANDER, tyran de Corinthe. Jusqu'où il porta l'amour qu'il avoit pour sa femme, III, 351.

PÉROU. Le dernier roi du Pérou, comment traité par les Espagnols, IV, 20. Pompe et magnificence des ouvrages du Pérou, 23.

PERROZET, habile cartier, IV, 218.

PERSE. Jusqu'à quel temps les rois de Perse retenoient leurs femmes dans leurs festins, I, 228.

PERSES. Enseignoient la vertu

- à leurs enfants, au lieu des lettres, I, 146. Traitoient de leurs principales affaires après boire, II, 49.
- PERSÉUS, auditeur de Zénon.** A quoi il dit qu'on a attaché le nom de Dieu, II, 264.
- PERSÉUS, roi de Macédoine.** Prisonnier à Rome, mourut par la privation du sommeil, I, 338. Son caractère, qui est à peu près celui de tous les hommes, IV, 234.
- Perles.** Plus glorieuses que les plus fameuses victoires, I, 244.
- PESCAIRE (Le marquis de),** I, 28.
- Peste.** Description d'une peste qui survint dans le pays où étoit Montaigne, IV, 196 *et suiv.* Fermeté du peuple dans ce désastre général, 198.
- PÉTRARQUE,** II, 320.
- PÉTRONIUS (*Granius*), questeur dans l'armée de César.** Sa réponse à Scipion qui, l'ayant fait prisonnier, lui offroit la vie, III, 170.
- PÉTRONIUS, favori de Néron.** Avec quelle mollesse il mourut, IV, 113.
- Pets,** qu'un homme avoit à commandement; histoire sur ce sujet, rapportée par saint Augustin, I, 96. Pets organisés, selon Vivès, *ibid.*
- Peuples,** qui n'attaquent jamais leurs ennemis, qu'ils ne leur aient déclaré la guerre, I, 24. Chaque peuple content du gouvernement auquel il est accoutumé, 113. Peuples chez qui les enfants mangent leurs pères trépassés; autres qui les brûlent, *ibid.* Qu'il faut au peuple une religion palpable, II, 261. Qu'il est besoin qu'il ignore beaucoup de choses vraies, et qu'il en croie beaucoup de fausses, 289. Peuples chez qui le fils mangeoit son père, et pourquoi, 350. Si le peuple a raison d'être choqué des dépenses extravagantes des princes, IV, 7. Comment les politiques l'amusent dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, 63. Avec quelle indiscretion les peuples se laissent mener par les chefs de parti, 151.
- Peur.** Étranges effets de cette passion, I, 61 *et suiv.* Effets opposés qu'elle produit, 62. Pousse quelquefois à des actions valeureuses, *ibid.* Suspends toute autre passion, *ibid. et suiv.* Même effet produit par la peur et par une extrême ardeur de courage, II, 13.
- Phalarica.** Espèce d'arme; sa description et son usage, I, 360.
- PHARAX.** Empêche d'autorité un roi de Lacédémone de poursuivre un corps de troupes qui venoient d'échapper à une déroute, I, 350.
- PHRÉCYDES.** Lettre qu'il écrivit à Thalès, comme il expiroit, II, 244.
- PHILIPPE.** Sa lettre à Alexandre, où il le reprend de ce qu'il tâchoit de gagner les Macédoniens par des présents, IV, 11. Comment Philippe satisfit à l'équité et aux formes judiciaires, après avoir prononcé un jugement dont il reconnaît l'injustice, 226.
- PHILIPPIDES.** Sage réponse qu'il fit au roi Lysimachus, III, 237.
- PHILISTUS, chef de l'armée de mer du jeune Denys.** Comment se trouva réduit dans un combat à se donner lui-même la mort, III, 92.
- PHILOPÆMEN.** De quoi loué par Plutarque, I, 122. Sa conduite dans une bataille contre les Lacédémoniens, 339 *et suiv.*
- Philosopher.** Ce que c'est, I, 69 *et suiv.*
- Philosophes.** S'il convient à un

philosophe d'écrire l'histoire, I, 100. Philosophes, pourquoi méprisés, 136 *et suiv.* Extrême différence qu'il y a entre eux et nos pédants, 138 *et suiv.* Ils renoncent malaisément au désir de la gloire, 318. Sectes entières de philosophes qui ont méprisé les disciplines libérales, 251, 252. Leur conduite à l'égard de la religion et des lois, 259. S'ils ont parlé sérieusement de la hiérarchie de leurs dieux et de la condition des hommes dans une autre vie, 270 *et suiv.* S'ils ont traité la science sérieusement, 303. Opinions licencieuses qu'ils ont débitées concernant le vice et la vertu, et les lois communément établies, 352 *et suiv.* Philosophes qui ont prêché le mépris de la gloire, III, 19.

Philosophie. En quoi consiste la vraie, au jugement de Platon, I, 158. Pourquoi la philosophie est méprisée par les gens sensés, 168. La philosophie formatrice des moeurs, s'ingère partout, 174. La philosophie et la théologie se mêlent de régler toutes les actions des hommes, 227. Philosophie, nous renvoie à l'ignorance pour nous mettre à couvert des maux qui nous pressent, 235. Elle nous conseille ridiculement d'oublier nos maux passés, 236. Recette qu'elle ordonne à toutes sortes de nécessités, qui est de mettre fin à la vie que nous ne pouvons endurer, 238. Toute la philosophie, divisée en trois genres, 246. Philosophie est une poésie sophistiquée, 291. Reproche qu'on peut faire à quiconque se mêle de philosophie, *ibid.* Vanité des recherches philosophiques, 299 *et suiv.* Philosophie pleine d'incertitudes et d'extra-

gances, 303. Plan d'un ouvrage de philosophie beau et utile, selon Montaigne, 347. Comment les foibles, au dire de Socrate, corrompent la dignité de la philosophie, IV, 45.

PHILOXENUS. Comment il témoigna son dépit contre celui qui lisoit mal ses ouvrages, II, 367.

PHRYNÉ, fameuse courtisane. Comment elle gagna ses juges, IV, 211.

Physionomie avantageuse. N'est pas fondée directement sur les beaux traits du visage, IV, 211. Si l'on peut faire quelque fond sur la physionomie, *ibid. et suiv.*

PHYTON, gouverneur de Rhége. Avec quelle constance il souffre les traitements barbares de Denys le Tyran, I, 3 *et suiv.*

PIBRAC. Son éloge, IV, 77 *et note.*

Pie. Comment elle vint à imiter le son de la trompette, II, 198.

Pieds. Façonnés au service que rendent les mains, I, 106.

Pigeons. Dressés à rapporter réponse, III, 96.

PISON, général romain. A quel excès d'injustice il fut entraîné par colère et par la dureté de son tempérament, III, 139.

Pitié. Comment dissipe l'initié, I, 1. En quoi paraît vicieuse aux stoïques, 2.

PITTACUS. Quel étoit le plus grand mal qu'il eût à souffrir dans la vie, III, 336.

Place assiégée. Si le gouverneur doit en sortir pour parlementer, I, 23 *et suiv.* Places surprises dans le temps qu'on parlementoit, 25 *et suiv.* Défense trop opiniâtre d'une place, pourquoi punie, 53. Gouverneurs de place, comment punis de leur lâcheté, 53 *et suiv.*

Place consulaire. A table étoit plus accessible, et pourquoi, II, 76.

Plaisir. C'est le but et le fruit de la vertu des hommes, I, 69. L'esprit et le corps doivent s'aider mutuellement dans son usage, III, 364 *et suiv.*

PLATON. Beau précepte qu'il allégue souvent dans ses écrits, I, 11. Comment tança un enfant qui jouoit aux noix, 104. Éloge de ses lois sur l'éducation de la jeunesse, 174 *et suiv.* Comment il rangeoit les biens corporels, 314. Combien de serviteurs il avoit, II, 9. Ordonne une sépulture ignominieuse pour les suicidés, 62. Dialogues de Platon; ce qu'en jugeoit Montaigne, 136. Impression que fit sur plusieurs de ses disciples son discours sur l'immortalité de l'âme, 171. Ne vouloit pas qu'on parlât aux hommes d'enfer et de Tartare, 172. Quels ont été ses véritables sentiments, 255. A combien de sectes il a donné naissance, *ibid.* Pourquoi il a choisi de philosopher par dialogues, 256. Opinion peu déterminée qu'il avoit sur la nature de Dieu, 259 *et* 263. Sur les plaisirs qu'il promet à l'homme en l'autre vie, 266 *et suiv.* Conte qu'on a fait sur sa naissance, 285. Si Platon a dit que la nature est une poésie énigmatique, 291 *et suiv.* Comment Timon l'appeloit par injure, 291. Ce qu'il disoit de la nature de notre âme, 299. Définition ridicule de l'homme, faite par Platon, 302. Pourquoi ce philosophe refusa une robe parfumée, 351. Sa retenue dans un accès de colère, III, 139. Par qui surnommé l'Homère des philosophes, 184. Beau mot de lui

au sujet de ceux qui en médisoient, 325. Sa loi pour décider de l'opportunité de tout mariage, 356. Quelles qualités il exige d'un homme qui prétend examiner l'âme d'un autre homme, IV, 235. Ce qu'il exige de celui qui veut entreprendre de guérir les maladies des hommes, 237.

PLAUTE. Goût de ceux qui l'égalent à Térence, II, 132.

PLINE le jeune. Dans quelle vue il conseilloit la solitude, I, 283. Le peu de solidité de ce conseil, *ibid. et suiv.* A quelle fin a publié des lettres qu'il avoit écrites à ses amis, 288.

PLUTARQUE. Éloge qu'en fait Montaigne, I, 163. Ce qu'il juge de Brutus et de Torquatus, qui condamnèrent leurs enfants à la mort, II, 55. Plutarque et Sénèque comparés ensemble, 134, 135. Plutarque croit qu'après la mort les gens vertueux deviennent enfin de vrais dieux, II, 317. Sa douceur, son équité, III, 138. Il est justifié par Montaigne du reproche que lui fait Jean Bodin d'avoir écrit des choses incroyables, 145 *et suiv.* Si Plutarque a manqué d'équité dans le choix qu'il a fait des Romains pour les mettre en parallèle avec les Grecs, 149. Il est moins tendu, et par conséquent plus persuasif que Sénèque, IV, 186 *et suiv.*

Poésie. Celle qui est excellente est au-dessus des règles, I, 268. Poésies d'un goût bizarre, II, 12. Poésie populaire, comparable à la plus parfaite, 15. Poésie médiocre insupportable, *ibid.*

Poète. Ses saillies dépendent beaucoup de la fortune, I, 127. Est de tous ouvriers le plus amoureux de son ouvrage, II, 122. Poètes latins

- et françois du temps de Montaigne, III, 73.
- Poison.* Gardé et préparé aux dépens du public, pour ceux qui voudroient s'en servir, II, 72.
- Poisson.* On le faisoit voir nageant dans les salles basses des anciens, I, 370. Petit poisson qui arrête les navires en pleine mer, II, 202. Assistance que se prêtent entre eux les poissons, 216.
- Poitiers.* Fondation de Notre-Dame-la-Grande dans cette ville; son origine, I, 342.
- Pol (Pierre), docteur en théologie.* Comment se promenoit dans Paris sur sa mule, I, 361.
- Polémon, philosophe.* Pourquoi appelé en justice par sa femme, III, 316.
- Police humaine.* Pleine d'imperfections, a besoin du vice pour se soutenir, III, 232.
- Politiques.* Comment ils amusent le peuple dans le temps qu'ils le maltraitent le plus, IV, 63.
- Pollio. Voyez ASINUS POLLIO.*
- Polonois.* Se blessent pour autoriser leur parole, I, 307.
- Poltronnerie.* Si elle doit être punie de mort, I, 55 *et suiv.* Comment on la punit ordinairement, 56. Est mère de la cruauté, III, 108.
- Pompée.* Pardonne à toute une ville, en considération de la générosité d'un citoyen, I, 4. Blâmé de n'avoir pas bien su profiter de l'avantage qu'il eut une fois sur César, 349; et d'avoir ordonné à ses troupes d'attendre l'ennemi, au lieu d'aller fondre sur lui, 352 *et suiv.* Étoit bon homme de cheval, 357. Déclaroit ses ennemis tous ceux qui ne l'accompagnoient pas à la guerre, III, 157.
- Pompée, danseur du temps de Montaigne, I, 159.*
- Pompeia Paulina, femme de Senèque.* Résolue de mourir avec son mari, se fait ouvrir les veines des bras, III, 176 *et suiv.* Néron empêcha l'exécution de ce dessein, 179.
- Portugais.* Chassés par des mouches à miel de devant une ville qu'ils assiégeoient, II, 212.
- Posidonius, philosophe stoïcien.* De quelle manière il triomphe de la douleur, I, 300.
- Poste.* Chevaux de poste, établis par Cyrus, III, 95. La même chose pratiquée par les Romains, *ibid.* Comment on courroit la poste au Pérou, 96.
- Postumius, dictateur.* Pourquoi fit mourir son fils, I, 226.
- Pouces.* Coutume de contracter alliance en se blessant, s'entre-suçant les pouces, III, 107. Etymologie du mot pouce, *ibid.* Comment nommés en langue grecque, *ibid.* Pouces baissés, marque de faveur; et haussés, marque du contraire, *ibid.* Comment étoient punis autrefois chez les Romains ceux qui se coupoient les pouces, *ibid.* Pouces coupés à des ennemis vaincus, 108.
- Poulpe.* Sorte de poisson qui change de couleur quand il veut, II, 203.
- Poyet (le chevalier), I, 40, 41.*
- Praxitèles.* Effet que produisit sa statue de Vénus sur un jeune homme, III, 350.
- Prédicateurs.* Comparés aux avocats, I, 40. Sont persuadés par leur propre passion, II, 331.
- Prédictions.* Qui se tiroient du vol des oiseaux; de quel poids, II, 203.
- Présomption.* Maladie naturelle à l'homme, II, 181. Son unique partage, 228. Ce que c'est que la présomption, III, 35. La crainte d'y tomber ne

doit pas nous empêcher de nous connoître tels que nous sommes, *ibid.*

Prière à Dieu. Celle que les chrétiens devroient constamment employer, II, 19. C'est la seule dont se servoit Montaigne, 20. Ce qu'on doit juger des prières de ceux qui persistent de dessein délibéré dans de mauvaises habitudes, 21. Abus qu'on fait des prières, 29.

Prince. Loi qui ordonne d'examiner la conduite des princes après leur mort, I, 12. Cérémonie ordinaire à leur entrevue, 51. Triste état d'un prince trop défiant, 130. Si un prince fait mieux d'attendre son ennemi sur ses propres terres que d'aller l'attaquer chez lui, 353. Exemples qui établissent sur cela le pour et le contre, *ibid.* et suiv. Combien il importe aux princes de fuir la fourberie, III, 56 et suiv. Un prince doit mourir debout, 90; et commander ses armées en personne, 90, 91. Quelle devroit être l'activité et la sobriété des princes, 91, 92. Leur secret est une importune garde à qui n'en a que faire, 237. En quel cas un prince est excusable de manquer à sa parole, 244. Excellent caractère d'un prince qui étoit supérieur aux accidents de la fortune, IV, 144.

Principes. Diversités d'opinions sur le sujet des principes naturels, II, 293 et suiv. En recevant des principes sans examen, on s'expose à toute sorte d'égarements, 294 et suiv.

Procès. Il n'en est point de si clair, auquel les avis ne se trouvent divers, II, 352.

Profit, Divers exemples qui montrent que le profit de

l'un est le dommage de l'autre, I, 102.

Promesse. Le seul cas où un particulier est autorisé à manquer à sa promesse, III, 247.

Pronostications de différents genres. Quand ont été abolies, I, 43.

Prophètes des sauvages de l'Amérique. Leur morale; comment ils sont traités si leurs prophéties se trouvent fausses, I, 240.

PROTAGORAS. N'avoit aucune opinion sur l'existence, la non-existence et la nature de Dieu, II, 263.

PROTOGÈNES. Comment ilacheva par hasard une peinture qu'il alloit effacer, I, 256.

Psaumes de David. Comment et par qui doivent être chantés, II, 22.

Purgation. Si l'utilité des purgations procurées par la médecine est bien avérée, III, 202, 203.

PYRRHON. Comment dépeint, II, 250, 251. Essaya vainement de faire répondre sa vie à sa doctrine, III, 125.

Pyrrhoniens. Ce qu'ils professoient, II, 246-247. Ce qu'ils gagnnoient par là, 248. Langage qui leur est ordinaire, 250. Leur conduite dans la vie commune, *ibid.* Ils sont embarrassés à trouver des expressions qui puissent représenter leur opinion, 278. Ce que c'est que leur *ataraxie*, 346-347.

PYRRHUS. Sa vaine ambition, I, 332. Il pensa perdre une bataille pour s'être déguisé dans le combat, 352.

PYTHAGORE. Ce qu'il répondit à un prince qui lui demanda de quelle science il faisoit profession (c'est à tort que la réponse a été attribuée par Montaigne à Héraclide de

Pont), I, 178. Pythagore calme l'emportement d'une troupe de jeunes gens par la musique, 342. Achetoit des bêtes en vie pour leur redon-

ner la liberté, II, 158. Quelle idée il croyoit que l'homme peut avoir de Dieu, 261. Ce que c'est que Dieu selon ce philosophe, II, 262.

Q

QUARTILLA. N'avoit point mémoire de son fillage, IV, 248. Querelles. Délibération qui doit les précéder, IV, 156. Combien sont honteuses la plupart des réconciliations qui les suivent, 159.

QUINTILIEN. Pourquoi n'aprouve point qu'aux écoles on fouette les jeunes gens, I, 176.

QUITO. Chemin magnifique de Quito à Cusco, IV, 23.

R

RABELAIS. Mis par Montaigne au rang des livres simplement plaisants, II, 130.

RAISCIAC, seigneur allemand. Sa mort subite causée par la tristesse, I, 8.

Raison humaine. Si elle peut juger de ce qui la regarde immédiatement, II, 298. L'assoupissement de notre raison, voie naturelle pour entrer au cabinet des dieux, 333. Glaive double et dangereux, III, 65.

Rang. Combien le rang nous impose, IV, 49.

RANGON (*Le comte de Guy*), I, 25.

RAVENNE (*Victoire de*), I, 349.

RAZIAS, surnommé le père aux Juifs. Sa mort généreuse, accompagnée d'une fermeté extraordinaire, II, 66.

Récompenses. Dans une autre vie; sur quoi fondées, II, 266 et suiv.

Régents de collège. Plaisamment caractérisés, I, 179.

RÉGULUS. Sa parcimonie, II, 9.

A montré plus de fermeté que Caton, 61.

Religion. N'a point de fondement humain plus assuré que le mépris de la vie, I, 82. Les hommes ne s'en servent communément que comme d'un moyen pour satisfaire leurs plus injustes passions, II, 169. Quelle est la plus vraisemblable des opinions humaines touchant la religion, 260. Il faut une religion palpable pour le peuple, 261. Zèle de religion souvent excessif, par conséquent injuste, III, 81. A porté les chrétiens à détruire les livres des païens et à diffamer l'empereur Julien, *ibid.*

Remora. Petit poisson que les Latins prétendoient avoir la propriété d'arrêter les navires, II, 202.

Renard. Raisonne très-sensiblement, II, 191.

RENÉ (*Le roi*). Son portrait présenté à François II, III, 64.

RENSE (*Le capitaine*), I, 255.

- Repentance des hommes.* Pleine de corruption pour l'ordinaire, III, 259. Quel doit être l'effet d'une vraie repentance, 261. On ne peut se repentir de sa forme universelle, selon Montaigne, *ibid*. Du repentir causé uniquement par l'âge, 264.
- Repos et gloire.* Choses incompatibles, I, 286.
- Réputation.* Est mise à trop haut prix, III, 27 et suiv.
- Résolution.* De quel usage, I, 2. Résolution extraordinaire, 132.
- Ressemblance.* Passe des pères, des aïeuls et des bisaïeuls, aux enfants, III, 196, 197.
- Retraite.* Quels tempéraments y sont les plus propres, I, 279, 280. Dans quelle vue Pline et Cicéron la conseilloient, 283. Peu de solidité qu'il y a dans ce conseil, 283. Voyez *Solitude*.
- Révélation.* C'est d'elle que nous vient l'assurance de l'immortalité de l'âme, II, 314.
- Rhétorique.* Art trompeur, pire que le fard des femmes, II, 5. Quel est son véritable usage, 5, 6.
- Richesse.* Moyens d'éviter les embarras qui les accompagnent, I, 314.
- ROBERT, roi de France.* I, 255.
- ROBERT I^{er}, roi d'Ecosse,* I, 14.
- ROCHEFOUCAULD (Le comte de La),* I, 179.
- Rois.* Nous leur devons l'obéissance, mais l'estime et l'affection ne sont dues qu'à leurs vertus, I, 12. Vanité impertinente d'un roi, 21. De quoi ils doivent se glorifier, 290. Ils sont sujets aux mêmes passions et aux mêmes accidents que les autres hommes, 325. Sont moins en état de goûter les plaisirs que de simples particuliers, 328. Sont prisonniers dans les limites de leur pays, 329. Comment un roi peut inspirer à ses sujets le mépris de l'or, de la soie et des vaines dépenses, 333 et suiv. L'âme d'un roi et celle d'un savetier sont jetées au même moule, II, 212. Les rois doivent mourir debout, III, 90; et commander leurs armées en personne, 91. Si la libéralité sied bien à un roi, et jusqu'à quel point, IV, 7, 8. Quelle est la vertu qui convient proprement aux rois, 9. Il n'est pas en leur pouvoir de contenter l'avidité de leurs sujets, *ibid*. Les rois sont excusables, parce que leur métier est un des plus difficiles, 27. Pourquoi ils sont exclus de l'honneur qui vient des exercices du corps et de l'esprit, *ibid*. La seule chose que les enfants des rois apprennent comme il faut, 28. Défauts des rois, comment cachés à leurs yeux, 30. Les rois donnent les plus grandes charges au hasard, 46. Quel respect leur est dû, 49. Les rois auroient besoin d'un officier chargé de leur parler librement, et de leur apprendre à se connoître, 235, 236.
- ROMAINS.* Pourquoi étoient aux peuples nouvellement conquis leurs armes et leurs chevaux, I, 358. Combattoient à l'épée et à la cape, 368. Prenoient des bains tous les jours avant le repas, *ibid*. Se parfumoient tout le corps, et se faisoient pinceter tout le poil, *ibid*. Aimoient à se coucher mollement, et mangeoient sur des lits, 369. Comment ils témoignoient leurs respects aux grands, *ibid*. A quel usage ils mettoient l'éponge, *ibid*. Comment rafraîchissoient leur vin, 370. Avoient des cuisines portatives, *ibid*. Avoient des poissons dans leurs salles basses

370. Quelle étoit chez eux la place d'honneur à table, 371. S'ils se nommoient avant ou après ceux à qui ils parloient ou écrivoient, *ibid.* Leurs femmes se baignoient avec les hommes, *ibid.* Ils payoient le batelier en entrant dans le bateau, *ibid.* De quelle couleur étoient les habits de deuil des dames romaines, 372. Les Romains portoient même accoutrement les jours de deuil et les jours de fête, II, 13. Armes d'un piéton romain, 126. Pour quelle raison les Romains se maintenoient continuellement en guerre, III, 98. De la grandeur romaine, 102. Pourquoi ils rendoient aux rois leurs royaumes après les avoir conquis, 103. Pourquoi les Romains ont refusé le triomphe à des généraux qui

avoient remporté de grandes victoires, IV, 47.

ROME. Étoit plus vaillante avant quelle fût savante, I, 148; II, 227. Inclination particulière que Montaigne avoit pour cette ville, IV, 130 *et suiv.* Considérée comme la métropole de toutes les nations chrétiennes, 131.

ROMMERO (Julien), gouverneur d'Ivoy, I, 28.

RONSARD. Excellent poète françois, au jugement de Montaigne, III, 73.

Rossignols. Instruisent leurs petits à chanter, II, 197.

Ruses de guerre. Condamnées chez les anciens, I, 23, 24. Autorisées chez nous, 24.

RUSTICUS. Pourquoi loué par Plutarque et par Montaigne, II, 75.

RUTILIUS (Publius), III, 115.

S

Sacrifices humains. En usage dans presque toutes les religions, I, 230. Comment pratiqués dans le Nouveau-Monde, 231. Constance de ceux qu'on y sacrifioit, *ibid.* Combien cet usage étoit farouche et insensé, II, 271.

Sage. En quoi il diffère du fou par rapport aux passions, I, 50. Dans la conduite de la vie, le sage est déterminé par les apparences, II, 249 *et suiv.*

Sagesse. Quelles en sont les marques, I, 170. Quel est son but, *ibid.* Comment définie par Sénèque, II, 38. Son caractère, selon Montaigne, III, 301.

Sagesse et ignorance. Parviennent aux mêmes fins, II, 14.

SALLUSSES (François, marquis de), I, 44.

SALONE. Succès étonnant que ses habitants, réduits à l'extremité, eurent sur ceux qui les tenoient assiégés, III, 170, 171.

SALSBERI (Guillaume, comte de), I, 320.

SANCHO, douzième roi de Navarre, surnommé *le Tremblant*, II, 13.

Satisfaction. Après la mort, de nul poids, I, 31.

SATURNINUS. Ce qu'il dit aux soldats qui l'avoient élu général, IV, 125.

Sauvages de l'Amérique. Leur constance lorsqu'ils sont faits prisonniers, I, 245. Chanson guerrière d'un prisonnier sauvage, *ibid.* Chanson amoureuse d'un sauvage d'Amérique, 246. Du langage de ces

sauvages, *ibid.* Sauvages venus en France : ce qu'ils jugèrent de nos mœurs, *ibid. et suiv.* Réponse qu'un de ces sauvages fit à Montaigne, 247 *et suiv.* Voyez AMÉRIQUE.
Savants. Méprisables, parce qu'ils sont mal-appris, I, 137 *et suiv.* Ne s'appliquent qu'à remplir la mémoire, 139. Ne songent qu'à faire une vaine montre de leur science, *ibid. et suiv.* Sottise d'un Romain qui se croyoit savant, parce qu'il avoit des savants à ses gages, 140. Caractère des faux savants, 141. Surnommés *lettre-ferits* en Périgord; signification de ce mot, *ibid.* Savants qui recherchent la vérité, comparés aux épis de blé, II, 244. S'ils peuvent prétendre à quelque recommandation par leurs écrits, 246. Le principal savoir de notre siècle est de savoir entendre les savants, IV, 223. D'un savant homme qui aimoit à étudier au milieu d'un grand bruit, 241.

SCÈVA, centurion de l'armée de César. Combien de coups il reçut sur son bouclier en soutenant une attaque, III, 170.

SCANDERBERCH. Comment il fut apaisé par un soldat qui l'avoit irrité, I, 1. Ce qui suffisoit, selon lui, à un chef de guerre pour garantir sa réputation militaire, III, 168.

Science. Nous ne sommes savants que de la science présente, I, 139. Doit être accompagnée de jugement, 140. Est dangereuse pour qui n'en sait pas faire usage, 144. Quelle est la plus difficile et la plus importante, 154. De quelle utilité est la science, 155. Si elle exempté l'homme des incommodités humaines, II, 226 *et suiv.* Les sciences traitent les choses avec trop d'art, III, 340 *et suiv.* Étrange abus

qu'on fait de la science, IV, 36 *et suiv.* C'est un bien dont l'acquisition est dangereuse, 184. Si, dans les maux de la vie, nous tirons de grands secours des instructions de la science, 198.

Science de gueule. Plaisamment tournée en ridicule, II, 6.

SCIPION l'Africain. Son intrépidité, I, 130. A vécu la belle moitié de sa vie de la gloire acquise en sa jeunesse, II, 32. Accusé devant le peuple, dédaigne fièrement de se justifier, 79.

SCIPION le jeune. Ce qu'il répondit à un jeune homme qui lui faisoit montre d'un beau bouclier, II, 125. Comment il faisoit manger ses soldats, 126.

SCIPION, beau-père de Pompée. Acquit beaucoup de gloire par sa mort, I, 67.

SCRIBONIA, dame romaine. Pourquoi elle conseille à son neveu de se tuer, II, 66.

SCYTHES. Comment excusèrent leur fuite à Darius, qui les poursuivoit, I, 49. Les Scythes s'abrevoient du sang de leurs chevaux, 363. Par combien de meurtres ils honoroient leurs rois morts, 425.

SÉBASTIEN, roi de Portugal, III, 93.

SEBOND (Raymond). Apologie de sa *Théologie naturelle*, II, 163 *et suiv.* Montaigne le traduisit de l'espagnol en françois, 164. Objection qu'on faisoit contre ce livre; et réponse, 165. Autre objection contre la foiblesse de ses arguments, réfutée par Montaigne, 175.

SÉCHEL (Georges). Avec quelle horrible férocité il fut traité après avoir été vaincu et pris par le vayvode de Transylvanie, III, 120.

SÉJAN. Pourquoi sa fille fut

- forcée par le bourreau avant qu'il l'étranglât, III, 243.
- SÉLEUCUS, roi.** Le peu de cas qu'il faisoit de la royauté, I, 327.
- SÉLUM Ier.** Ce qu'il pensoit des victoires gagnées en l'absence du maître, III, 91.
- Semence.** Par quel moyen elle devient prolifique, IV, 318.
- SÉNÈQUE.** Conseil fort extraordinaire qu'il donne à un de ses amis, I, 252. Comparé avec Plutarque, II, 134. Sénèque prétend ne devoir sa vertu qu'à lui-même, 230. Comment il élève le sage au-dessus de Dieu, *ibid.* Pensée de Sénèque critiquée avec raison, 381. Sénèque comparé avec le cardinal de Lorraine, III, 144. Portrait injuste que l'historien Dion a fait de ce philosophe, 144 *et suiv.* Sénèque prêt à mourir par l'ordre de Néron : ce qu'il dit à ses amis et à sa femme, 176. Preuve singulière de l'affection que Sénèque avoit pour sa femme, 177. Grands efforts qu'il fit pour se préparer contre la mort, IV, 186. Il s'accoutuma, pendant un an, à ne rien manger qui eût eu vie, 241.
- Sens.** Si l'expérience des sens peut mettre fin à l'incertitude philosophique, II, 297, 298. Les sens sont le commencement et la fin de nos connaissances, 359. Il y a lieu de douter si l'homme est pourvu de tous les sens naturels, 360. Les sens ne trompent jamais, selon Épicure, 363. L'expérience démontre l'erreur de l'opération des sens, 365. Les sens imposent quelquefois à notre raison, 367. Ils sont altérés par les passions de l'âme, 370. Considération sur les sens des animaux, 371. Différence extrême entre les effets de leurs sens et les effets des nôtres, *ibid.* Combien le jugement de l'opération des sens est incertain, 373. On ne peut juger définitivement d'une chose par les apparences qu'on en reçoit par les sens, 376.
- Senteurs étrangères.** A bon droit suspectes, II, 16.
- Sépulture des morts.** Superstition cruelle et puérile des Athéniens à ce sujet, I, 17. Comment punie, 18.
- SERTORIUS.** Comment il débusqua ses ennemis d'un poste inaccessible, II, 211.
- SERVITUDE VOLONTAIRE.** Titre d'un ouvrage de La Boëtie, l'ami de Montaigne, I, 164.
- SERVIUS le Grammairien.** Comment se délivra de la goutte, II, 60.
- SÉVÉRUS.** Voyez CASSIUS.
- SEXTILIA ou SEXTITIA, dame romaine.** Pourquoi se donne la mort, II, 68.
- SFORCE (Ludovic-Marie), dixième duc de Milan.** Sa captivité et sa mort, I, 66.
- SFORCE (François III), fils du précédent,** I, 38.
- Silence.** Est d'un merveilleux usage aux grands, IV, 46.
- Sincérité.** Doit être inspirée de bonne heure aux enfants, I, 162 *et suiv.*
- Singes** d'une grandeur extraordinaire qu'Alexandre rencontra dans les Indes; comment ils furent attrapés, III, 342.
- Société.** Ceux qui se dérobent aux offices communs de la société prennent le parti le plus commode, III, 160.
- SOCRATE.** Ce que c'était que son *Démon*, I, 47. Comment il se joue d'un sophiste qui n'avait rien gagné à Sparte, 148. Réflexions sur ce qu'il répondit à celui qui lui demanda d'où il étoit, 165. Son opinion sur ce que doivent faire les

jeunes gens, les hommes faits et les vieillards, 280. Pourquoi il fut estimé le seul sage, II, 94. Comment s'essayoit à la vertu, 145. Pourquoi la vertu lui devint aisée, 146. La gaieté qui accompagna sa mort la met au-dessus de celle de Caton, 149. Ce qui lui fit donner le nom de *Sage*, 241. Réponse de Socrate à ceux qui lui demandoient ce qu'il savoit, 245. Il ne faisait eas que de la science des mœurs, 255. Pourquoi se compareoit aux sages-femmes, *ibid.* Ses idées confuses de la Divinité, 263. Ce qu'il demandoit aux dieux, 344. Noble constance dont sa mort fut accompagnée, III, 6. Il étoit de beaucoup supérieur à Alexandre, 257. Pourquoi il ne s'opposa que mollement au dessein que ses ennemis avoient de le faire mourir, 267. Ce qu'il dit en voyant quantité de joyaux et de meubles de prix, IV, 145. Comment il conseilloit qu'on se défendît contre l'amour, 154. Admirable par la simplicité de ses discours et de sa conduite, 182. Son caractère qui nous a été transmis par des témoins très-fidèles et très-éclairés, 183. Discours plein de simplicité qu'il fit à ses juges, 203 et suiv. En quoi consistent la noblesse et l'excellence de ce discours, 205, 206. Portrait abrégé de la noblesse et de la simplicité de l'âme de Socrate, 279.

Soi. Combien il importe de savoir être à soi, I, 279. C'est une chose louable que d'être juste estimateur de soi-même, II, 93. S'occuper de soi n'est pas se plaisir en soi, 94. Que chacun doit se faire juge de soi-même, III, 252 et suiv.

Soie (Habits de). Quand les

hommes commencèrent à en mépriser l'usage en France, I, 333, 334.

Soldat. Venant à guérir d'une maladie qui lui rendoit la vie odieuse, perdit toute sa valeur, II, 40. Autre soldat qui n'est vaillant que pour regagner ce qu'il avoit perdu, *ibid.*

Soldats. Comment leur lacheté doit être punie, I, 55. S'ils doivent être richement armés, 350. S'il leur faut permettre d'insulter l'ennemi, *ibid. et suiv.* La vie de soldat est agréable et très-noble, IV, 261.

Soleil. Son adoration, culte le plus excusable, II, 262.

SOLAMAN II, empereur des Turcs, III, 57.

Solitude. L'ambition nous en donne le goût, I, 274. But qu'on s'y propose, 274. Elle ne nous dégage point de nos vices, 276. En quoi consiste la vraie solitude, 277. A qui elle convient le mieux, 279, 280. Quelle occupation il faut choisir à une telle vie, 282. Solitude recherchée par dévotion; ce qu'on en doit juger, 283. Le vrai usage de la solitude, 285. Voyez *Retraite*.

SOLON. Réflexions sur le mot de ce philosophe, que *nul homme ne peut être dit heureux ayant sa mort*, I, 13 et 65. Ce qu'il répondit à ceux qui l'hortoient à ne pas répandre pour son fils mort des larmes inutiles, II, 351. Il permit aux femmes de se prosterner pour gagner leur vie, III, 333.

Sommeil. Ce n'est pas sans raison qu'on lui trouve de la ressemblance avec la mort, II, 88.

Sophocle. Mourut de joie, I, 9. Censuré pour avoir loué un beau garçon, 229. Jugement

- en sa faveur; s'il étoit bien fondé, II, 44 *et suiv.*
- SOPHRONIE (Sainte).** Mort de cette vierge, II, 67.
- Sorciers.** Raisons qui obligoient Montaigne à ne rien décider sur le chapitre des sorciers, et à traiter de chimères la plupart des contes qu'on en fait, IV, 176 *et suiv.* Il est porté à croire que ceux qu'on traite de sorciers ont l'imagination blessée, 177 *et suiv.*
- Sot.** Il est impossible de traiter de bonne foi avec un sot, IV, 37. Comment un sot dit quelquefois une chose sensée, 52. Ce qu'il y a de plus déplaisant dans le sot, c'est qu'il admire tout ce qu'il dit, 53.
- Sottise.** Ne pouvoir souffrir la sottise est une maladie de l'esprit fort incommode, III, 34. L'extérieur grave et la fortune de celui qui parle donnent souvent du poids aux sottises qu'il dit, 44.
- Soumission.** Adoucit un cœur irrité, I, 1.
- Sourds naturels.** Pourquoi ne parlent point, II, 190.
- SPARTIATES.** Pourquoi ils refusèrent le prix de la valeur à un de leurs citoyens qui s'étoit le plus distingué dans un combat, I, 266.
- Spectacles publics.** Combien utilisés dans les grandes villes, I, 190. Quelques mots sur ceux que les empereurs romains donnaient au peuple, III, 11.
- SPEUSIPPUS, philosophe.** Fausse tradition sur sa mort, I, 74. Il mit fin lui-même à sa vie, II, 60. Son opinion sur la nature de Dieu, II, 263.
- SPURINA, jeune Toscan doué d'une beauté singulière.** Pourquoi se défigure tout le visage, III, 159, 160. En quoi son action étoit digne de blâme 160.
- STATILIUS.** Pourquoi refusa d'en-trer dans la conspiration contre César, II, 4.
- STILPON, philosophe.** Sa constance après l'embrasement de sa patrie, où il avoit tout perdu, I, 277. Comment il hâta sa mort, II, 53. Il devoit sa tempérance à ses soins, 154.
- Stoïciens.** Appellent *misérables* et *fous* tous les hommes, excepté leur sage, II, 60. Pourquoi le fou, selon eux, ne doit point renoncer à la vie, *ibid.* Ils ne pensent pas que des amours saintement réglées soient interdites au sage, II, 353.
- STRATON, philosophe.** Ne reconnoissoit pour Dieu que le mécanisme d'une nature insensible, II, 263 *et* II, 281. Où il loge l'âme, 300.
- STRATONICE, femme de Déjotarus.** Vertu de cette princesse, I, 246.
- STROZZI, maréchal de France,** III, 73 *et* 161.
- SUBRIUS FLAVIUS.** Sa constance sur le point d'être mis à mort, III, 287.
- Succès.** N'est pas une preuve d'habileté, IV, 47.
- SUFFOLK (Duc de).** Périt victime de la mauvaise foi de Henri VII, roi d'Angleterre, I, 30.
- Suicide.** Sépulture ignominieuse ordonnée par les lois de Platon pour ceux qui s'étoient tués eux-mêmes, II, 62. Quelles sont les raisons les plus justes de se donner la mort, 63.
- Sujets.** S'il leur est permis de se rebeller et armer contre leur prince pour la défense de la religion, II, 169 *et suiv.*
- SULMONE (Le prince de),** I, 366.
- Supérieur.** Ce qu'il doit surtout attendre de ses sujets, I, 59.
- Surnoms illustres.** Donnés mal à propos à des esprits médiocres, II, 8.

SYLLA. Se montre inexorable à Pérouse, I, 4. Comment récompense et punit un esclave pour avoir trahi son maître, III, 242.

SYLVIUS, médecin célèbre du temps de Montaigne. Conseiloit de s'enivrer une fois tous les mois, II, 49.

T

Table. Quelle étoit la place d'honneur à table chez les anciens Romains, I, 371. Plaisirs de la table, comment ménagés par les Grecs et par les Romains, IV, 267.

TACITE. Son génie et son caractère, selon Montaigne, IV, 57. Il a jugé de Pompée avec trop de sévérité, 58. S'il a bien jugé d'un mot de Tibère, écrivant au sénat, *ibid.* Blâmé pour s'être excusé d'avoir parlé de soi dans son Histoire, 59. Tacite et tous les historiens sont louables de rapporter des faits extraordinaires et des bruits populaires, *ibid.*

TAGÈS. Auteur de l'art de deviner parmi les Toscans, I, 45.

TALNA. Meurt de joie, I, 9.

TAMBURLAN ou TAMERLAN, I, 148 et 364; IV, 92.

TASSO (Torquato), le célèbre poète, devient fou quelque temps avant sa mort, II, 233.

TAUREA JUBELLIUS. Sa mort généreuse, II, 70.

TAVERNA (Francisque), ambassadeur de Fr. Sforze, duc de Milan, I, 38, 39.

TÉRENCE. S'il est l'auteur des comédies publiées sous son nom, I, 289. En quoi Montaigne le trouve admirable, II, 132. Pourquoi il doit être placé fort au-dessus de Plaute, *ibid.* Son éloge, *ibid.*

TÉRÈS, roi de Thrace. Sa passion pour la guerre, I, 308.

TERNATE, la principale île des Moluques. On n'y entreprend

jamais la guerre qu'après l'avoir déclarée d'une manière fort particulière, I, 24. **Terreurs paniques.** Ce qu'on entend par là, I, 62, 63.

THALÈS. Ce qu'il fit pour répondre à ceux qui lui reprochoient de ne mépriser les richesses que parce qu'il ignoroit l'art de s'enrichir, I, 138. Pourquoi ne vouloit pas se marier, 309. Mot de lui à ce sujet, II, 106. Son opinion sur la nature de Dieu, 262. Reproche que lui fit une Milésienne, et qui peut s'appliquer à quiconque se mêle de philosophie, 293. Ce qu'il disoit de la nature de notre âme, 299; et de la difficulté pour l'homme de se connoître, 319.

THALESTRIS, reine des Amazones. Pourquoi elle alla trouver Alexandre, III, 354, 355.

THÉANO, femme de Pythagore (Montaigne s'est trompé en disant : la bru de Pythagore). Ce qu'elle disoit d'une femme couchée avec son mari, I, 94.

THÉBAINS. Adoucis par la fermeté d'Epaminondas, I, 3. Cruautés exercées contre eux par Alexandre, 4.

THÉMIXTITAN. Sacrifices sanglants offerts à cette divinité, II, 271.

THÉODORUS. Ce qu'il répondit à Lysimachus qui menaçoit de le tuer, I, 295. Ne vouloit pas que le sage se hasardât pour le bien de son pays, 264.

- Nioit ouvertement qu'il y eût des dieux, 264.
- Théologie et Philosophie.** Se mêlent de régler toutes les actions des hommes, I, 227. La théologie ne doit avoir rien à démêler avec les autres sciences, II, 25.
- THÉON, le philosophe.** Se promenoit en songeant tout endormi, IV, 264.
- THÉOPHILE, empereur.** Forcé par un de ses chefs à se sauver par la fuite, après la déroute de son armée, I, 62.
- THÉOPHRASTE.** Indéterminé dans ses opinions sur la nature de Dieu, II, 263.
- THÉOPOMPE, roi de Sparte.** Refuse un éloge pour le donner à son peuple, I, 320.
- THOMAS (Simon), médecin,** I, 89.
- Thons.** Semblent avoir quelque teinture de mathématique, II, 217.
- THRACE.** Ses habitants tiroient des flèches contre le ciel quand il tonnoit, I, 22. En quoi les rois de Thrace se distinguaient de leur peuple, 324.
- THRASONIDES, jeune homme grec.** Pourquoi refuse de jouir de sa maîtresse, III, 350.
- THURIENS.** Ce que leur législateur ordonna contre ceux qui proposeroient ou l'abolition ou l'introduction d'une nouvelle loi, I, 116.
- TIBÈRE.** Refuse son consentement à un acte perfide qui auroit tourné à son avantage, III, 231.
- TIGILLINUS.** Sa mort pleine de mollesse, I, 74; IV, 113.
- Tigre.** Exemple de générosité de cet animal, II, 217. Tigres attelés à un coche, IV, 6.
- TIMOLÉON.** Comment sauvé d'un assassinat, I, 256, 257. Pourquoi il pleure son frère à qui il venoit de donner la mort, 273. A quelles conditions il fut déchargé de ce meurtre par le sénat de Corinthe, III, 245.
- TIMON, surnommé le Misanthrope.** Juge moins mordant que Diogène, II, 4.
- Trahison utile.** Préférée à l'honnêteté hasardeuse, III, 240. Combien la trahison est funeste à qui se charge de l'exécuter, *ibid.* En quel cas la trahison est excusable, 241. Trahisons punies par ceux qui les avoient commandées, *ibid. et suiv.*
- Tractes.** Tenus pour maudits par ceux mêmes qui les récompensent, III, 243.
- TRAPEZONCE, c'est-à-dire Georges de Trébizonde, dialecticien,** II, 195.
- TRIPOLI (Raymond, comte de),** III, 132.
- Tristesse.** Passion méprisable, I, 6. Ses effets, *ibid.* Lorsqu'elle est extrême, ne se peut exprimer, 7. Exemple mémorable d'une mort subite occasionnée par la tristesse, 8. Autres effets de cette passion, *ibid. et suiv.*
- TRIVULCE (Alexandre).** Sa mort, I, 25.
- TRIVULCE (Théodore).** Mots remarquables qu'il dit au sujet de Barthélemy d'Alviane, I, 14.
- TULLIUS MARCELLINUS, jeune Romain.** Avec quelle fermeté il se résout à mourir, III, 7.
- TURCS.** Comment se nourrissent dans leurs armées, I, 363. Ont des aumônes et des hôpitaux pour les bêtes, 401. Fondement le plus commun de leur courage, III, 131. Turcs fanatiques : se font honneur de ravalier leur propre nature, 347.
- TURNEBUS (Adrianus).** Son caractère, I, 143. Son éloge, II, 347. Mis par Montaigne au rang des meilleurs poètes

latins de son temps, III, 73.
Tyran. Comment défini par Platon, I, 248. Tyrans ingé-

nieux à prolonger les tourments de ceux qu'ils font mourir, III, 119.

U

URGULANIA, aleule de Plautius Silanus, III, 5.

V

Vaillance. A ses limites comme les autres vertus, I, 53. Est la première de toutes parmi les François, II, 98. Ce qui doit l'avoir mise en crédit parmi les hommes, *ibid.* C'étoit une vertu populaire en France du temps de Montaigne, III, 74.

Vaincus morts. Pleurés par leurs vainqueurs, I, 270.

Valachi. Courriers du Grand-Seigneur. Ce qui fait qu'ils vont avec une extrême diligence, III, 96.

VALENTINOIS. Voyez *BORGIA*.

VARRON. Le plus subtil et le plus savant auteur latin, au jugement de Montaigne, II, 284. Comment il excusoit les absurdités de la religion romaine, 289. Quelles qualités il demande dans des convives pour rendre un festin agréable, IV, 274.

VAUX (Henri de), chevalier champenois, I, 25.

VELLY (Le seigneur du), ambassadeur de France à Rome, I, 59.

Vengeance. Celle qui nous porte jusqu'à tuer notre ennemi devient par cela même inutile, III, 110. Moyen de dissiper un violent désir de vengeance, 289.

VENISE (Jugement sur), II, 18.

VERCINGÉTORIX, roi des Arvernes, III, 168.

Vérité. D'où nous vient sa connaissance, II, 244. S'il est au pouvoir de l'homme de la trouver, *ibid.* Sa recherche, occupation très-agréable, 257.

Vertu. Comment la volupté en est le but et le fruit, I, 69. Le mépris de la mort est un de ses principaux bienfaits, 70. Est le but de la sagesse, 170. Son vrai portrait, *ibid.* Comment doit être représentée aux jeunes gens, *ibid. et suiv.* Est facile à acquérir; est la source des vrais plaisirs, 171. Son véritable emploi, *ibid.* Si elle peut être recherchée avec trop d'ardeur, 226. Motifs vicieux détruisent son essence, 267. Se contente de soi, 279. Veut être recherchée uniquement pour elle-même, II, 43. La vertu est supérieure à ce qu'on appelle bonté naturelle, 144. Doit être accompagnée de difficultés, 146. Comment elle devient aisée dans les âmes nobles comme étoient celles de Socrate et de Caton, 147 *et suiv.* La vertu a différents degrés, 149, 150. Elle est désirable, indépendamment de la gloire qui peut l'accompagner, III, 21. Seroit une chose fri-

vole, si elle tiroit sa recommandation de la gloire, 22. A son lustre indépendant de l'approbation des hommes, 24, 25. Une vertu naïve et sincère ne peut être employée à la conduite d'un état corrompu, IV, 123.

VERVINS (*Le seigneur de*), condamné à mort, I, 55.

Vêtements. De l'usage de se vêtir, I, 260 et suiv.

Veuve. Qui se trouve grosse sans savoir à quelle occasion elle l'étoit devenue, II, 48, 49. On doit laisser aux veuves de quoi maintenir leur état, 115.

Viandes. Farcies de drogues odoriférantes, II, 18.

VIBIUS VIRIUS, sénateur de Capoue. Comment lui et vingt-sept sénateurs de Capoue se donnent la mort, II, 69.

Vices. Prennent pied dès la plus tendre enfance, et devroient être corrigés au plus tôt, I, 103 et suiv. Ne sont pas tous également énormes, II, 46, 47. Un vice n'entraîne pas tous les vices à sa suite, 153, 154. Vices déguisés sous le nom de vertus, III, 236. Douleur qui accompagne le vice, 252.

Victoire. N'étoit point acquise, chez les Grecs, à celui qui demandoit à l'ennemi un corps pour l'inhumer, I, 14. En quoi elle consiste réellement, 243. Est le but principal d'un capitaine et de chaque soldat, 339. Celle qui se gagne sans le maître n'est pas complète, III, 90.

Vie. Le mépris qu'on en fait, fondement le plus assuré de notre religion, I, 82. N'a qu'une entrée, et cent mille issues, II, 59. Mépris de la vie mal fondé, 62. Vie de l'homme comparée avec raison à un songe, 370. Vie exquise est celle qui est réglée intérieurement et en son par-

ticulier, III, 253 et suiv. Par quels objets frivoles le désir de la vie est entretenu, 293. Quel est le vrai but de la vie, IV, 202.

Vieillards. Exemple d'un vieillard qui, voulant se faire craindre dans sa famille, y étoit méprisé, II, 111. Vieillards trompés par leurs domestiques, 112. D'autres par leurs femmes, 112. Les vieillards ont besoin de s'égayer l'esprit, III, 296. Doivent assister aux jeux et aux exercices des jeunes gens, 297; et profiter de toutes les occasions de jouir de quelque plaisir, *ibid.*

Vieilles gens. Ce que c'est que leur sagesse, III, 264. Leurs défauts peints au naturel, 291.

Vieillesse. Mourir de vieillesse chose singulière et extraordinaire, II, 30. Quelle étude convient à la vieillesse, III, 122. Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, IV, 104.

Vierge. Ne pouvoit être mise à mort parmi les Romains, III, 243.

VILLEGAIGNON (*Nic. Durand de*), chevalier de Malte, I, 232.

Vin. Gelé et distribué par morceaux, I, 263. La délicatesse au vin est à fuir, et pourquoi, II, 50. Jusqu'à quel âge Platon le défendoit aux enfants, 53. Restrictions requises dans l'usage du vin, *ibid.* Vin pur contraire à la vieillesse, *ibid.*

VIRGILE. Cas que Montaigne faisoit de ses *Géorgiques*, et du cinquième livre de l'*Enéide*, II, 131, 132. Si l'on peut lui comparer Lucrèce ou l'Arioste, *ibid.* Ce qu'il doit à Homère, III, 182.

Visions et enchantements. N'ont de crédit que par la puissance de l'imagination, I, 91.

Vivès, cité par Montaigne, I, 96.

Vox. Qualifiée par Zénon fleur de la beauté, II, 366. Comment il faut régler sa voix en conversant avec les hommes, IV, 249.

VOLUMNIUS (Lucius), II, 6.
Volupté. Sujette à plus d'incommodités et de traverses que la vertu, I, 70. Cherche à s'irriter par la douleur, III, 12. Volupté constante et universelle, seroit insupportable à l'homme, 88. Volupté cor-

porelle a son prix, quoi qu'elle soit inférieure à celle de l'esprit, IV, 285.

Voyages. De quelle utilité ils sont à un jeune homme I 159. A quel âge un jeune homme devroit commencer ses voyages, *ibid.* Si la vieillesse doit nous empêcher de voyager, IV, 104.

Vue. Comment elle en impose à l'esprit, II, 367, 368.

W

WICLEF (Jean), l'hérétique, I, 14.

WITOLDE, prince de Lithuanie. Pourquoi ordonna que les cri-

minels condamnés à la mort se défissent eux-mêmes de leurs propres mains, III 244.

X

XANTHIENS. Ne purent être détournés de courir volontairement à la mort, I, 297.

XENOCRATE. Établit huit dieux, II, 263. Comment il maintint sa continence, III, 153.

XÉNOPHANES. Le seul philosophe théiste qui ait rejeté toute sorte de divination, I, 47. Son opinion sur la nature de Dieu, II, 263. Quelle forme les animaux donnent à Dieu, selon ce philosophe, 286.

XÉOPHON. Pourquoi il a écrit

sa propre histoire, I, 288. Opinion peu déterminée qu'il avoit sur la nature de Dieu, II, 263.

XERXÈS. Fouette l'Hellespont, et envoie un cartel au mont Athos, I, 21. Pourquoi frappé d'un sentiment de joie et de tristesse à la vue de ses troupes innombrables, 272. Proposa un prix pour qui inventeroit un nouveau plaisir, IV, 274.

Y

YVOY. Surprise de cette ville par la faute de Julien Romméro, I, 28

Z

ZALEUCUS. Lois qu'il fit pour corriger le luxe, I, 334.

ZAMOLXIS, divinité des Gètes, II, 271.

ZÉNOBIE. Rare exemple de continence conjugale, I, 228.

ZÉNON *d'Elée*. Opinion qu'on lui attribue, II, 263, 264. Comment il définissoit la voix, II, 366.

ZÉNON *de Citium*. Avoit deux sortes de disciples d'un génie fort différent, I, 184. Ne

reconnoissoit pour Dieu que la loi naturelle, II, 263. Comment il définissoit la nature 289. Foiblesse de ses arguments, II, 302 *et suiv.* Sa chasteté, III, 346.

ZEUXIDAMUS. Réponse de ce roi de Sparte, I, 179.

ZISCHA (*Jean*). Ordonne qu'on fasse un tambour de sa peau après sa mort, I, 14.

ZOROASTRE. Opinion sur l'époque où il vécut .II, 340.

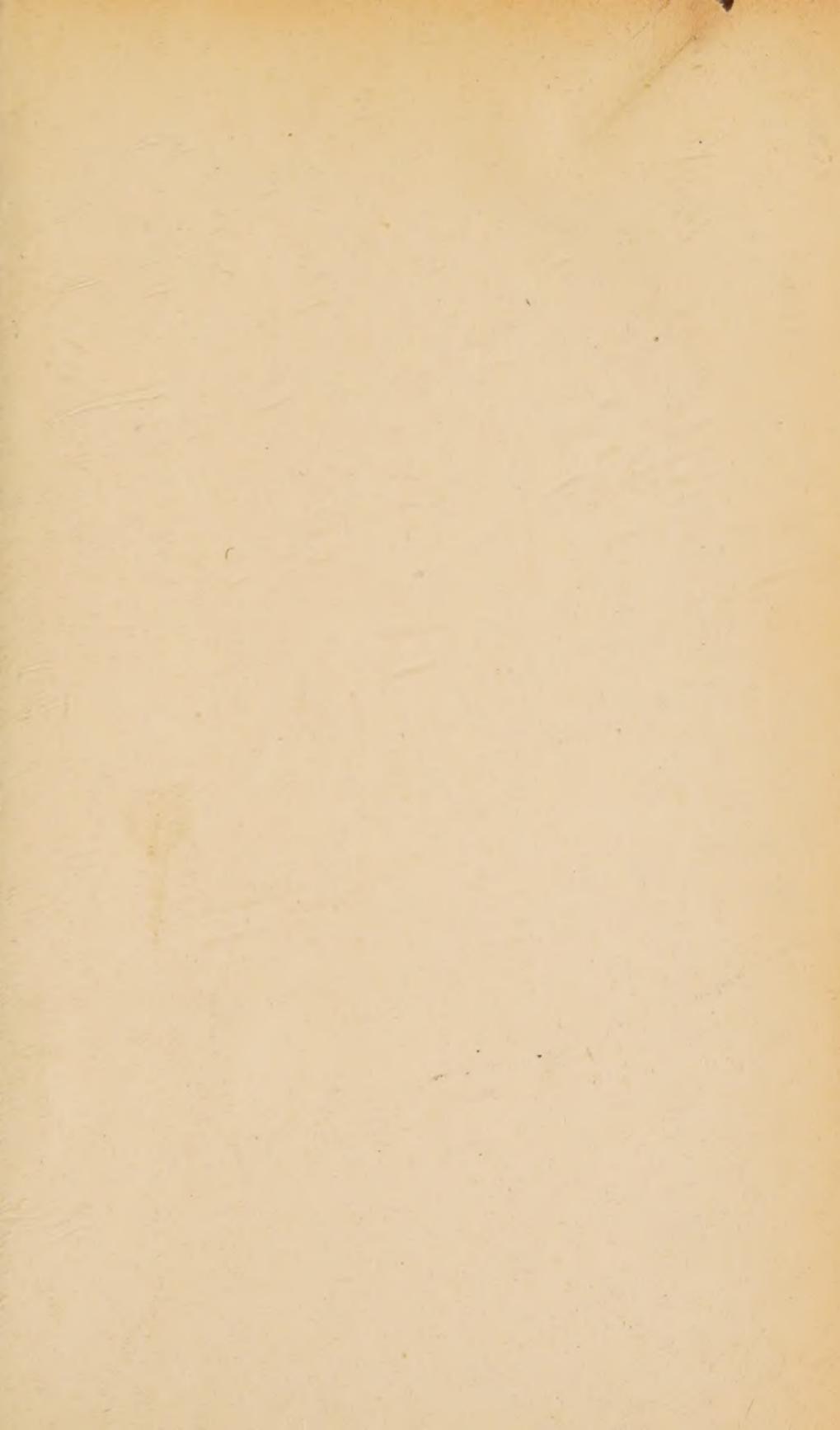
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

LIVRE TROISIEME (*suite*)

Chapitres.	Pages.
VI. Des coches.....	1
VII. De l'incommodité de la grandeur.....	25
VIII. De l'art de conferer.....	32
IX. De la vanité.....	61
X. De mesnager sa volonté.....	137
XI. Des boiteux.....	167
XII. De la physionomie.....	182
XIII. De l'experience.....	218
LETTRES DE MONTAIGNE.....	289
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.....	323

THE FRENCH BOOK SHOP
Over 500,000 French
Books In Stock
556 MADISON AVE.
AT 56TH ST., NEW YORK





Mount Union College Libraries
844.31 M761e v.4
Montaigne, Michel de/Essais de Montaigne
MBO



3 7048 00160 0119

